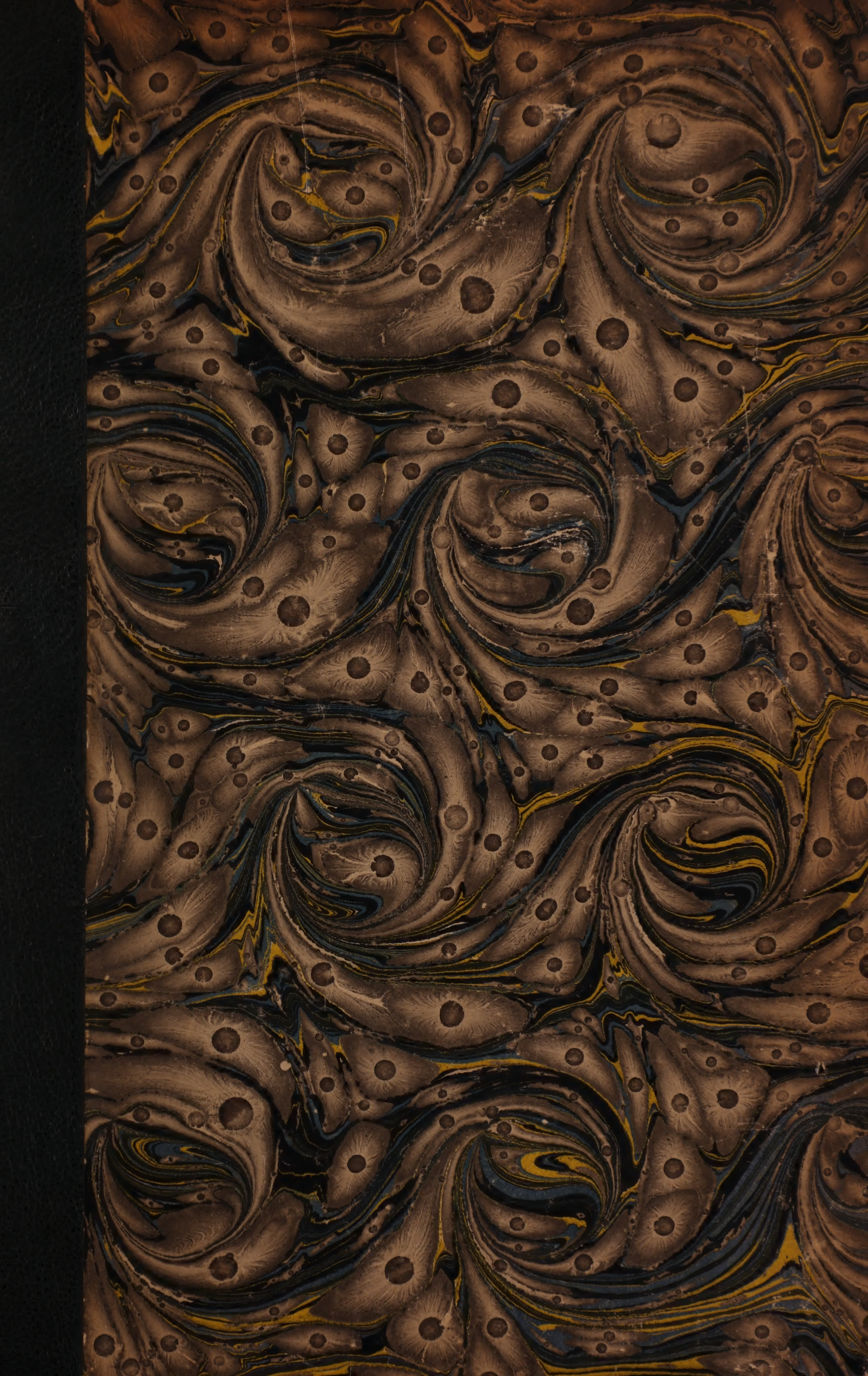




Ex Libris
JOHN AND MARTHA DANIELS



Neil P. Ayer

$450
very rare + fine book

483

Anne Rice
from
Mother

June 17th. 1908

LA
PROVINCE A CHEVAL

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en novembre 1885.

DU MÊME AUTEUR

PARIS A CHEVAL, texte et dessins par CRAFTY, avec une préface de GUSTAVE DROZ. Un beau volume grand in-8°. — 2e *édition*. — Prix : 20 francs.

PARIS. TYPOGRAPHIE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

LA

PROVINCE A CHEVAL

TEXTE ET DESSINS

PAR

CRAFTY



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE

—

1886

A Monsieur MARCELIN

Directeur du journal LA VIE PARISIENNE

Corbeville, 2 octobre 1885.

Mon cher Maitre,

J'ai déjà mis un gros volume sous la protection de votre nom, et votre patronage a porté bonheur à PARIS A CHEVAL.

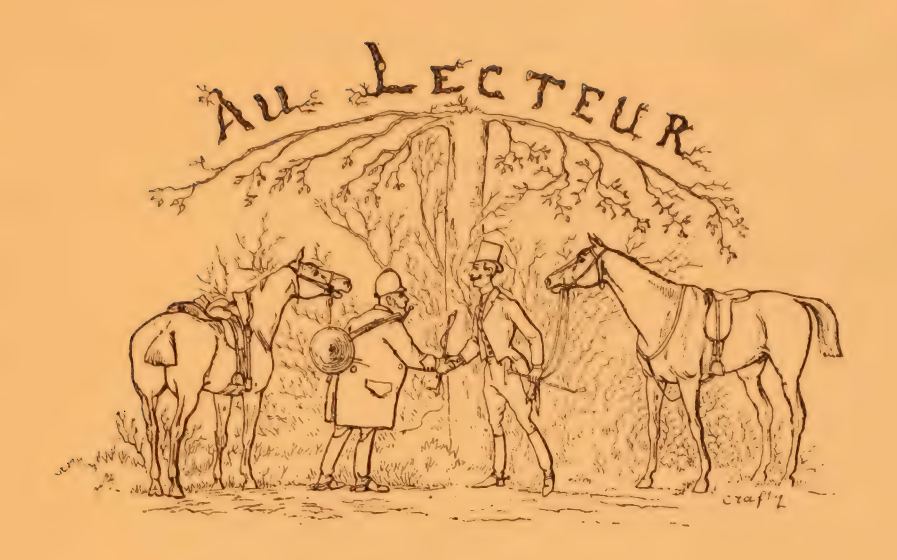
Le livre que je publie aujourd'hui est conçu dans le même esprit que son frère aîné.

Laissez-moi donc donner le même parrain au cadet.

C'est d'ailleurs la seule manière dont je puisse reconnaître l'influence que vos conseils persévérants à l'un de vos plus anciens collaborateurs ont exercée sur le succès de ses élucubrations.

Il vous en remercie cordialement.

CRAFTY.



En publiant *Paris à cheval*, notre but était de retracer par le crayon et par la plume, aux yeux du lecteur, le spectacle qu'il aurait pu voir en allant s'asseoir par un beau temps à l'entrée de l'avenue du Bois de Boulogne :

Un défilé de la cavalerie parisienne et des personnages les plus marquants dans le monde des amateurs de sport.

Nous voudrions, dans le volume que nous publions aujourd'hui, lui présenter par les mêmes procédés un tableau analogue du monde du sport en province, lui montrer d'abord les éléments multiples de la cavalerie rurale ; lui faire voir à la fois les sportsmen parisiens en déplacement, et les sportsmen provinciaux à domicile ; le faire assister à leurs réunions, à leurs chasses, à leurs courses ; lui faire prendre part aux cross-country et aux rallye-papers, l'initier en même temps à quelques-unes des misères de l'élevage ; le promener dans les concours régionaux, lui faire suivre les grandes manœuvres ; enfin, lui mettre sous les yeux tout ce qu'on fait pour et par le cheval en dehors des fortifications.

Paris à cheval économisait au lecteur la location d'une chaise Tronchon aux Champs-Élysées et quelques courses aux points excentriques de Paris.

Nous voudrions que la *Province à cheval* pût lui éviter quelques tickets de chemin de fer et bon nombre de déplacements souvent compliqués et toujours fatigants.



PREMIÈRE PARTIE

SUR LES ROUTES



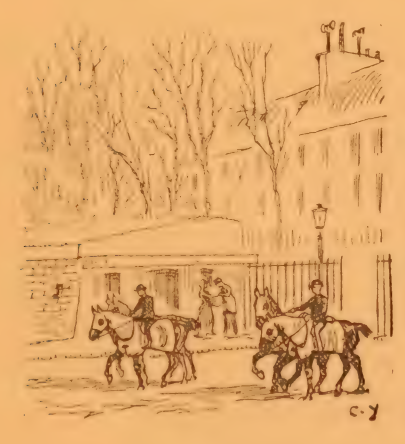
LA PROVINCE A CHEVAL



CHAPITRE PREMIER

EN ROUTE POUR LA CAMPAGNE.

De la mauvaise habitude qu'on a de quitter Paris précisément au moment où il devient agréable pour les amateurs d'équitation. — Faut-il expédier sa cavalerie par voie ferrée ou lui faire suivre les nationales? — Réflexions judicieuses à ce sujet. — Conseils y relatifs.



La plupart des gens qui pendant l'hiver ont consacré des sommes considérables à l'entretien de chevaux dont ils n'ont pu se servir à cause du mauvais temps, ont contracté l'habitude de quitter Paris au moment précis où leur cavalerie pourrait leur rendre de véritables services, et les indemniser des sacrifices qu'ils ont faits pour la maintenir en brillant état.

Tant que les jours trop courts, les pluies trop fréquentes, les froids trop vifs ren-

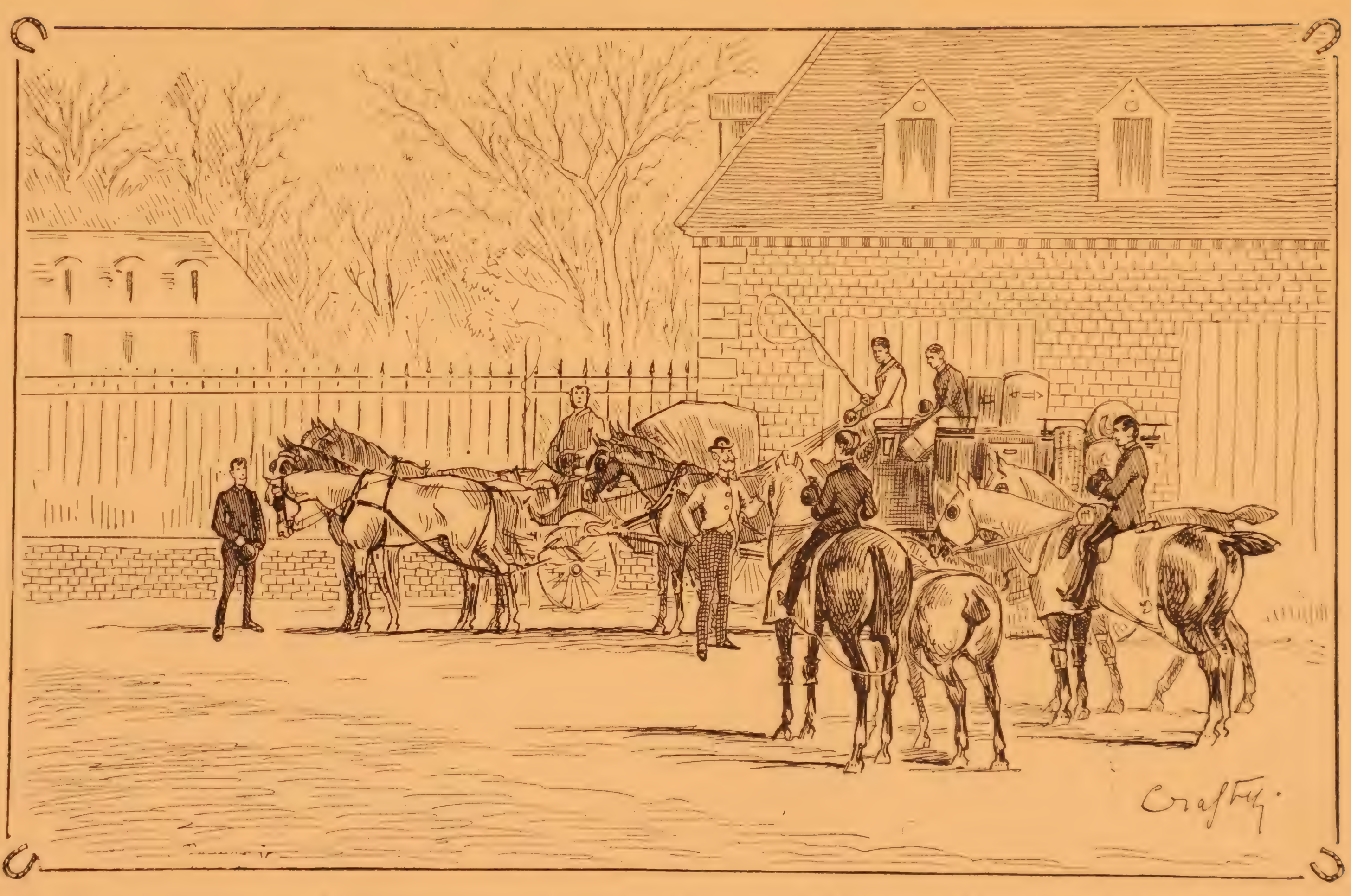
daient les promenades au Bois un devoir aussi pénible que douloureux à remplir, ils se seraient fait scrupule de s'y soustraire; mais aussitôt que le soleil en se levant de bonne heure et en se couchant tard leur permet d'utiliser les moyens de locomotion dont ils jouissent et de substituer à la monotone procession des Acacias ou du tour du Lac des excursions de plus longue durée, ils ont hâte de s'éclipser.

Cette rage de départ sévit dès le commencement de juin, et le nombre des victimes qu'elle atteint forme la grande majorité des habitués du Bois. Dès lors l'émigration de la cavalerie parisienne commence. Chaque matin, ceux qui persévèrent dans leur promenade quotidienne constatent de nouvelles désertions et rencontrent à tous les coins de rue des convois de voitures cou-



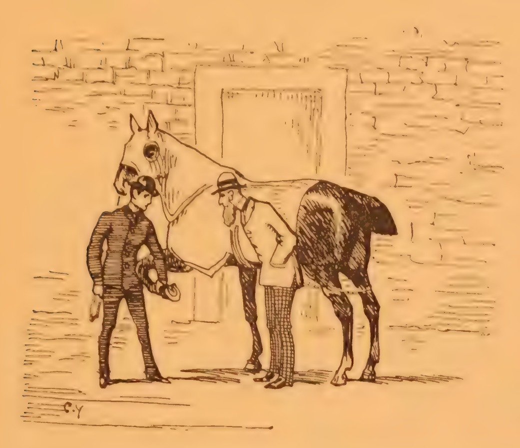
vertes de leurs bâches, de chevaux emmitouflés dans leurs couvertures et munis de genouillères, d'hommes en petite tenue qui gagnent une gare quelconque ou se dirigent vers l'une des nombreuses barrières auxquelles aboutissent les routes nationales dont le corps éminent des ponts et chaussées nous assure le mauvais entretien.

Les plus raisonnables envoient directement à la gare tous leurs quadrupèdes et tout leur matériel roulant. C'est une dépense assez considérable, mais qui a le triple avantage de coûter un prix connu, d'opérer rapidement le transport obligatoire, et de donner au propriétaire en cas d'accident la garantie d'une compagnie très-capable de l'indemniser de ses pertes.



Le départ pour la campagne. — Sous l'œil du maître, vous n'oubliez aucun de vos ustensiles? Du reste, je n'admets aucun achat fait en route. Quant aux accidents, il ne peut pas y en avoir; et s'il y en a, vous en serez tous responsables.

Comme ce mode d'opérer présente le plus d'avantages et n'a que fort peu d'inconvénients, c'est celui qu'on pratique le moins.



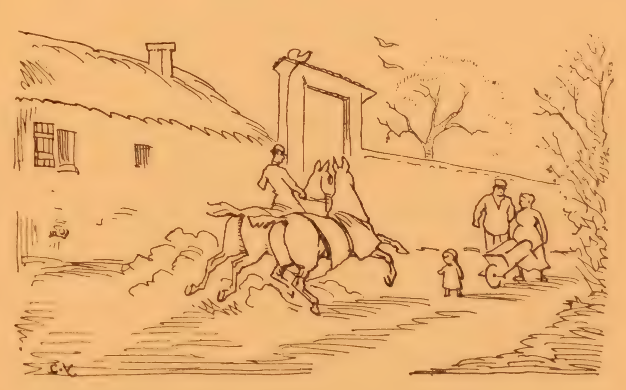
Avant le départ, visiter en personne les quatre pieds de chacun de vos chevaux, et méticuleusement.

On préfère généralement expédier sa cavalerie par voie de terre, sous la surveillance d'un chef d'écurie, piqueur ou premier cocher, dans lequel on a une confiance aussi absolue qu'imméritée.

Les entêtés qui, malgré leurs déboires précédents, persistent dans l'emploi de cette méthode, prétendent avec raison qu'une marche à petites journées, avec des étapes progressivement augmentées, constitue pour leurs chevaux, peu entraînés par le travail irrégulier et intermittent qu'ils ont fait à Paris, une excellente préparation au service toujours plus sévère qu'ils auront à fournir à la campagne.

Théoriquement, le raisonnement est parfaitement juste.

Il arrive malheureusement que la pratique est le plus souvent en contradiction flagrante avec la théorie.



En route. — Au passage dans les villages, on fait un peu de fantasia pour épater les populations, qui d'ailleurs restent froides.

Si les étapes calculées dans l'intérêt des chevaux dans le programme étudié par le maître, contrarient les espérances d'agrément que les hommes attendent de leur voyage, on peut être certain à l'avance que le programme sera singulièrement modifié, et qu'on brûlera impitoyablement les arrêts indiqués si le personnel ne croit pas y trouver les distractions suffisantes.

Les auberges routières qui possèdent de bonnes écuries manquent souvent de billards, de tourniquets et autres jeux indispensables pour charmer les loisirs de MM. les palefreniers : en pareil cas, ceux-ci vont directement à



A l'auberge. — Il a été bien convenu que l'on panserait et laverait les chevaux soi-même à chaque arrêt. C'est pourquoi dès la première station on les confie au premier garçon d'écurie venu.

ce qu'ils jugent les bons endroits, et ces bons endroits, séjours de délices pour les hommes, n'ont souvent pour les chevaux que des abris absolument dépourvus du confortable le plus essentiel.

Il en résulte pour les chevaux toute une série d'accidents dont le contrecoup est vivement ressenti par la bourse de leurs propriétaires : refroidissements qui dégénèrent volontiers en pleurésies; prises de longes, échanges de coups de pied plus ou moins violents qui nécessitent l'intervention toujours coûteuse des vétérinaires : ajoutez à ces frais la dépréciation des animaux que vous avez dû couvrir de vésicatoires, et vous arriverez à un total absolument respectable.

De ce qui précède, il faut conclure qu'un maître désireux de conserver

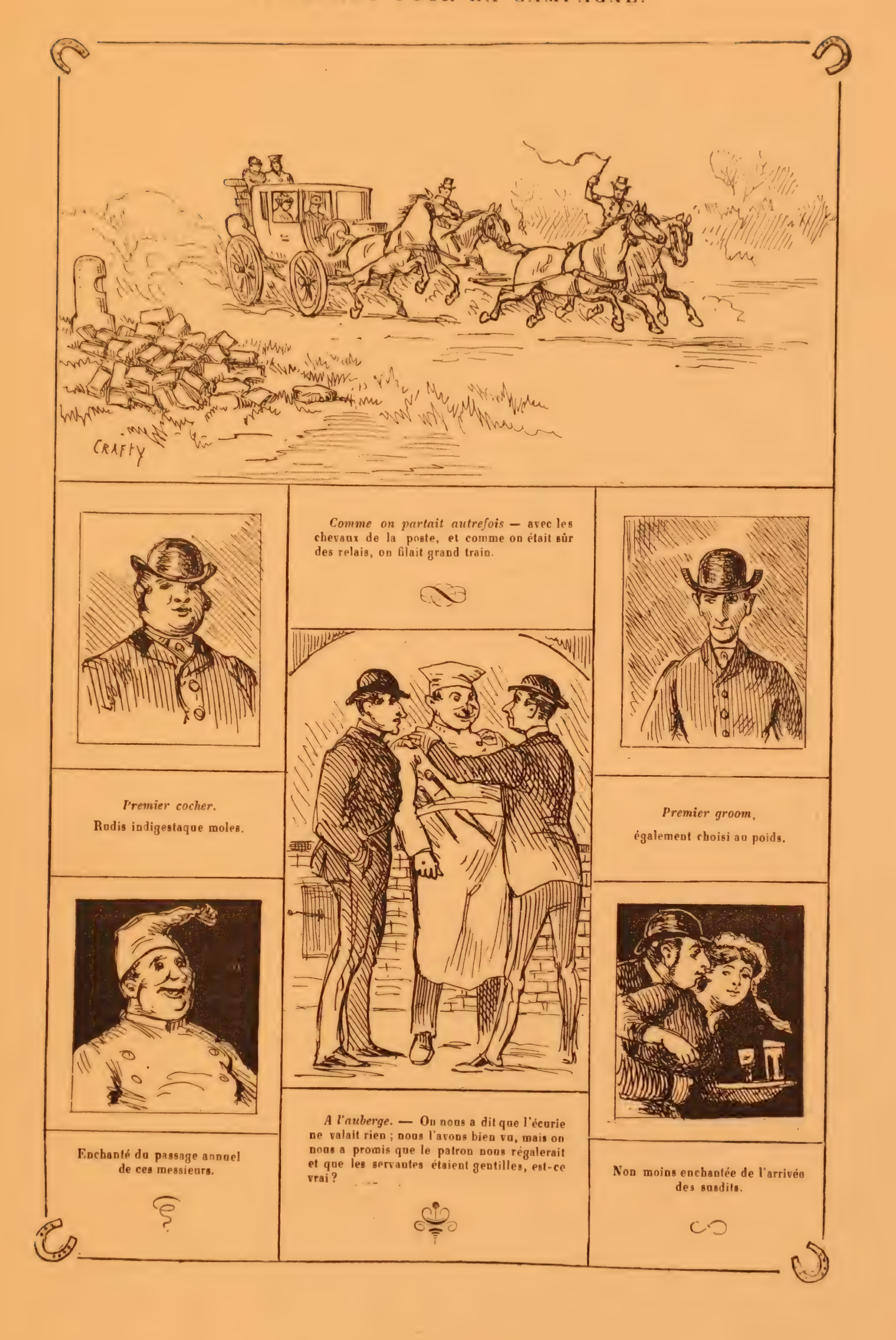


Le départ pour la campagne. — Une barrière de Paris.



Le départ pour la campagne. — L'embarquement au chemin de fer. — Le moyen de transport de beaucoup le plus simple, s'il n'y avait pas des chevaux qui refusent absolument d'en faire usage.

LE DÉPART POUR LA CAMPAGNE.



Comme on partait autrefois — avec les chevaux de la poste, et comme on était sûr des relais, on filait grand train.

Premier cocher.
Rudis indigestaque moles.

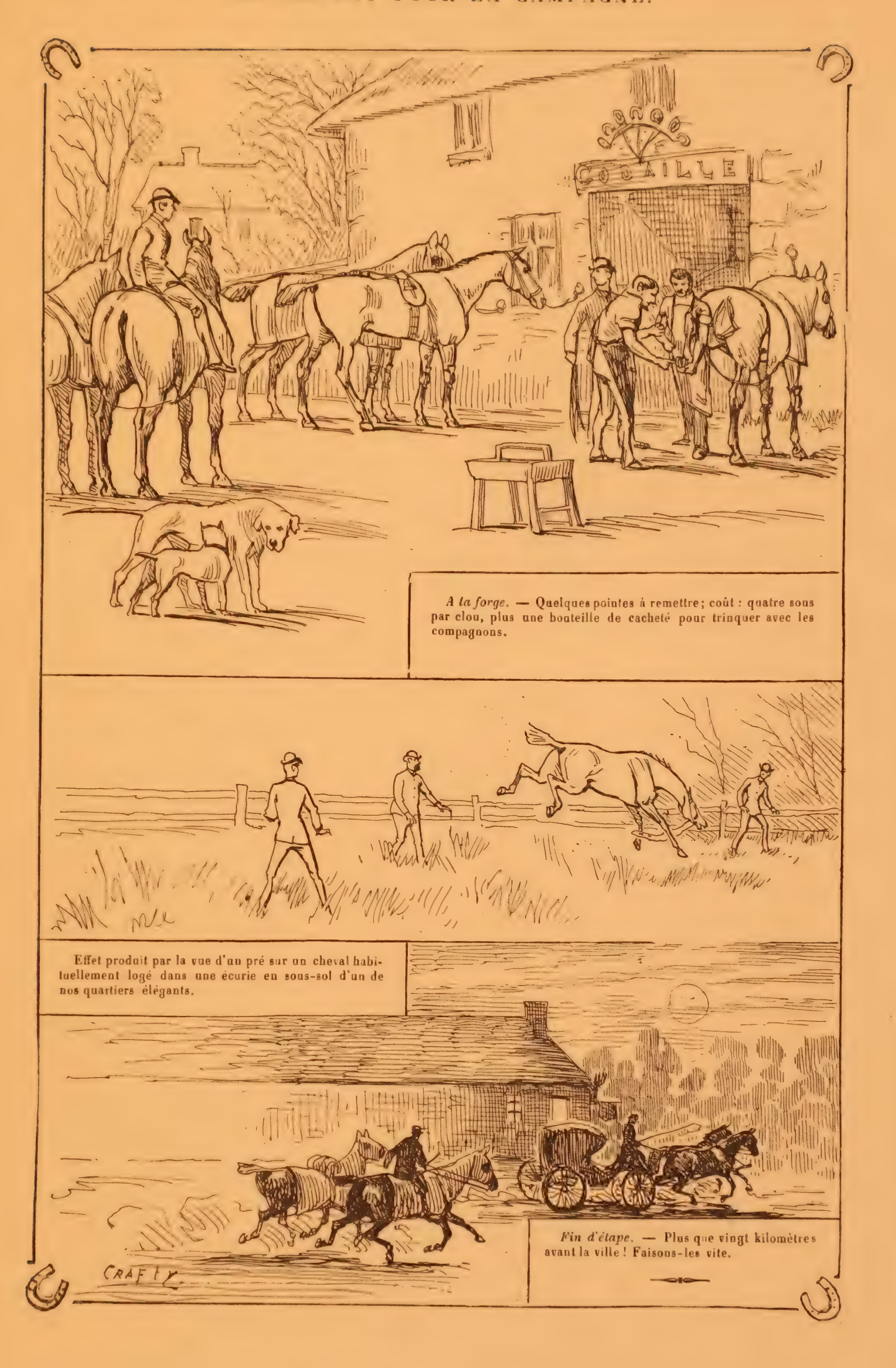
Premier groom,
également choisi au poids.

Enchanté du passage annuel de ces messieurs.

A l'auberge. — On nous a dit que l'écurie ne valait rien ; nous l'avons bien vu, mais on nous a promis que le patron nous régalerait et que les servantes étaient gentilles, est-ce vrai ?

Non moins enchantée de l'arrivée des susdits.

LE DÉPART POUR LA CAMPAGNE.



A la forge. — Quelques pointes à remettre; coût : quatre sous par clou, plus une bouteille de cacheté pour trinquer avec les compagnons.

Effet produit par la vue d'un pré sur un cheval habituellement logé dans une écurie en sous-sol d'un de nos quartiers élégants.

Fin d'étape. — Plus que vingt kilomètres avant la ville ! Faisons-les vite.

ses animaux intacts doit prendre en personne la direction du convoi;

Veiller par lui-même au train gardé pendant le trajet;



Présider à l'installation de sa cavalerie à chaque arrêt, et assister au pansage qui doit précéder la mise à l'écurie.



Il faut que, pendant toute la durée de la route, il soit le premier levé et le dernier couché;

Qu'il examine l'avoine, le foin et la paille;

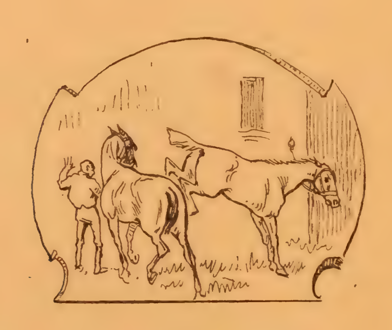
Qu'il goûte l'eau;

Qu'il préside à l'allumage des lanternes d'écurie;

En un mot, qu'il se préoccupe de chaque détail, et qu'il ne se relâche pas un instant dans l'accomplissement de la surveillance méticuleuse, insupportable et ininterrompue qu'il lui faudra exercer s'il veut mener à bonne fin sa délicate entreprise.

Encore peut-il se faire que cette série d'insipides corvées ne lui serve à rien. Un coup de pied entre voisins s'échange en dépit de la surveillance la plus active, et il n'en faut pas plus pour casser une jambe à votre cheval favori.

Il faut donc souhaiter à l'imprudent qui entreprend pareille besogne, en dehors de toutes les qualités essentielles et indispensables que nous venons d'indiquer, ce don incomparable qu'on appelle la veine, et sans lequel les précautions les mieux prises, les combinaisons les plus ingénieuses n'engendrent qu'amères désillusions et mécomptes cruels.





CHAPITRE II

Environs de Paris. — Excursions et pique-nique. — Robinson, Ville-d'Avray, Saint-Germain aller et retour.

Nous avons vu dans le précédent chapitre que la majorité des propriétaires de chevaux s'empressaient de les expédier en province aussitôt que lesdits animaux pouvaient leur devenir agréables, grâce à l'adoucissement de la température. Quelques-uns, plus sages, — en général ces honorables et intel-

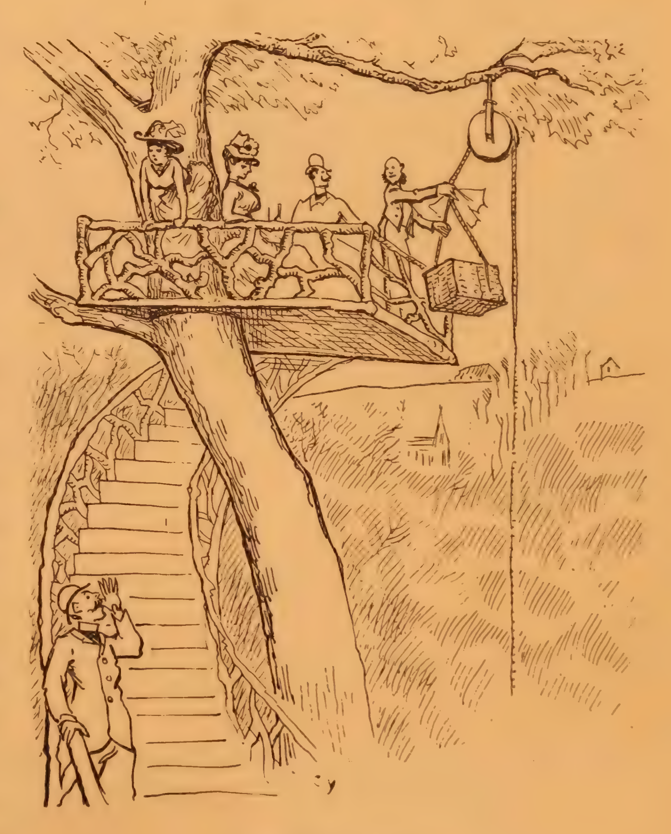
ligentes exceptions sont fournies par l'élément jeune, — prolongent leur séjour à Paris et profitent des premiers beaux jours pour accomplir quelques promenades de plus longue haleine que l'inévitable persil.



Route de Robinson.

Les vrais curieux, ceux qui désirent voir autre chose que ce qu'ils voient chaque jour à l'allée des Acacias, se dirigent sans hésitation sur Robinson, qui passe pour être la succursale champêtre du quartier latin.

En réalité, la jeunesse des écoles y compte beaucoup moins de représentants que les différentes branches du commerce parisien.

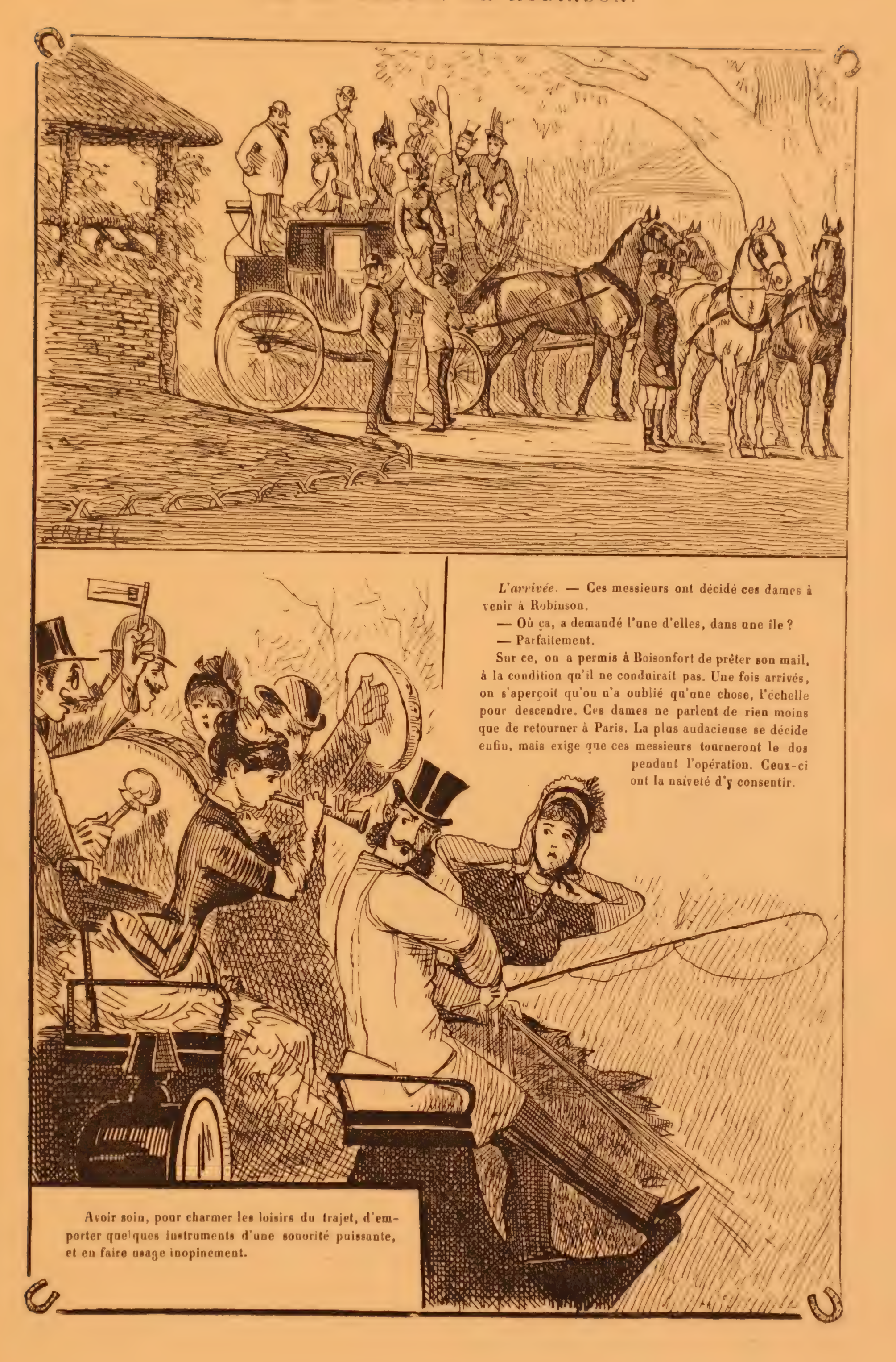


Dans l'arbre de Robinson.

Les prix de ce restaurant aérien ont suivi une progression telle que l'addition probable dépasse de beaucoup les ressources budgétaires de la bohème studieuse, si tant est qu'il existe encore une bohème quelconque.

Les couples juchés dans les branches des

SUR LE CHEMIN DE ROBINSON.



L'arrivée. — Ces messieurs ont décidé ces dames à venir à Robinson.

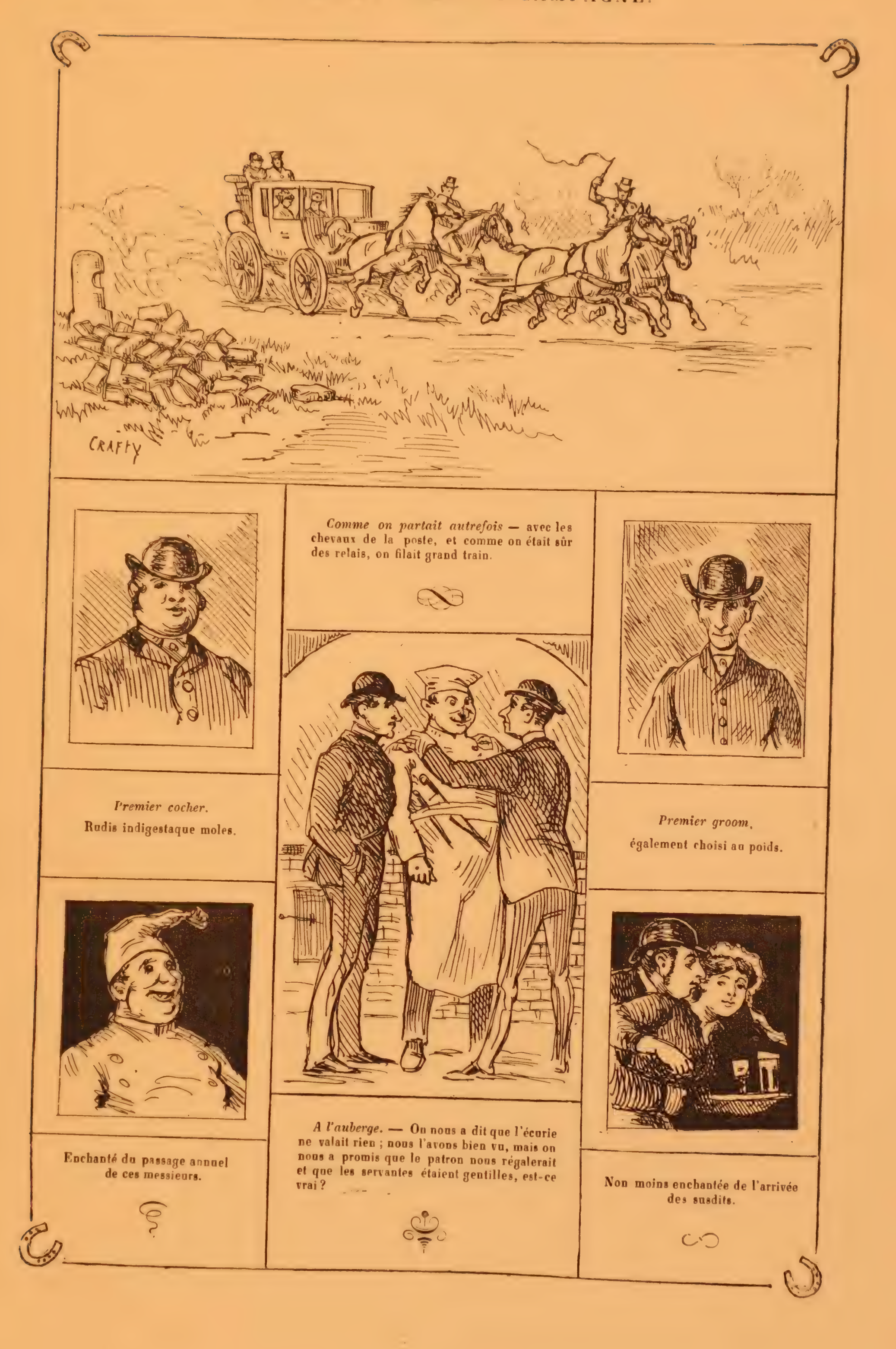
— Où ça, a demandé l'une d'elles, dans une île ?

— Parfaitement.

Sur ce, on a permis à Boisonfort de prêter son mail, à la condition qu'il ne conduirait pas. Une fois arrivés, on s'aperçoit qu'on n'a oublié qu'une chose, l'échelle pour descendre. Ces dames ne parlent de rien moins que de retourner à Paris. La plus audacieuse se décide enfin, mais exige que ces messieurs tourneront le dos pendant l'opération. Ceux-ci ont la naïveté d'y consentir.

Avoir soin, pour charmer les loisirs du trajet, d'emporter quelques instruments d'une sonorité puissante, et en faire usage inopinément.

LE DÉPART POUR LA CAMPAGNE.



Comme on partait autrefois — avec les chevaux de la poste, et comme on était sûr des relais, on filait grand train.

Premier cocher.
Rudis indigestaque moles.

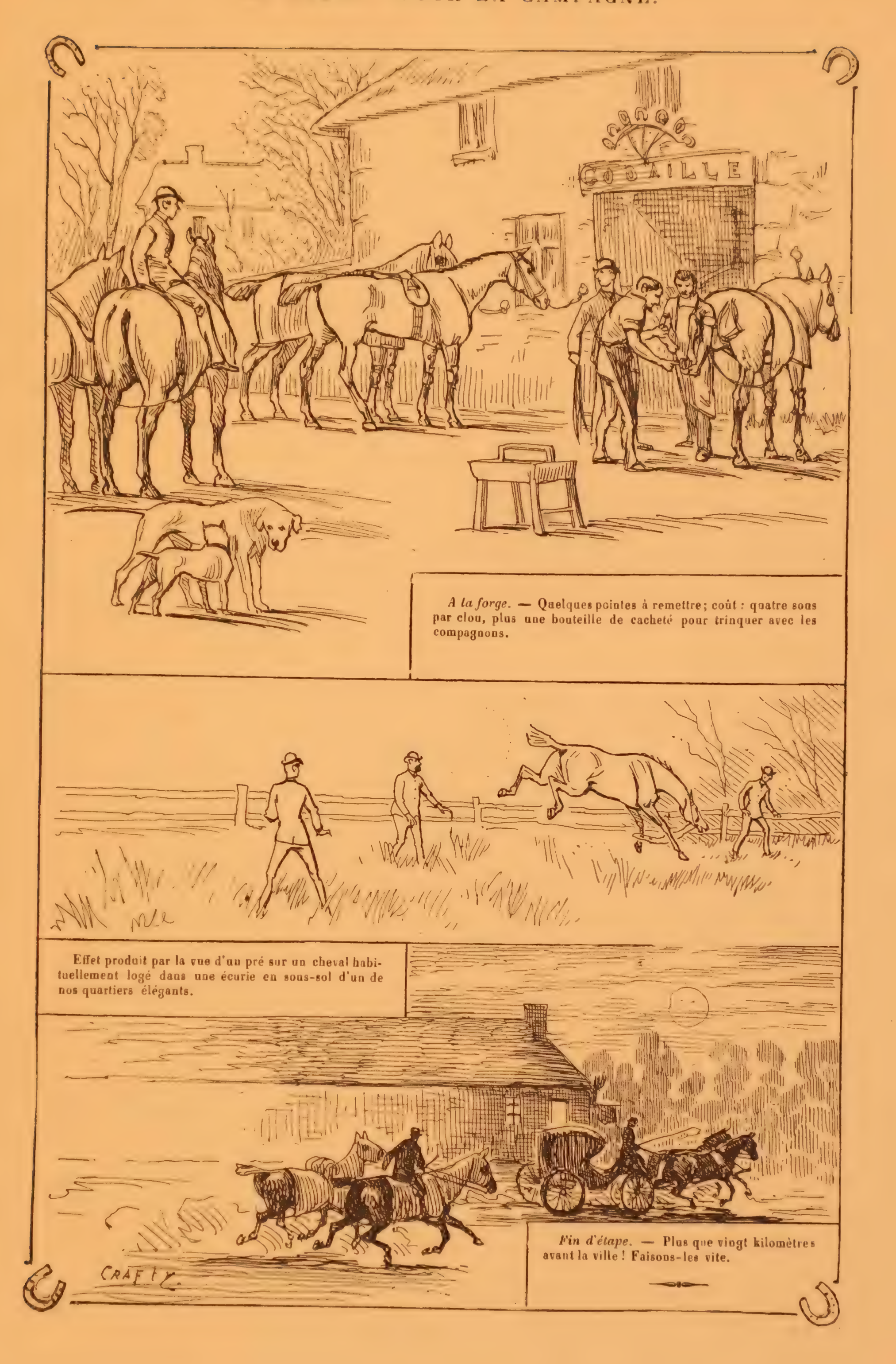
Premier groom,
également choisi au poids.

Enchanté du passage annuel de ces messieurs.

A l'auberge. — On nous a dit que l'écurie ne valait rien ; nous l'avons bien vu, mais on nous a promis que le patron nous régalerait et que les servantes étaient gentilles, est-ce vrai ?

Non moins enchantée de l'arrivée des susdits.

LE DÉPART POUR LA CAMPAGNE.



A la forge. — Quelques pointes à remettre; coût : quatre sous par clou, plus une bouteille de cacheté pour trinquer avec les compagnons.

Effet produit par la vue d'un pré sur un cheval habituellement logé dans une écurie en sous-sol d'un de nos quartiers élégants.

Fin d'étape. — Plus que vingt kilomètres avant la ville ! Faisons-les vite.

ses animaux intacts doit prendre en personne la direction du convoi;

Veiller par lui-même au train gardé pendant le trajet;



Présider à l'installation de sa cavalerie à chaque arrêt, et assister au pansage qui doit précéder la mise à l'écurie.



Il faut que, pendant toute la durée de la route, il soit le premier levé et le dernier couché;

Qu'il examine l'avoine, le foin et la paille;

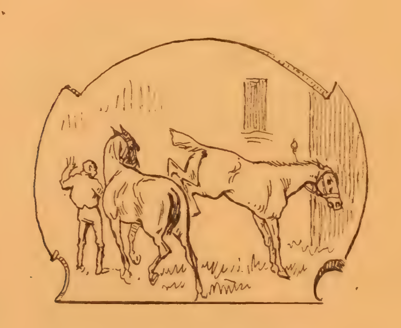
Qu'il goûte l'eau;

Qu'il préside à l'allumage des lanternes d'écurie;

En un mot, qu'il se préoccupe de chaque détail, et qu'il ne se relâche pas un instant dans l'accomplissement de la surveillance méticuleuse, insupportable et ininterrompue qu'il lui faudra exercer s'il veut mener à bonne fin sa délicate entreprise.

Encore peut-il se faire que cette série d'insipides corvées ne lui serve à rien. Un coup de pied entre voisins s'échange en dépit de la surveillance la plus active, et il n'en faut pas plus pour casser une jambe à votre cheval favori.

Il faut donc souhaiter à l'imprudent qui entreprend pareille besogne, en dehors de toutes les qualités essentielles et indispensables que nous venons d'indiquer, ce don incomparable qu'on appelle la veine, et sans lequel les précautions les mieux prises, les combinaisons les plus ingénieuses n'engendrent qu'amères désillusions et mécomptes cruels.





CHAPITRE II

Environs de Paris. — Excursions et pique-nique. — Robinson, Ville-d'Avray, Saint-Germain aller et retour.

Nous avons vu dans le précédent chapitre que la majorité des propriétaires de chevaux s'empressaient de les expédier en province aussitôt que lesdits animaux pouvaient leur devenir agréables, grâce à l'adoucissement de la température. Quelques-uns, plus sages, — en général ces honorables et intel-

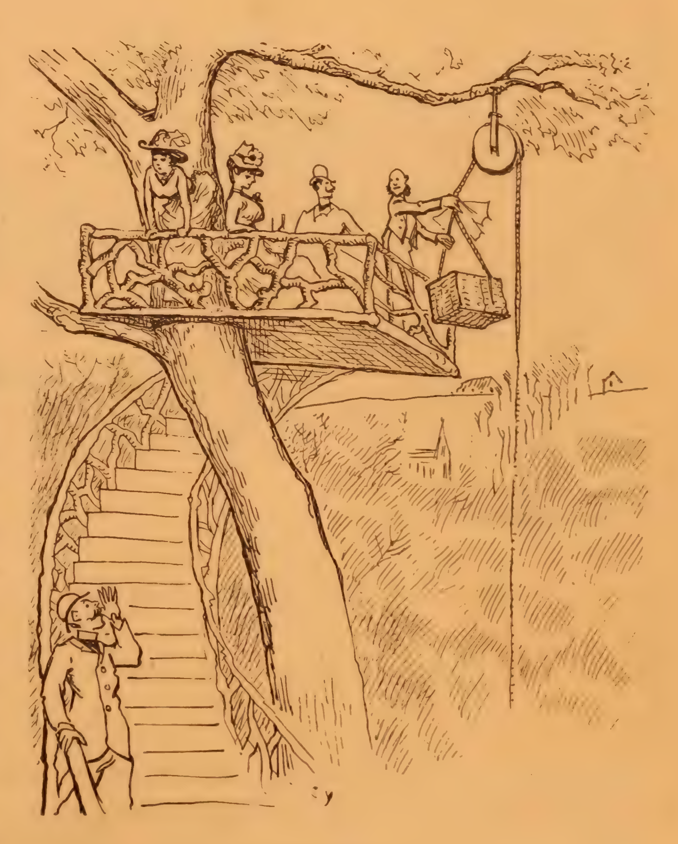
ligentes exceptions sont fournies par l'élément jeune, — prolongent leur séjour à Paris et profitent des premiers beaux jours pour accomplir quelques promenades de plus longue haleine que l'inévitable persil.



Route de Robinson.

Les vrais curieux, ceux qui désirent voir autre chose que ce qu'ils voient chaque jour à l'allée des Acacias, se dirigent sans hésitation sur Robinson, qui passe pour être la succursale champêtre du quartier latin.

En réalité, la jeunesse des écoles y compte beaucoup moins de représentants que les différentes branches du commerce parisien.

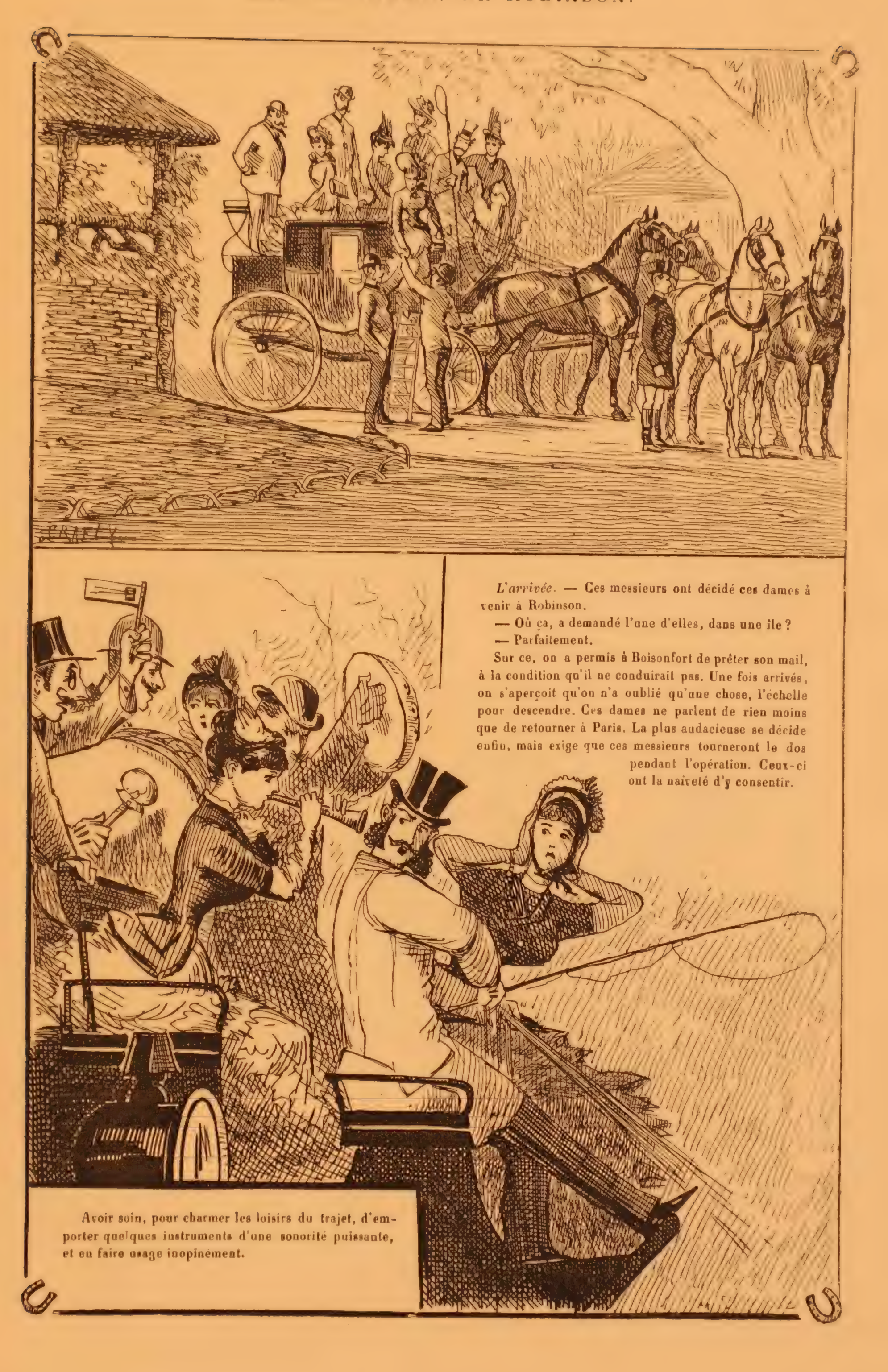


Dans l'arbre de Robinson.

Les prix de ce restaurant aérien ont suivi une progression telle que l'addition probable dépasse de beaucoup les ressources budgétaires de la bohème studieuse, si tant est qu'il existe encore une bohème quelconque.

Les couples juchés dans les branches des

SUR LE CHEMIN DE ROBINSON.



L'arrivée. — Ces messieurs ont décidé ces dames à venir à Robinson.

— Où ça, a demandé l'une d'elles, dans une île ?

— Parfaitement.

Sur ce, on a permis à Boisonfort de prêter son mail, à la condition qu'il ne conduirait pas. Une fois arrivés, on s'aperçoit qu'on n'a oublié qu'une chose, l'échelle pour descendre. Ces dames ne parlent de rien moins que de retourner à Paris. La plus audacieuse se décide enfin, mais exige que ces messieurs tourneront le dos pendant l'opération. Ceux-ci ont la naïveté d'y consentir.

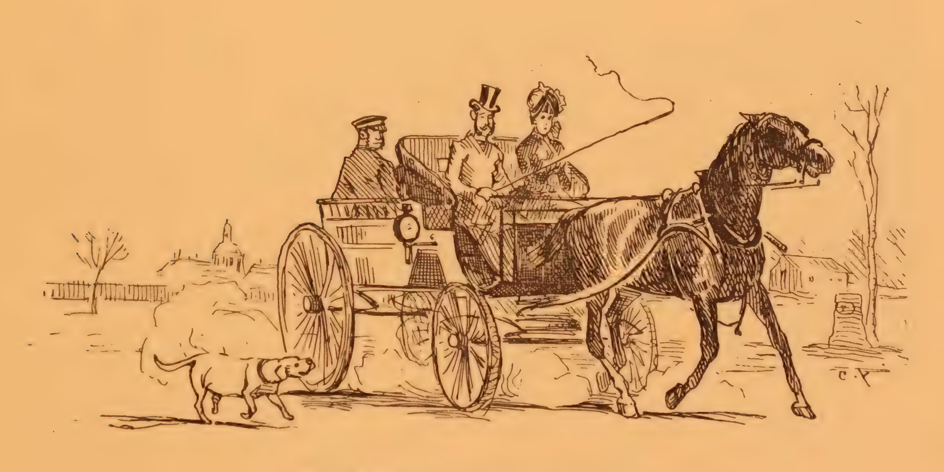
Avoir soin, pour charmer les loisirs du trajet, d'emporter quelques instruments d'une sonorité puissante, et en faire usage inopinément.

châtaigniers comptent peu de Rodolphes et encore moins de Mimis. — Ce sont pour la plupart de jeunes bourgeois, très-régulièrement mariés, encore



A Robinson. — Une fête de famille.

sous l'influence de la lune de miel, et que les premiers soleils poussent à déserter pendant quelques heures les arrière-boutiques dans lesquelles ils végètent à l'ordinaire.



Route de Robinson. — Dimanches et jours fériés.

Ceux-là arrivent dans la voiture qui sert habituellement à leur commerce, véhicule bizarre qui participe à la fois du phaéton, du break et du camion, ce qui lui permet de transporter indifféremment les objets manufacturés et la famille du fabricant.

Ceux qui gardent l'amour de la profession conservent également sur leur voiture l'indication du genre de produit à la fabrication duquel ils se sont voués, et considèrent que la promenade qu'ils font à travers la banlieue a encore son utilité et leur fait une publicité profitable.

Ils peuvent être dans le vrai, mais ceux de leurs collègues qui se figurent, en supprimant les enseignes qui garnissent habituellement les galeries de leurs phaétons-tapissières, faire illusion aux yeux du public sur l'usage habituel de ces équipages, ceux-là, dis-je, se laissent étrangement abuser.

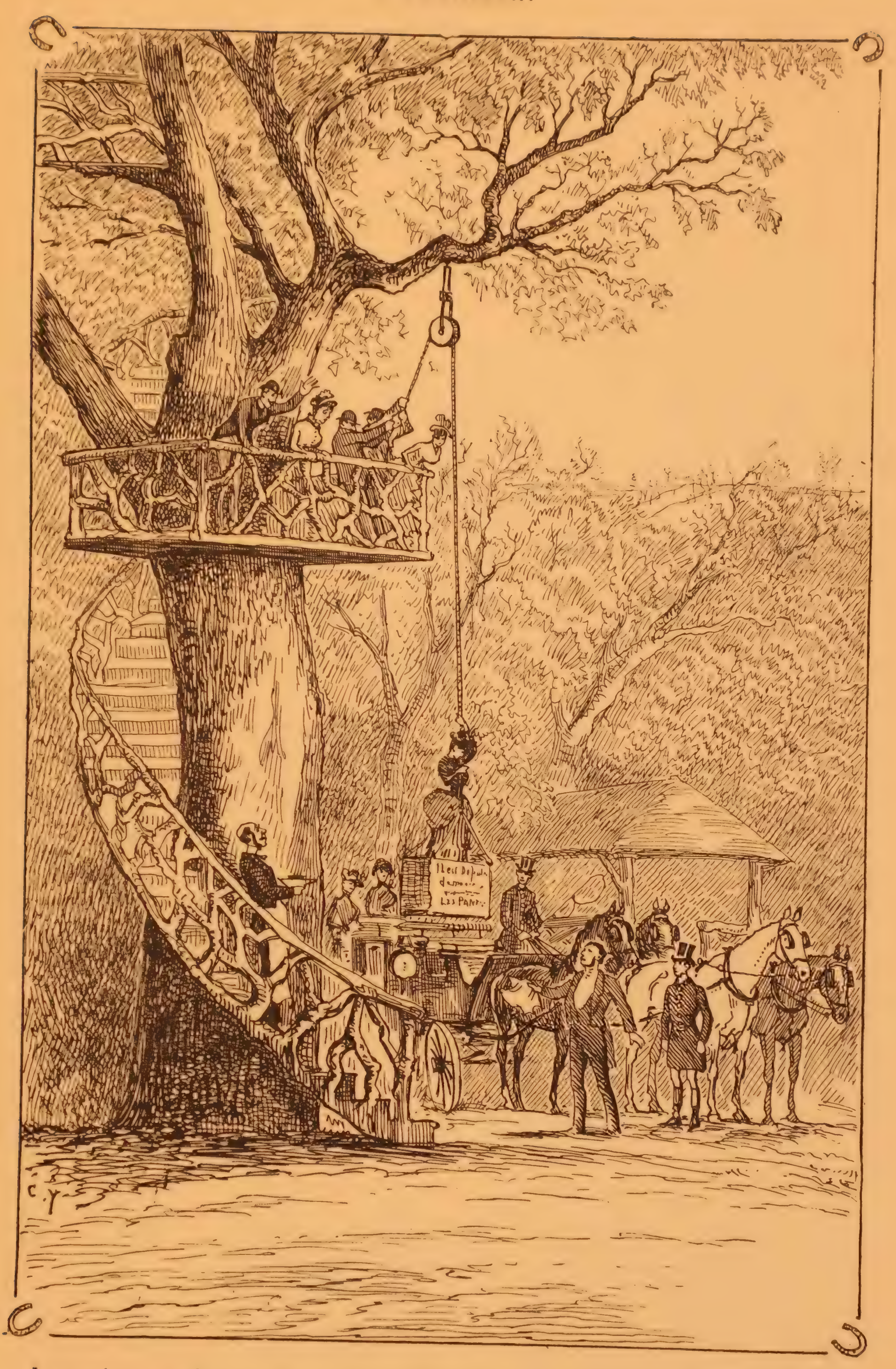


Équipages commerciaux.

Ces voitures de fabrication compliquée, de modèles ambigus, ne laissent de doute à personne sur leur véritable destination, et leurs habitants ont beau se couvrir des vêtements les plus corrects, voire même les plus sportifs, nul ne se trompe sur leur compte.

On arrive à Robinson de bonne heure, et il est d'usage de faire une promenade à âne pendant qu'on prépare le dîner.

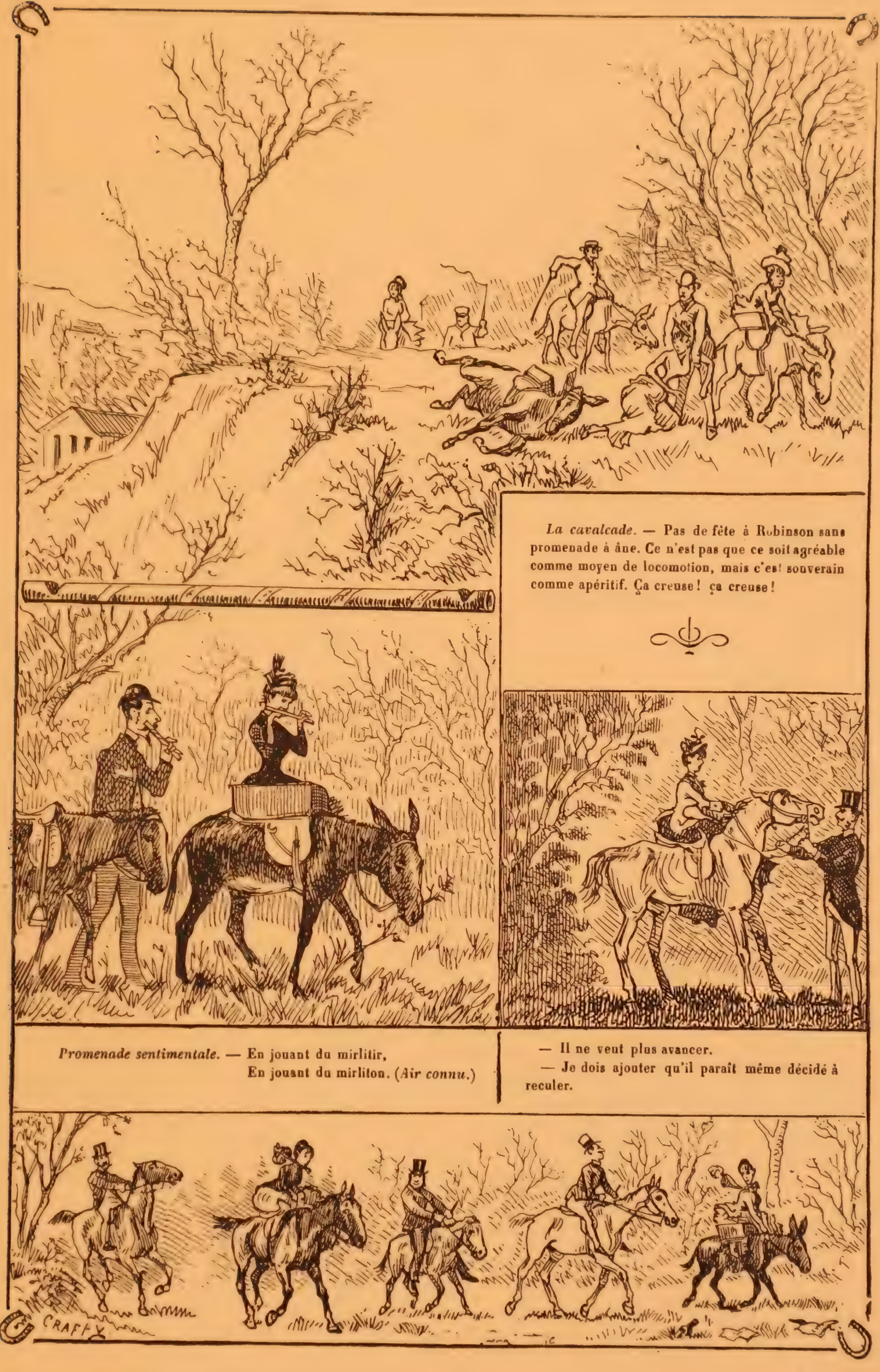
A ROBINSON.



Les *paniers* — exclusivement réservés pour le service. « Que voulez-vous, madame la comtesse, que je dise à mes clients habituels, quand le mauvais exemple part de si haut? »

A ROBINSON

BOIS DE VERRIÈRES ET AUTRES LIEUX...



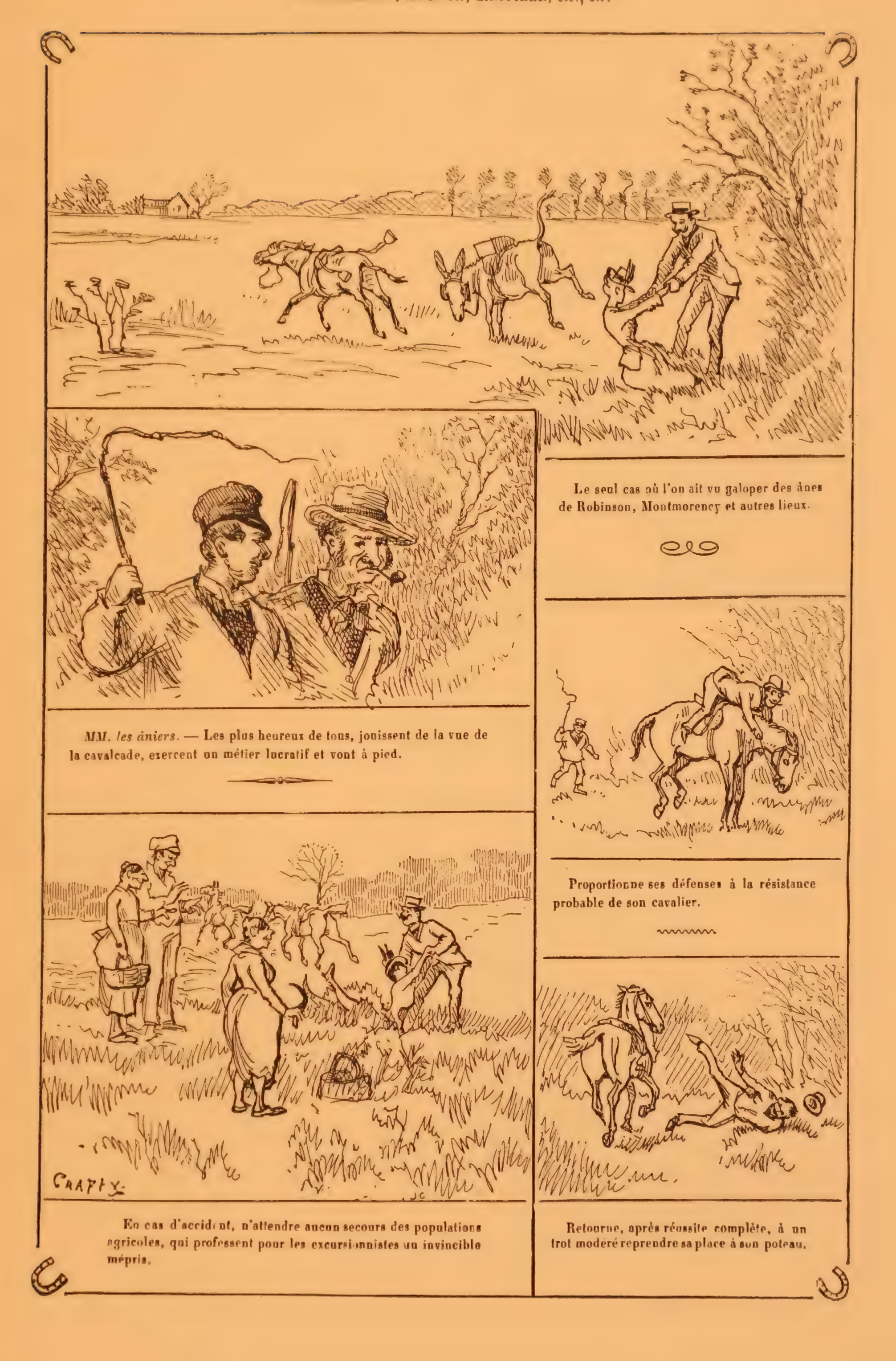
La cavalcade. — Pas de fête à Robinson sans promenade à âne. Ce n'est pas que ce soit agréable comme moyen de locomotion, mais c'est souverain comme apéritif. Ça creuse ! ça creuse !

Promenade sentimentale. — En jouant du mirlitir,
En jouant du mirliton. (*Air connu.*)

— Il ne veut plus avancer.
— Je dois ajouter qu'il paraît même décidé à reculer.

AUX ENVIRONS DE ROBINSON

MONTMORENCY, MEUDON, CHAVILLE, etc., etc.



Le seul cas où l'on ait vu galoper des ânes de Robinson, Montmorency et autres lieux.

MM. les âniers. — Les plus heureux de tous, jouissent de la vue de la cavalcade, exercent un métier lucratif et vont à pied.

Proportionne ses défenses à la résistance probable de son cavalier.

En cas d'accident, n'attendre aucun secours des populations agricoles, qui professent pour les excursionnistes un invincible mépris.

Retourne, après réussite complète, à un trot modéré reprendre sa place à son poteau.

Les auberges routières qui possèdent de bonnes écuries manquent souvent de billards, de tourniquets et autres jeux indispensables pour charmer les loisirs de MM. les palefreniers : en pareil cas, ceux-ci vont directement à



A l'auberge. — Il a été bien convenu que l'on panserait et laverait les chevaux soi-même à chaque arrêt. C'est pourquoi dès la première station on les confie au premier garçon d'écurie venu.

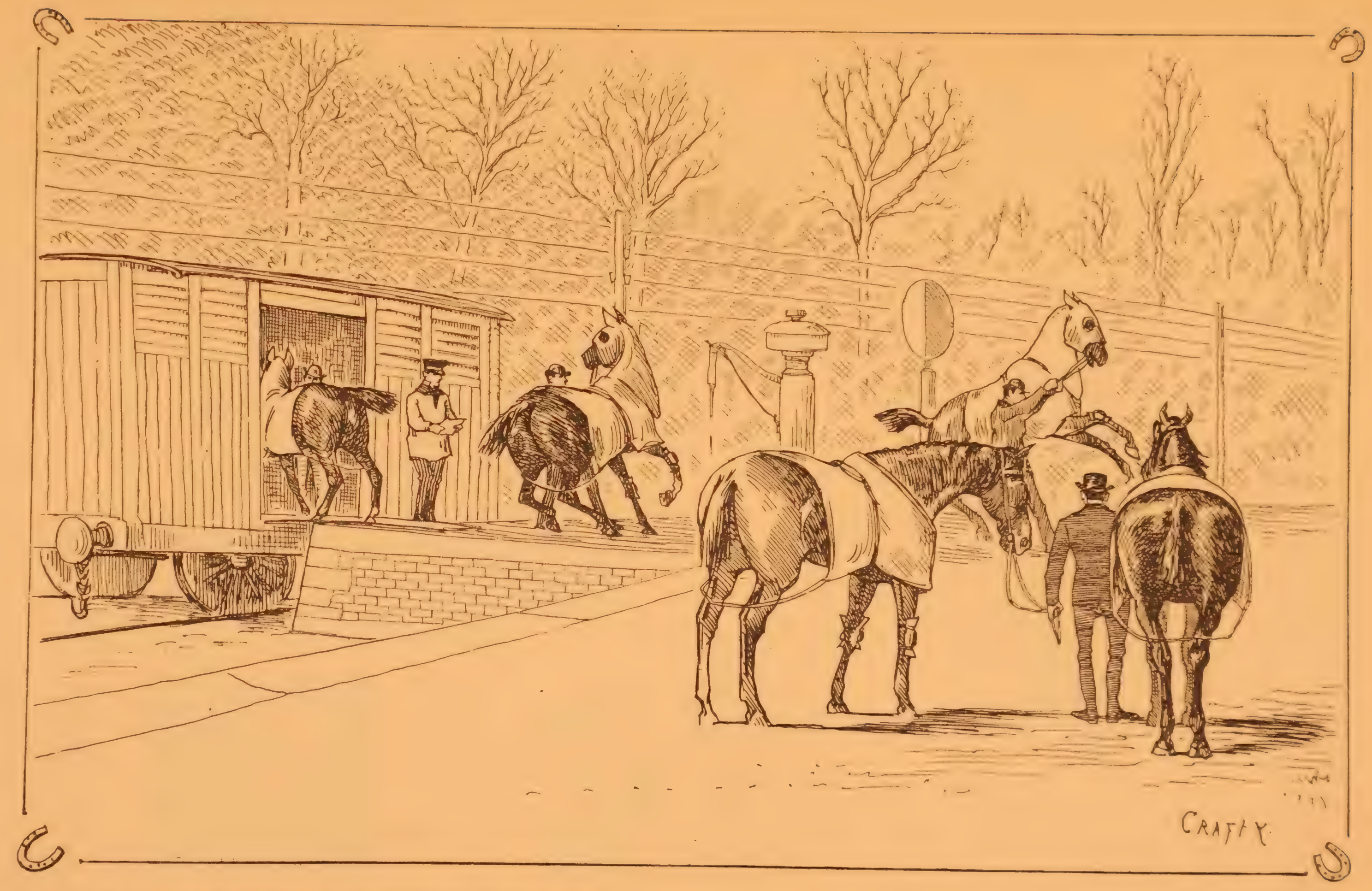
ce qu'ils jugent les bons endroits, et ces bons endroits, séjours de délices pour les hommes, n'ont souvent pour les chevaux que des abris absolument dépourvus du confortable le plus essentiel.

Il en résulte pour les chevaux toute une série d'accidents dont le contrecoup est vivement ressenti par la bourse de leurs propriétaires : refroidissements qui dégénèrent volontiers en pleurésies; prises de longes, échanges de coups de pied plus ou moins violents qui nécessitent l'intervention toujours coûteuse des vétérinaires : ajoutez à ces frais la dépréciation des animaux que vous avez dû couvrir de vésicatoires, et vous arriverez à un total absolument respectable.

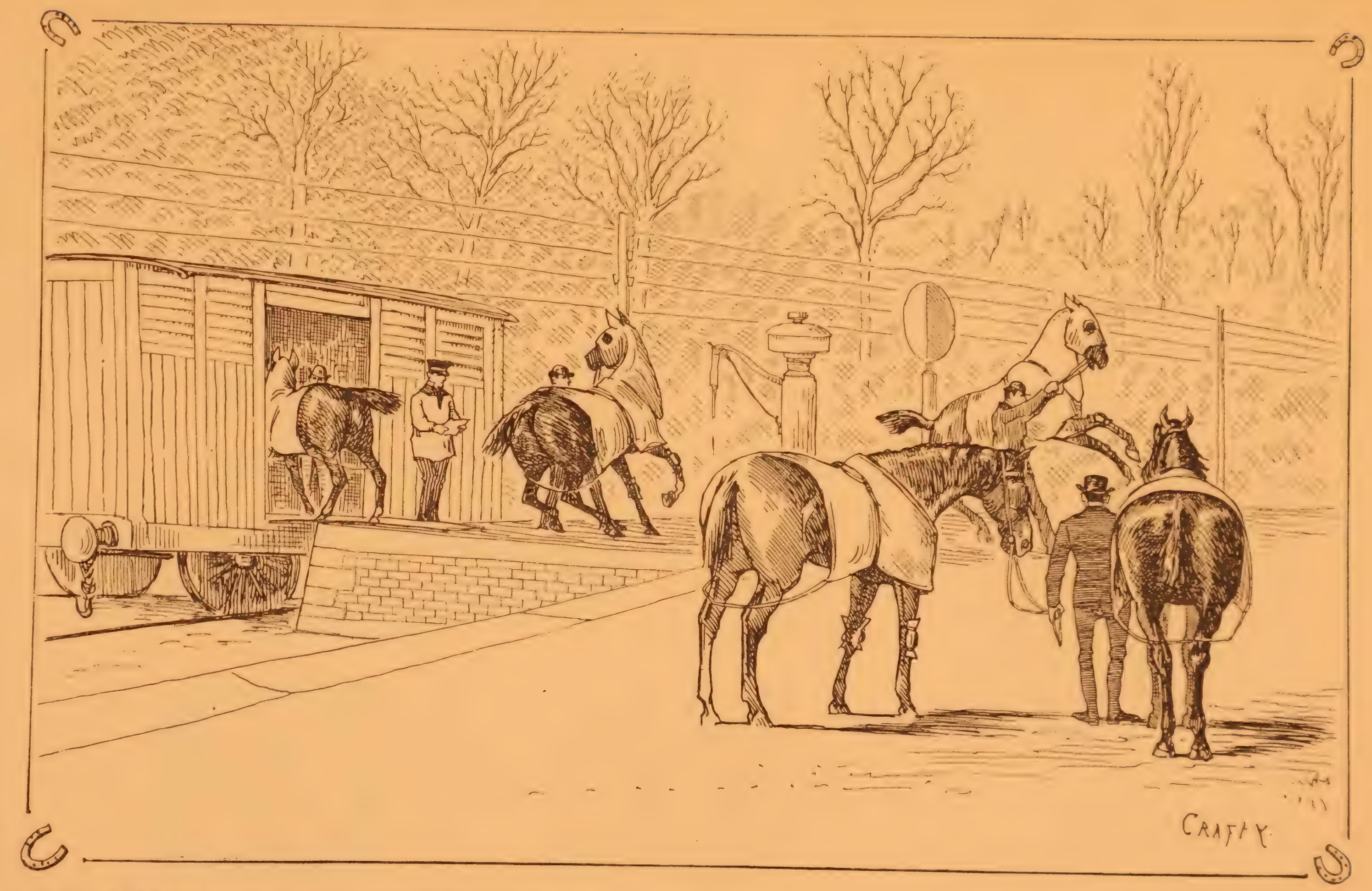
De ce qui précède, il faut conclure qu'un maître désireux de conserver



Le départ pour la campagne. — Une barrière de Paris.

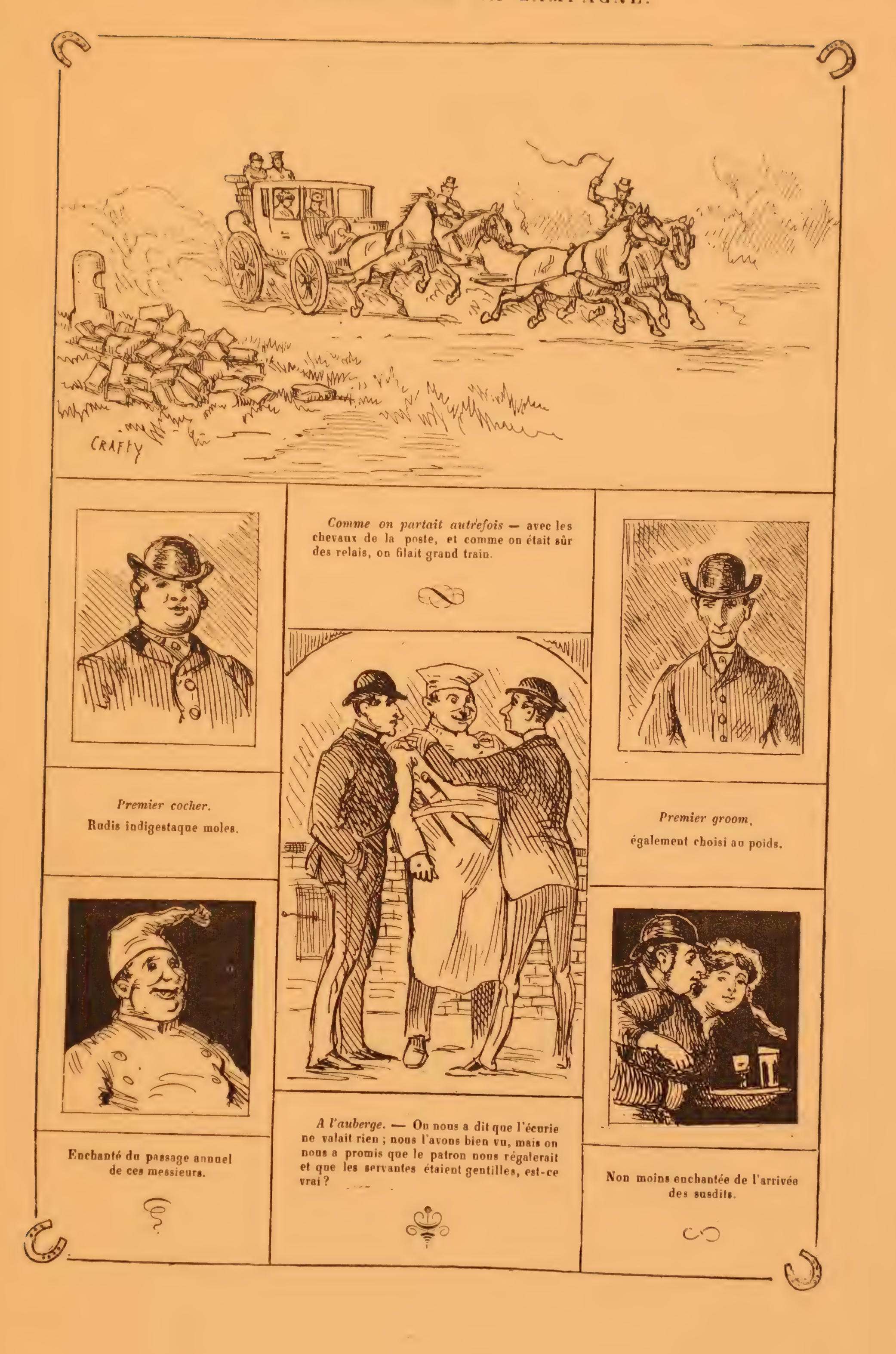


Le départ pour la campagne. — L'embarquement au chemin de fer. — Le moyen de transport de beaucoup le plus simple, s'il n'y avait pas des chevaux qui refusent absolument d'en faire usage.



Le départ pour la campagne. — L'embarquement au chemin de fer. — Le moyen de transport de beaucoup le plus simple, s'il n'y avait pas des chevaux qui refusent absolument d'en faire usage.

LE DÉPART POUR LA CAMPAGNE.



Comme on partait autrefois — avec les chevaux de la poste, et comme on était sûr des relais, on filait grand train.

Premier cocher.
Rudis indigestaque moles.

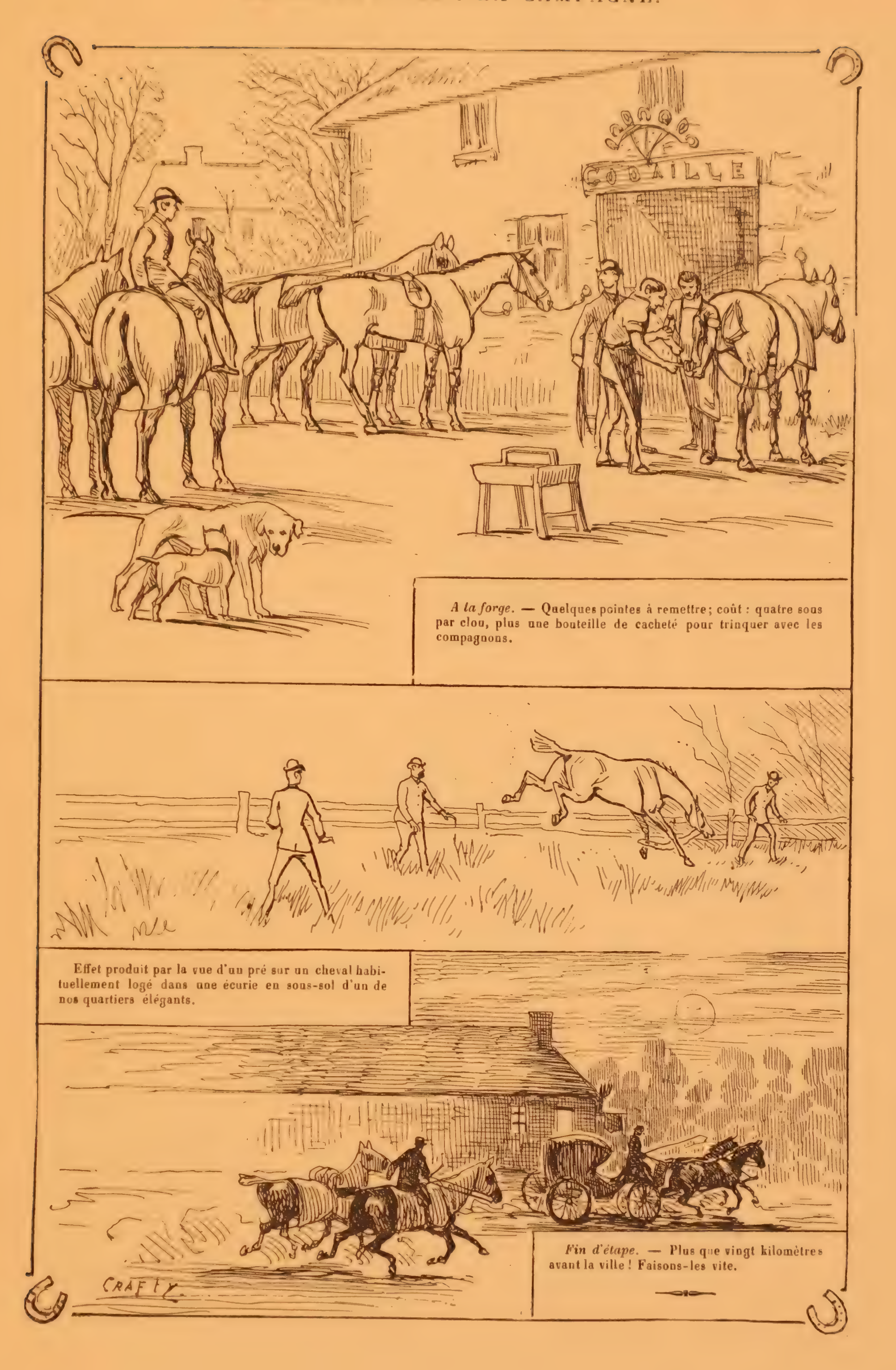
Premier groom,
également choisi au poids.

A l'auberge. — On nous a dit que l'écurie ne valait rien ; nous l'avons bien vu, mais on nous a promis que le patron nous régalerait et que les servantes étaient gentilles, est-ce vrai ?

Enchanté du passage annuel de ces messieurs.

Non moins enchantée de l'arrivée des susdits.

LE DÉPART POUR LA CAMPAGNE.



A la forge. — Quelques pointes à remettre; coût : quatre sous par clou, plus une bouteille de cacheté pour trinquer avec les compagnons.

Effet produit par la vue d'un pré sur un cheval habituellement logé dans une écurie en sous-sol d'un de nos quartiers élégants.

Fin d'étape. — Plus que vingt kilomètres avant la ville ! Faisons-les vite.

ses animaux intacts doit prendre en personne la direction du convoi;

Veiller par lui-même au train gardé pendant le trajet;



Présider à l'installation de sa cavalerie à chaque arrêt, et assister au pansage qui doit précéder la mise à l'écurie.



Il faut que, pendant toute la durée de la route, il soit le premier levé et le dernier couché;

Qu'il examine l'avoine, le foin et la paille;

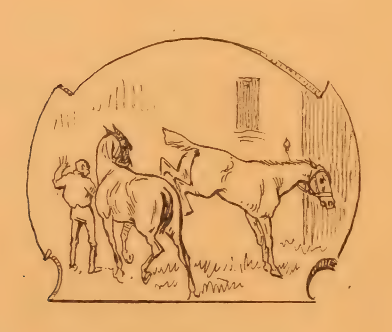
Qu'il goûte l'eau;

Qu'il préside à l'allumage des lanternes d'écurie;

En un mot, qu'il se préoccupe de chaque détail, et qu'il ne se relâche pas un instant dans l'accomplissement de la surveillance méticuleuse, insupportable et ininterrompue qu'il lui faudra exercer s'il veut mener à bonne fin sa délicate entreprise.

Encore peut-il se faire que cette série d'insipides corvées ne lui serve à rien. Un coup de pied entre voisins s'échange en dépit de la surveillance la plus active, et il n'en faut pas plus pour casser une jambe à votre cheval favori.

Il faut donc souhaiter à l'imprudent qui entreprend pareille besogne, en dehors de toutes les qualités essentielles et indispensables que nous venons d'indiquer, ce don incomparable qu'on appelle la veine, et sans lequel les précautions les mieux prises, les combinaisons les plus ingénieuses n'engendrent qu'amères désillusions et mécomptes cruels.





CHAPITRE II

Environs de Paris. — Excursions et pique-nique. — Robinson, Ville-d'Avray, Saint-Germain aller et retour.

Nous avons vu dans le précédent chapitre que la majorité des propriétaires de chevaux s'empressaient de les expédier en province aussitôt que lesdits animaux pouvaient leur devenir agréables, grâce à l'adoucissement de la température. Quelques-uns, plus sages, — en général ces honorables et intel-

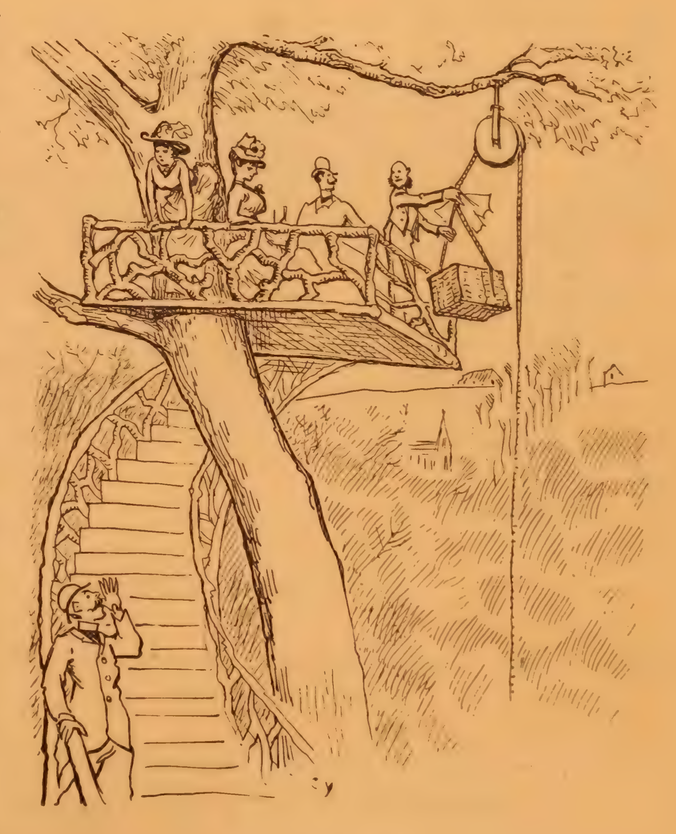
ligentes exceptions sont fournies par l'élément jeune, — prolongent leur séjour à Paris et profitent des premiers beaux jours pour accomplir quelques promenades de plus longue haleine que l'inévitable persil.



Route de Robinson.

Les vrais curieux, ceux qui désirent voir autre chose que ce qu'ils voient chaque jour à l'allée des Acacias, se dirigent sans hésitation sur Robinson, qui passe pour être la succursale champêtre du quartier latin.

En réalité, la jeunesse des écoles y compte beaucoup moins de représentants que les différentes branches du commerce parisien.

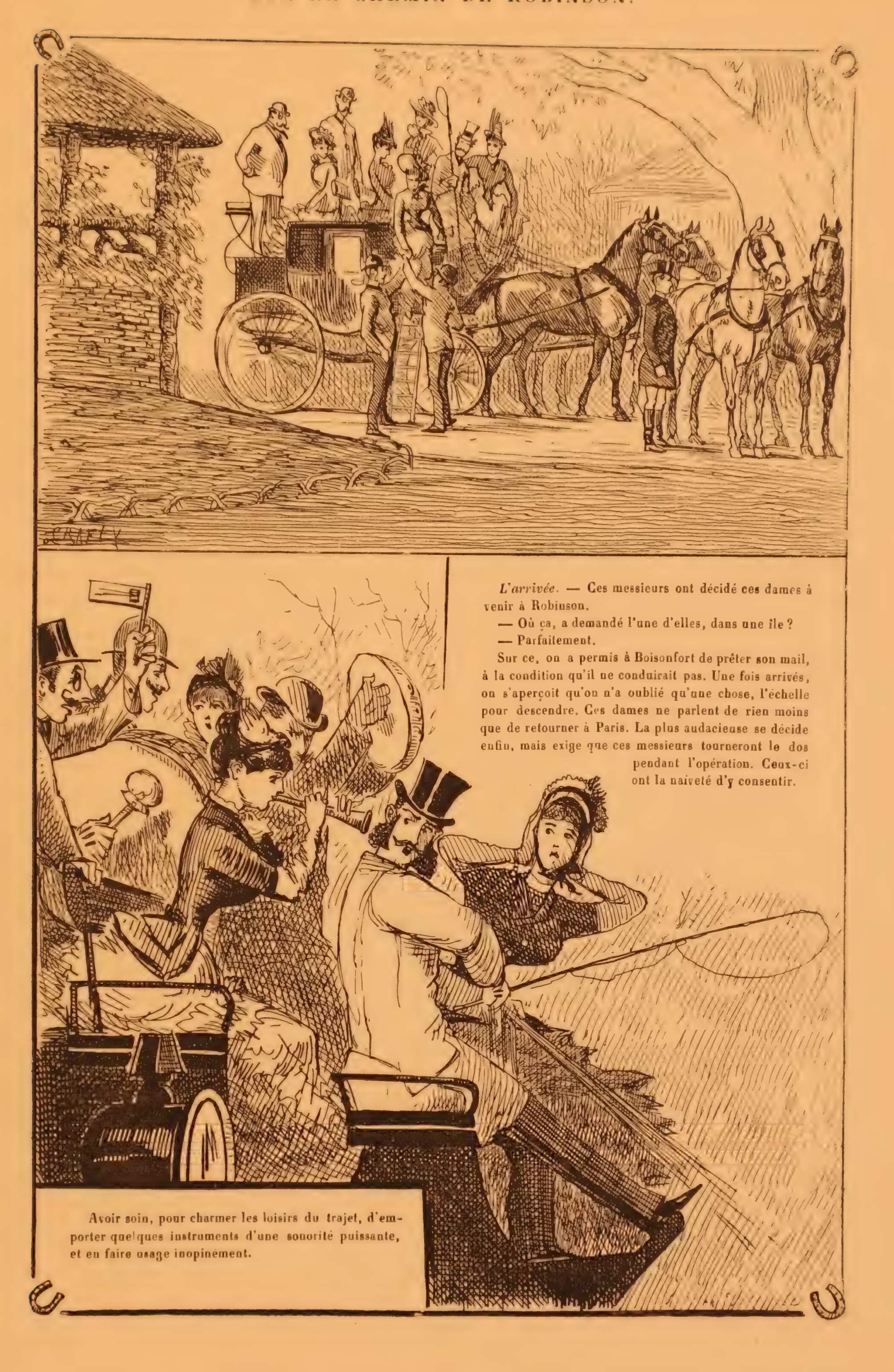


Dans l'arbre de Robinson.

Les prix de ce restaurant aérien ont suivi une progression telle que l'addition probable dépasse de beaucoup les ressources budgétaires de la bohème studieuse, si tant est qu'il existe encore une bohème quelconque.

Les couples juchés dans les branches des

SUR LE CHEMIN DE ROBINSON.



L'arrivée. — Ces messieurs ont décidé ces dames à venir à Robinson.

— Où ça, a demandé l'une d'elles, dans une île ?

— Parfaitement.

Sur ce, on a permis à Boisonfort de prêter son mail, à la condition qu'il ne conduirait pas. Une fois arrivés, on s'aperçoit qu'on n'a oublié qu'une chose, l'échelle pour descendre. Ces dames ne parlent de rien moins que de retourner à Paris. La plus audacieuse se décide enfin, mais exige que ces messieurs tourneront le dos pendant l'opération. Ceux-ci ont la naiveté d'y consentir.

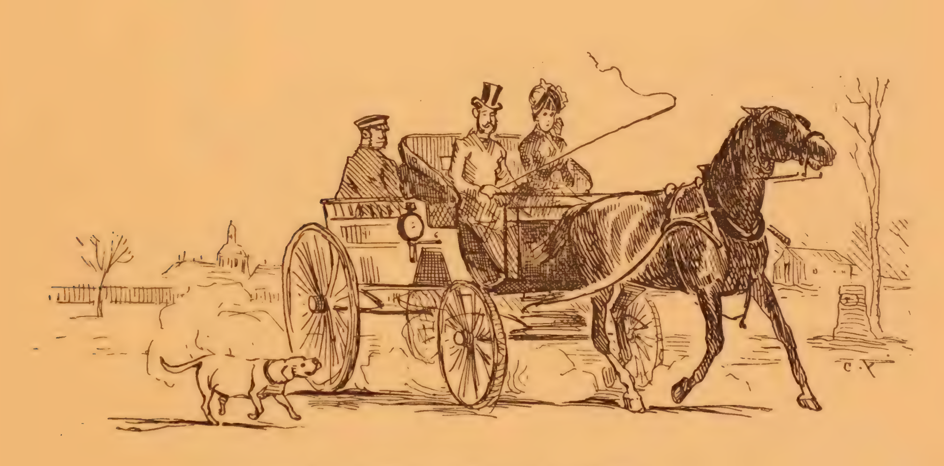
Avoir soin, pour charmer les loisirs du trajet, d'emporter quelques instruments d'une sonorité puissante, et en faire usage inopinément.

châtaigniers comptent peu de Rodolphes et encore moins de Mimis. — Ce sont pour la plupart de jeunes bourgeois, très-régulièrement mariés, encore



A Robinson. — Une fête de famille.

sous l'influence de la lune de miel, et que les premiers soleils poussent à déserter pendant quelques heures les arrière-boutiques dans lesquelles ils végètent à l'ordinaire.



Route de Robinson. — Dimanches et jours fériés.

Ceux-là arrivent dans la voiture qui sert habituellement à leur commerce, véhicule bizarre qui participe à la fois du phaéton, du break et du camion, ce qui lui permet de transporter indifféremment les objets manufacturés et la famille du fabricant.

Ceux qui gardent l'amour de la profession conservent également sur leur voiture l'indication du genre de produit à la fabrication duquel ils se sont voués, et considèrent que la promenade qu'ils font à travers la banlieue a encore son utilité et leur fait une publicité profitable.

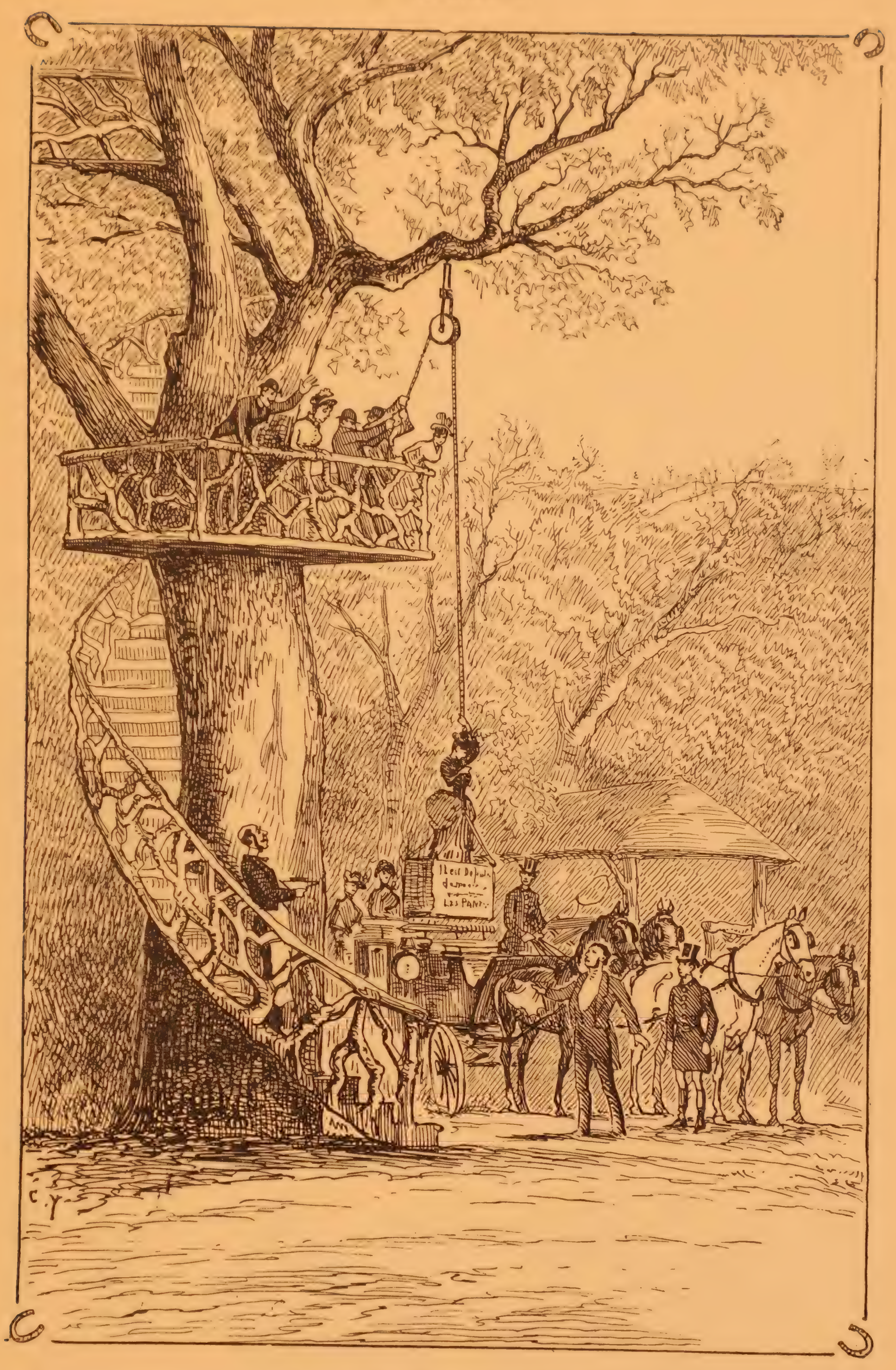
Ils peuvent être dans le vrai, mais ceux de leurs collègues qui se figurent, en supprimant les enseignes qui garnissent habituellement les galeries de leurs phaétons-tapissières, faire illusion aux yeux du public sur l'usage habituel de ces équipages, ceux-là, dis-je, se laissent étrangement abuser.



Équipages commerciaux.

Ces voitures de fabrication compliquée, de modèles ambigus, ne laissent de doute à personne sur leur véritable destination, et leurs habitants ont beau se couvrir des vêtements les plus corrects, voire même les plus sportifs, nul ne se trompe sur leur compte.

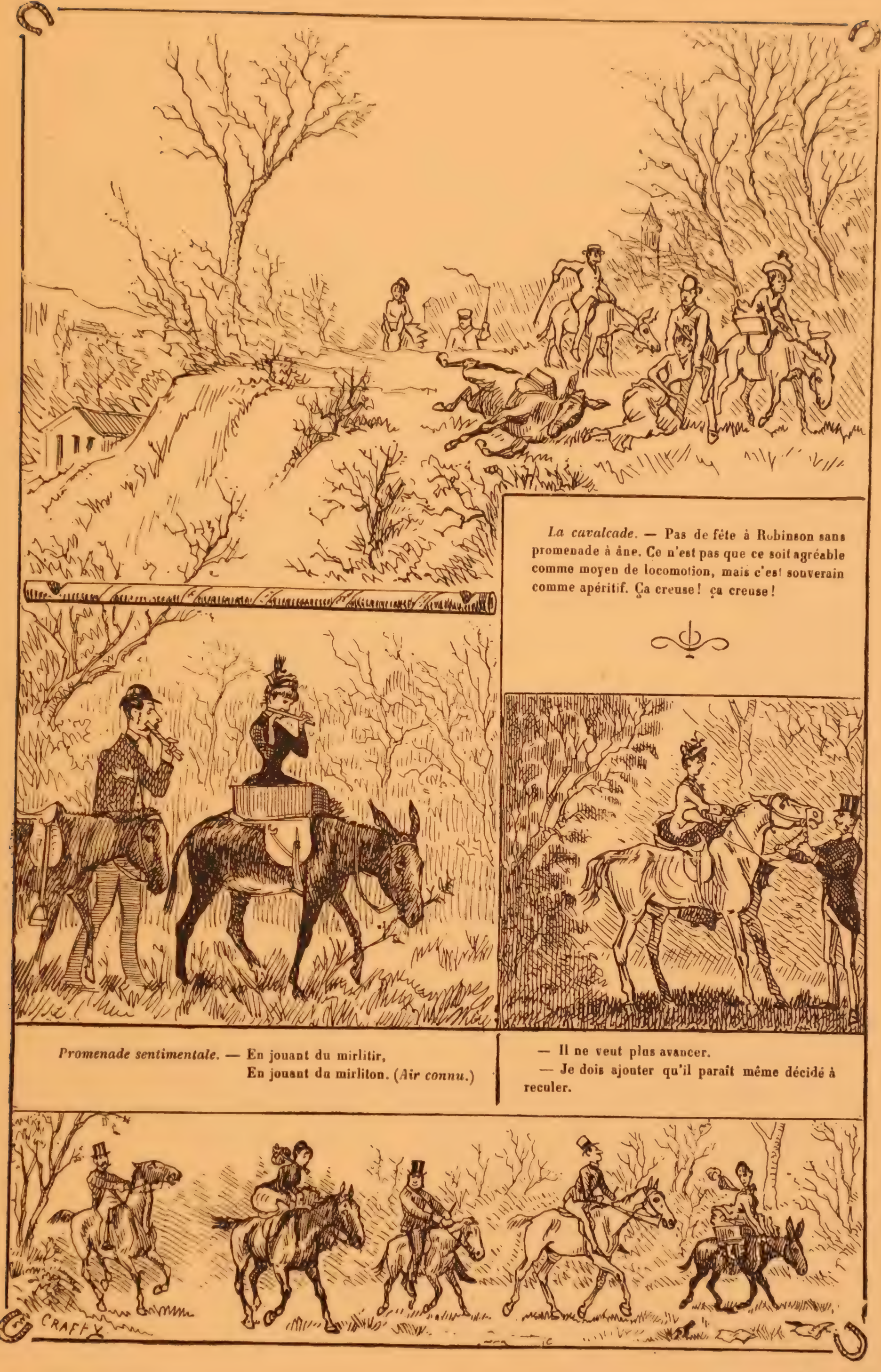
On arrive à Robinson de bonne heure, et il est d'usage de faire une promenade à âne pendant qu'on prépare le dîner.



Les *paniers* — exclusivement réservés pour le service. « Que voulez-vous, madame la comtesse, que je dise à mes clients habituels, quand le mauvais exemple part de si haut ? »

A ROBINSON

BOIS DE VERRIÈRES ET AUTRES LIEUX...



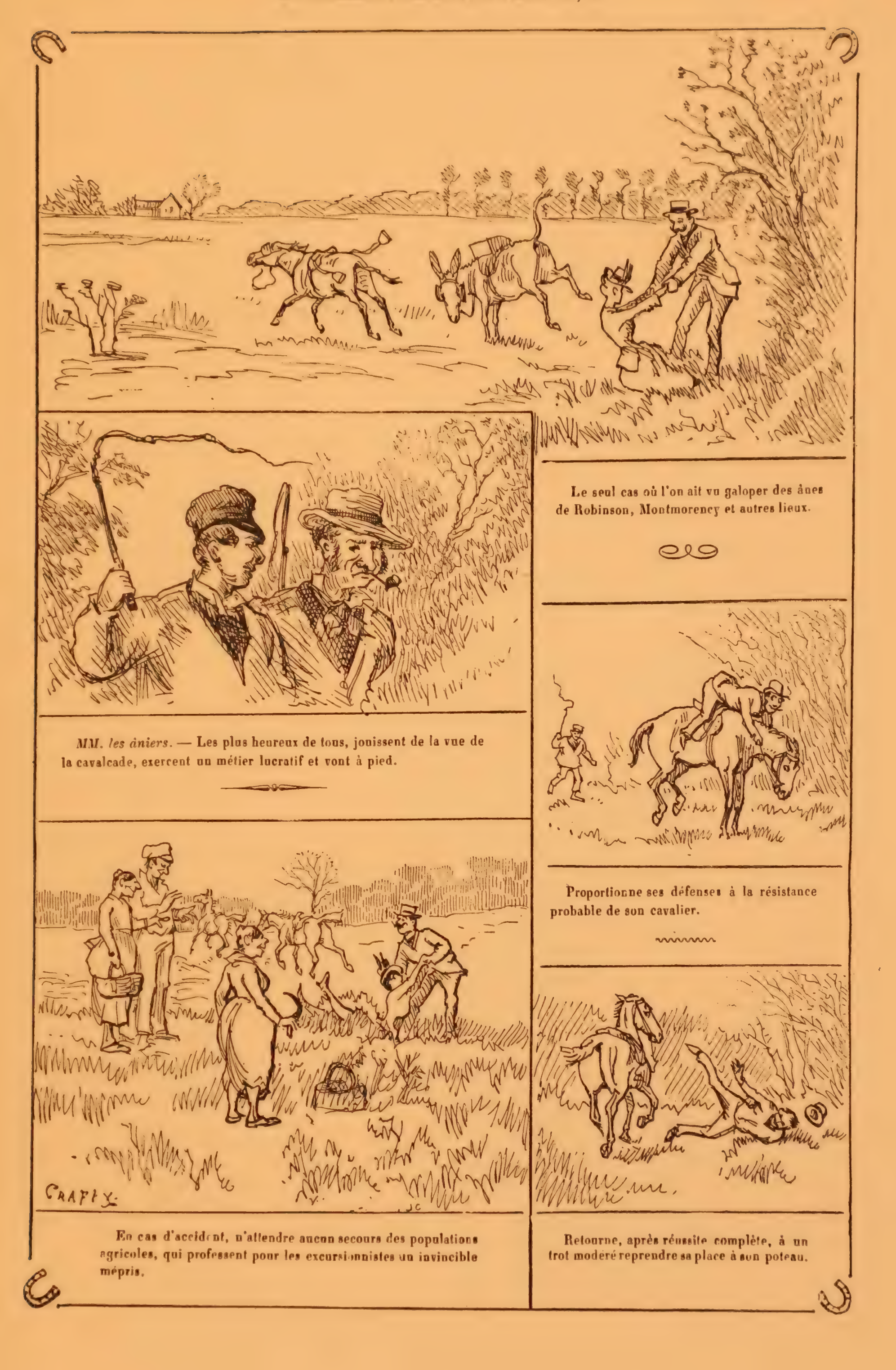
La cavalcade. — Pas de fête à Robinson sans promenade à âne. Ce n'est pas que ce soit agréable comme moyen de locomotion, mais c'est souverain comme apéritif. Ça creuse ! ça creuse !

Promenade sentimentale. — En jouant du mirlitir,
En jouant du mirliton. (*Air connu.*)

— Il ne veut plus avancer.
— Je dois ajouter qu'il paraît même décidé à reculer.

AUX ENVIRONS DE ROBINSON

MONTMORENCY, MEUDON, CHAVILLE, etc., etc.



Le seul cas où l'on ait vu galoper des ânes de Robinson, Montmorency et autres lieux.

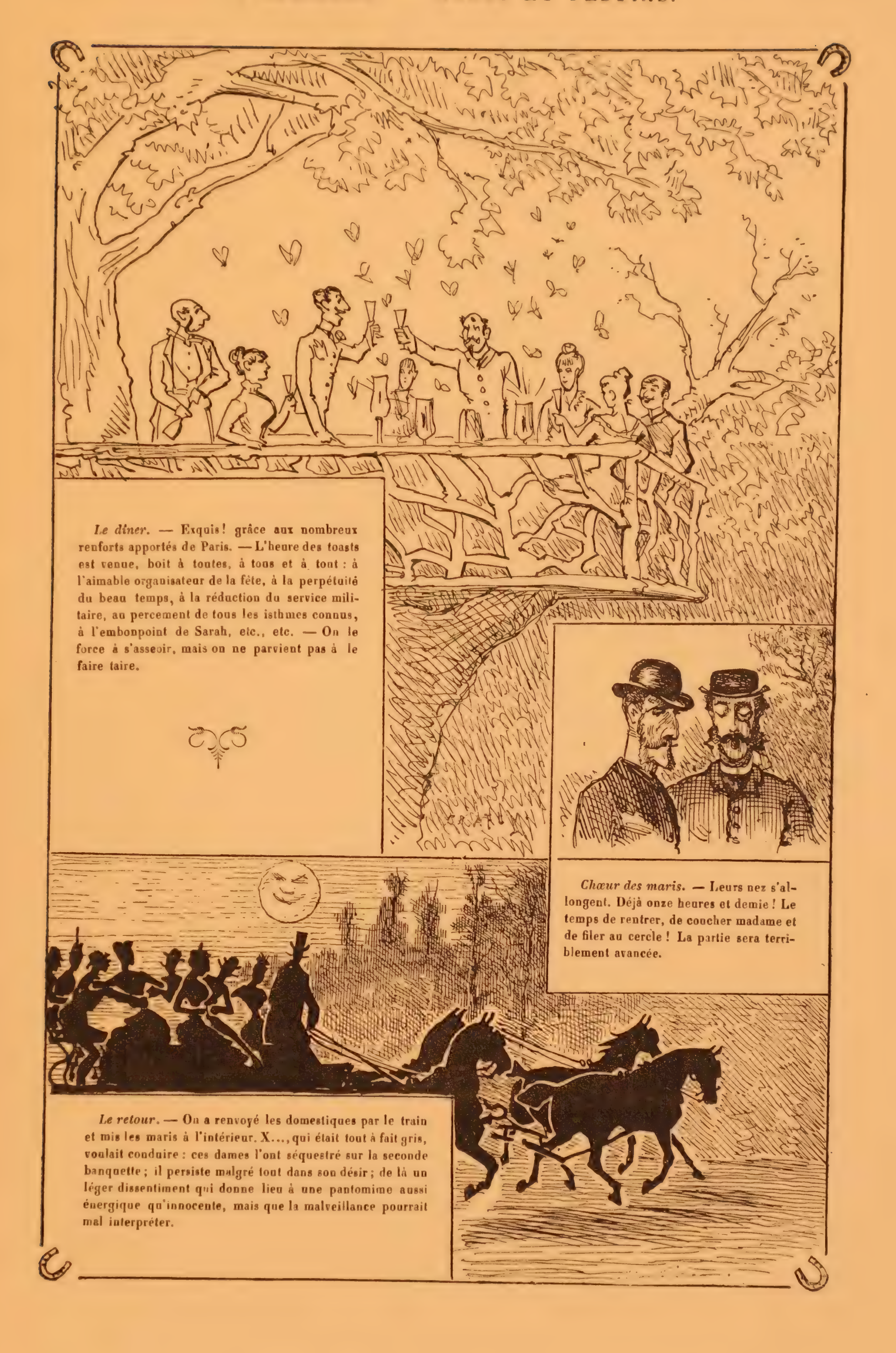
MM. les âniers. — Les plus heureux de tous, jouissent de la vue de la cavalcade, exercent un métier lucratif et vont à pied.

Proportionne ses défenses à la résistance probable de son cavalier.

En cas d'accident, n'attendre aucun secours des populations agricoles, qui professent pour les excursionnistes un invincible mépris.

Retourne, après réussite complète, à un trot moderé reprendre sa place à son poteau.

A ROBINSON. — NOCES ET FESTINS.

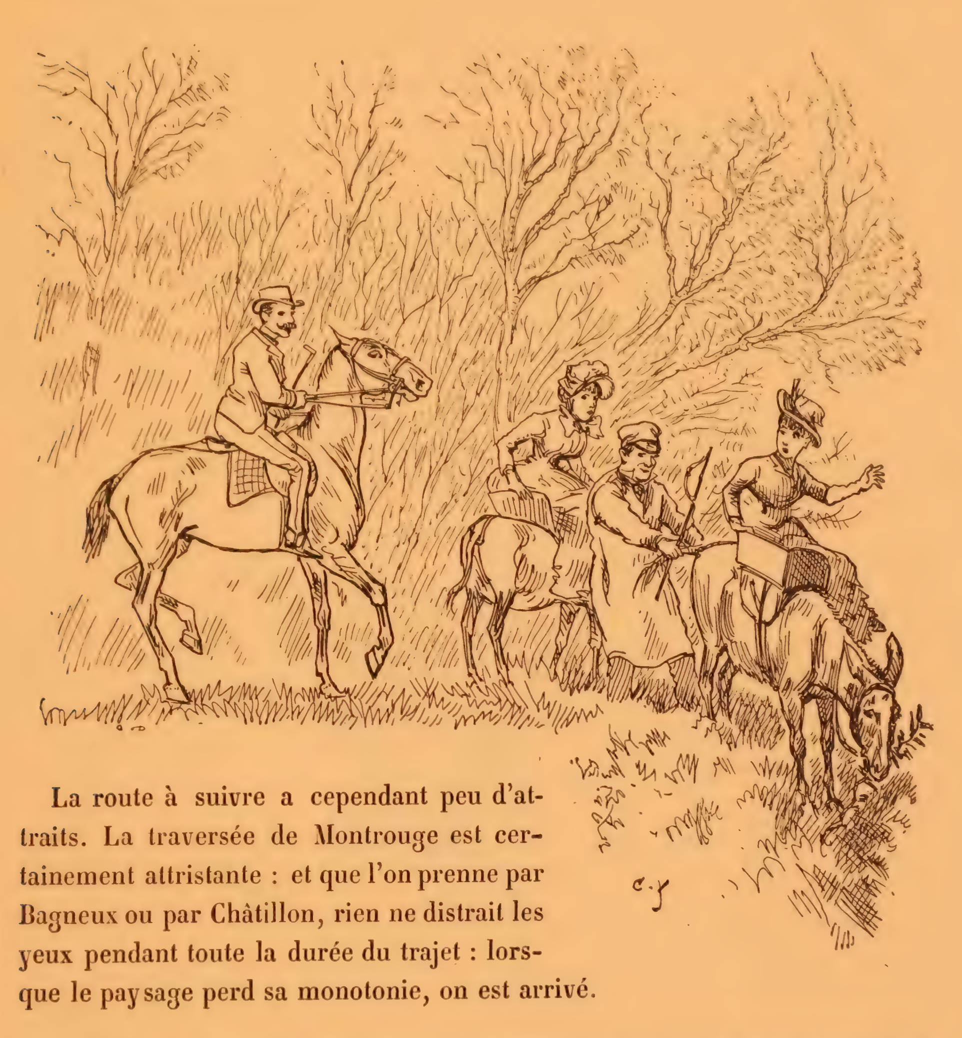


Le dîner. — Exquis! grâce aux nombreux renforts apportés de Paris. — L'heure des toasts est venue, boit à toutes, à tous et à tout : à l'aimable organisateur de la fête, à la perpétuité du beau temps, à la réduction du service militaire, au percement de tous les isthmes connus, à l'embonpoint de Sarah, etc., etc. — On le force à s'asseoir, mais on ne parvient pas à le faire taire.

Chœur des maris. — Leurs nez s'allongent. Déjà onze heures et demie! Le temps de rentrer, de coucher madame et de filer au cercle! La partie sera terriblement avancée.

Le retour. — On a renvoyé les domestiques par le train et mis les maris à l'intérieur. X..., qui était tout à fait gris, voulait conduire : ces dames l'ont séquestré sur la seconde banquette; il persiste malgré tout dans son désir; de là un léger dissentiment qui donne lieu à une pantomime aussi énergique qu'innocente, mais que la malveillance pourrait mal interpréter.

C'est la grande et spéciale attraction du lieu ; et l'espérance de ce sport incohérent pèse d'un grand poids sur les décisions de la plupart des organisateurs de pique-nique.



La route à suivre a cependant peu d'attraits. La traversée de Montrouge est certainement attristante : et que l'on prenne par Bagneux ou par Châtillon, rien ne distrait les yeux pendant toute la durée du trajet : lorsque le paysage perd sa monotonie, on est arrivé.

Cependant, on préfère cette excursion insipide à la route de Saint-Germain ou à celle des étangs de Ville-d'Avray, aussi pittoresques et accidentées l'une que l'autre.

Pourquoi ? La perspective de la fameuse promenade à âne, pas d'autre motif plausible, à moins que le mauvais accueil des populations ne soit considéré par les excursionnistes parisiens comme un condiment nécessaire à leur plaisir.

Les bons villageois de Chatenay, d'Aulnay et autres lieux circonvoisins, ont horreur de tout individu circulant à cheval dans les parages qu'ils arrosent de leurs sueurs.

Quels sont leurs griefs ? Je l'ignore, et je n'ai aucun désir d'approfondir la question. Ce que je puis affirmer pour l'avoir personnellement expérimenté, c'est que tout cavalier circulant aux alentours de Robinson est en butte à une hostilité non dissimulée de la part des agricoles.

Inutile de leur demander un renseignement sur la direction à suivre : ou bien ils opposeront à vos questions un silence obstiné, ou, ce qui est pis, ils répondront à vos interrogations naïves par une bordée d'injures, dans laquelle le vocable *Robinsonnais* deviendra, grâce à l'intonation qu'ils lui donneront, la dernière expression d'un irrévocable mépris.





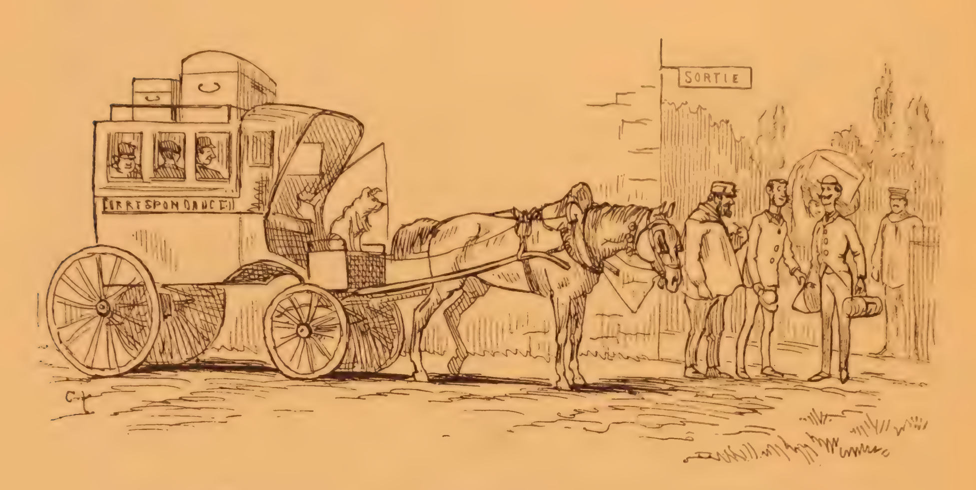
CHAPITRE III

A la gare. — Cavalerie locale. — Contingent parisien. — Effectif indigène. — Voitures publiques et équipages privés.

Quand on s'installe dans un pays nouveau, le procédé le plus facile et le moins fatigant pour se rendre parfaitement compte des ressources hippiques que possède le canton, consiste à se rendre à la gare du chemin de fer à l'arrivée des trains.

En cinq ou six séances on a vu tous les chevaux de ses voisins, et l'on sait avec lesquels d'entre eux on peut entrer en relation si l'on a le goût de faire en compagnie sa promenade quotidienne : on apprend même de

cette façon quels sont ceux qui se mettent facilement en mouvement, attellent pour un oui, pour un non, et ceux auxquels il faut la croix et la bannière pour se décider au moindre déplacement.



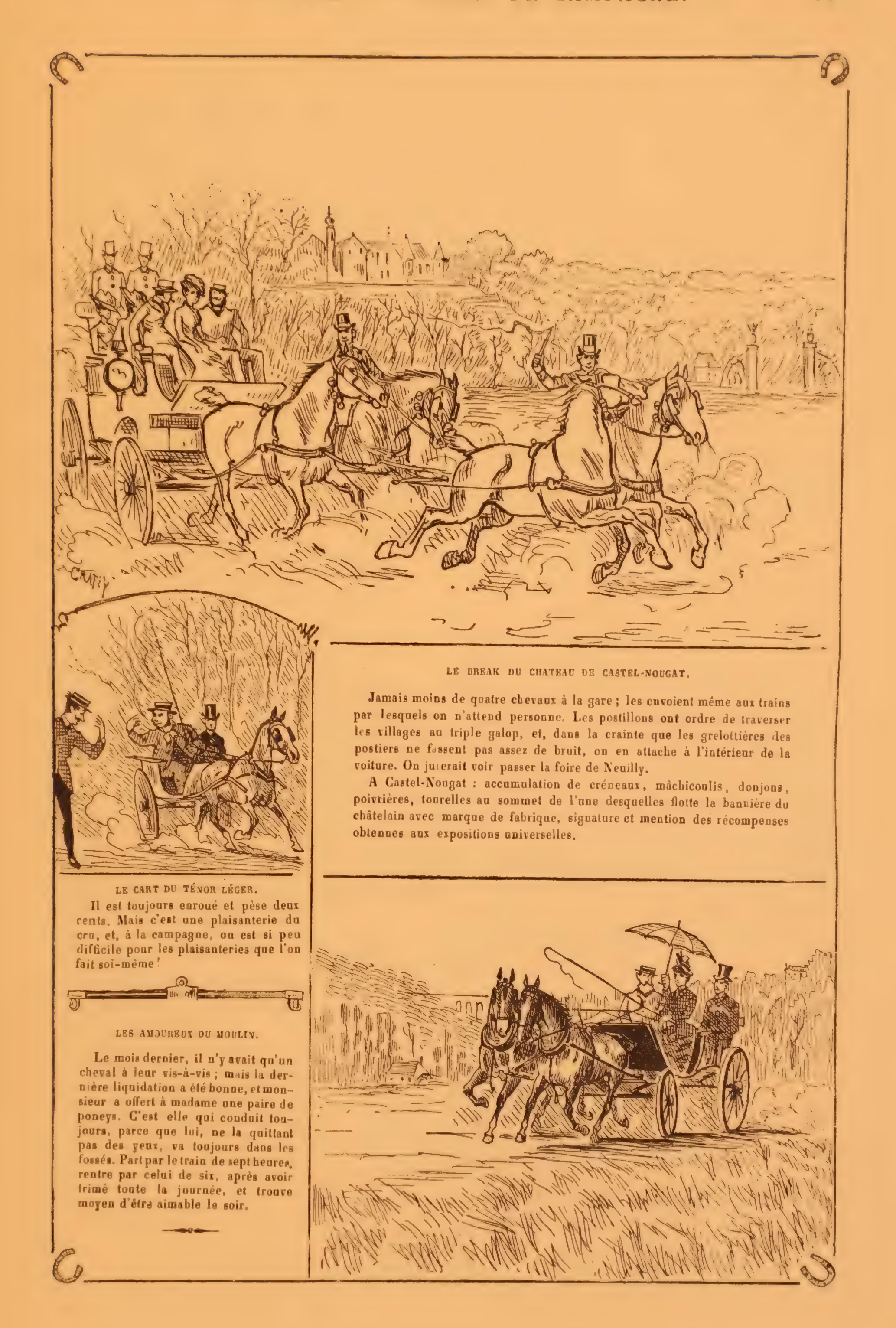
A la gare. — Fâcheuse surprise. — On n'a pas pu envoyer chercher monsieur, mais je suis venu pour les bagages, et j'ai retenu le coupé pour monsieur et moi.

Tous aiment évidemment la campagne, puisqu'ils y habitent; mais les premiers ont peur de s'y ennuyer et savent gré à ceux de leurs voisins qui cherchent comme eux toutes les occasions possibles de reculer le moment inévitable de la solitude.

Pour les seconds, l'habitude qu'ils ont de l'ennui fait qu'ils regardent comme de véritables ennemis tous individus qui pourraient avoir la velléité de les troubler dans leur retraite.

La tenue des équipages respectifs de ces deux variétés principales du genre *voisin de campagne* vous dit le plus clairement du monde quelle ligne de conduite vous devez tenir à leur égard; — envers les premiers, poussez sans crainte l'amabilité jusqu'à l'indiscrétion!

Multipliez les visites, accumulez les invitations, inventez des fêtes, combinez des excursions, organisez des réunions aux quatre coins du département sous couleur de points de vue à admirer, de monuments à visiter, de champs de courses à installer; tous prétextes sont bons, pourvu que vous mêliez un peu d'activité au paisible repos des champs, que le respect humain



LE BREAK DU CHATEAU DE CASTEL-NOUGAT.

Jamais moins de quatre chevaux à la gare ; les envoient même aux trains par lesquels on n'attend personne. Les postillons ont ordre de traverser les villages au triple galop, et, dans la crainte que les grelottières des postiers ne fassent pas assez de bruit, on en attache à l'intérieur de la voiture. On jurerait voir passer la foire de Neuilly.

A Castel-Nougat : accumulation de créneaux, mâchicoulis, donjons, poivrières, tourelles au sommet de l'une desquelles flotte la bannière du châtelain avec marque de fabrique, signature et mention des récompenses obtenues aux expositions universelles.

LE CART DU TÉNOR LÉGER.

Il est toujours enroué et pèse deux cents. Mais c'est une plaisanterie du cru, et, à la campagne, on est si peu difficile pour les plaisanteries que l'on fait soi-même !

LES AMOUREUX DU MOULIN.

Le mois dernier, il n'y avait qu'un cheval à leur vis-à-vis ; mais la dernière liquidation a été bonne, et monsieur a offert à madame une paire de poneys. C'est elle qui conduit toujours, parce que lui, ne la quittant pas des yeux, va toujours dans les fossés. Part par le train de sept heures, rentre par celui de six, après avoir trimé toute la journée, et trouve moyen d'être aimable le soir.

CHATELAINS ET INDIGENES.



LA VICTORIA DU CHATEAU DE TOCARDEVILLE.

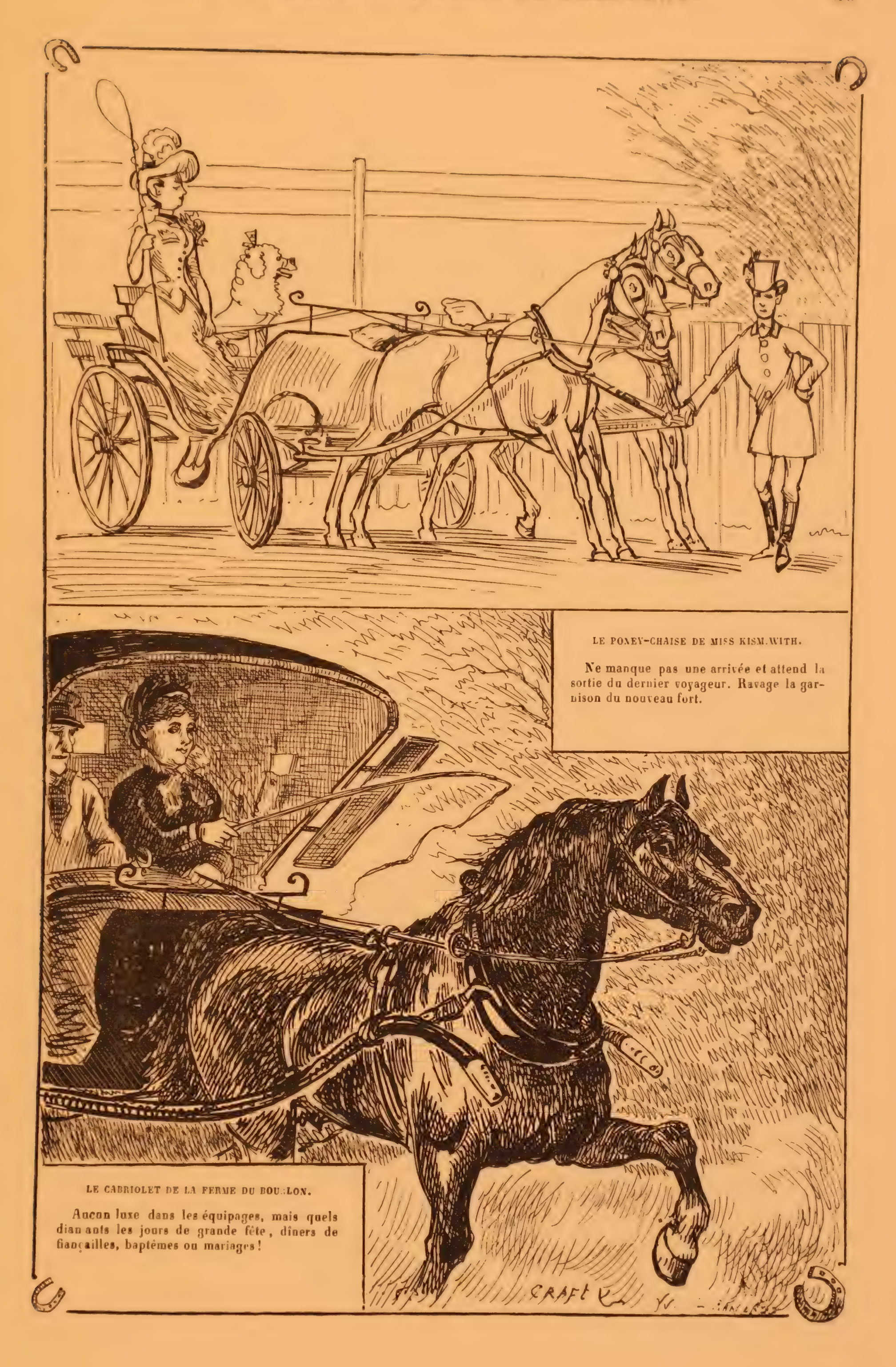
Les chevaux ont des filets contre les mouches ; les cochers, des habits de toile contre la chaleur, un parasol contre le soleil ; madame, a un capuchon contre le hâle une ombrelle contre la réverbération ; dans le coffre, il y a une pharmacie, et le château est à quatre cents mètres de la gare!

LE DOG-CART DE BOB.

Deux chevaux pour le service particulier de monsieur. Groom, valet de chambre et précepteur, aile gauche du château de la Marinière. Il est loin, le temps où son frère aîné, interne à Paris, disposait d'un budget particulier de cinquante centimes par semaine. Il est vrai que Bob est aussi souvent premier que son aîné était fréquemment major de queue : et il y a des gens qui s'acharnent à dire que rien ne progresse !

LE MÉDECIN DU CHEF-LIEU DE CANTON,

ou la roulotte de Sisyphe. — Vingt heures de voiture par jour, en moyenne, et par tous les temps.

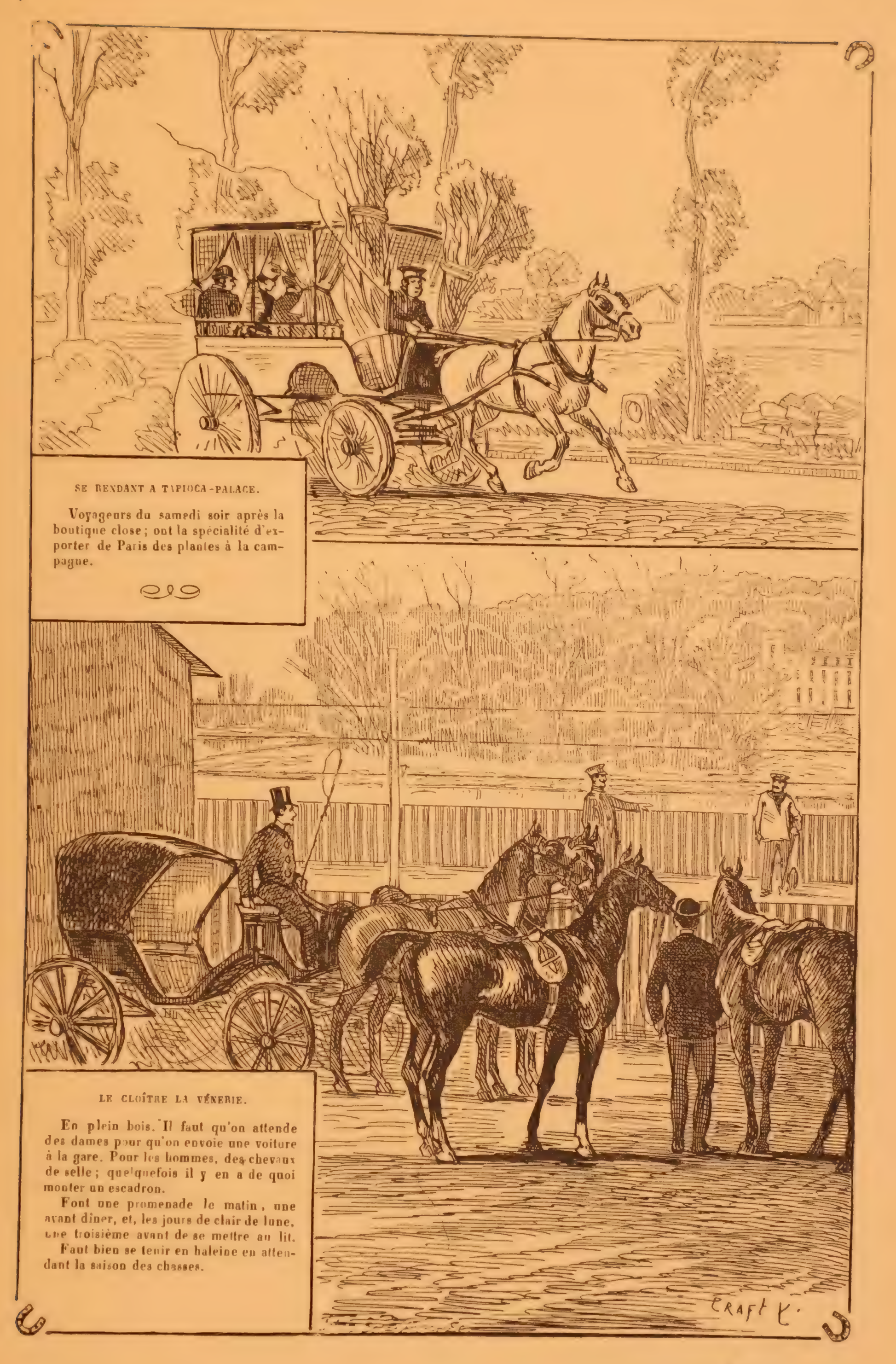


LE PONEY-CHAISE DE MISS KISM.WITH.

Ne manque pas une arrivée et attend la sortie du dernier voyageur. Ravage la garnison du nouveau fort.

LE CABRIOLET DE LA FERME DU BOU:LON.

Aucun luxe dans les équipages, mais quels dian ants les jours de grande fête, dîners de fiançailles, baptêmes ou mariages!



SE RENDANT A TAPIOCA-PALACE.

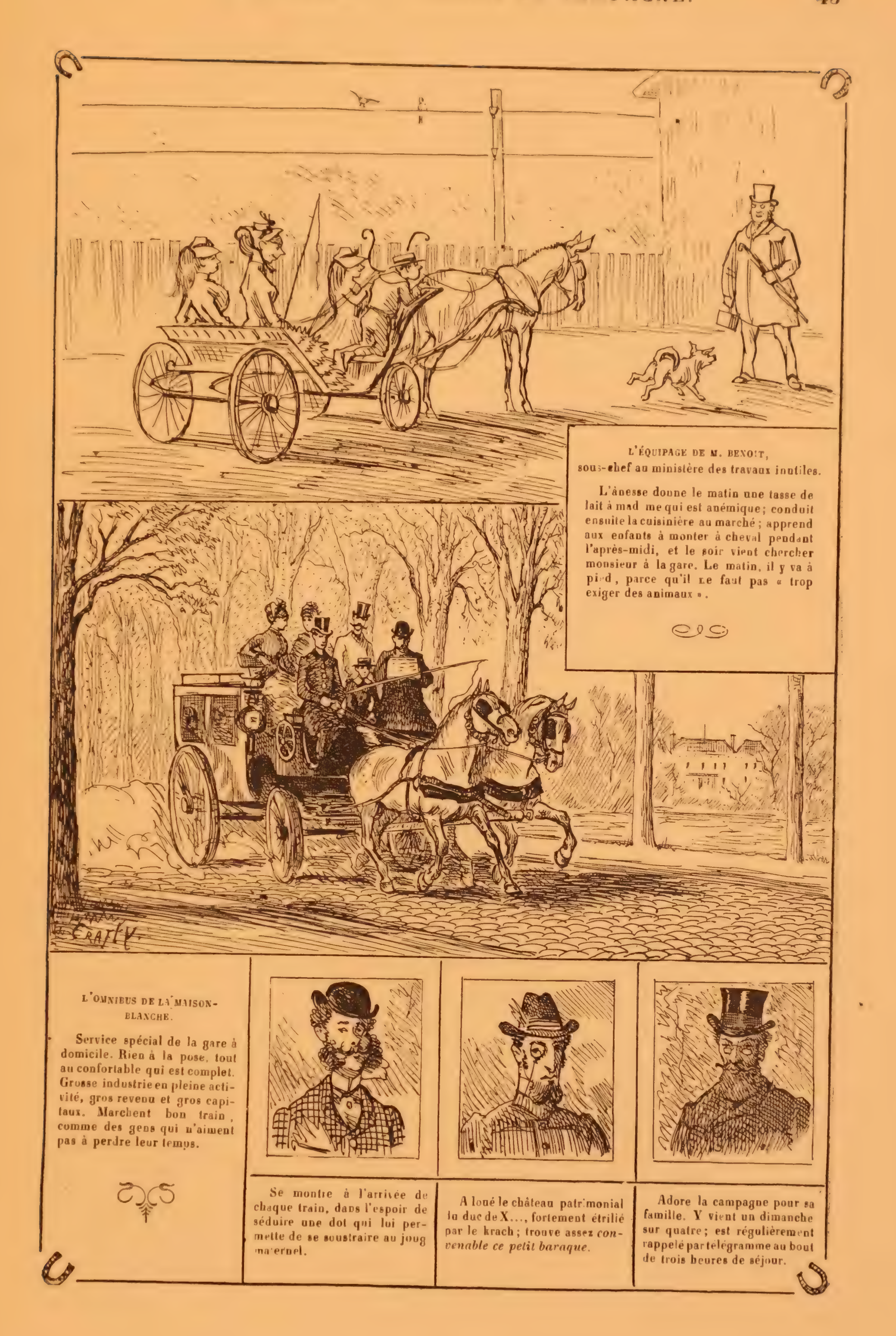
Voyageurs du samedi soir après la boutique close; ont la spécialité d'exporter de Paris des plantes à la campagne.

LE CLOÎTRE LA VÉNERIE.

En plein bois. Il faut qu'on attende des dames pour qu'on envoie une voiture à la gare. Pour les hommes, des chevaux de selle; quelquefois il y en a de quoi monter un escadron.

Font une promenade le matin, une avant dîner, et, les jours de clair de lune, une troisième avant de se mettre au lit.

Faut bien se tenir en haleine en attendant la saison des chasses.



L'ÉQUIPAGE DE M. BENOIT,
sous-chef au ministère des travaux inutiles.

L'ânesse donne le matin une tasse de lait à madame qui est anémique; conduit ensuite la cuisinière au marché ; apprend aux enfants à monter à cheval pendant l'après-midi, et le soir vient chercher monsieur à la gare. Le matin, il y va à pied, parce qu'il ne faut pas « trop exiger des animaux ».

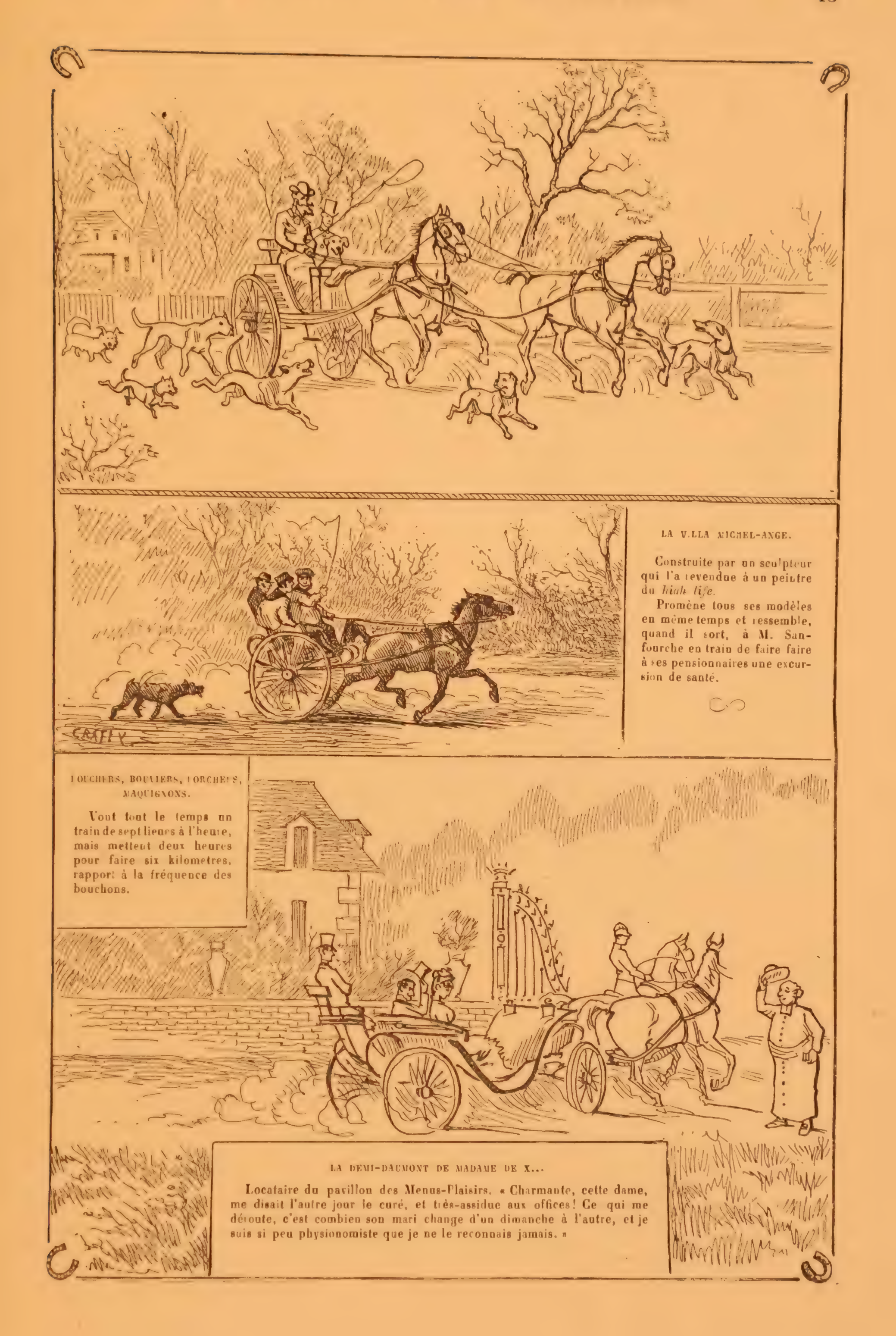
L'OMNIBUS DE LA MAISON-BLANCHE.

Service spécial de la gare à domicile. Rien à la pose, tout au confortable qui est complet. Grosse industrie en pleine activité, gros revenu et gros capitaux. Marchent bon train, comme des gens qui n'aiment pas à perdre leur temps.

Se montre à l'arrivée de chaque train, dans l'espoir de séduire une dot qui lui permette de se soustraire au joug maternel.

A loué le château patrimonial du duc de X..., fortement étrilié par le krach; trouve assez *convenable ce petit baraque.*

Adore la campagne pour sa famille. Y vient un dimanche sur quatre; est régulièrement rappelé par télégramme au bout de trois heures de séjour.



LA VILLA MICHEL-ANGE.

Construite par un sculpteur qui l'a revendue à un peintre du *high life*.

Promène tous ses modèles en même temps et ressemble, quand il sort, à M. Sanfourche en train de faire faire à ses pensionnaires une excursion de santé.

TOUCHERS, BOUVIERS, TORCHEURS, MAQUIGNONS.

Vont tout le temps un train de sept lieues à l'heure, mais mettent deux heures pour faire six kilometres, rapport à la fréquence des bouchons.

LA DEMI-DAUMONT DE MADAME DE X...

Locataire du pavillon des Menus-Plaisirs. « Charmante, cette dame, me disait l'autre jour le curé, et très-assidue aux offices! Ce qui me déroute, c'est combien son mari change d'un dimanche à l'autre, et je suis si peu physionomiste que je ne le reconnais jamais. »

les force à savourer de telle à telle date ; — pour les autres, bornez-vous à déposer dans leurs châteaux de Belles au bois dormant, un jour où vous aurez préalablement constaté leur absence, une carte fortement cornée — cette politesse suffira amplement à leur faire savoir que vous connaissez leur existence, et que vous êtes disposé à vivre avec eux en bons termes, c'est-à-dire à les saluer quand vous les rencontrerez à la messe ou que vous vous trouverez nez à nez avec eux au coin d'un bois.

C'est tout ce qu'ils attendent de vous, et c'est tout ce que vous en obtiendrez, quoi que vous fassiez.

La plupart des voisins inabordables font partie de la population indigène dont les équipages dénotent par leur seul aspect le peu de goût qu'ont leurs propriétaires pour les nouvelles connaissances ; les modèles de carrosserie les plus récemment adoptés remontent à 1850, et l'on montre un dog-cart appartenant à un conseiller général centre gauche comme la preuve la plus irrécusable de son goût pour les plus téméraires innovations.



A vingt lieues de Paris, la *demi-fortune,* dont les plus vieux d'entre nous se rappellent à peine avoir vu aux Champs-Élysées les derniers spécimens, est encore considérée comme voiture de luxe, et les gens qui en possèdent passent pour suivre la mode. — Sur certains points éloignés du chemin de fer, on rencontre la berline à trois chevaux attelée comme les omnibus nouveau modèle, un timonier encadré dans une paire de chevaux attelés à des palonniers.

Quant aux voitures à deux roues, les plus employées dans les pays mal partagés au point de vue vicinal, on en rencontre d'absolument étranges, et l'on ne peut attribuer leur longévité qu'à l'admirable solidité des produits de l'ancienne carrosserie française.

Les plus anciennes coupes de cabriolets et de tilburys ont survécu aux nombreux gouvernements qui les ont vues naître, et il n'est pas rare de voir des véhicules qui datent de la Restauration. — Ils en ont eux-mêmes subi un grand nombre ; mais si rien ne subsiste des matériaux primitivement employés à leur construction, l'aspect général, la conception première ont été conservés, et, semblables au couteau de Jeannot dont on avait successivement renouvelé la lame, le manche et les ressorts, ils se sont métamorphosés sans rien perdre de leurs qualités natales. Ils ont la même originalité, la même élégance ; seulement le point de vue auquel on se plaçait pour apprécier ces mérites s'est sensiblement modifié, et tel équipage qui paraissait il y a une vingtaine d'années à peine être le dernier cri du chic, semble aujourd'hui avoir été exécuté par le père de la dynastie des Binder, un Binder antédiluvien!





C'est le garde champêtre qui, dans chaque village, est chargé d'annoncer la date fixée pour la présentation des chevaux.

CHAPITRE IV

LE RECENSEMENT DES CHEVAUX.

Un moyen absolument efficace pour arriver à connaître par le menu l'effectif hippique de votre arrondissement, consiste à suivre les opérations accomplies pour la conscription des chevaux.

La difficulté, c'est de pouvoir assister de près auxdites opérations.

Pour atteindre ce but, il y a plusieurs moyens à employer :

1° Briguer les suffrages de ses concitoyens et les obtenir de façon à être maire, conseiller général, député, ou simplement conseiller municipal;

2° Se ménager avec la préfecture des relations assez suivies et assez amicales pour mériter d'être désigné comme commissaire civil de la commission ;

3° Être suffisamment lié avec l'un des officiers faisant partie du jury d'examen pour s'attacher à lui en qualité de secrétaire honoraire.

C'est ce dernier procédé que nous recommandons spécialement à nos lecteurs : il n'engage à rien et permet de voir en détail tout ce qui peut intéresser un homme de cheval.

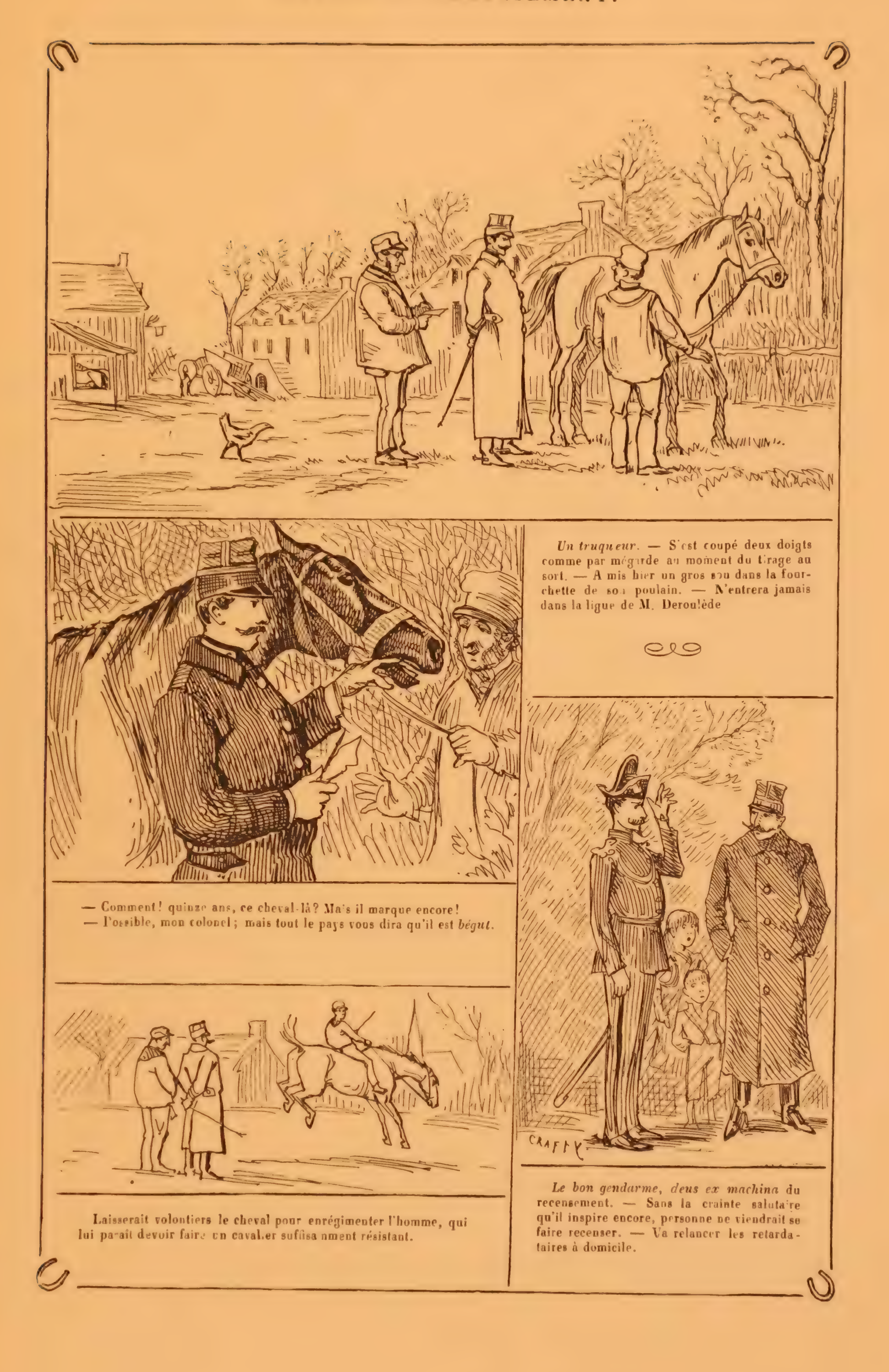


C'est au maire qu'incombe le soin de faire afficher sur les murs de sa commune l'arrêté préfectoral.

Chaque année, un arrêté préfectoral préalablement affiché enjoint aux propriétaires de chevaux, juments et mulets, d'avoir à présenter leurs animaux aux représentants de l'autorité militaire, afin qu'ils puissent constater à quel emploi ils sont propres, et quelle destination on leur désignerait le cas échéant.

La réunion a généralement lieu sur la place principale de la commune, où la commission, assistée du maire et du percepteur, se tient en permanence ; les

SÉANCE DE RECENSEMENT.



Un truqueur. — S'est coupé deux doigts comme par mégarde au moment du tirage au sort. — A mis hier un gros sou dans la fourchette de son poulain. — N'entrera jamais dans la ligue de M. Deroulède

— Comment! quinze ans, ce cheval-là? Mais il marque encore!
— Possible, mon colonel; mais tout le pays vous dira qu'il est *bégut*.

Laisserait volontiers le cheval pour enrégimenter l'homme, qui lui paraît devoir faire un cavalier suffisamment résistant.

Le bon gendarme, deus ex machina du recensement. — Sans la crainte salutaire qu'il inspire encore, personne ne viendrait se faire recenser. — Va relancer les retardataires à domicile.

chevaux défilent et sont examinés un par un par le vétérinaire militaire, qui confirme ou combat les déclarations de son collègue civil et du propriétaire de l'animal présenté.



En train de débiner consciencieusement son cheval, dans l'espoir de le faire reformer.

L'origine, l'âge, les tares, les aptitudes se trouvent donc authentiquement constatés, et il faudrait n'avoir jamais eu à acheter un cheval pour douter de l'importance de pareils renseignements.

Avec un peu de mémoire des yeux, un homme qui a assisté à ces opérations ne peut plus être enrossé dans un rayon de quatre lieues à la ronde : il connait les infirmités de tous les quadrupèdes de son canton.

S'il est trompé dans un marché, conclu sur les données recueillies de la sorte, ce sera d'une façon inusitée.

Il peut, en effet, se trouver possesseur d'un cheval excellent en croyant se rendre acquéreur d'un animal simplement estimable, puisque, devant le comité de recensement, tout propriétaire apporte à aggraver les défauts de son cheval le même enthousiasme qu'il met à les dissimuler lorsqu'il s'agit pour lui de le céder à un amateur.

Dans le premier cas, il défend son bien contre les exigences du gouvernement, et il le calomnie sciemment pour reculer autant que faire se pourra l'heure redoutée de la réquisition.

Quand au contraire il s'agit de le vendre, la question du prix à en obtenir dicte seule les éloges qu'il en fait; et nous avons tous pu juger après une acquisition faite de l'exagération de semblables panégyriques.

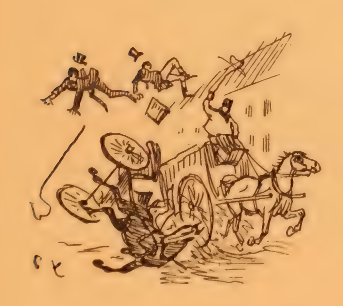




CHAPITRE V

SUR LES ROUTES.

Des relations des promeneurs avec les agricoles. — Conducteurs de chariots, pasteurs, porchers et autres gardiens de bestiaux. — Bohémiens et montreurs d'ours. — Batteuses mécaniques et locomotives routières. — Facéties de rouliers. — Anecdoctes et souvenirs.



Le gentleman qui a conduit un peu régulièrement dans Paris croit connaître par expérience tous les ennuis et tous les dangers auxquels on s'expose en prenant la direction d'une voiture à deux ou quatre roues.

— C'est une illusion!

L'art de conduire dans Paris, de se garer des cochers d'omnibus, d'éviter

la rencontre des tramways, de se soustraire aux attaques des automédons numérotés, de se dérober au contact des voitures des bouchers, fruitiers, vinaigriers, marchands de vin et autres promeneurs d'insecticides, constitue une science éminemment difficile à acquérir, et ceux qui la possèdent savent ce qu'elle leur a coûté d'efforts et de dangers vaillamment supportés.



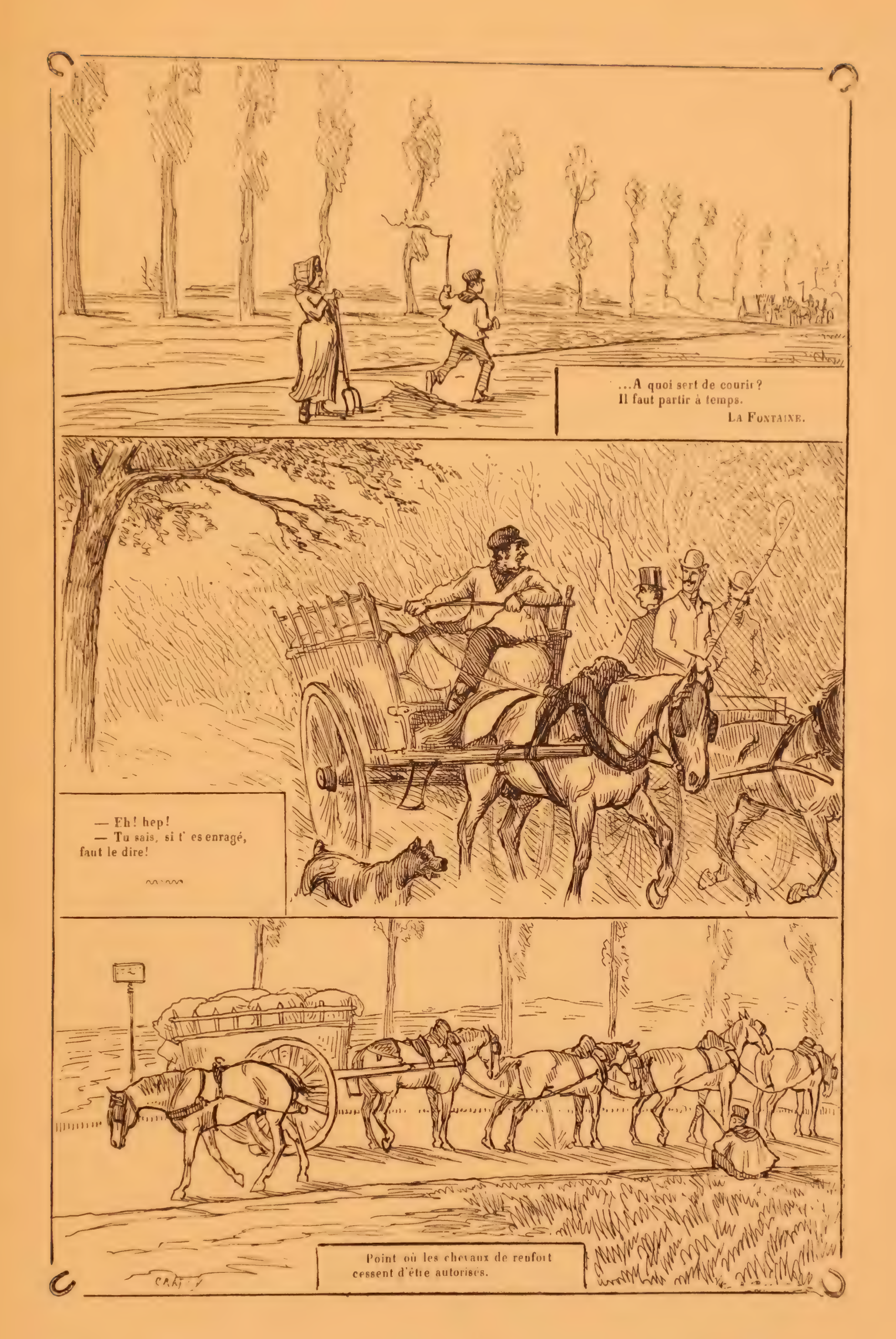
En comparaison des mille difficultés surmontées dans une promenade à travers Paris, un voyage sur une route leur paraît jeu d'enfants, et ils croient savoir le dernier mot des mauvais tours que la malveillance des conducteurs salariés peut inventer pour lasser la patience des cochers amateurs.

Certes, l'hostilité des ruraux à l'égard des bourgeois est moins agressive que celle manifestée par la population des grandes villes, mais elle existe cependant; et c'est toujours un grand plaisir, aux champs comme aux faubourgs, pour les classes dirigées de voir dans l'embarras un représentant des classes dirigeantes.



A cette hostilité latente des paysans, qui se traduit, au passage d'un équipage un peu luxueux, non plus par les interpellations faubouriennes de la banlieue de Paris, mais par des sourires qui ont la prétention d'être narquois, il faut ajouter la lenteur habituelle de tous leurs mouvements et l'état d'indifférence voisin du sommeil dans lequel ils ont l'habitude de vivre et d'accomplir ce qu'on est convenu d'appeler le rude labeur des champs, et qui n'est en réalité qu'une interminable promenade somnambulesque.

Pour ces endormis, habitués à se contenter de l'allure de leurs bœufs, ceux


...A quoi sert de courir?
Il faut partir à temps.
La Fontaine.
— Eh! hep!
— Tu sais, si t' es enragé, faut le dire!
Point où les chevaux de renfort cessent d'être autorisés.

qui aiment à trotter bon train sont de purs agités, et ils ne comprennent pas que des gens tranquilles soient obligés de déranger de pesants attelages



pour livrer passage à des voitures inutiles qui n'ont aucun besoin de marcher aussi vite. — Pour eux, la poste seule a le droit de marcher grand train.



— Vous êtes donc bien pressé?

Quant aux particuliers, ils n'admettent pas qu'ils soient pressés, et, toutes les fois qu'on leur reproche au passage la lenteur qu'ils mettent à faire place, on est sûr que leur reproche sera toujours basé sur l'inutilité qu'il y a à se dépêcher. « Vous êtes donc bien pressé? » diront ceux qui sont encore à peu près polis. — « T' es donc enragé? » disent ceux qui ne le sont plus du tout.

Cette apathie naturelle, que les gens de la campagne apportent dans tous leurs actes, a pour premier résultat, quand ils transportent sur une route à l'aide de leurs véhicules primitifs le produit de leurs moissons ou le fumier qui doit féconder leurs terres, d'influer sur la manière dont leur attelage

traîne le fardeau qui lui est confié. Les chevaux, se sachant mollement surveillés, ne tirent que tout juste ce qu'il faut pour faire avancer leur fardeau d'un pas processionnel, et s'étagent de façon à occuper toute la largeur de la route, y compris ses bas côtés



Cette façon d'abandonner à eux-mêmes les animaux qu'ils ont mission de diriger est commune aux paysans de toute la France.

On peut la constater aussi bien aux approches des barrières de Paris que sur la route de la Corniche ou celle de Tourcoing : partout même indolence, même confiance aveugle dans l'instinct des animaux, qui, il faut bien le reconnaître, se montre la plupart du temps supérieur à l'intelligence de leurs conducteurs.

Il en résulte que, si vous venez à la rencontre de l'un de ces attelages circulant sous leur propre responsabilité, il vous faut avoir une connaissance profonde de l'escrime du fouet pour parvenir à vous faire place.

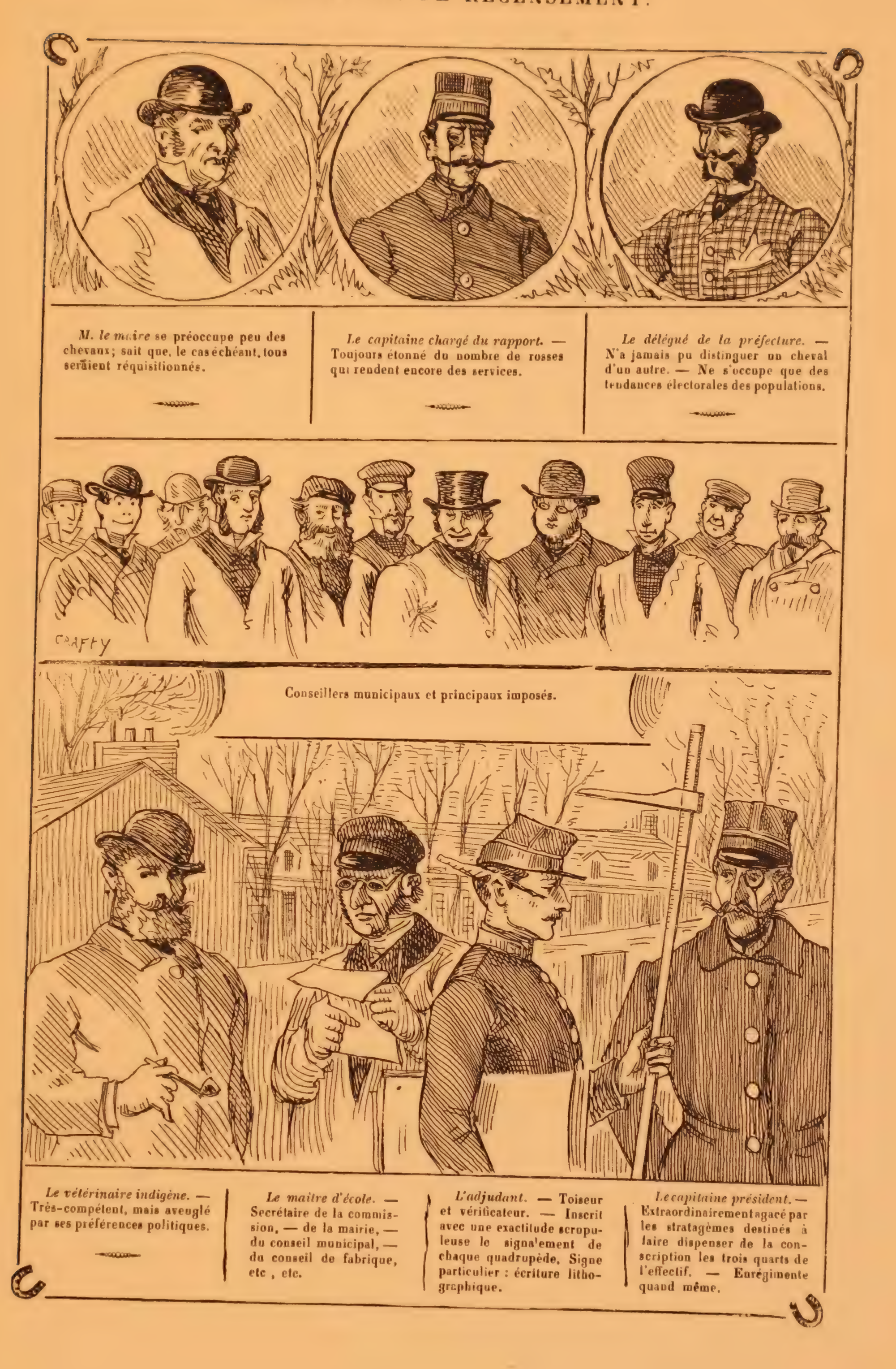
Ce n'est en effet qu'à l'aide d'une mèche savamment dirigée que vous obtiendrez du cheval de tête que, de la gauche qu'il garde obstinément, il se décide à se porter à droite.

Si, au contraire, vous rattrapez et voulez dépasser l'une de ces barricades ambulantes, il vous faudra faire un tapage exceptionnel pour attirer l'atten-



Séance de recensement. — Toutes les autorités sont réunies sur la place du village. — On toise sans répit toute la journée. — Le malheur est que les chevaux dont la présence est constatée aujourd'hui à Fouilly-les-Oies seront dans un mois à Trépigny-les-Gorets, et réciproquement, ce qui enlève une partie de leur valeur aux renseignements péniblement recueillis sur leur compte.

COMMISSION DE RECENSEMENT.



M. le maire se préoccupe peu des chevaux; sait que, le cas échéant, tous seraient réquisitionnés.

Le capitaine chargé du rapport. — Toujours étonné du nombre de rosses qui rendent encore des services.

Le délégué de la préfecture. — N'a jamais pu distinguer un cheval d'un autre. — Ne s'occupe que des tendances électorales des populations.

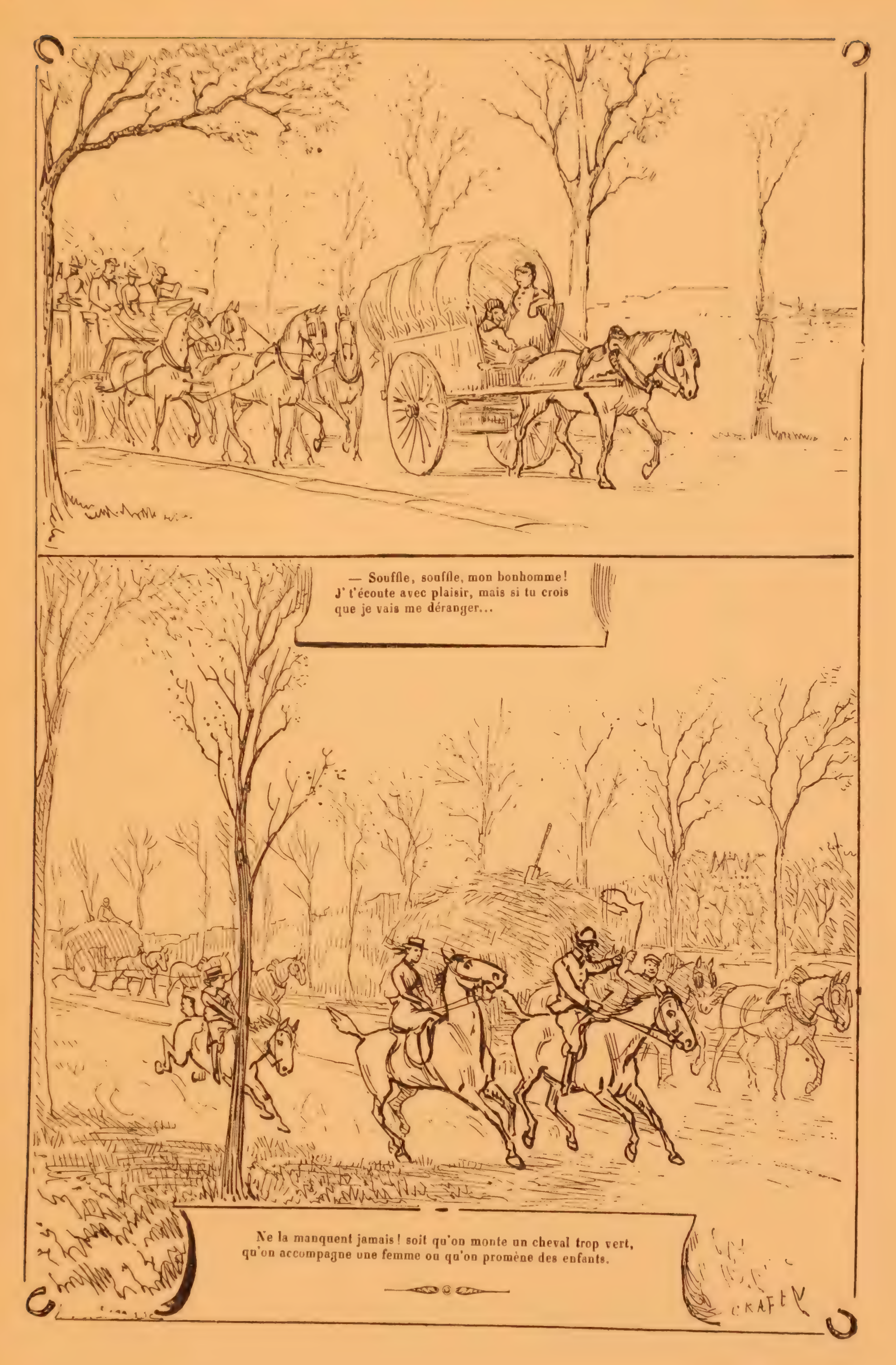
Conseillers municipaux et principaux imposés.

Le vétérinaire indigène. — Très-compétent, mais aveuglé par ses préférences politiques.

Le maître d'école. — Secrétaire de la commission, — de la mairie, — du conseil municipal, — du conseil de fabrique, etc , etc.

L'adjudant. — Toiseur et vérificateur. — Inscrit avec une exactitude scrupuleuse le signalement de chaque quadrupède. Signe particulier : écriture lithographique.

Le capitaine président. — Extraordinairement agacé par les stratagèmes destinés à faire dispenser de la conscription les trois quarts de l'effectif. — Enrégimente quand même.


— Soufle, soufle, mon bonhomme! J' t'écoute avec plaisir, mais si tu crois que je vais me déranger...
Ne la manquent jamais! soit qu'on monte un cheval trop vert, qu'on accompagne une femme ou qu'on promène des enfants.
CRAFTY

tion du conducteur, qui dort sur sa voiture, à moins qu'il ne soit à quelques centaines de mètres en plein champ à discourir avec l'un de ses concitoyens.



Une barricade en pleine route.

Dans l'un ou l'autre cas, c'est une attente de cinq minutes, et, pour peu que vous rencontriez une douzaine d'obstacles de ce genre dans un parcours d'une dizaine de kilomètres, vous aurez beau avoir des chevaux faisant facilement leurs quatre lieues à l'heure, il faudra vous résigner à ne faire dans le même temps que la moitié du chemin.

Si la plupart des campagnards qui conduisent des chevaux font preuve d'une regrettable insouciance dans l'accomplissement de cette mission, on peut dire, sans crainte d'exagérer, que tous ceux préposés à la garde et à la

conduite des bestiaux en troupes poussent à sa dernière puissance cette même insouciance : plutôt que de se résigner à s'occuper des animaux confiés à leur surveillance, ils se torturent l'imagination pour occuper leurs loisirs et charmer leur solitude.



Définition. — On appelle gardeur ou gardeuse de dindons, oies et autres volatiles, toute personne qui, chargée de conduire ces animaux aux champs, s'occupe d'autre chose, travaux d'aiguille, flirtage ou musique.

Depuis les plus jeunes gardeuses de dindons jusqu'aux plus vieux bergers, tous, sans aucune exception constatée, par moi du moins, se créent une occupation autre que celle dont on les a chargés.

Les unes tricotent, les autres tressent de la paille ou taillent à coups de couteau des morceaux de bois.

Certains, qui ont pour toute apparence de travail une horreur plus grande encore, se contentent de souffler dans des instruments innomés ; mais aucun ne s'occupe jamais de la conduite de son troupeau.

Qu'il soit composé d'oies, de moutons ou de bœufs, c'est toujours la Providence qui se charge d'en diriger la marche; quelquefois, tant elle a à faire, elle se fait aider par quelques chiens; quant aux bergers, vachers, porchers et bouviers, il y a longtemps qu'elle a cessé de compter sur leur concours.



Il en résulte que les moutons couvrent tout le chemin d'une couche laineuse et bêlante qui entrave la circulation et expose le téméraire qui veut passer quand même à payer d'un seul coup une addition de côtelettes et de gigots suffisante pour le sustenter pendant toute une année;



Que celui qui persiste à circuler à travers un troupeau de bœufs court le risque de n'arriver au bout opposé à celui de la rencontre qu'après avoir reçu

dans le corps de son cheval ou dans le corps de sa voiture assez de coups de corne pour que le premier ait pris l'apparence d'un fricandeau, et la seconde, l'aspect d'une écumoire.



Pour ce qui est des troupeaux de porcs, leurs conducteurs ne se bornent pas à l'envahissement des voies de communication ; ils pratiquent en outre l'embuscade.

Dans les pays où se pratique l'élevage de ces intéressants quadrupèdes, pays pauvres en général, les meilleurs pâturages sont les bas côtés des routes ; le jeune porcher s'installe avec ses camarades au fond d'un fossé, laissant ses bêtes en toute liberté ; — celles-ci pâturent autour de lui dans un désordre aussi complet que pittoresque. Si vous rencontrez au tournant d'une route un groupe de cette espèce, le moins qui puisse vous arriver est de vous trouver les quatre fers en l'air dans le fossé opposé à celui où s'est installée pour se livrer à ses ébats favoris la bande de jeunes porchers officiels ou amateurs.



Le *porcher* stationne volontiers sur les bas côtés de route, et de préférence aux tournants, de manière à doubler par la surprise l'effroi que la vue de son troupeau cause aux attelages.

Quant aux troupes d'oies, dindons et autre menu bétail, leurs gardiens sont choisis parmi des individus d'un âge tellement tendre que le plus grand danger qu'on coure avec eux est d'en écraser par mégarde un ou deux, en même temps que la stupide volaille confiée à leurs soins, les uns et les autres se précipitant sous vos roues au moment même où vous les croyez décidés à se garer à droite ou à gauche.



Un meurtre involontaire, ou fricassée par imprudence.

Aux traversées des villages, redouter également la sortie des écoles et les promenades de poussins.

Les élèves gratuits et obligatoires, aussi bien que les jeunes poulets, manquent de décision, et changent de direction avec une telle instantanéité que le plus prudent, quand on tient à respecter leur existence, est de s'arrêter jusqu'à ce qu'ils aient complétement disparu.

Tous les ennuis qui résultent pour le promeneur de la présence sur les routes des animaux comestibles ne sont rien auprès des désordres occasionnés par la circulation des animaux savants.

Le voisinage de l'ours, notamment, provoque chez la plupart des chevaux

10

un véritable affolement. — Or c'est précisément l'individu que choisissent de préférence les bohémiens qui tiennent à répandre dans l'espèce animale les trésors de l'instruction.

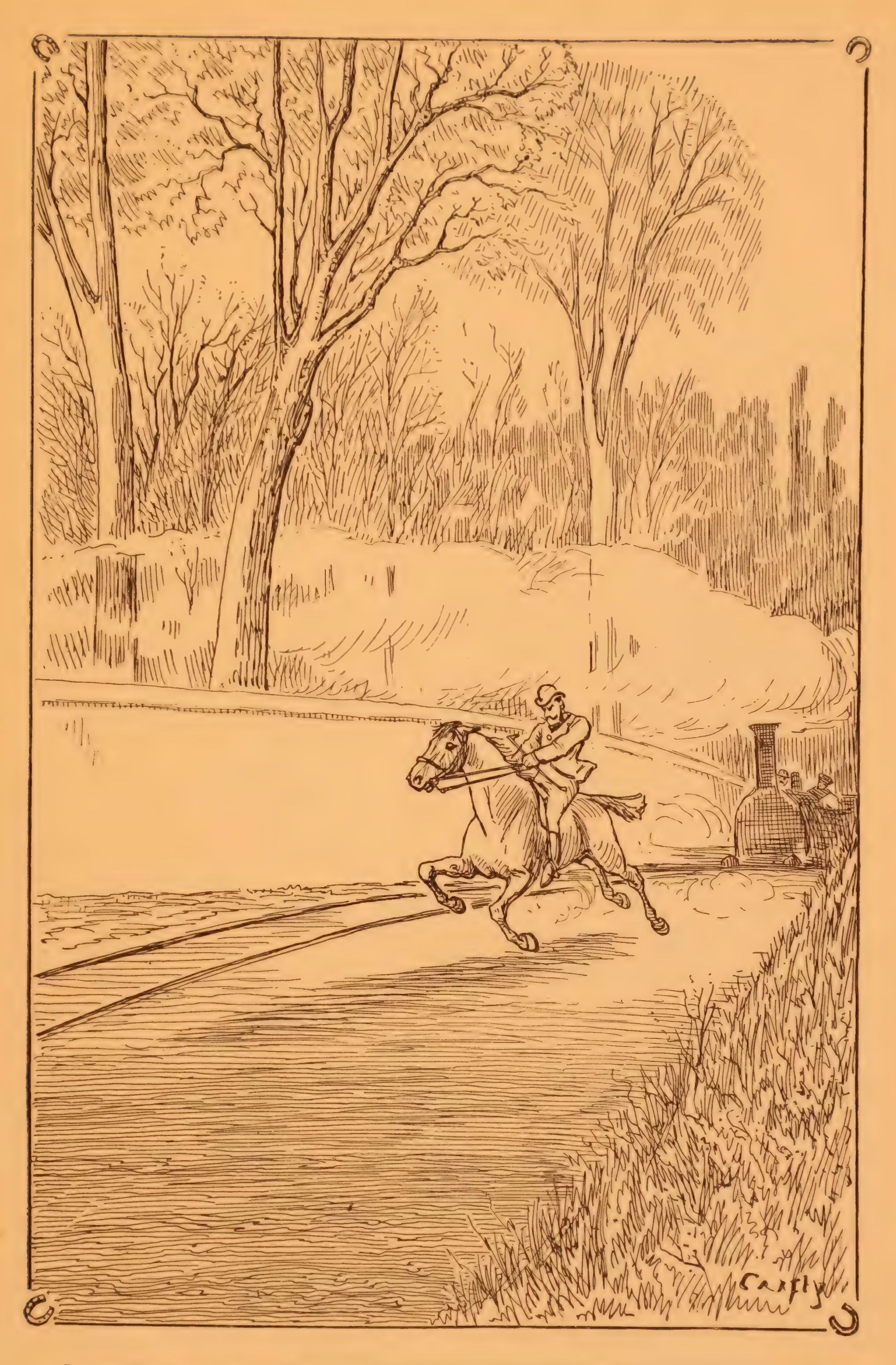
Si vous avez bonne vue, et que vous aperceviez à distance l'un de ces convois qui donnent l'impression d'un village en marche, le mieux et le plus prudent est de faire un détour; — du reste, l'appréhension manifestée par votre cheval, si vous êtes sous le vent, vous avertira, quelle que soit la puissance ou pour mieux dire la faiblesse de votre vision, que vous allez faire quelque rencontre insolite; — dans ces cas-là, n'hésitez pas, quittez le droit



chemin volontairement, — cette précaution vous évitera de sauter, à l'instant de la rencontre, l'un ou l'autre des fossés qui bordent la route, ce qui est un fâcheux exercice même en tilbury, encore plus déplorable par conséquent si vous êtes en voiture à quatre roues.



Conseil. — Au cas où vous traverseriez un village à l'heure de la sortie des écoles, arrêtez-vous complétement, sans quoi vous seriez rendu responsable de tous les accidents survenus dans la quinzaine à toute la jeunesse du pays.



Locomotives routières. — On prétend qu'elles sont utiles à l'agriculture et à plusieurs autres industries; mais le résultat le moins contestable de leur emploi est l'emballage régulier des cavaliers qui les rencontrent.

Une autre cause d'effroi pour les chevaux impressionnables, c'est l'application de la vapeur aux travaux agricoles : les faucheuses, semeuses et batteuses mécaniques rencontrées inopinément en plein champ leur causent des



terreurs folles qui ne sont égalées que par celles produites par les locomotives routières : celles-ci, dirigées par des mécaniciens éduqués dans les grandes villes, ont transporté aux champs la tradition des bons tours à faire aux bourgeois ; — avec eux, on peut être sûr que les sifflets, les jets de vapeur et les flots de fumée jailliront à la fois, au passage de toute voiture un peu élégamment attelée. — Pour un cavalier de tenue correcte ils ne cesseront leur feu d'artifice qu'après la chute du susdit ou sa disparition à l'horizon, à la suite d'un emballage radical.

Le roulier ne manifeste pas des sentiments beaucoup plus bienveillants à l'égard du malheureux bourgeois ; — lui aussi va dans les cabarets des faubourgs agiter les problèmes de la question sociale, et en rapporte pour les soi-disant oisifs porteurs de redingotes une hostilité qui se traduit par des claquements de fouet intempestifs et une propension regrettable à monopoliser la route.

Le butor qui m'a joué le tour que je demande la permission de vous raconter, cher lecteur, ne l'a certes pas inventé; mais, si vieux qu'il soit, il n'en est pas moins insupportable pour celui qui en est la victime.

Voici en quoi il consiste :

La scène se passe sur un chemin vicinal, bien entretenu, mais ayant juste la largeur nécessaire pour le passage de deux voitures; sur les côtés, les mètres cubes de pierres préparés pour les travaux de l'hiver sont espacés de dix mètres en dix mètres.

Sur ce terrain, vous trottez lestement dans une voiture légère : vous êtes seul avec un gamin qui en sait juste assez en fait de conduite pour garder le cheval devant une porte.



A ce train, vous rattrapez promptement les lourdes voitures des meuniers, marchands de grains ou de pommes de terre, qui conduisent à pied et au pas.

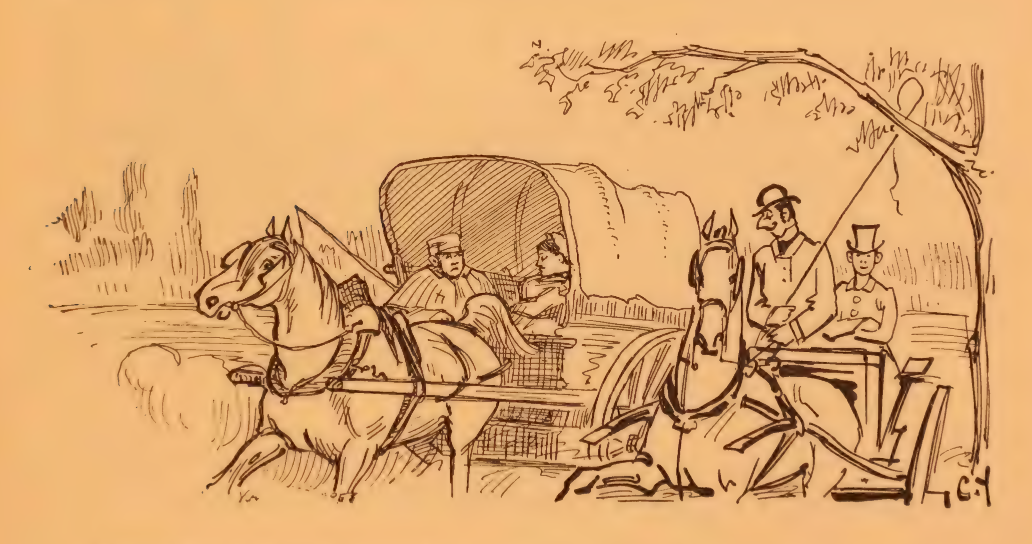
Ceux-là se rangent à droite, et vous passez.

Un peu plus loin, vous rejoignez les maraîchers qui ont pris sur eux quelque avance, grâce au trottinement habituel à leur cavalerie.

Ceux-là dorment à moitié et ne répondent pas toujours à votre première sommation; vous ralentissez un peu et vous renouvelez votre appel.



Sans se réveiller complétement, ils finissent enfin par comprendre, eux ou leur cheval, qu'ils encombrent la route, et ils font place, lentement, parcimonieusement, gardant encore les trois quarts de la voie; mais pourtant ils consentent à dévier de la ligne droite, et, en empiétant un peu sur le gazon, qui forme trottoir, on arrive à passer entre deux tas de pierres.



Cette façon de vous réduire à la portion congrue n'est peut-être pas inspirée par une politesse exquise, mais, enfin, ils sont fatigués, on les dérange,

ils ne sont pas pressés; et l'on peut admettre, à la rigueur, que celui qui aime à aller vite s'arrange comme il peut, et laisse leurs aises aux gens calmes qui marchent lentement.

C'est peut-être une taquinerie aux bourgeois, mais elle est supportable, et il faudrait être à l'avance de bien méchante humeur pour s'en fâcher.

Mais voici où la plaisanterie cesse d'être acceptable.

Vous arrivez derrière une voiture de laitier ou de messager, gens qui marchent au trot et ont la prétention de marcher vite.



Vous voulez passer, et vous criez : Hep! Gare! ou Place! selon que vous avez l'habitude d'employer l'une ou l'autre de ces interjections.

Rien ne bouge, et il semble que le conducteur du lourd véhicule qui bouche la route n'ait rien entendu.

Vous ralentissez et vous trottez derrière lui au milieu du nuage de poussière qu'il soulève et qui vous aveugle.

Vous criez plus fort, rien.

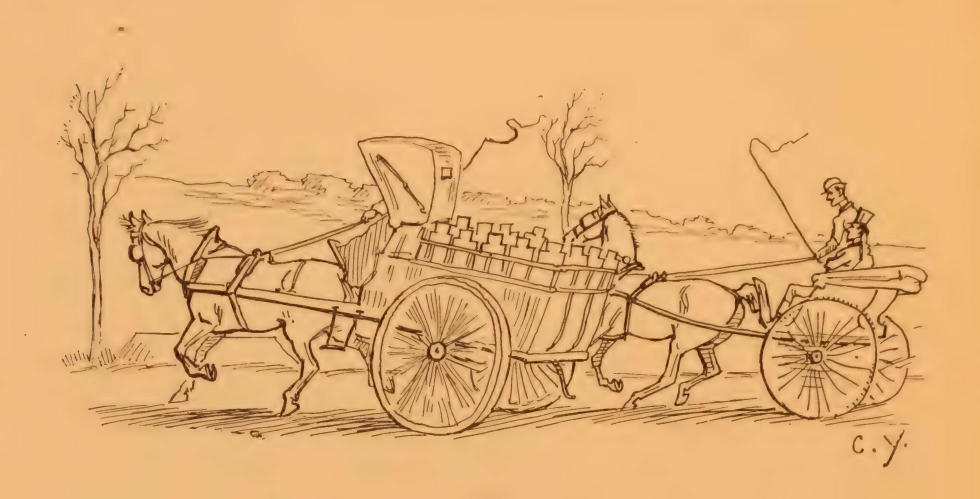


Cependant, au bout d'un instant la route décrit une légère courbe, et le chariot qui vous précède incline un peu à gauche, ce qui vous laisse un peu d'espace à droite.



Vous tentez de passer, vous disant qu'il y a des gens bizarres qui préfèrent leur gauche à leur droite.

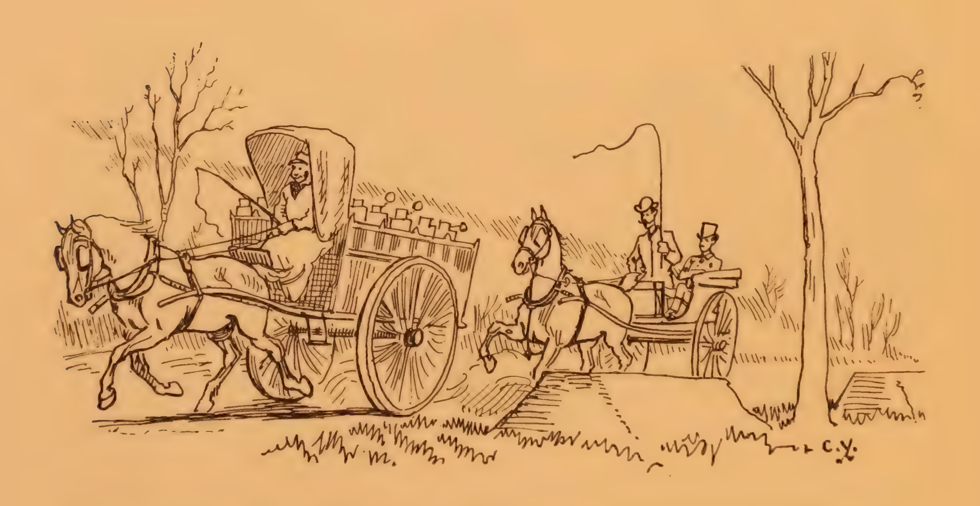
Pas du tout. Au moment où vous êtes bien engagé, la voiture se rabat sur vous. Vous arrêtez, et vous vous préparez à passer à gauche, point!



Le passage vous est encore bouché.

Vous comprenez alors qu'il y a parti pris, et que vous avez affaire à une brute facétieuse, que vous vous mettez à invectiver.

Pas de réponse, mais continuation du jeu.



Peu à peu la colère vous prend, et vous voulez passer quand même, quitte

à verser, et vous finissez par franchir un tas de cailloux, au risque de couronner votre cheval ou de briser vos ressorts.



Si vous vous retournez alors, vous voyez une figure stupide qui rit jusqu'aux oreilles.



Vous avez en effet accompli le tour de force que le roulier facétieux voulait vous contraindre à faire ; il est satisfait et ralentit l'allure de son cheval qu'il avait surmené jusqu'alors.

C'est à ce moment en général que la patience vous échappe tout à fait.

Vous vous arrêtez.

Et lorsque lui veut passer à son tour, vous faites pleuvoir sur la tête du cheval et sur celle de l'homme une grêle de coups de fouet.



C'est un mauvais système, que je condamne après l'avoir consciencieusement pratiqué.

Voici celui que je conseille pour le remplacer.

Vous manifestez bien votre volonté de passer, et vous tentez de le faire à plusieurs reprises.

Si l'on persiste à vous barrer la route, vous allumez un cigare, ce qui vous prend toujours un certain temps, et vous suivez tranquillement votre persécuteur jusqu'au premier poste de gendarmerie, où vous portez plainte.



Cette démarche a pour premier résultat de faire disparaître de la face du taquin stupide qui prenait un malin plaisir à vous barrer la route, le sourire narquois qui l'illuminait.

L'idée que sa plaisanterie aboutit à un procès-verbal dont le coût ne saurait être inférieur à la somme de seize francs lui enlève immédiatement toute gaieté.

La plus morne tristesse se répand immédiatement sur son visage, et vous pouvez être sûr, en agissant suivant le programme précédent, de supprimer le sourire triomphant qui est, de toute cette tracasserie, la chose la plus désagréable à supporter.





CHAPITRE VI

MONOGRAPHIE DU LOUEUR DE PROVINCE.

Quel que soit l'effectif de l'écurie dans une installation à la campagne, on ne peut être assuré du service à faire qu'autant qu'on a dans son plus prochain voisinage un bon loueur de voitures.

A un moment donné, tous les chevaux des particuliers connaissent la fatigue; seuls, ceux des loueurs restent toujours en mesure de marcher.

Pourquoi?

On n'en sait rien, et plus on creuse la question, moins on comprend que des animaux hors d'âge, qui n'ont jamais été complétement bons, arrivent à un degré d'endurance que le meilleur cheval et le mieux soigné n'a jamais pu atteindre.

C'est un fait inexplicable, mais c'est un fait constaté.



Le loueur est généralement un cumulard : il est en même temps aubergiste, boucher, charcutier ou cultivateur; — souvent, c'est un ancien maître de poste qui n'a pu se décider à liquider complétement : d'apparence, c'est toujours un gros homme ;

Ou il l'est réellement,

Ou bien il porte sous sa blouse une telle accumulation de vestes et de gilets, qu'il paraît l'être.

Réelle ou factice, l'obésité est une condition *sine qua non* de la profession.

Peut-être cet embonpoint est-il destiné à donner plus de confiance au client, en le rassurant sur la prudence de son futur conducteur.

Comment supposer, en effet, qu'un homme d'aspect aussi imposant n'ait pas une expérience consommée, et une prudence égale à son volume?

Ce qui nuit le plus souvent à la sagesse que leur âge et leur poids devraient



En province, le loueur est un cumulard : aubergiste, boucher ou charcutier ; il en résulte qu'il ne consent à marcher que lorsque le déplacement lui agrée.



Le conducteur, toujours populaire, souvent agent électoral, s'arrête où bon lui semble : le véhicule qui vous transporte a réellement droit à son nom de voiture à volonté; mais c'est à la volonté du conducteur, et non du voyageur, qu'il marche ou s'arrête.

donner à ces entrepreneurs de transport, c'est malheureusement l'usage généralement abusif qu'ils font des liqueurs fortes.



Si longue que soit la route à parcourir, il n'y a pas d'exemple qu'un loueur qui se respecte ait passé un débit quelconque sans s'arrêter.

Comme ils sont d'ordinaire à la fois patrons et cochers, c'est en nature que leurs pratiques habituelles leur offrent les pourboires qu'ils n'osent pas leur mettre en menue monnaie dans la main.

Ils connaissent en outre tous les hôteliers de leur canton, auxquels ils ont amené un nombre plus ou moins grand de voyageurs, et qui, dans l'espoir qu'ils leur en ramèneront, ne les laissent jamais dépasser leur porte sans leur offrir un rafraîchissement, qui est toujours accepté.

Grâce à ces libations répétées, le conducteur de voitures à volonté se trouve maintenu dans un état de douce ébriété, qui le rend philosophe et lui permet de supporter le froid, le vent, la pluie, les longs trajets dans l'obscurité et les

mauvais chemins, sans qu'il perde rien de sa bonne humeur : très-bien renseigné sur tous les potins locaux, il met volontiers son voyageur au courant des récents scandales et des événements saillants survenus dans les familles dont ils contournent ensemble les propriétés.



Renseignant son voyageur sur les mœurs, les habitudes et les manies des châtelains dont ils longent les propriétés.

Il approuve ou critique leur gestion, et émet les idées les plus sages sur la manière dont ils devraient vivre, étant donnée leur position.

Celui-ci, dont toutes les terres sont hypothéquées, aurait pu vivre très-heureux s'il n'avait pas eu la rage de « fréquenter les plus gros ».

Celui-là, c'est sa passion pour la chasse qui le mettra sur la paille, car il se « fait des trous dans le dos » pour arriver à maintenir sa meute sur le même pied que le comte de X..., qui, lui, n'a qu'à « se baisser pour en prendre » !

Et les racontars se succèdent sans interruption.

Cette volubilité intarissable est-elle la simple manifestation d'une facilité d'élocution développée par l'agitation alcoolique, ou bien le résultat d'un calcul machiavélique ?

La seconde hypothèse me paraît la plus vraie.

Le paysan, quoi qu'il dise, a toujours un but.

S'il n'a aucun intérêt à parler, il se tait; — dès qu'il dépense les trésors d'éloquence que la nature a mis à sa disposition, c'est qu'il en attend un résultat.



Supplée par la vivacité du monologue à la lenteur de la locomotion.

Dans le cas présent, le conducteur forain n'a pas d'autre espoir que de faire oublier à son patient, par la rapidité de son élocution, la lenteur de sa locomotion; et, le plus souvent, il atteint son but.

Le colis humain qu'il transporte est tout étonné, une fois arrivé, d'avoir mis trois heures à faire un trajet qui lui a paru court et lestement fait; — les claquements de fouet, le tintement des grelots, et la conversation vive

13

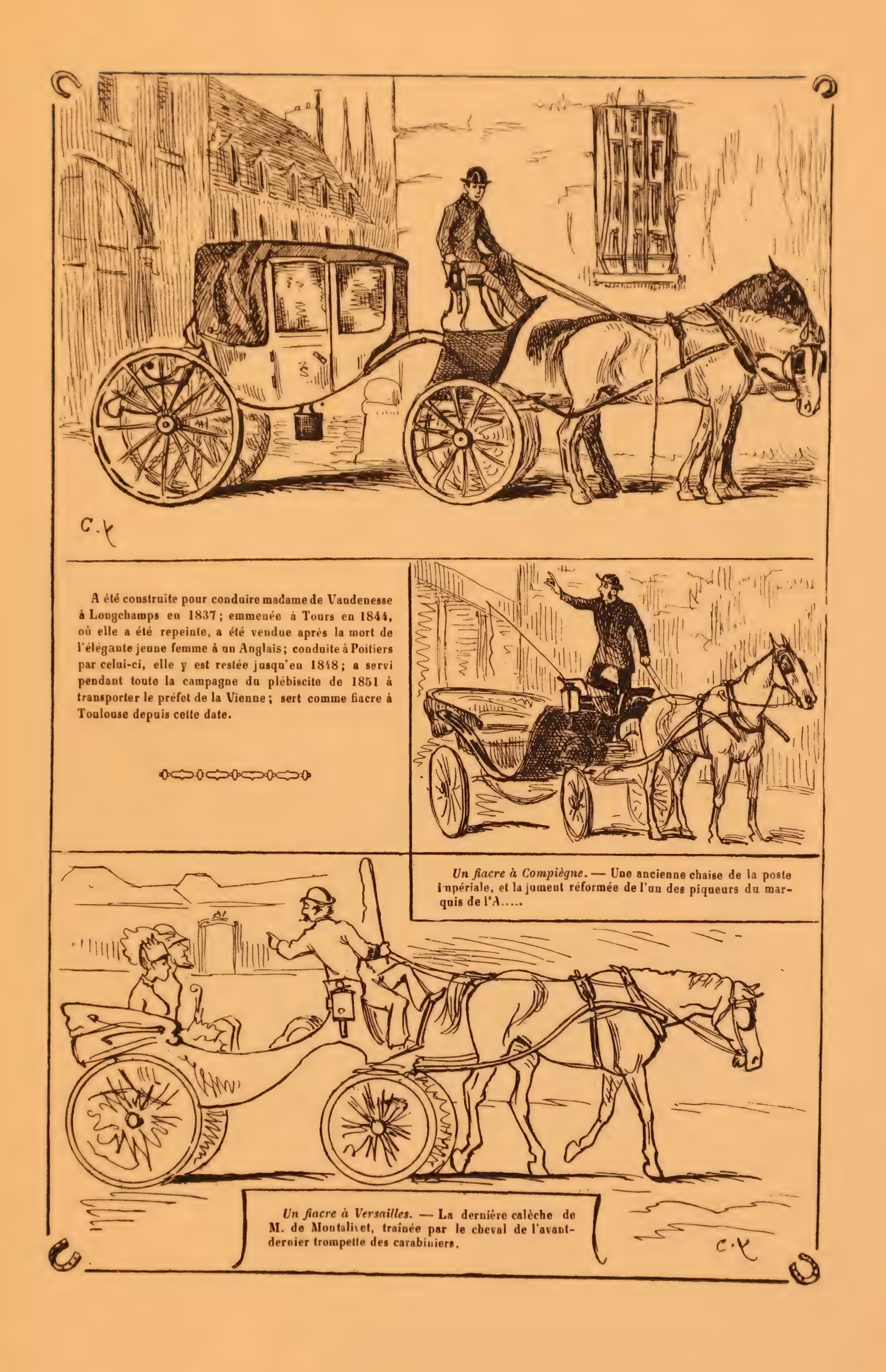
et animée qu'il a subie tout d'abord, écoutée ensuite, lui ont donné l'illusion du mouvement rapide qui manquait à l'attelage.

Si le conducteur de voitures, patron ou salarié, répond dans toutes les provinces à un signalement à peu près identique, les chevaux et les véhicules qu'il emploie varient à l'infini.



Le fiacre de Pont-à-Mousson. — Unique dans son genre; doit être retenu quinze jours à l'avance, et ne s'engage qu'après avoir reçu des arrhes.

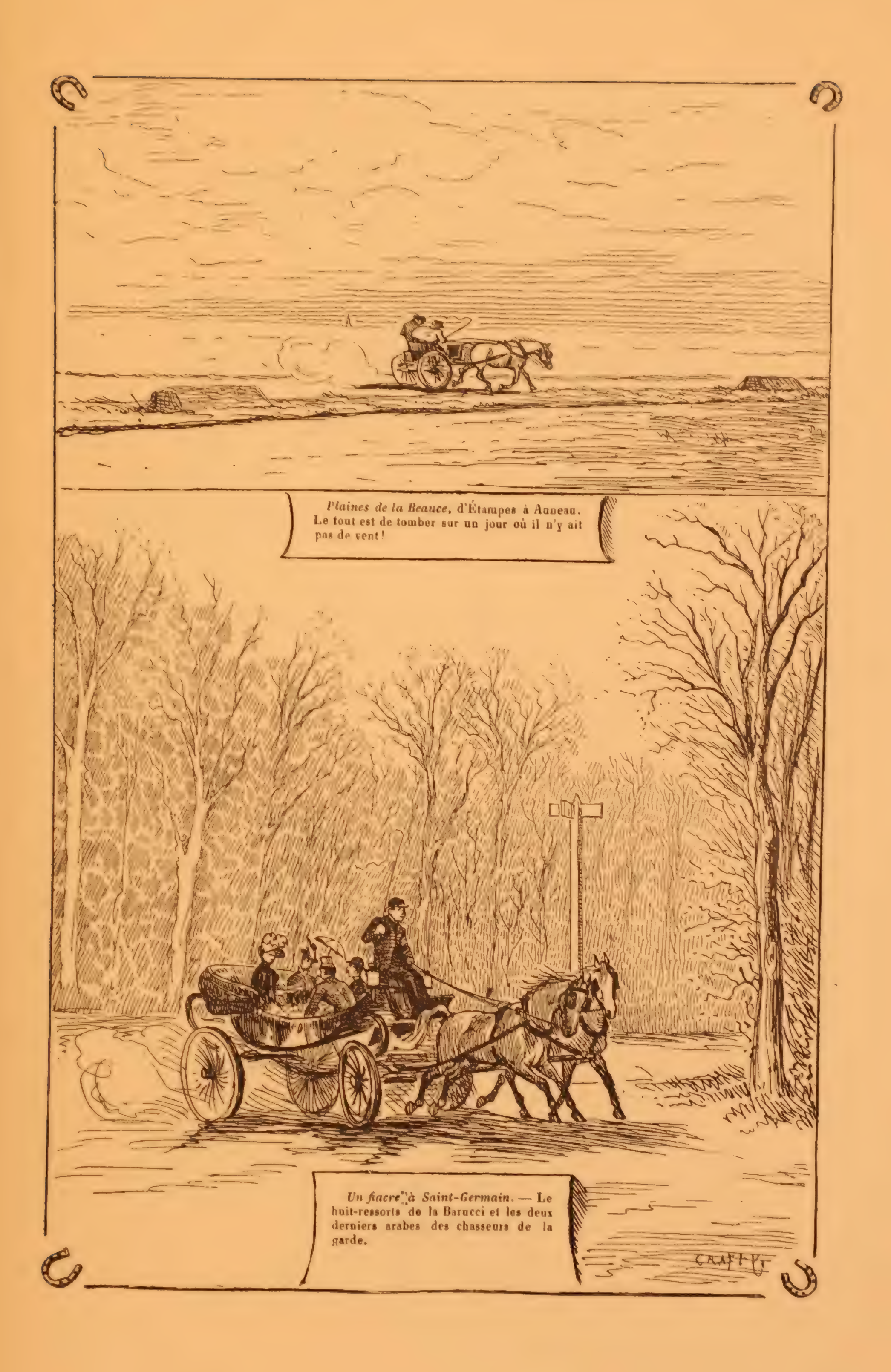
La nature du terrain, le climat, influent également sur la conformation des uns et des autres; mais ce qui différencie le plus l'aspect des véhicules employés, c'est la distance qui sépare le point où ils sont exploités d'un grand centre de production; et il serait curieux de rechercher, par exemple, le nombre d'années qu'il faut à un nouveau modèle de voiture pour arriver de Paris à Castres.



A été construite pour conduire madame de Vandenesse à Longchamps en 1837; emmenée à Tours en 1844, où elle a été repeinte, a été vendue après la mort de l'élégante jeune femme à un Anglais; conduite à Poitiers par celui-ci, elle y est restée jusqu'en 1848; a servi pendant toute la campagne du plébiscite de 1851 à transporter le préfet de la Vienne; sert comme fiacre à Toulouse depuis cette date.

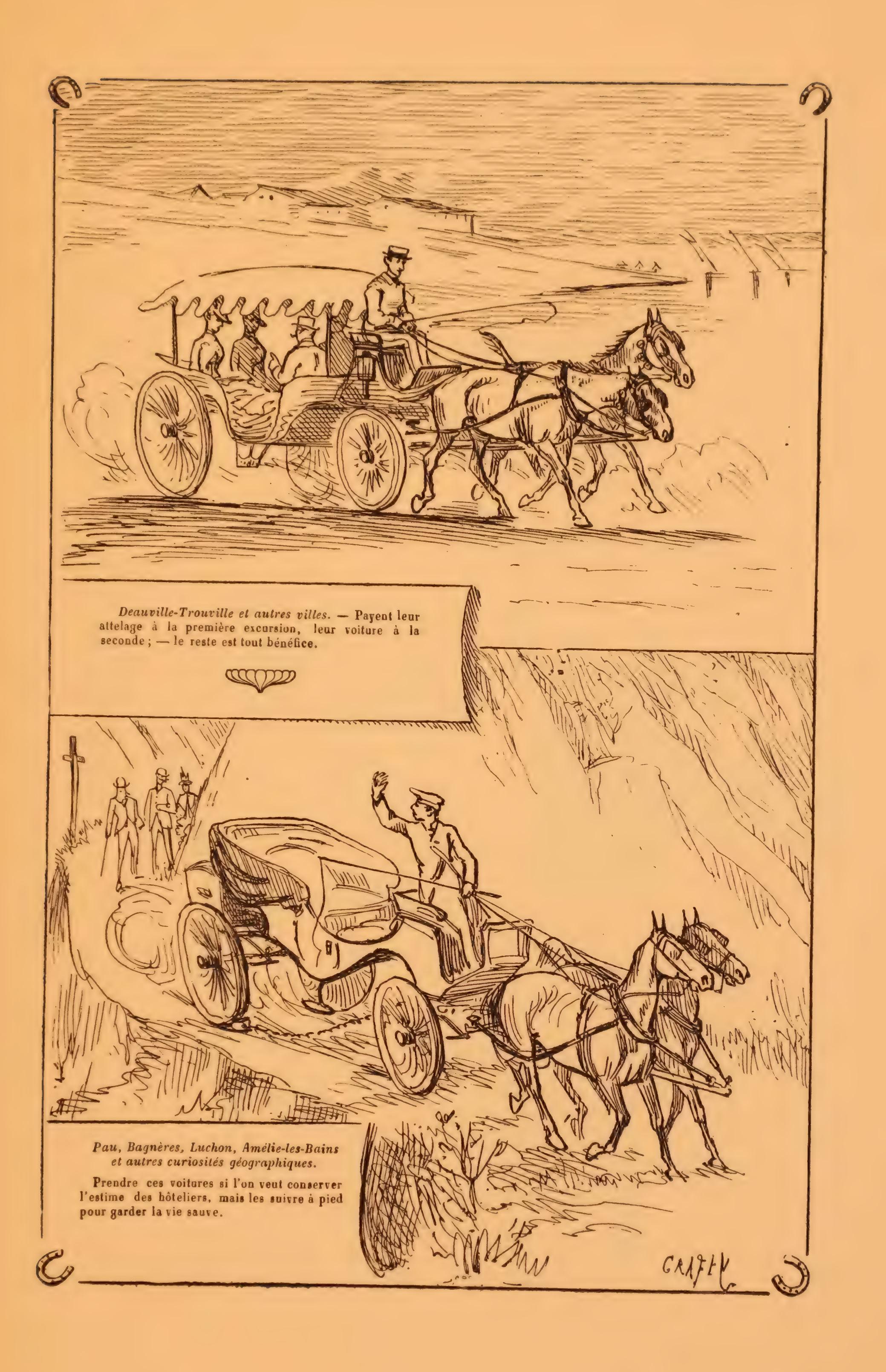
Un fiacre à Compiègne. — Une ancienne chaise de la poste impériale, et la jument réformée de l'un des piqueurs du marquis de l'A.....

Un fiacre à Versailles. — La dernière calèche de M. de Montalivet, traînée par le cheval de l'avant-dernier trompette des carabiniers.



Plaines de la Beauce, d'Étampes à Auneau. Le tout est de tomber sur un jour où il n'y ait pas de vent!

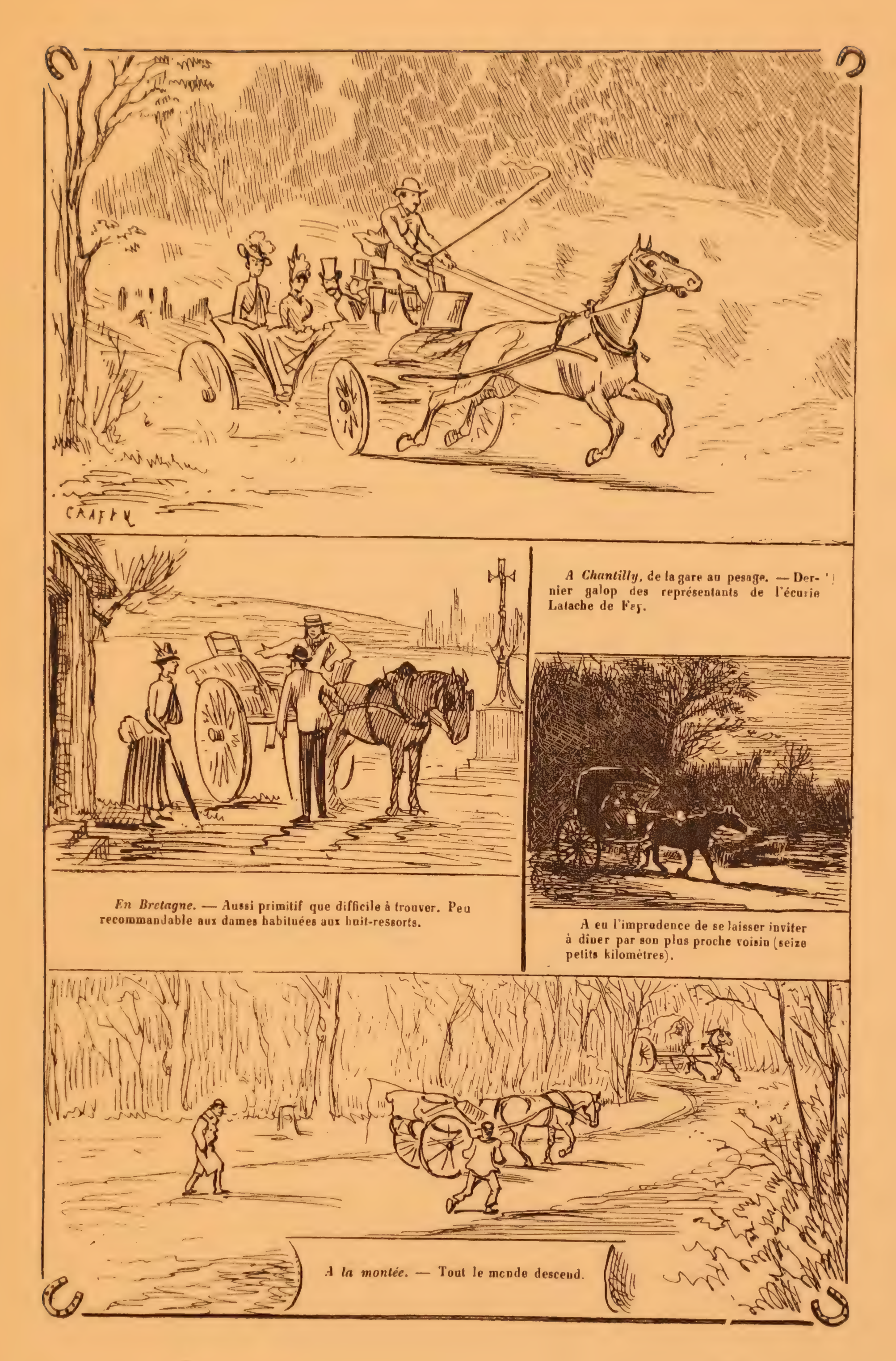
Un fiacre à Saint-Germain. — Le huit-ressorts de la Barucci et les deux derniers arabes des chasseurs de la garde.



Deauville-Trouville et autres villes. — Payent leur attelage à la première excursion, leur voiture à la seconde ; — le reste est tout bénéfice.

Pau, Bagnères, Luchon, Amélie-les-Bains et autres curiosités géographiques.

Prendre ces voitures si l'on veut conserver l'estime des hôteliers, mais les suivre à pied pour garder la vie sauve.



A Chantilly, de la gare au pesage. — Dernier galop des représentants de l'écurie Latache de Fay.

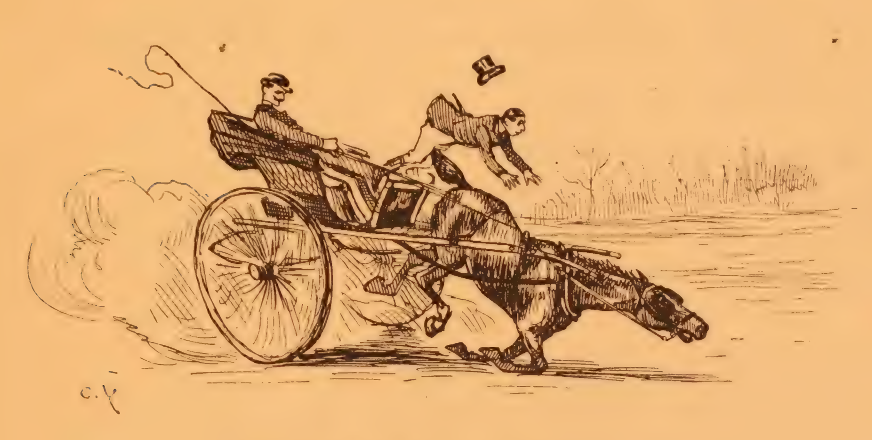
En Bretagne. — Aussi primitif que difficile à trouver. Peu recommandable aux dames habituées aux huit-ressorts.

A eu l'imprudence de se laisser inviter à dîner par son plus proche voisin (seize petits kilomètres).

A la montée. — Tout le monde descend.

Quant aux chevaux attelés aux différents spécimens de carrosserie échoués chez les loueurs, leur provenance est encore plus variée, — et l'élevage local n'a aucune influence sur leur recrutement.

La plupart appartiennent à la classe trop nombreuse des anciens bons chevaux qui ont eu des malheurs.



Comment de cheval de maître on passe cheval de louage.

C'est ainsi qu'on retrouve dans des endroits où jamais un cheval de pur sang n'a été élevé, d'anciens outsiders détériorés par les fatigues exagérées d'un entraînement précipité, et quelques fils du désert qui n'ont gardé de leur apparence première que leur crinière échevelée et le majestueux panache de leur queue.

Le reste de l'effectif des loueurs est fourni par les réformes de cavalerie.

Pour terminer, un conseil pratique au voyageur obligé de recourir à ce mode de transport antédiluvien et pressé d'accomplir rapidement le trajet qu'il a à faire : Qu'il ne parle jamais au propriétaire du cheval loué du temps qu'il lui faut pour parcourir la distance dont il s'agit : celui-là ne s'engagera

jamais à faire un parcours dans un délai déterminé; mais, une fois en route, assis aux côtés de son conducteur, qu'il dise nettement quelle somme il compte affecter au pourboire s'il arrive à telle heure au terme du voyage.

Il peut être sûr de l'atteindre au moment voulu.

Une anecdote à l'appui :

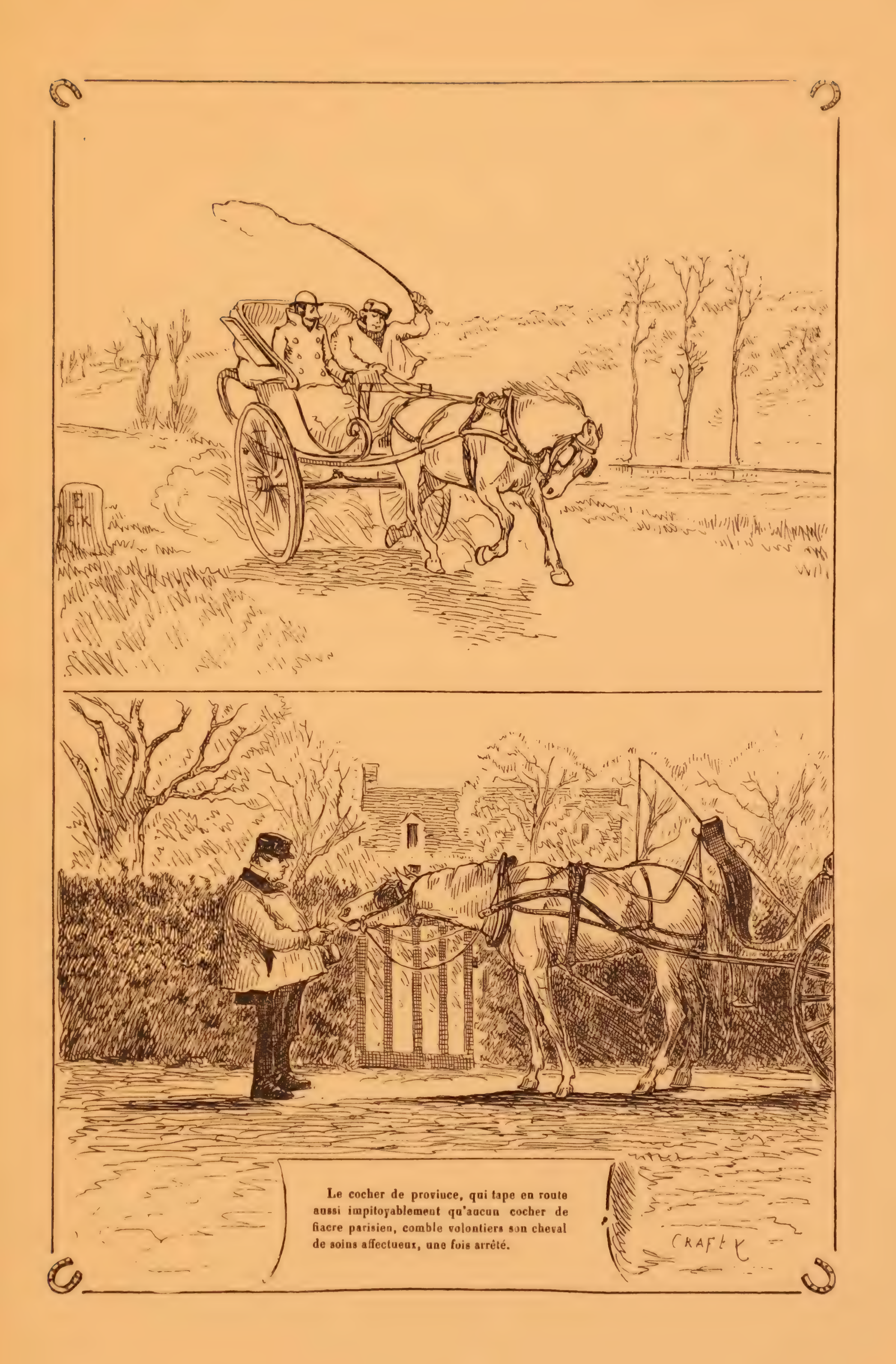
J'étais parti, l'an dernier, accompagnant un ami avec lequel je devais m'embarquer à Saint-Nazaire pour un petit voyage de circumnavigation de trois ou quatre jours.

Après avoir déjeuné à Nantes chez les hôtes à coup sûr les plus hospitaliers de toute la Bretagne, ceux-ci nous avaient installés dans un wagon qui devait nous conduire au quai d'embarquement précisément à l'heure de la marée.



Où il est prouvé que, bien que se rendant à un point desservi par un chemin de fer, on peut être forcé de recourir à un cheval de louage.

Malheureusement, à Savenay (je me rappellerai longtemps le nom de l'endroit!), la première partie du train filait droit sur Saint-Nazaire, laissant en plan la seconde, qui bifurquait sur Redon.



Le cocher de province, qui tape en route aussi impitoyablement qu'aucun cocher de fiacre parisien, comble volontiers son cheval de soins affectueux, une fois arrêté.

Le wagon dans lequel nous étions montés faisait partie de cette dernière moitié, et lorsque nous nous aperçûmes de la manœuvre accomplie, la première moitié avait repris sa course, et aucun autre train ne pouvait nous amener à quai en temps utile.

C'est du moins ce qui ressortit d'une orageuse conversation avec le chef de gare, dont les hommes avaient insuffisamment annoncé la manœuvre faite à notre insu.

Dans de pareilles circonstances, on apprécie à toute leur valeur les services que peuvent rendre les entrepreneurs particuliers de transport. Renseignements pris, nous acquérons la certitude que le principal aubergiste du village possède une carriole qu'il loue *quequefois,* — mais on ne peut nous garantir que son cheval ne soit pas en route.

C'est au pas gymnastique que nous courons nous assurer de sa présence à l'écurie.



— N'y a pas à choisir, n'y a que lui !

Le misérable animal y est, mais quelle mine peu rassurante !

Il a marché toute la matinée, et il est vraisemblable, d'après son aspect, qu'il ne consentira jamais à reprendre le trot.

En faisant notre marché avec le propriétaire de ce lamentable quadrupède, nous parlons naturellement de la distance à parcourir : elle est de seize kilomètres, et nous n'avons pas deux heures pour atteler et les faire.

Mon compagnon s'inquiète et veut qu'on lui garantisse que nous arriverons en temps utile.

Naturellement notre loueur refuse de prendre aucun engagement; et je me hâte de donner à mon ami un vigoureux coup de coude pour l'avertir de ne pas insister sur la rapidité de la course que nous avons à fournir. J'avais vu, en effet, aux préparatifs qui se faisaient, que nous ne serions pas conduits par le loueur lui-même, mais par son palefrenier. Mon ami se tait, et nous grimpons lestement en voiture.



Quel équipage! juste ciel! Jamais je n'en ai vu de plus pitoyable, et j'en suis encore à me demander par quel miracle d'énergie un animal n'ayant plus une seule jambe en état, maigre à faire peur, et par-dessus le marché tout petit, a pu traîner en une heure et demie, à quatre lieues de l'auberge où on l'y avait attelé, la lourde charrette dans laquelle le peu d'empressement

des employés à avertir le public des combinaisons nécessaires à la marche des trains nous avait forcés de monter.

Qu'avait-il fallu pour qu'un fait aussi phénoménal pût être réalisé?



La simple promesse d'un pourboire tel, que le Breton qui conduisait la malheureuse rosse n'en avait jamais rêvé de pareil.



Que celle-ci soit crevée peu de temps après avoir accompli ce dernier tour de force, c'est bien possible; et je le regrette, car la misérable bête avait vraiment du cœur.

Ce qui est certain, c'est que, grâce à notre machiavélique stratagème, nous n'avons pas manqué le départ de la *Normandie :* c'est pourquoi je le dévoile au lecteur, en l'engageant à l'employer en pareille occurrence.



FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE



DEUXIÈME PARTIE

AU CHATEAU





CHAPITRE PREMIER

LA CAVALERIE DU CHATEAU.

Le strict nécessaire. — Les chevaux de Madame; ceux de Monsieur; ceux des enfants. — Chevaux d'invités. — Grosse cavalerie et cavalerie légère. — Carrosserie spéciale. — Apologie du poney en général. — Des qualités d'un poney de tir.

Si je ne craignais de passer pour un personnage absolument paradoxal, je me risquerais à dire qu'il n'existe pas de capitale dans laquelle la vie soit aussi chère qu'à la campagne — j'entends vivre avec un certain confort et sans

trop s'ennuyer. — Il est certain que s'il ne s'agit que du prix du beurre, il y a économie; mais pour peu que l'on veuille se procurer une distraction, il faut la payer, et beaucoup plus cher que partout ailleurs.

Pour ne pas nous perdre dans des considérations générales qui nous éloigneraient par trop du point de vue spécial auquel nous nous sommes placé, il suffit d'étudier les dépenses indispensables à un citadin qui n'aime pas à marcher en regard de celles que doit s'imposer un habitant des champs qui tient à avoir des moyens assurés de locomotion.



— A la disposicion de usted.

Avec un budget restreint, le premier pourra se faire transporter pendant toute la journée en omnibus, tramways et autres fiacres.

Si le second veut seulement faire deux visites par semaine à quelque voisin, il lui faudra avoir, en propriété personnelle, chevaux, voitures et cochers.

Le minimum de voitures qu'il faut se procurer, si l'on veut circuler par tous les temps et par tous les chemins, s'élève immédiatement à trois :



Une voiture couverte pour le mauvais temps,



Une autre découverte pour les beaux jours,

Et une troisième à deux roues et ayant la voie pour peu qu'on ait à suivre un chemin à ornières, seule voie de communication existant, jusqu'à présent, dans bien des pays.



Trois voitures comportent un nombre égal de chevaux, dont deux formant paire — harnais double par conséquent, et harnais simple.

C'est donc, au bas mot, un capital d'une vingtaine de mille francs de premier établissement pour l'homme modeste qui veut simplement disposer d'un moyen de transport assez confortable pour le garantir des intempéries, et lui permettre de jouir du beau temps, quand, par hasard, il fait beau, ce qui d'ailleurs arrive bien rarement à la campagne, l'été surtout.

Si le rural dont nous parlons aime à monter à cheval, et qu'il ait dans sa famille un membre affligé de la même tendance, c'est immédiatement, en plus, l'achat de deux autres animaux, leur entretien et celui d'un second homme.

Avec ces cinq chevaux, le service quotidien de la famille, si elle n'est pas trop nombreuse, sera peut-être assuré, à la condition, toutefois, de n'avoir

aucuns invités à faire prendre à la gare, sans quoi, il faudra renoncer à toute promenade le jour de leur arrivée et de leur départ.

Après cette organisation modeste, à peine suffisante dans une véritable campagne, située à quelques lieues de toute ville possédant des loueurs ou une ligne de banlieue, dont les trains se succèdent pour ainsi dire sans interruption, examinons l'effectif nécessaire à une installation plus grandiose qui permette au châtelain de recevoir,

De promener ses invités à cheval et en voiture,

De les faire chasser;

Qui lui donne, en un mot, les moyens de jouir du plein air, et de profiter de l'étendue de ses propriétés ou de celles de ses voisins.



Prodiguant à ses invités des conseils sur la manière dont il convient de monter ses chevaux.

Ce n'est plus par unités, mais par dizaines qu'il lui faudra chiffrer ses chevaux.

Postières pour le transport à la gare des voyageurs et des bagages, breaks de chasse, transport des victuailles pour les garden-parties, voyages d'exploration, etc., visites aux monuments locaux ou aux points de vue des environs;

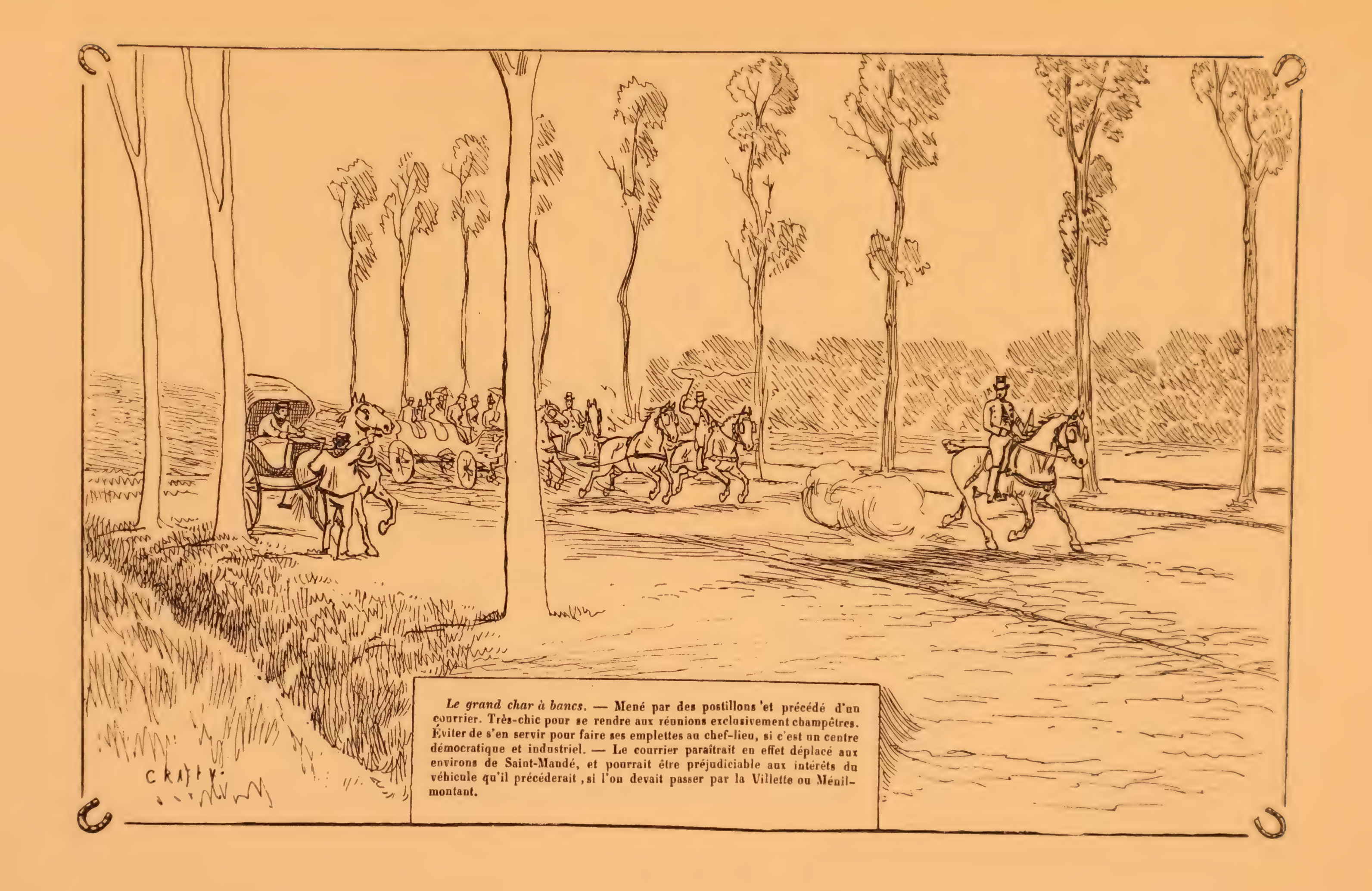


Chevaux d'attelage pour Monsieur, pour Madame, pour les enfants, pour les invités;

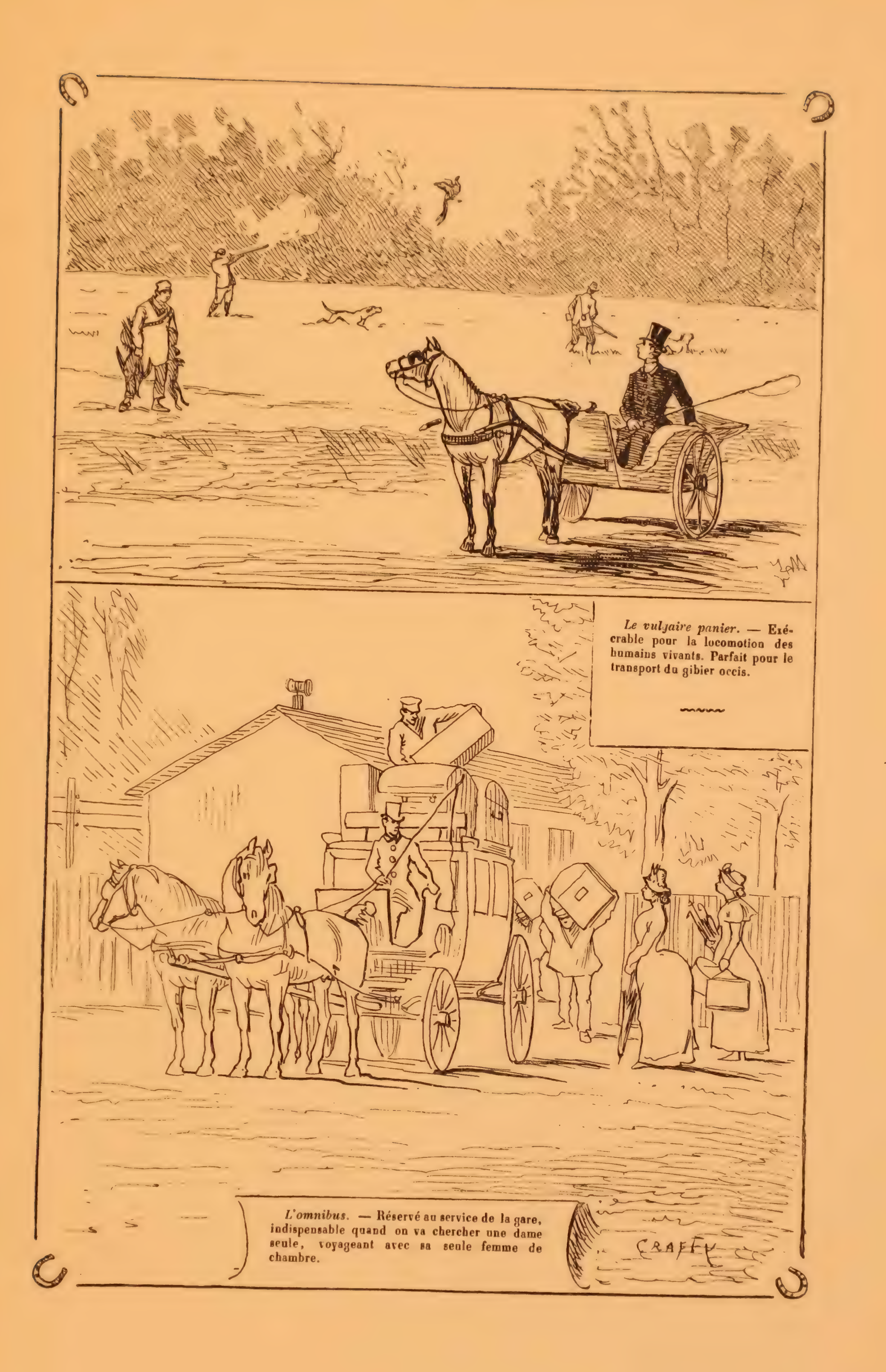


Item, chevaux de selle pour le même nombre de personnes;
Item, effectif égal en chevaux de chasse;
Item, poneys pour les enfants.

C'est à première vue un total de trente à quarante chevaux, s'ils sont conduits par des gens sages sachant les ménager.

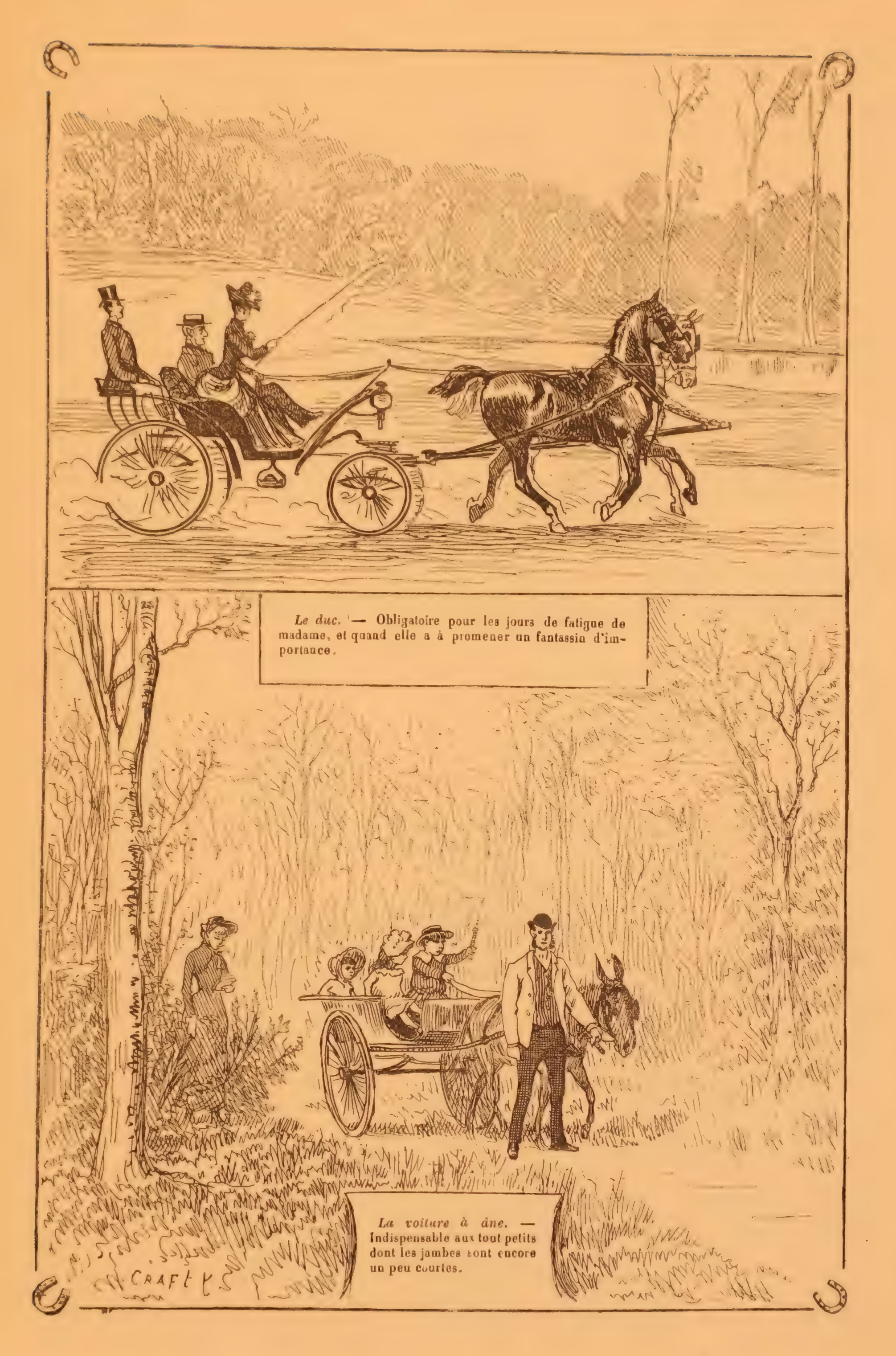


Le grand char à bancs. — Mené par des postillons et précédé d'un courrier. Très-chic pour se rendre aux réunions exclusivement champêtres. Éviter de s'en servir pour faire ses emplettes au chef-lieu, si c'est un centre démocratique et industriel. — Le courrier paraîtrait en effet déplacé aux environs de Saint-Mandé, et pourrait être préjudiciable aux intérêts du véhicule qu'il précéderait, si l'on devait passer par la Villette ou Ménilmontant.



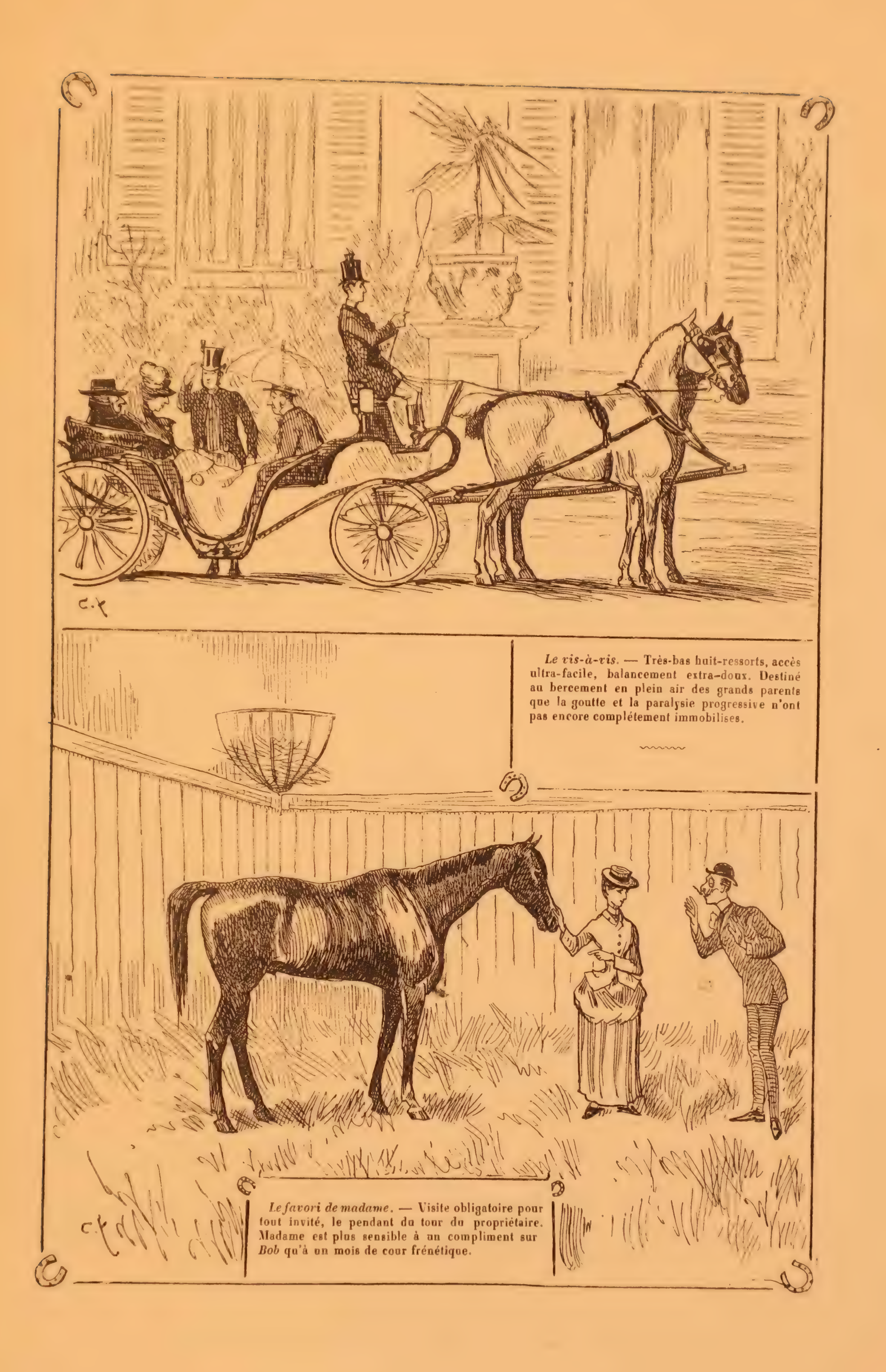
Le vulgaire panier. — Exécrable pour la locomotion des humains vivants. Parfait pour le transport du gibier occis.

L'omnibus. — Réservé au service de la gare, indispensable quand on va chercher une dame seule, voyageant avec sa seule femme de chambre.



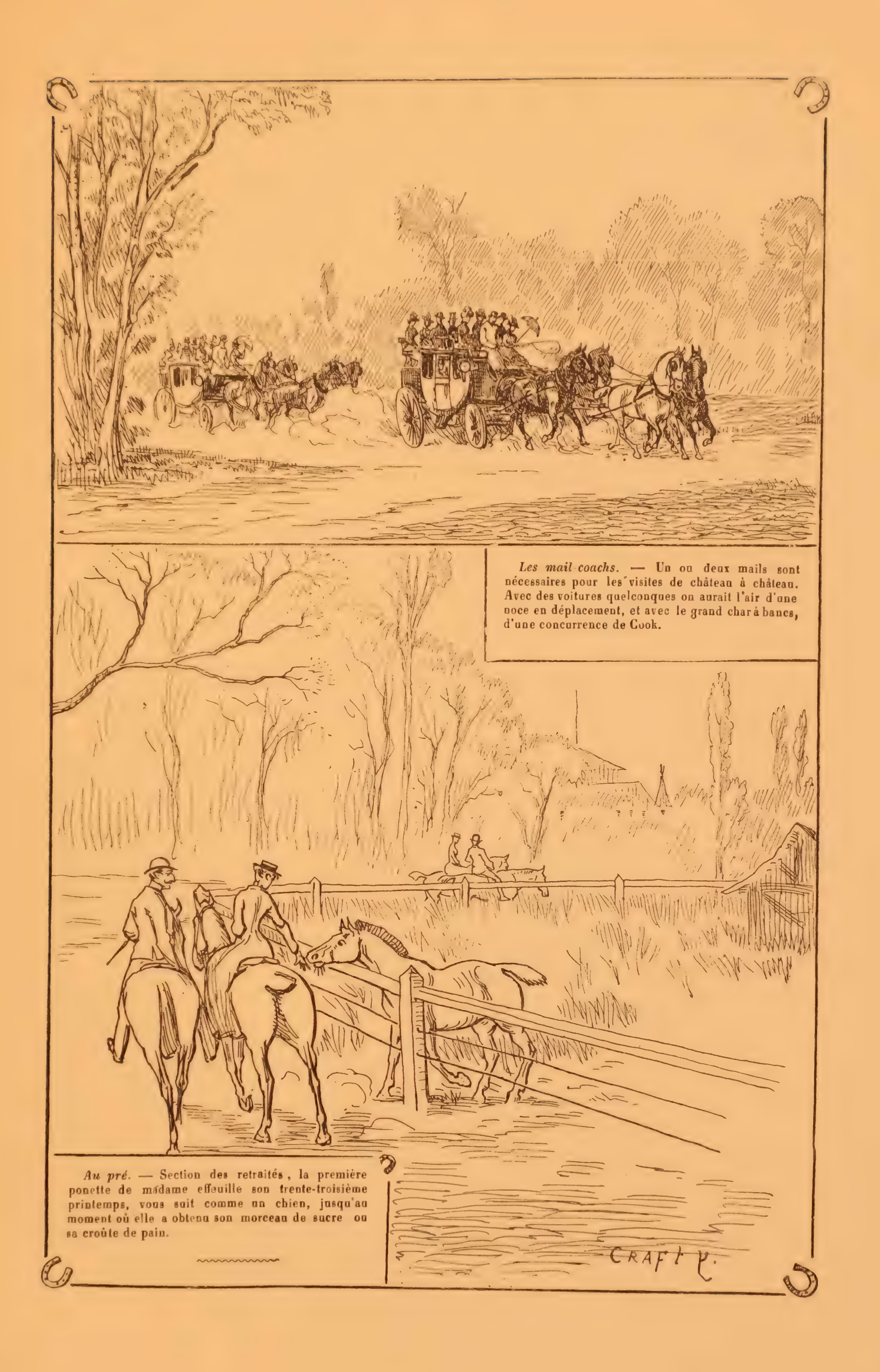
Le duc. — Obligatoire pour les jours de fatigue de madame, et quand elle a à promener un fantassin d'importance.

La voiture à âne. — Indispensable aux tout petits dont les jambes sont encore un peu courtes.



Le vis-à-vis. — Très-bas huit-ressorts, accès ultra-facile, balancement extra-doux. Destiné au bercement en plein air des grands parents que la goutte et la paralysie progressive n'ont pas encore complétement immobilises.

Le favori de madame. — Visite obligatoire pour tout invité, le pendant du tour du propriétaire. Madame est plus sensible à un compliment sur *Bob* qu'à un mois de cour frénétique.



Les mail coachs. — Un ou deux mails sont nécessaires pour les visites de château à château. Avec des voitures quelconques on aurait l'air d'une noce en déplacement, et avec le grand char à bancs, d'une concurrence de Cook.

Au pré. — Section des retraités, la première ponette de madame effeuille son trente-troisième printemps, vous suit comme un chien, jusqu'au moment où elle a obtenu son morceau de sucre ou sa croûte de pain.

Dans le cas contraire, aucun calcul ne peut permettre de déterminer le chiffre indispensable; ce peut être un tiers en plus, le double ou le triple! nul ne peut le prévoir, et alors l'hôte ne doit plus compter que sur la Providence, qui peut seule limiter ses dépenses.



Train moyen d'un invité auquel on a confié un cheval ayant bonne volonté.

Son intérêt, comme celui de ses invités, lui commande de rechercher les chevaux froids, parce que d'abord ils s'usent moins vite, et qu'ensuite ils détériorent moins fréquemment leurs cavaliers improvisés.

Les chevaux pour amazones doivent principalement être doués de caractères d'une douceur inaltérable et sérieusement éprouvée.

Une foule de femmes, en effet, qui n'oseraient jamais monter à Paris, par crainte de la foule, se risquent à la campagne, par ignorance des difficultés de l'équitation elle-même, et il est de toute nécessité que, quoi qu'elles fassent pour les horripiler, leurs montures ne se départent jamais du calme nécessaire à la stabilité du centre de gravité de ces téméraires inconscientes.



Cheval d'invité. — Type n° 1, pour cavalier ou présumé tel. Emballeur, retivard, dur à toutes les allures, mais un fonds du diable.

L'idéal du cheval d'invité serait un cheval de bois, ayant de la vitesse et du fonds : il faudrait qu'il fût en bois, pour rester insensible aux à-coup qui lui sont prodigués, et infatigable pour résister aux corvées qu'on exige de lui.



Cheval d'invité. — *Type n° 2*, pour hommes de cabinet.
Doux, froid, impassible : de véritables strapontins.

J'ai connu certains queues-de-rat qui réalisaient ce programme, mais je crains fort que les derniers spécimens de ce précieux type n'aient disparu.

L'entretien d'une pareille cavalerie, grosse ou légère, est ruineux — on le comprend de reste; — c'est cependant un luxe de première nécessité, si l'on tient à ne pas mourir d'ennui.

A Paris, les distractions naissent du hasard.

Si vous vous ennuyez chez vous, vous n'avez qu'à prendre votre canne et votre chapeau, et, sans espérer des aventures dignes d'être racontées par Scheherazade, vous pouvez être certain que le spectacle de la rue changera vos idées.



Cheval d'invité. — *Type n° 3.* Chevaux spécialement réservés aux amazones.
Impavidum ferient ruinæ, le véritable sage d'Horace.

A la campagne, si la contemplation de la nature ne vous suffit pas, il faut vous procurer à domicile toutes les choses capables de vous maintenir en belle humeur.



La queue-de rat. — Réservé pour toutes corvées. — Service spécial pour le télégraphe et la poste. — On n'a qu'une distribution par jour, et, pour des gens qui tiennent à rester au courant du tout Paris, ce n'est pas suffisant.

Si vous aimez voir vos amis, il vous faut les faire venir, et savoir les retenir.

Si vous aimez la comédie, vous en êtes réduit à la jouer vous-même, et ainsi pour tout.

Quand on ne peut se procurer un visiteur sans l'aller chercher soi-même, ni aucun objet quelconque sans l'envoyer prendre à des distances invraisemblables, la facilité des moyens de locomotion devient une nécessité, et il faut bien se résigner à nourrir l'effectif d'un escadron, à moins qu'on ne préfère entretenir une légion de vélocipédistes.



Chevaux d'invités. — Les poneys : ça sert toujours, et c'est indispensable pour l'éducation des générations futures.

On en arrivera peut-être là, grâce à la mauvaise volonté des cochers, mais la mode n'y est pas encore.

Pour atténuer les charges d'une écurie de ce genre, il ne faut donc pas songer à économiser sur le nombre des quadrupèdes; plus on en a, mieux il

vaut! Mais on peut se rattraper sur leur taille, et, par suite, sur leur consommation.

Le poney est, en général, résistant et sobre; — en l'employant, on obtient un service égal à moindres frais.



Le poney est un animal tellement résistant qu'alors même qu'on croit en abuser, on n'en exige rien qu'il ne puisse faire.

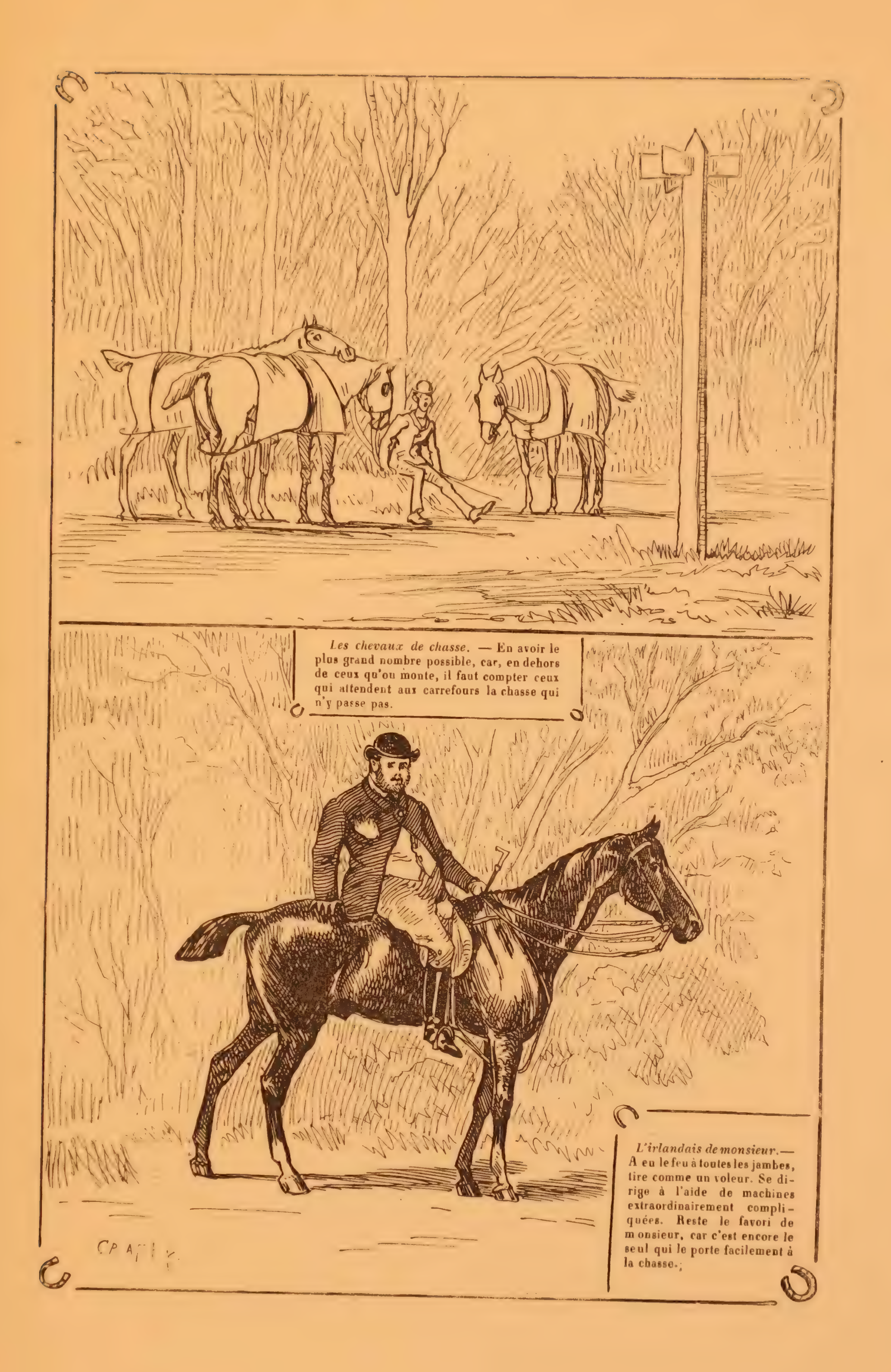
De plus, il est, à l'ordinaire, beaucoup plus intelligent que ses congénères supérieurs par le volume, et, quoique souvent fantasque, il est rarement dangereux, parce que ses caprices apparents reposent la plupart du temps sur un motif raisonnable.

A l'appui de cette théorie, prenons un exemple, et comparons, si vous le voulez bien, la façon dont se comportent un cheval et un poney aux prises avec une mouche.



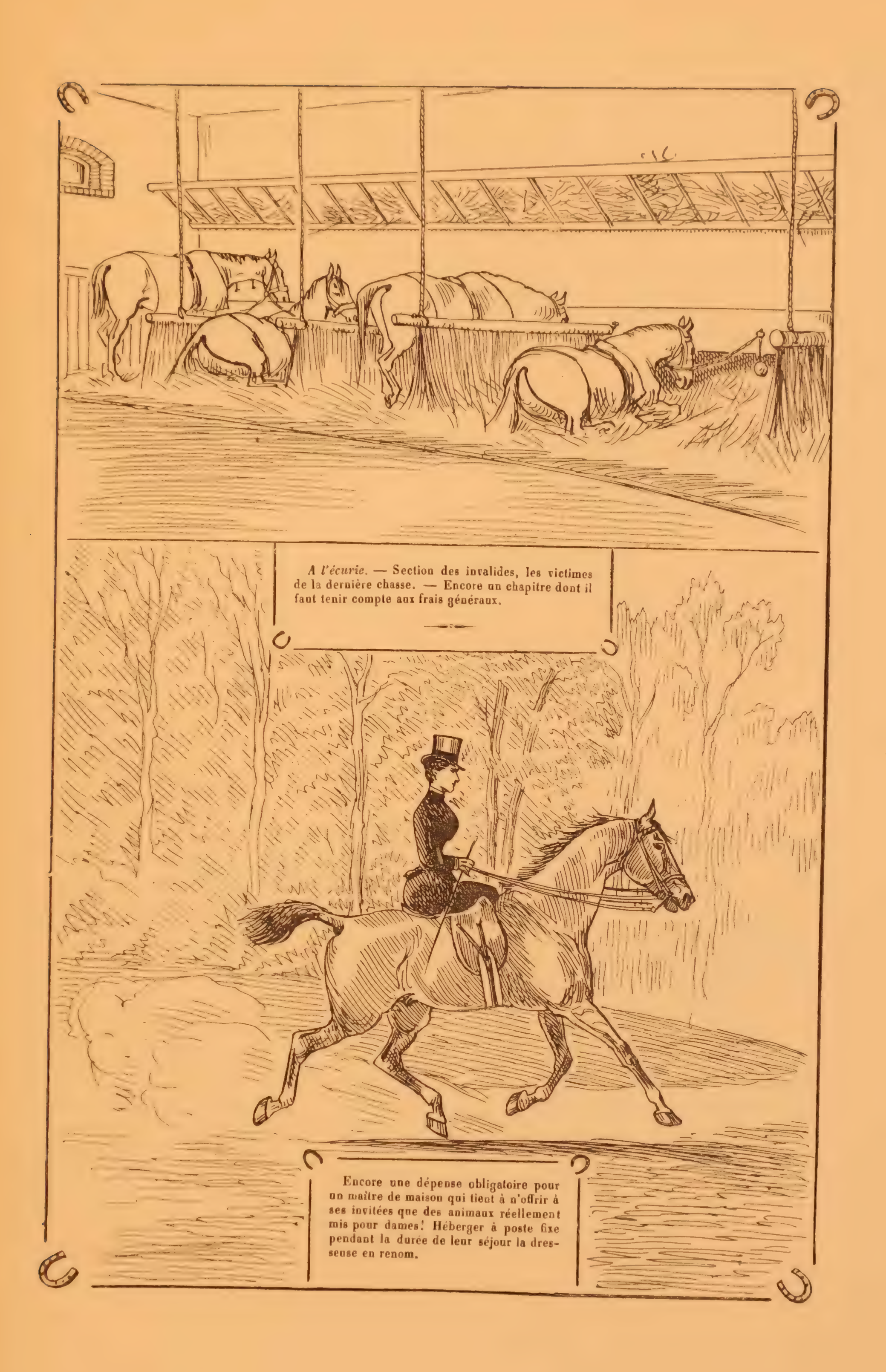
Le poney constitue la monture par excellence des cavaliers qui, étant à cheval, aiment à s'occuper d'autre chose que d'équitation. — Pendant qu'ils lisent, dessinent ou réfléchissent, il sait, lui aussi, trouver toujours l'emploi de son temps.

Le premier commencera par donner des preuves d'agitation, et se mettra à tirer à la main, en mettant la tête en l'air, puis filera droit devant lui de toute la vitesse de ses jambes.



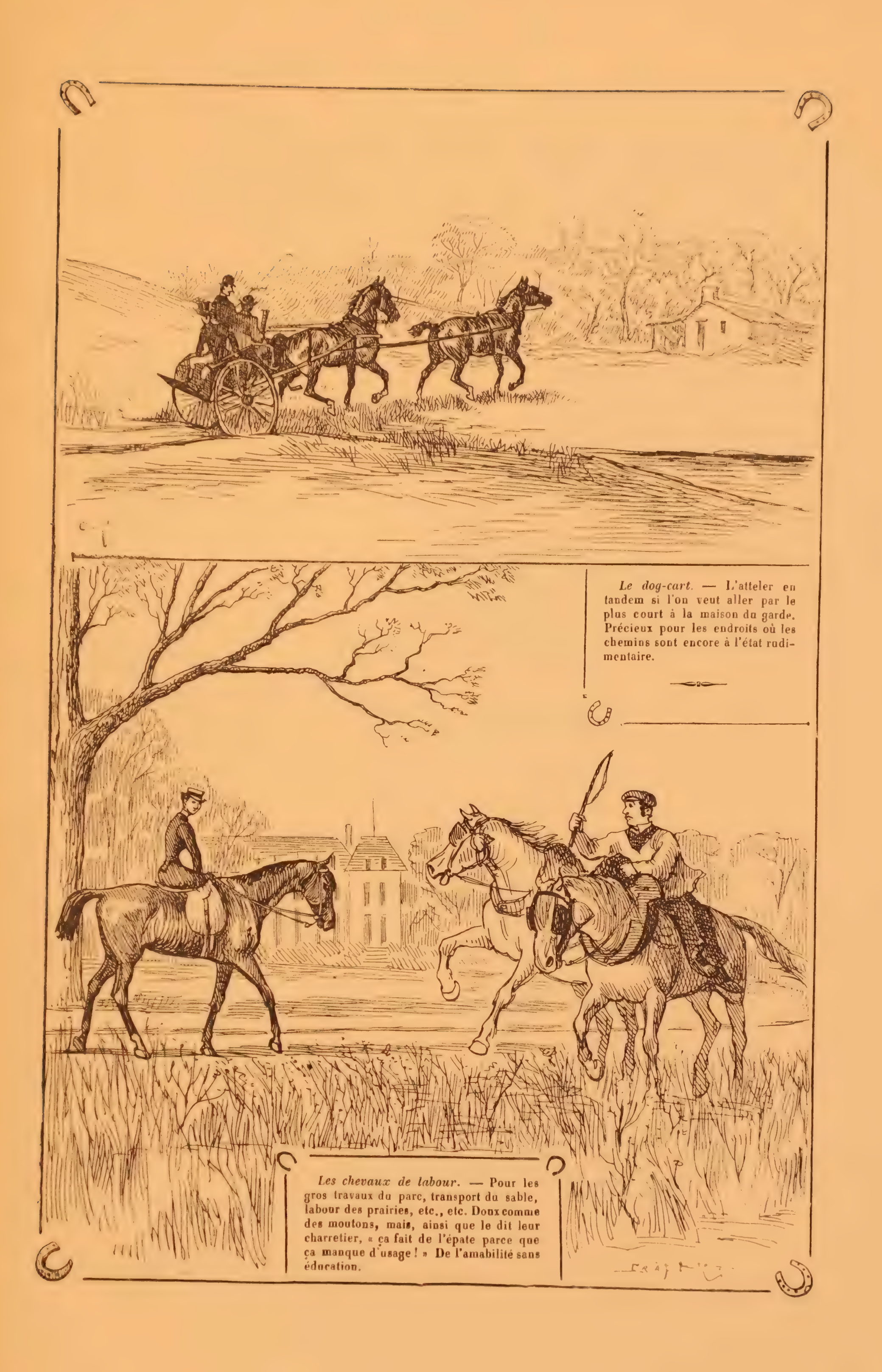
Les chevaux de chasse. — En avoir le plus grand nombre possible, car, en dehors de ceux qu'on monte, il faut compter ceux qui attendent aux carrefours la chasse qui n'y passe pas.

L'irlandais de monsieur. — A eu le feu à toutes les jambes, tire comme un voleur. Se dirige à l'aide de machines extraordinairement compliquées. Reste le favori de monsieur, car c'est encore le seul qui le porte facilement à la chasse.



A l'écurie. — Section des invalides, les victimes de la dernière chasse. — Encore un chapitre dont il faut tenir compte aux frais généraux.

Encore une dépense obligatoire pour un maître de maison qui tient à n'offrir à ses invitées que des animaux réellement mis pour dames! Héberger à poste fixe pendant la durée de leur séjour la dresseuse en renom.



Le dog-cart. — L'atteler en tandem si l'on veut aller par le plus court à la maison du garde. Précieux pour les endroits où les chemins sont encore à l'état rudimentaire.

Les chevaux de labour. — Pour les gros travaux du parc, transport du sable, labour des prairies, etc., etc. Doux comme des moutons, mais, ainsi que le dit leur charretier, « ça fait de l'épate parce que ça manque d'usage ! » De l'amabilité sans éducation.

Pourquoi cette lubie?

Vous n'en savez rien, — vous constatez seulement qu'il est affolé ; et s'il rencontre un obstacle quelconque, il s'y heurtera avec une violence complète, et, du choc ainsi obtenu, il adviendra ce que pourra.



Assailli par les mouches.

Le poney (appelons-le Bob si vous n'y voyez pas d'inconvénient, en souvenir d'un petit bai brun que j'ai eu en ma possession), le poney, dis-je, est moins bête :

Il sait parfaitement distinguer de la piqûre de l'éperon celle du taon ;

Il obéit à la première ;

Mais, comme il sait que la seconde ne résulte pas de votre volonté, il cherche à vous faire comprendre qu'un intrus vient l'aiguillonner, et partant contrecarrer vos indications.

Aussitôt qu'une mouche bourdonne autour de lui, il couche les oreilles et

s'ébroue de façon à attirer votre attention. Dès qu'elle l'atteint, il porte la tête du côté où elle s'est placée.



Comme vous connaissez ses habitudes, vous regardez dans la direction qu'il vous indique et que vous signalent, en outre, les frémissements de sa peau : vous savez, dès lors, si c'est à droite ou à gauche que doivent se porter vos investigations.

Si votre inspection ne vous fait pas voir tout de suite l'ennemi, Bob s'arrête et accentue son mouvement indicateur.

Malgré tout, vous n'arrivez pas à découvrir le repaire du monstre ailé qui s'est établi, trop bas, sous le ventre ou près des sangles; Bob se rappelle alors qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même, et d'un pied habile, intelligent, précis, il chasse son agresseur... qui s'enlève et va se placer un peu plus haut, hors portée de la jambe du cheval, mais sous l'œil du cavalier : vous prenez alors vos dispositions.



Vous réunissez vos rênes et votre stick dans une seule main, de façon à pouvoir frapper juste de la main que vous avez libre.

Bob suit vos préparatifs avec une attention émue : en même temps que votre main s'enlève, son encolure se courbe de plus en plus, et son œil ne perd pas plus de vue la mouche que votre bras; d'ailleurs, il est immobile, et malgré la piqûre, aucun frisson ne ride son flanc.



Les apprêts d'une exécution.

Votre main suffisamment élevée, vous la rabaissez brusquement : le taon s'écrase sous la claque, roule sur la route dans les dernières convulsions de l'agonie, et Bob, satisfait de l'exécution dont il a suivi les détails avec l'attention d'un reporter de profession, reprend, satisfait, son temps de trot interrompu.

Je trouve cela suffisamment intelligent pour un animal duquel on dit communément : « Bête comme un cheval. »

Il est vrai que pour être juste, et balancer ce que cette locution proverbiale a de fondé, on devrait ajouter : « Intelligent comme un poney. »

Ce n'est pas seulement le peu d'élévation de sa taille qui le fait choisir comme monture par les amateurs de tir.

A ce compte, l'âne est plus petit, moins cher et aussi robuste : ce qui le fait préférer pour cet emploi spécial à toute autre bête de somme, c'est précisément cette aptitude à comprendre, cette intelligence que nous venons de constater.

Posons le problème à résoudre quand il s'agit du choix d'un poney de tir.

Un poney, un gros homme et un fusil étant donnés, il s'agit d'arriver à ce résultat, qu'après la détonation du dernier, le second demeure sur le premier.



Premiers essais.

Solution difficile d'un problème dont la complication saute aux yeux!

En effet, pour qu'un poney soit capable de transporter un homme qui se sent trop pesant pour chasser à pied, la qualité essentielle à lui demander est la vigueur.

Or, on peut s'attendre à ce que la surprise ressentie par un cheval vigoureux se manifeste par des gestes rapides, brusques au besoin, tels que ruades, sauts de côté, départs violents, toutes opérations susceptibles de déplacer notablement le centre de gravité d'un cavalier naturellement lourd, peu agile, et embarrassé d'un fusil qui veut être manœuvré à deux mains.

Si donc l'homme puissant dont il s'agit veut, de prime abord, avant que sa monture ait reçu une éducation préalable, tirer de sa selle un gibier quelconque, voici, point par point, le résultat de sa tentative.

Supposons le cas le plus favorable à son expérience :

Le cheval est arrêté depuis un moment au coin d'une enceinte où les chiens chassent.

Dans cette hypothèse, l'animal jouit de la sécurité la plus complète; le lapin, prenons que ce soit un lapin, c'est-à-dire le gibier qui au passage fait le moins de bruit, passe à quelques mètres à sa droite ou à sa gauche.



Le cheval ne s'est même pas aperçu de sa présence, l'homme puissant ajuste et fait feu.



Instantanément, une sorte d'effondrement se produit sous lui; — le cheval, terrifié par le bruit tonitruant qui vient d'éclater au-dessus de sa tête,

s'aplatit comme quelqu'un qui appréhende la chute d'un plafond; puis, par une brusque détente de ses quatre jambes contractées dans la première surprise, il s'élance du côté opposé où la détonation a retenti.

Le gros homme, déjà porté par l'inclination de son tir dans la direction du passage du gibier, s'y trouve précipité, à moins d'une puissance de contraction invraisemblable chez quelqu'un pour qui la simple marche constitue un exercice excessif.



La situation qui résulte presque forcément de cette succession de faits est celle-ci : au point extrême d'une ligne idéale se trouve le lapin... qui continue sa course; puis on trouve le fusil, puis le gros homme, tandis qu'à l'autre extrémité le cheval fuit à toutes jambes.

Tel est le spectacle qui frappe les regards des bassets au moment où, continuant leur poursuite, ils sortent à leur tour de l'enceinte.

Si tout s'est passé comme on doit le prévoir, les canons du fusil sont

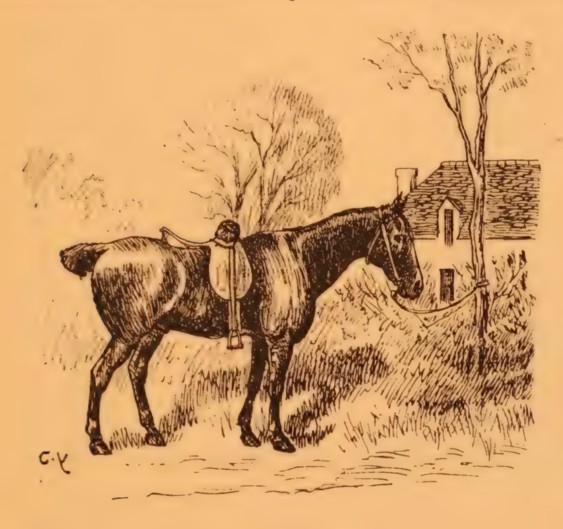
pour le moins remplis de terre; le tireur est plus ou moins contusionné;

Quant au cheval, il restera invisible pour le reste de la journée,

Et, dans l'avenir, aucune personne ne pourra plus en approcher si elle a dans les mains quelque objet que ce soit ressemblant même vaguement à une arme à feu.

Conclusion : en matière d'éducation de chevaux, ne jamais vouloir aller trop vite.

Ceci admis, voyons quels moyens on peut utilement employer pour atteindre la solution du problème ci-dessus énoncé.



Et d'abord quelle est la race qui donne des chevaux répondant à l'usage qu'en attend notre homme puissant, qui aient la force et la douceur nécessaires.

Le cob, le poney des fermiers anglais, aux reins solides, aux jambes courtes et nerveuses, dont le pied sûr permet de laisser flotter les rênes, est de tous les chevaux connus le plus apte à ce service spécial; mais il a souvent la tête lourde, la mâchoire commune.

Il est laid, et, pour beaucoup de chasseurs, un pareil défaut est un vice rédhibitoire.

Nous avons dans les montagnes d'Auvergne un type plus élégant, qui joint à une très-grande force une plus grande légèreté de l'encolure, et qui prend un très-bon caractère quand on a su corriger vertement les incartades du premier âge.

C'est ce poney trapu, nerveux, très-résistant à la fatigue, portant le poids

avec une aisance merveilleuse, très-peu impressionnable, qui semble le plus apte à profiter des leçons d'un cavalier amateur de chasse à tir.



Ajoutez à ces qualités qu'il est généralement intelligent et facilement éducable, qu'il entend la voix de son cavalier habituel et obéit souvent mieux à la parole qu'à un mouvement de la main ou des jambes; en outre, il est gourmand et ferait des bassesses pour un morceau de sucre.

Notez ce renseignement qu'il vous sera facile d'utiliser.

Le choix arrêté, reste la question de dressage.

Vous avez constaté que votre bidet n'a pas facilement peur des différentes choses qui effrayent habituellement les chevaux dans la campagne :

Les chiens qui, à la traversée des villages, se précipitent dans ses jambes, le laissent impassible;

Les chats qui, tapis sur le pas d'une porte, s'élancent tout à coup, et passent sous son nez, ne lui causent aucun émoi;

Il traverse imperturbablement les troupeaux de moutons qui couvrent toute la largeur du chemin que vous suivez, et le départ d'une compagnie de perdreaux au détour d'un chemin de traverse ne lui fait ni ralentir son allure, ni dresser les oreilles.

Si vous avez à allumer un cigare, il reste au repos jusqu'à ce que vous lui

ayez indiqué d'une façon quelconque qu'il peut se remettre en marche ; il a, en un mot, toute la tranquillité que peut acquérir un cheval habitué à son cavalier, et est arrivé à la docilité d'un cheval de troupe à la fin du congé de son titulaire.

C'est le moment psychologique attendu :

Faites prendre une allumette-bougie à tête bleue ; la chose n'est pas absolument impossible !

Si, au moment où l'explosion aura lieu, votre monture n'est agitée par aucun tressaillement, tout ira bien...

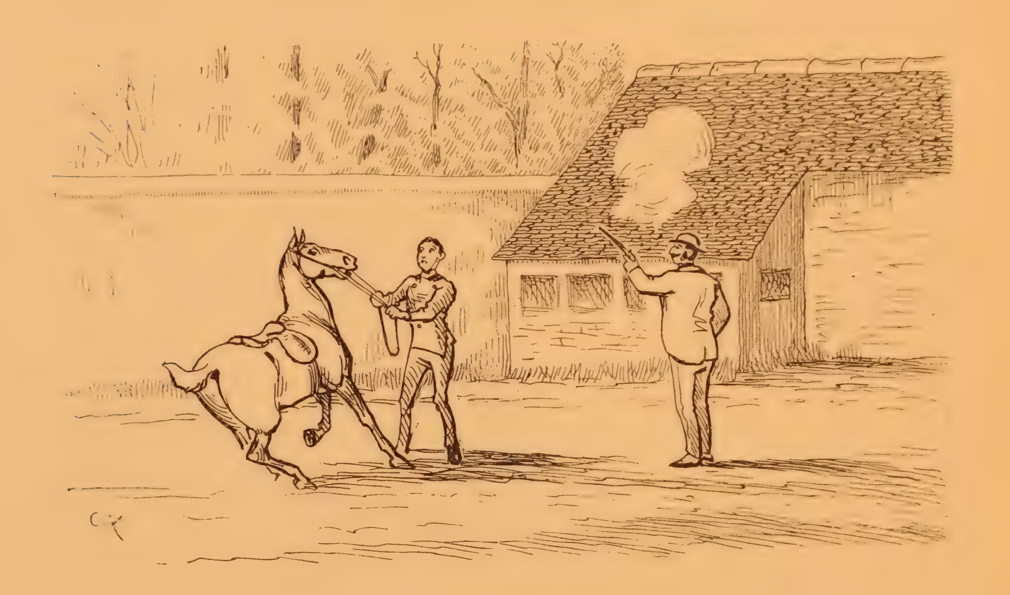


Mais ne risquez cette expérience que quand vous aurez constaté, par son indifférence aux incidents notés plus haut, qu'il est arrivé à un degré de scepticisme déjà remarquable.

Du bruit produit par l'explosion d'une allumette officielle à celui d'un pistolet de salon, la différence est faible, et vous pouvez, si la première expérience a réussi, tenter la seconde avec une sécurité d'autant plus grande qu'il

vous reste une main libre pour réprimer les écarts que pourrait tenter votre monture.

Le mieux serait de faire la tentative à pied, en vous tenant prêt à calmer l'émotion du poney, en le flattant de la main — après quoi vous faites apparaître un morceau de sucre, que vous ne donnez que quand les dernières traces d'effroi vous paraissent dissipées.



Du pistolet de salon il faut passer au fusil, car je ne connais pas d'arme intermédiaire : mais la détonation en est tellement plus forte qu'il y aurait danger à passer brusquement de l'un à l'autre.

Pour habituer progressivement l'élève à la vue du fusil et à son explosion, voici les moyens à prendre :

Avoir soin que l'homme qui donne les repas au cheval soit porteur d'un fusil toutes les fois qu'il entre dans l'écurie;

Vous-même, soyez armé si vous faites sur le dos du conscrit quelques promenades dans le parc.

Au bout d'un temps très-court, l'étonnement que lui causera au début cet appareil guerrier aura complétement disparu; si, en même temps, vous

avez fait tirer des coups de fusil répétés, à des distances de plus en plus rapprochées, son oreille sera bien vite familiarisée au bruit formidable du lefaucheux.

Ces deux points acquis, reste à lui faire accepter sans protestation la vue de la fumée, du trait de feu qui illumine dans les jours sombres aussi bien qu'à la nuit l'orifice du canon ;

Enfin, pour que son éducation soit complète, il faut qu'il supporte sans terreur la secousse produite par la détonation même, c'est-à-dire l'ébranlement de l'air.

Cette absolue indifférence ne s'acquiert pas du jour au lendemain ; mais on l'obtient avec de la patience et en multipliant les détonations.

Il est cependant essentiel que l'émotion causée par l'une soit complétement calmée avant qu'une autre ait lieu.



Ce n'est qu'après une très-longue expérience qu'un cheval arrive à écouter sans broncher un feu de peloton : le jour où il en est là, son éducation est terminée, et n'importe qui peut alors se livrer sur son dos au plaisir de fusiller à discrétion.

Il n'est pas dit pour cela que tous vos coups porteront !

Bien au contraire; attendez-vous à ceci que, pendant les premiers jours de ce nouvel exercice, votre tir aura un imprévu considérable.



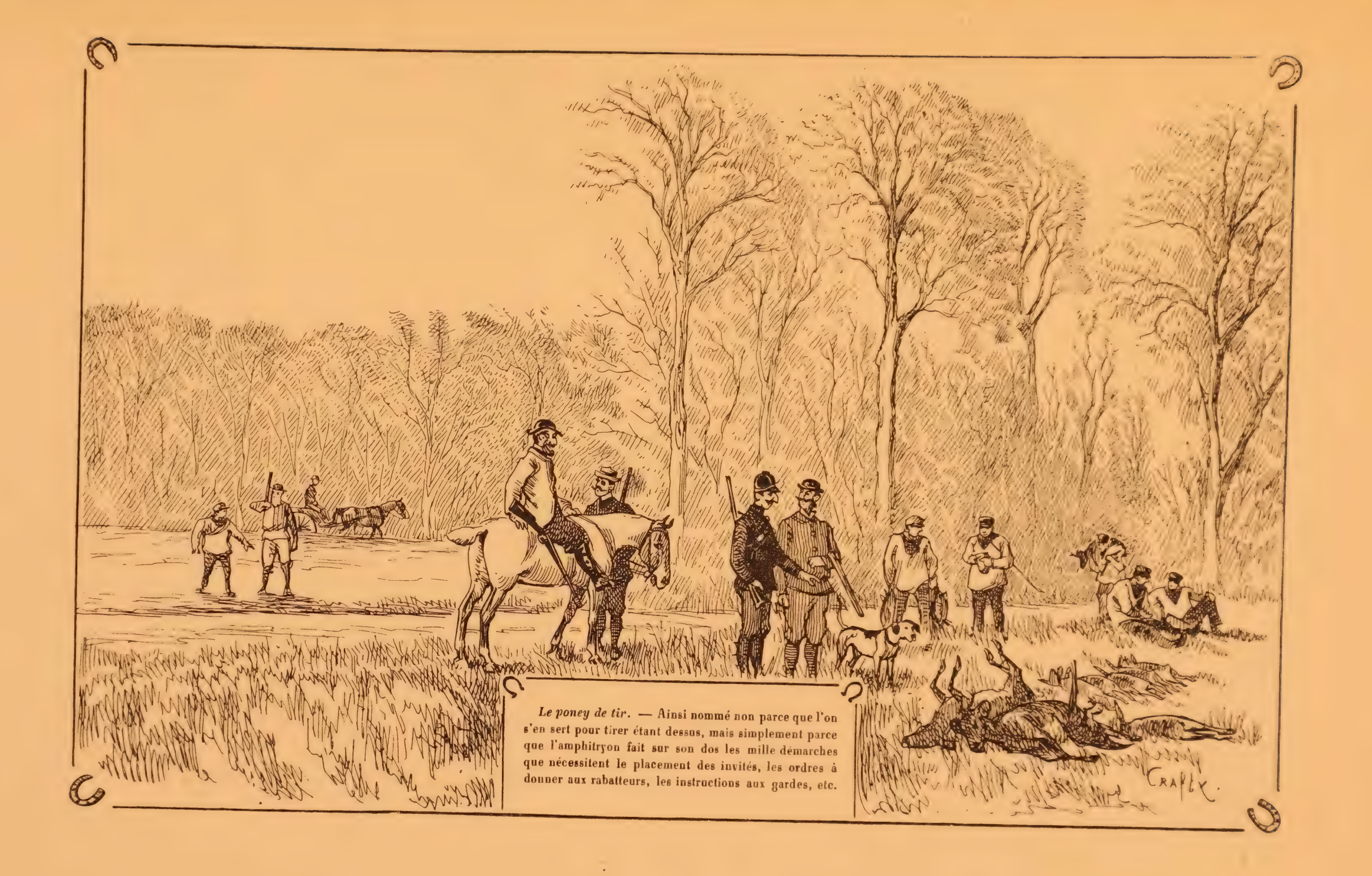
Si paisible en effet que soit devenue votre monture, elle sera pendant assez longtemps encore agitée par un frémissement qui, si léger soit-il, aura encore assez de force pour faire dévier votre coup.

Il faudra, en outre, vous habituer à tirer d'un seul bras, à vous équilibrer sur votre selle de façon à pouvoir tirer à droite ou à gauche sans perdre votre assiette;

Il faudra que l'encolure de votre cheval ne vous gêne en rien, que vos rênes ne soient plus un embarras pour vous, que votre fusil ne parte qu'au moment où vous le voudrez...

Ces mille riens obtenus, si le parc dans lequel vous chasserez de la sorte est excessivement giboyeux, mais ce qui s'appelle excessivement giboyeux;

Si vous avez habituellement et en toutes choses une chance considérable,



Le poney de tir. — Ainsi nommé non parce que l'on s'en sert pour tirer étant dessus, mais simplement parce que l'amphitryon fait sur son dos les mille démarches que nécessitent le placement des invités, les ordres à donner aux rabatteurs, les instructions aux gardes, etc.

vous arriverez, certains jours, pas tous les jours, mais enfin quelquefois, si vous êtes à pied ce qu'on appelle un bon fusil, vous arriverez, dis-je, à tuer, ou tout au moins à blesser un lapin ou deux, mais vous aurez très-agréablement passé votre après-midi.



Nota. — Grand nombre de chasseurs préfèrent descendre de cheval au moment où ils ont chance de tirer.

L'apologie du poney à laquelle nous nous sommes laissé entraîner nous a quelque peu éloigné du sujet de ce chapitre, qui est l'approvisionnement nécessaire au châtelain désireux de pourvoir au transport de ses hôtes.

En réservant dans son écurie une large place aux poneys et doubles poneys, il atteindra une somme de travail égale à celle que fourniraient de grands chevaux, et réalisera sur ses frais d'entretien une réelle économie.

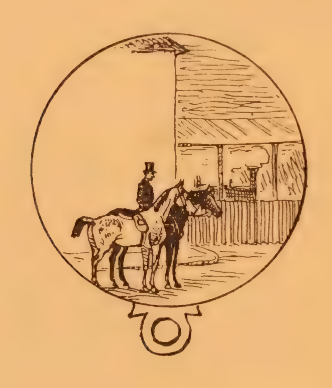
Un autre moyen, non pas d'éviter, mais de retarder la ruine finale, consistera dans le choix des voitures à employer, à la fois résistantes et légères, et construites en raison de la conformation du pays dans lequel l'infortuné châtelain dont il s'agit compte les mettre en service.

Pour cela, il lui faudra trouver un carrossier intelligent, ayant l'expérience et l'amour de son métier, et qui ne soit pas encore devenu un assez gros seigneur pour dédaigner de s'occuper lui-même des travaux exécutés dans ses ateliers.

Il faut encore que ces ateliers ne soient pas une usine dans laquelle on

fabrique uniformément un unique modèle, de façon qu'on ne vous réponde pas, si vous demandez une modification quelconque au type à la mode, par cette phrase stupide qui n'a de sens que dans les traités de civilité puérile et honnête : « Cela ne se fait pas. »

J'en connais un qui réunit ces précieuses qualités, et, au risque d'avoir l'air de faire une réclame, ce qui, grâce au ciel, ne m'est jamais arrivé, j'écris ici la première lettre de son nom : il s'appelle Stiebel ; au lecteur de chercher son adresse, s'il veut la connaître.





CHAPITRE II

L'ART DE SE PROCURER DES INVITÉS. — PIÉGES SPÉCIAUX.

Quand un châtelain se sent les reins assez solides pour héberger un grand nombre de ses contemporains, et qu'il est résolu aux sacrifices nécessaires pour leur faire agréablement passer le temps, il ne lui reste plus qu'à les décider à quitter leurs occupations habituelles, pour venir prendre leur part des nombreux plaisirs qu'il leur réserve.

La tâche n'est pas toujours facile, et les plus agréables commensaux sont souvent les plus difficiles à attirer.

Se sachant très-demandés, ils se font désirer souvent au delà des délais assignés à la villégiature, et reportent sur l'année suivante les invitations qui leur ont été faites.

Nous avons retrouvé une série de lettres destinées à ranimer l'ardeur de retardataires de ce genre, écrites par un maître de maison à court d'invités : c'était un vieux chasseur, habile à piéger toute espèce de gibier, et qui avait eu recours à ses souvenirs de braconnier amateur pour arriver à prendre dans ses lacs les invités les plus récalcitrants.

Il prétendait avoir réussi.

Voici quelques spécimens de ses lettres, en tête desquelles il avait eu soin de noter à quel système de piége connu chacune d'elles correspondait, en même temps que la voiture qu'il convenait de faire atteler pour envoyer prendre la victime.



CHASSE A L'APPAT.

A Monsieur Raoul de Chauvin,
capitaine de réserve.

Mon cher Raoul, ceci est une occasion sans pareille pour toi.

Le général Ledur est en tournée d'inspection dans nos parages, il a établi son état-major à Castelkrevan. Viens, et tu t'y trouveras naturellement attaché. On essaye les nouveaux uniformes.

N. B. — Le général vient d'être pris d'un accès de goutte qui arrête toute inspection : soit pour Raoul huit jours de piquet forcé !

Envoyer un cheval tenu en main, et voir aux écuries s'il n'y a pas par hasard un palefrenier récemment sorti du service auquel on n'ait pas songé à faire couper sa moustache.

La baronne douairière Duchapelais. — Château de Chappeville, par Fouillis-le-Béni. — Eure.

CHASSE A L'APPAT.



MADAME,

On m'apprend que vous allez quitter Chappeville pour rentrer à Paris.

Vous feriez acte de charité en vous arrêtant à Castelkrevan. Vous y trouverez quelques pêcheurs qui ont bon besoin de vos exemples. Nous avons fait restaurer la chapelle, où vous pourrez prier pour eux, de concert avec Monseigneur de Memphis, qui a bien voulu accepter notre hospitalité pendant son séjour en Europe. C'est une âme admirable qui comprendra la vôtre.

P. S. — Amenez donc votre charmante nièce.

Envoyer le landau.

CHASSE A L'APPELANT.

Les meilleurs appelants sont les mâles, principalement les jeunes; mais tous les mâles n'appellent pas, tandis que presque toutes les femelles appellent plus ou moins. (*Secrets anciens et modernes de la chasse aux oiseaux.*)

Au maestro Piccolominardi.



CHER MAITRE,

Vous qui vivez par l'oreille et le goût, laissez donc l'Opéra, où l'on ne vous donne rien, et venez à Castelkrevan.

L'incomparable madame Z... y chante tous les soirs.

C'est, vous le savez, un infatigable contralto; elle assure qu'elle n'a tous ses moyens que quand vous êtes là.

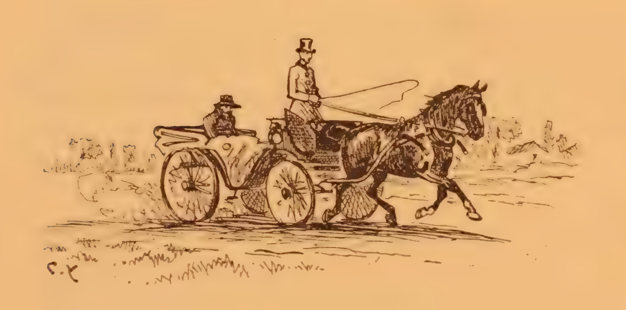
Venez, il y a un train à quatre heures, qui vous amènera pour dîner demain. On vous attend.

Envoyer ce qu'on possède de plus éclatant en fait d'équipage : demi-daumont, si possible.

LE PIÉGE A LOUP.

Il ne doit être tendu que dans les endroits tout à fait écartés, et quand on connaît bien le passage de l'animal. (*Guide du chasseur*.)

Castelkrevan.



M. V. de Veuxseulles,
Paris.

Mon cher, nous sommes seuls à présent; nous n'avons plus que madame V... et sa fille.

Je crois que le moment est venu de te déclarer.

Tu sais tout : les avantages et les inconvénients de cette alliance; réfléchis et décide-toi.

Ou mieux encore, ne réfléchis pas et décide-toi.

Envoyer la victoria, avec bouillotte et énormément de couvertures.

CHASSE A L'APPAT.

On a soin, avant de se mettre à l'affût, d'appâter avec la nourriture dont l'oiseau qu'on veut chasser est le plus friand. Le marc de raisin est excellent pour la grive. (*L'Art du piégeur*.)

Monsieur René Grandgillet, — au Café Anglais, cabinet.....

Castelkrevan, 3 novembre.

Mon gros René, j'adresse ma lettre ici, parce que tu vas là plus régulièrement que chez toi quand tu passes à Paris.

Sais-tu que tu nous as fortement négligés depuis la mort de l'oncle Abel? Je comprends qu'on ne tienne pas à séjourner dans une maison triste.



Mais notre deuil touche à sa fin, et une chose que tu ignores peut-être, c'est que le pauvre oncle avait une cave dont on dit le plus grand bien, et qui est nôtre à présent. Tu serais bien gentil de venir nous en dire ton avis, qui est décisif. A toi.

Envoyer la voiture la mieux suspendue qu'on possède : le huit-ressorts de madame au besoin.

CHASSE A LA PIPÉE.

En pipant, c'est-à-dire en imitant le cri de la chouette, on attire ses ennemis ordinaires, le geai, la pie, etc., etc. (*Manuel du chasseur.*)

Monsieur Ferdinand Razafroyth. — Paris.

Mon cher ami, nous appelons au secours.

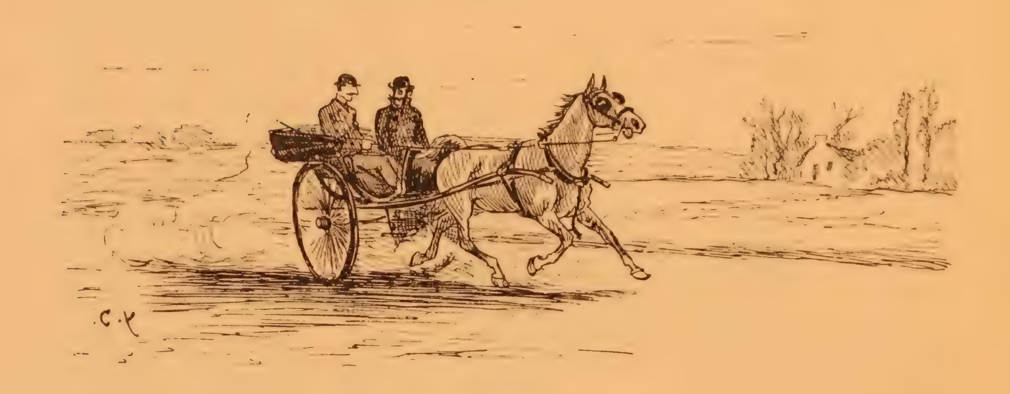
Ce sempiternel poseur de Sangghene est toujours ici, où tu l'as laissé à ta dernière apparition.

Impossible de le faire déguerpir, quoique nous soyons plusieurs conjurés dans ce but.

Il se pavane, cause, rit, joue et chasse comme s'il ne s'apercevait de rien. Toi seul trouveras le moyen de le mettre en fuite.

Accours donc, et plus tôt que plus tard.

Aller le chercher soi-même en buggy, afin de combiner dans le tête-à-tête la marche à suivre.



CHASSE A L'APPAT.

A Monsieur E. Leijiac, à Quimper.

Mon cher poëte, madame Valmont, dont tu admires le talent, a lu les vers que tu as dédiés à ma femme.

Elle tient à te voir.

Apporte tes manuscrits.

Elle veut que tu les lui lises.

Nos oreilles s'impatientent. Viens! viens! viens!...

N. B. — Madame Valmont a quatre-vingt-seize ans et est sourde des deux oreilles.

Envoyer le garçon de ferme avec une carriole. Rien n'est lourd comme un manuscrit.

CHASSE AUX MOUVANTS.

On nomme mouvants des oiseaux attachés de diverses manières à l'endroit où l'on veut en attirer d'autres. (*Guide du chasseur.*)

Monsieur le vidame de Frothennage.

Très-cher valseur, il n'y a pas de vrais cotillons sans vous.



Une foule d'accessoires sont préparés, et ma femme me charge de vous dire que toutes ces dames vous attendent.

(Suit l'énumération des susdites, qui sont réellement invitées, mais dont aucune n'est encore arrivée à Castelkrevan.)

Envoyer n'importe quoi, pourvu que ce soit hermétiquement clos, le vidame ayant une peur atroce de tout ce qui ressemble à un refroidissement.

CHASSE A L'APPEAU.

L'appeau est un instrument au moyen duquel on imite, soit le cri de l'oiseau que l'on veut prendre, soit un autre susceptible de l'attirer également. (*Manuel de l'oiseleur.*)



Monsieur le baron de Rhéack.

MON CHER DÉPUTÉ,

Venez donc, mais vite.

Nous avons, lundi prochain, un Comice agricole, et quoique nous soyons ici beaucoup qui pensons comme vous, nous n'avons ni votre autorité ni votre éloquence, et personne au château ne se sent de force

à vous suppléer. Ce n'est donc pas une invitation, mais un appel à votre patriotisme, etc., etc.

L'aller chercher soi-même en grand phaéton.

CHASSE A LA TRAPPE.

La difficulté est d'appâter de manière assez alléchante pour que le gibier y pénètre. C'est en temps de neige que ce genre de piége réussit le mieux. (*Manuel du chasseur des animaux de proie.*)



Monsieur Guzman des Hobstack,
à la légation des Pays-Bas.

Mon cher ami, c'est bien la dernière fois qu'on me prendra à parler de toi devant les femmes.

J'ai eu la bêtise de le faire devant la jolie madame de K..., qui est ici sans mari, et elle ne cesse de m'accabler de questions sur ton compte.

Est-il réellement aussi bien qu'on le dit?

Vous savez, il n'y a rien de si trompeur que ces réputations-là, et patati, et patata.

Bref, je lui ai dit qu'elle pourrait juger *de visu.*

Ai-je eu tort?

Non, n'est-ce pas?... Ton ancien complice.

Envoyer le coupé. Il est indispensable que pour la présentation, il apparaisse immaculé, sans l'ombre de poussière, en possession de tous ses avantages plastiques.

CHASSE AU LEURRE.

On appelle leurre l'animal postiche dont le chasseur se couvre pour approcher du gibier. (*Guide pratique du chasseur.*)



M. Eugène Duprism,
avenue de Villiers,
Paris.

Cher Monsieur, je crois que je tiens votre modèle pour votre tableau.

C'est un type d'une pureté rare et d'une régularité extraordinaire par ces temps de croisements invraisemblables.

Venez la voir et la peindre.

L'aile nord de Castelkrevan vous donnera du jour à discrétion et sans reflets. Nous comptons sur vous.

N. B. — Ladite demoiselle a vingt-neuf ans, cent sept mille francs et pas d'espérances.

Envoyer le char à bancs, pour rapporter du même coup le maître et son outillage.

CHASSE AUX MOUVANTS.

On peut attacher le mouvant à l'aide d'un corset fait avec une peau de gant très-souple qui laisse ses ailes libres. (*Art du piégeur,* Collection Roger.)

Monsieur le comte Olivier de C...

Si vous êtes toujours, mon cher Olivier, le même amateur de beautés hautes en corsage, arrivez ici par le premier train.

Nous avons parlé de vous devant madame de K..., qui tient absolument à ce que vous lui soyez présenté.

Ne tardez pas, elle en maigrirait.

A vous. Roger.

P. S. — Elle a l'habitude de se décolleter en carré.

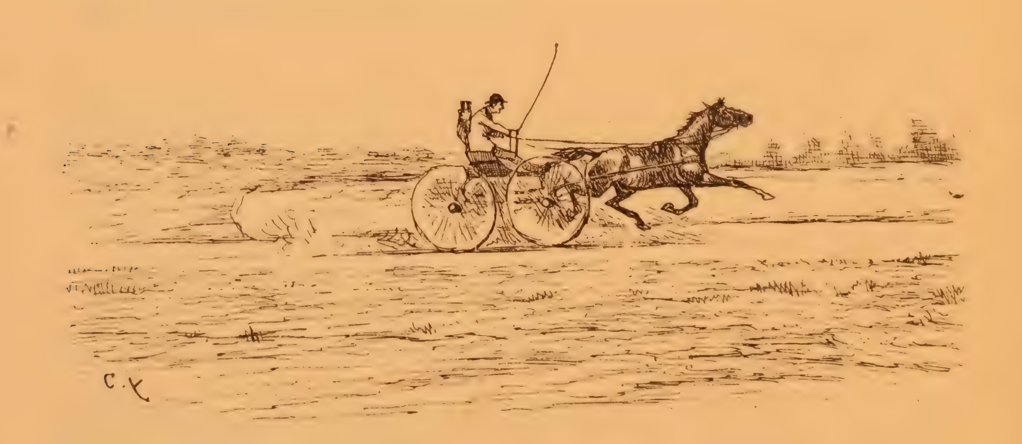
CHASSE A L'APPAT.

Monsieur G. de Toospour. Le Havre. Par dépêche.

Castelkrevan.

Dear, es-tu toujours passionné pour le lawn-tennis? Sir John est ici. Gaston prétend plus fort que toi. Viens leur z'y prouver le contraire.

Lui envoyer l'araignée et la trotteuse américaine pour le distraire pendant le trajet.



CHASSE A L'APPELANT.

On nomme appelant tout oiseau captif que l'on place de manière à appeler par son chant ou ses cris les autres oiseaux dans les piéges qu'on leur a tendus. (*Manuel du tendeur.*)

Castelkrevan, 3 novembre.

Mon bon Toto, voilà quinze jours que je suis ici, où je ne devais te précéder que de vingt-quatre heures.

Tu y es plus intime que moi, et je suis embarrassé de mon personnage.

Viens vite! c'est le seul moyen honorable d'y prolonger mon séjour, et il faut qu'il se prolonge.

Elle le veut.

A toi et à charge de revanche.

Ton archidévoué,

Ernest.

Demander au maître de la maison la permission de l'aller chercher vous-même avec le dog-car.



A Monsieur Anatole du Buisson, à Corneville, Somme.



...Les chasses sont reprises et marchent à merveille.

On prendrait toute la meute d'un coup d'épervier.

Pas un défaut, pas même un balancer.

Je vous ai gardé Soulouque et Malvina, sur le dos desquels vous avez déjà galopé l'an passé.

N. B. — Soulouque est boiteux depuis la dernière chasse, et Malvina rue à tout défoncer aussitôt qu'on lui met, non pas la selle, mais le tapis.

Envoyer une voiture quelconque, pourvu qu'elle soit découverte et conduite par le piqueur.





CHAPITRE III

UNE CRÉMAILLÈRE AU CHATEAU.

Je ne crois pas qu'un esprit droit puisse contester la vérité que je vais émettre : à savoir, que la peine qu'on se donne en vue d'un plaisir double, quadruple, centuple au besoin la jouissance qu'on en éprouve.

Pendre une crémaillère est en soi une chose agréable, mais la pendre à une trentaine de lieues de Paris, dans un endroit où le village le plus

voisin est éloigné de plusieurs kilomètres, où la gare la plus proche est à plusieurs heures de voiture, où pour se procurer le moindre ruban de fil il faut entretenir une correspondance diplomatique avec les principaux commerçants du chef-lieu, cela se rapproche du tour de force, et c'est une joie sans pareille pour de véritables amateurs de difficultés.

Considérez en outre que les invités sont éparpillés sur un territoire considérable;

Que bon nombre d'entre eux demeurent à huit ou neuf lieues du point de rendez-vous;

Que la marquise des Étangs, dont la présence est essentielle pour la réussite de votre fête, a de vieux chevaux et des gens qui n'ont pas bougé depuis dix ans, passé six heures du soir;



Que le comte des Tilliers, dont l'absence serait remarquée par tous vos invités, et commentée pendant toute la saison par leurs connaissances les plus éloignées, chasse deux fois par semaine, et ne quitterait pas son château pour le retour du roi, ni la veille, ni le jour, ni le lendemain de l'une de cesdites chasses;

Qu'il est presque impossible d'obtenir des parents des demoiselles du Chesnay qu'elles assistent à une réunion nocturne, et que sans elles le nombre des danseuses serait trop limité, puisque, pour avoir le comte des Tilliers, la marquise des Étangs, le duc de Chars, la comtesse de Chaumont et la baronne de la Bonde, il faut de toute nécessité renoncer à inviter le monde officiel;

Qu'il est de plus indispensable de montrer aux indigènes sédentaires quelques notabilités parisiennes!

Jugez après cela de l'état de fatigue, de harassement, d'énervement d'un maître de maison qui est parvenu à vaincre toutes ces difficultés et à réunir chez lui tous les personnages marquants de son canton.

Qu'on le décore! dirais-je, si j'avais quelques chances d'être obéi.

N'en ayant aucune, je me borne à constater que peu de gens ont aussi bien mérité de porter un insigne qui les distingue des oisifs.

Huit heures.

La distance est longue de mon domicile au château qu'on inaugure. Nous nous installons en deux voitures qui se suivent pas à pas.



Il est huit heures. Le village dort profondément : notre passage réveille quelques chiens qui font vacarme.

Le cocher tourne à gauche.

Nous sommes en plaine.

Absence complète de clair de lune; mon hôte, mon seul compagnon de route, en homme prudent qui prévoit qu'il s'éloigne de son lit pour toute une nuit, prend un sérieux à-compte de sommeil.

Impossible de suppléer au manque de conversation par la contemplation du paysage. Nous roulons au milieu d'un encrier, et, n'étaient les lanternes de la voiture de ces dames, qui jettent devant nous sur la route une traînée blanche, on se prendrait volontiers pour saint Paul sur le chemin de Damas.

Tout à coup une lumière vive, puis deux, apparaissent à notre gauche. Nous approchons de la grande route, et ces phares sont les lanternes du landau du comte des Tilliers.

La route s'anime.



Nous dépassons la marquise des Étangs, et le coupé de la baronne de la Bonde nous rattrape; puis ce sont les demoiselles du Chesnay, dont les figures encapuchonnées s'illuminent tout à coup sous la lueur de nos lanternes, nous donnant ainsi à l'improviste et en rase campagne un premier aperçu de sourires jeunes montrant, au milieu de lèvres écarlate, une collection invraisemblable de dents blanches.

Le défilé me plaît, et je profite du sommeil prolongé de mon camarade de coupé pour donner au cocher l'ordre de nous laisser dépasser par les voitures qui se succèdent.

Neuf heures et demie.

Les chevaux tournent vivement à droite, et le pavé, succédant au macadam, sonne bruyamment sous les roues; nous sommes arrivés.



Au fond, la silhouette du château se dessine sur le ciel, qui s'est éclairé depuis un moment.

Sur les pelouses, à droite et à gauche de l'allée qui conduit au perron, de petites lampes, veilleuses, godets multicolores tracent le chemin à suivre.

Cette preuve de civilisation rassure et fait bonne impression après une étape faite entièrement à tâtons.

Plusieurs voitures reviennent sur leurs pas, regagnant la ferme où les écuries sont préparées.

Nous ne sommes donc pas les premiers arrivés. Tant mieux!

Dix heures.



Ce sont les grands parents qui font les honneurs à l'arrivée.

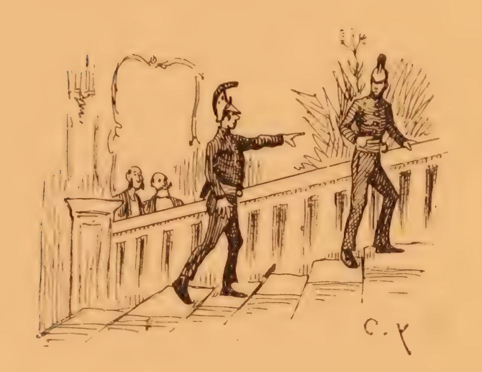
On croit à un accroc, une indisposition subite de l'un ou l'autre des nouveaux châtelains.

Il n'en est rien. Le seul danger qui nous menace est un à-propos dramatique, dans lequel figurent le maître et la maîtresse de la maison.

Dix heures et demie.

Nouvelle alerte.

Des pompiers, casque en tête, escaladent l'escalier.



Est-ce un incendie?

Heureusement non.

Mais il faut tout prévoir, et, puisqu'il y a des coulisses, il est tout naturel qu'il y ait des pompiers — et, d'ailleurs, c'est une gloire locale, puisque nous sommes dans l'Eure.

Onze heures.

On a distribué les programmes, illustrés par un Clairin du cru.

L'à-propos, dû à la plume d'un habitué de la maison, comporte trois actes et un grand nombre de tableaux, mêlés de chant, de vers, de danses et de pantomimes.



Nous en avons pour deux bonnes heures!!!

— Avez-vous déjà vu jouer ces dames?

— Non, et vous?

— Moi non plus, mais elles peuvent jouer aussi mal qu'elles voudront, il me suffit de pouvoir les regarder pour être sûr de ne pas m'ennuyer.

— Et les acteurs mâles?

— Dame! vous savez, j'aime autant Dupuis.

— Lequel?

— Les deux.

— Très-jolie, la salle.

— Certainement.

— Il paraît qu'en temps ordinaire c'est un atelier. Il y a donc quelqu'un de la maison qui fait de la peinture?

— Personne.

— C'est rare à l'heure qu'il est dans une famille nombreuse.

— Comme vous dites.

— Mais alors pourquoi une construction de cette importance?

— Ça peut toujours servir aux invités.

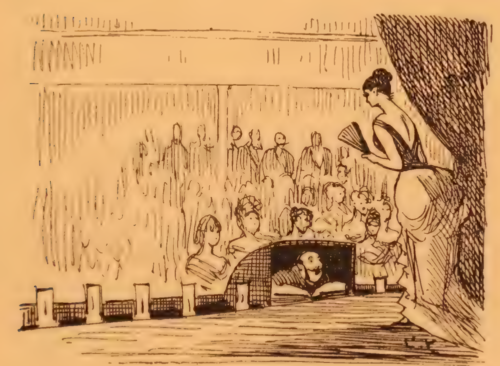
— Vous avez raison, et puis ils pourront y mettre un billard.

— Assurément, ou y étendre le linge des enfants.

Onze heures et demie.

La salle est comble.

Presque tout le monde a pu s'asseoir.



On frappe les trois coups.

Le rideau ne se lève pas.

Pourquoi?

On entend derrière la rampe des bruits confus.

C'est la voix de madame :

— Non, mon ami, jamais je n'oserai. Tout ce monde, ce costume, je ne sais plus un mot de mon rôle; faites une annonce, dites que l'un des acteurs vient d'avoir une attaque.

— Chère amie, vous n'y pensez pas (c'est la voix de monsieur, et elle est sévère) ; si vous voulez que tout le pays se moque de nous jusqu'à la vie éternelle, nous n'avons pas autre chose à faire.

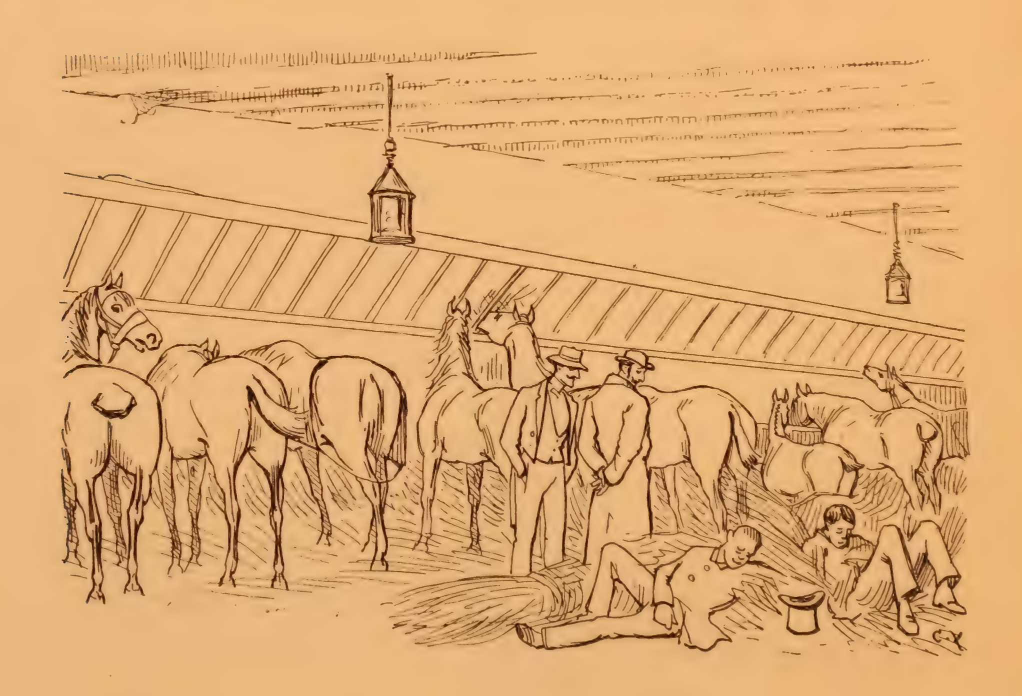
Vous n'êtes plus une enfant.

La voix se perd dans un chuchotement inarticulé... puis trois nouveaux coups. Les rideaux s'entr'ouvrent, et madame apparaît dans un costume admirablement décolleté.

Un tonnerre d'applaudissements éclate.

Minuit.

Roger et moi allons faire un tour à la ferme. Il y a là de quoi monter un escadron, de manière inégale, il est vrai; mais le nombre y est.



La taille varie entre un mètre soixante-dix et un mètre vingt; l'âge, entre deux ans et trente-quatre; mais en général le modèle est satisfaisant.

On voit qu'on a affaire à des chevaux de connaisseurs, de bourse et de prodigalité diverses, mais sachant choisir et tirant les uns et les autres le meilleur parti de leurs ressources.

Les hommes, étendus sur la paille, dorment d'un sommeil sonore qui fait envie.



Une heure.

Nous rentrons dans la salle.

On en est au ballet. Le succès s'accentue.

Excessivement gentilles, les danseuses en costume de bergers et de bergères.

On a supprimé l'élément mâle dans cette partie purement décorative.

On a bien fait.

Une heure et demie.

C'est fini pour l'art dramatique. Tout le monde applaudit et prodigue à haute voix les compliments les plus hyperboliques.



C'est ravissant, invraisemblable.

Le monde est le véritable Conservatoire.

Les plus intrépides pénètrent dans les coulisses pour aller porter à domicile le compliment qu'ils ont élaboré au cours de la représentation.

Deux heures.

Le maître de la maison apparaît dans les salons; il est harassé, et, quoiqu'il ait enlevé la perruque et les favoris du premier rôle, on a peine à le reconnaître; on se l'arrache.



— Quel mal vous avez dû vous donner, mais aussi comme c'est réussi!

— Mille fois trop bon; mais ayant fait tout ce qu'on peut, on fait ce qu'on doit.

Trois heures, quatre heures, cinq heures.

On tourne, tourne, tourne; on cotillonne; la jeunesse s'entend; les gens graves tentent de quart d'heure en quart d'heure une motion en faveur du souper.



Démarche inutile; il y a là quelques enragées habituées à se contenter des sauteries diurnes, et qui ne sont pas disposées à lâcher pied.

Mêmes heures.

Ici l'on dort. — Ce sont les parents résignés qui ont métamorphosé la pièce en dortoir.



Les organisateurs de la fête, l'auteur du drame, le beau-père du châtelain, qui ont veillé aux répétitions, monté le théâtre, décoré la salle, gagnés par l'exemple, se sont joints aux premiers et ronflent sur leurs lauriers.

Six heures.

On soupe! enfin! disent les ancêtres. Déjà! disent les générations nouvelles.



Cependant, une fois installé, chacun consomme consciencieusement.

Le champagne est frappé à point; il aplatit définitivement les sanguins et surexcite à nouveau les nerveux.

Ces derniers divaguent et déclarent qu'ils ne sont absolument pas fatigués; ils veulent chasser, monter à cheval, faire des armes; on les abandonne, et l'on grimpe en voiture.

Les routes sont bonnes, les ressorts moelleux, et chacun se réveille à sa porte, en plein soleil.





CHAPITRE IV

DU MAIL-COACH ET DE LA MANIÈRE DE S'EN SERVIR.

Quand par ruse, violence ou séduction, un châtelain est parvenu à imposer à des amis les rigueurs de l'hospitalité campagnarde, le moins qu'il leur doive est de leur procurer le moyen de tuer le temps, de diminuer la durée des jours caniculaires où le soleil, pareil aux viveurs néophytes, ne se cache tout juste que ce qu'il faut pour n'avoir pas l'air de découcher.

Le meilleur remède au calme des champs est d'y porter le mouvement.

A la campagne, il ne suffit pas d'avoir des chevaux; il en faut trop, pour soi d'abord, pour ses invités ensuite; — il ne faut jamais qu'une tentative d'évasion soit empêchée par ce motif que tous les chevaux ont été ou attelés ou montés, et les amphitryons doivent comprendre qu'ils n'ont pas le droit d'isoler les gens dans des prisons dont les murs sont remplacés par des déserts dont l'étendue se chiffre par kilomètres, sans leur fournir en même temps les moyens de les franchir.

L'obligation pour tout inviteur champêtre de posséder un nombre exagéré de chevaux admise, il est facile de démontrer que rien ne lui est plus aisé que d'organiser un repas sur l'herbe.

Dix ou douze chevaux peuvent amplement faire la besogne.

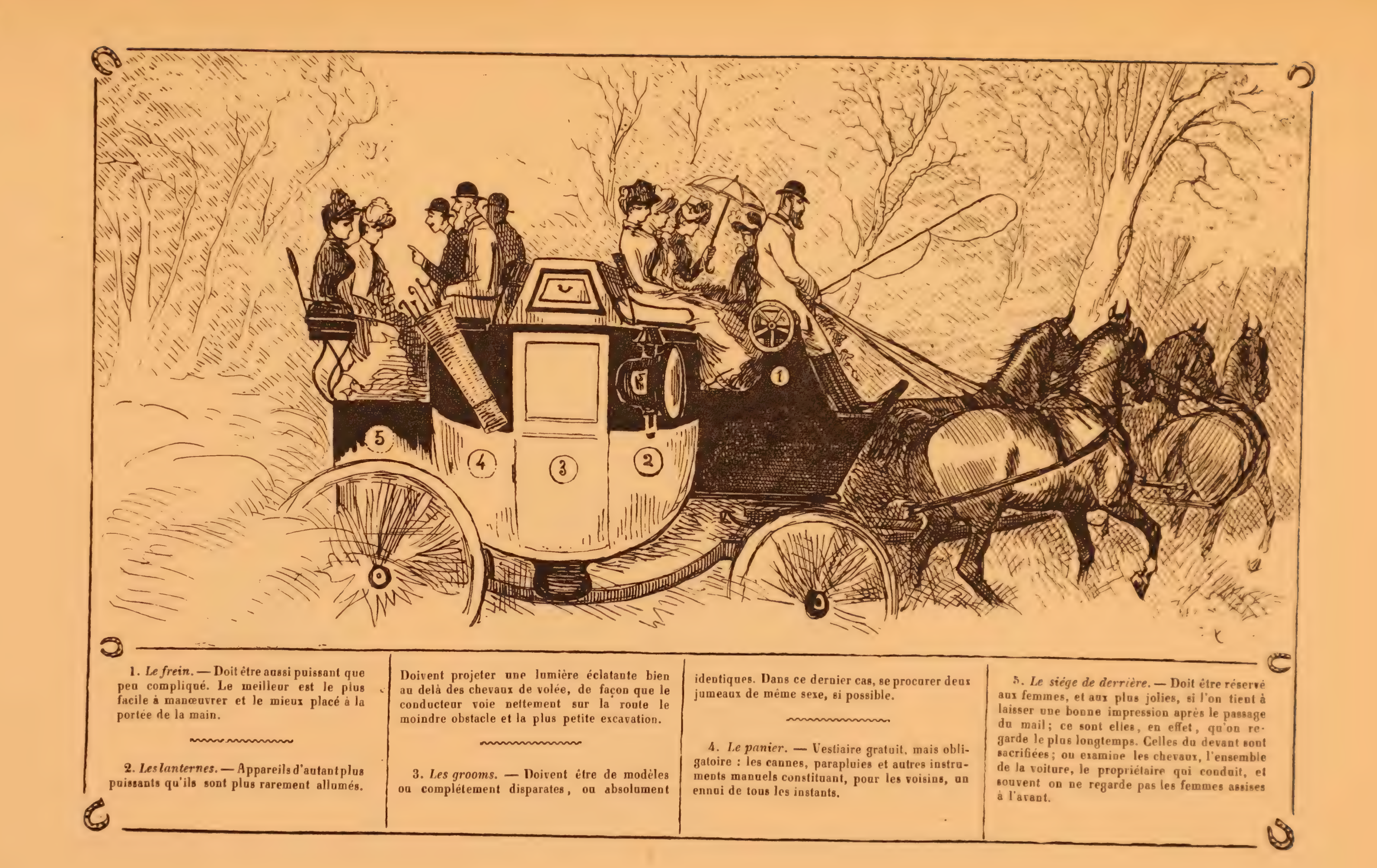


Deux mail-coach, dont un aménagé de façon qu'on y puisse faire la cuisine, car rien d'insupportable comme les repas dont le menu se compose exclusivement d'aliments froids, doivent suffire au transport des convives.



Les chevaux de timon. — Appelés à traîner et à retenir la voiture dans les passages difficiles, doivent avoir plus de poids et de force. Pour l'aspect de l'équipage dans son ensemble, cette différence de volume entre les deux paires de chevaux est également nécessaire ; les premiers doivent donner au spectateur l'idée de légèreté qui convient à une voiture de luxe, et faire concevoir la vivacité d'allures, la liberté d'évolutions qu'elle doit avoir ; il faut que les seconds montrent la puissance et la résistance que nécessite un véhicule pesant, destiné à faire de la route.

Les chevaux de volée. — Doivent être plus légers que les chevaux de timon ; très-droits, très-perçants, sans cependant être trop chauds. Comme ce sont eux qui donnent la direction à l'ensemble, il est indispensable qu'on puisse les déplacer sans effort. Un cheval qui tire avec excès devient aussi gênant qu'un cheval froid qu'il faut éternellement pousser du fouet, et tous deux doivent être inexorablement réformés.



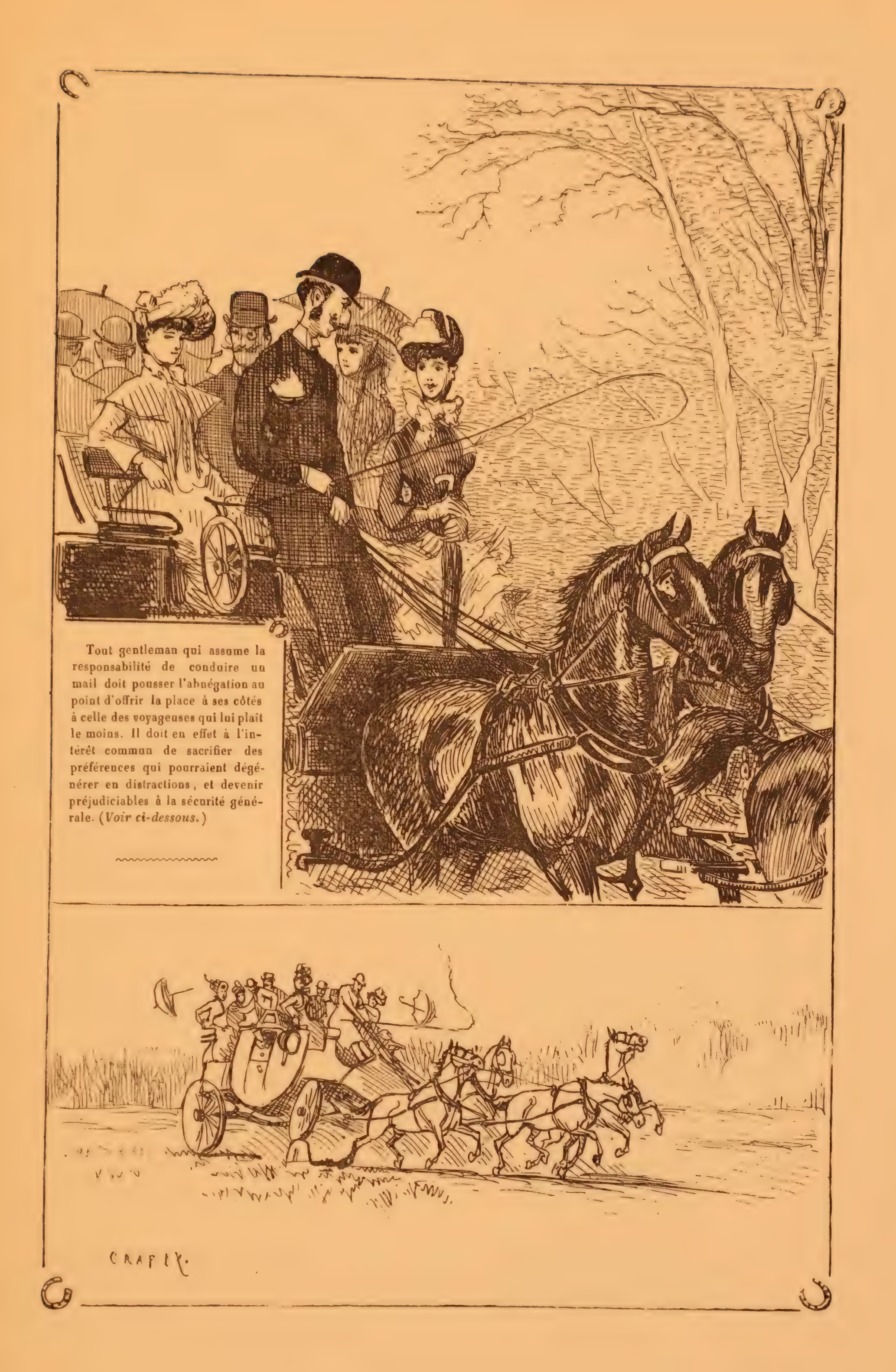
1. *Le frein.* — Doit être aussi puissant que peu compliqué. Le meilleur est le plus facile à manœuvrer et le mieux placé à la portée de la main.

2. *Les lanternes.* — Appareils d'autant plus puissants qu'ils sont plus rarement allumés. Doivent projeter une lumière éclatante bien au delà des chevaux de volée, de façon que le conducteur voie nettement sur la route le moindre obstacle et la plus petite excavation.

3. *Les grooms.* — Doivent être de modèles ou complètement disparates, ou absolument identiques. Dans ce dernier cas, se procurer deux jumeaux de même sexe, si possible.

4. *Le panier.* — Vestiaire gratuit, mais obligatoire : les cannes, parapluies et autres instruments manuels constituant, pour les voisins, un ennui de tous les instants.

5. *Le siége de derrière.* — Doit être réservé aux femmes, et aux plus jolies, si l'on tient à laisser une bonne impression après le passage du mail ; ce sont elles, en effet, qu'on regarde le plus longtemps. Celles du devant sont sacrifiées ; on examine les chevaux, l'ensemble de la voiture, le propriétaire qui conduit, et souvent on ne regarde pas les femmes assises à l'avant.



Tout gentleman qui assume la responsabilité de conduire un mail doit pousser l'abnégation au point d'offrir la place à ses côtés à celle des voyageuses qui lui plait le moins. Il doit en effet à l'intérêt commun de sacrifier des préférences qui pourraient dégénérer en distractions, et devenir préjudiciables à la sécurité générale. (*Voir ci-dessous.*)

Il faut, en effet, limiter le nombre de ceux-ci et éliminer impitoyablement tous les hôtes chargés d'années, envahis par l'embonpoint, atteints d'une infirmité quelconque.



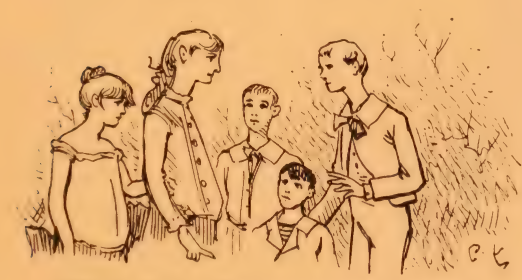
Invités à exclure sévèrement en cas de partie de campagne.

La maîtresse de la maison a des devoirs qui ne lui permettent pas de prendre part à une excursion qui peut se prolonger ; — c'est à elle qu'incombe le soin d'occuper les grands parents exclus du droit d'agapes, dont la condition *sine qua non* est d'être célébrées assis par terre.

La conservation de santés aussi chères exige ce sacrifice.

Supposez pour un instant que cette règle inviolable soit oubliée; quelle perspective de lumbagos, de douleurs sciatiques, d'affections de toutes ces respectables bronches, de tous ces vénérables larynx!

RÈGLEMENT. — ARTICLE PREMIER. — Seront inexorablement exclus de ces fêtes tous célibataires ayant dépassé trente-cinq ans.



Invités à laisser à la maison en cas de partie de campagne, pique-nique, etc.

Les hommes mariés qui fourniront la preuve qu'ils n'avaient pas trente ans quand ils ont renoncé à leur liberté, pourront, à titre de dédommagement, être tolérés jusqu'à l'âge de quarante ans.

Toute demoiselle ou dame ayant atteint ou paraissant avoir atteint sa vingt-sixième année ne sera admise qu'à l'intérieur des mails, dont les volets seront constamment tenus fermés.

Art. 2. — Sont considérés comme enfants, et à ce titre laissés à la maison, tous personnages des deux sexes n'ayant pas été émancipés par le mariage.

Art. 3. — Le seul vin autorisé est du champagne frappé. Le minimum obligatoire est fixé à deux bouteilles par personne.

Art. 4. — La recherche de la responsabilité des accidents de toute nature qui pourraient survenir au retour est absolument interdite.

Art. 5. — Les frais de procès-verbaux et amendes encourues pour dégradations des différents biens de la terre, seront supportés en commun par l'ensemble des sociétaires.

Art. 6. — La politesse exquise ordinairement exigée des sociétaires mâles devra être remplacée, pour la circonstance, par la galanterie la plus raffinée.

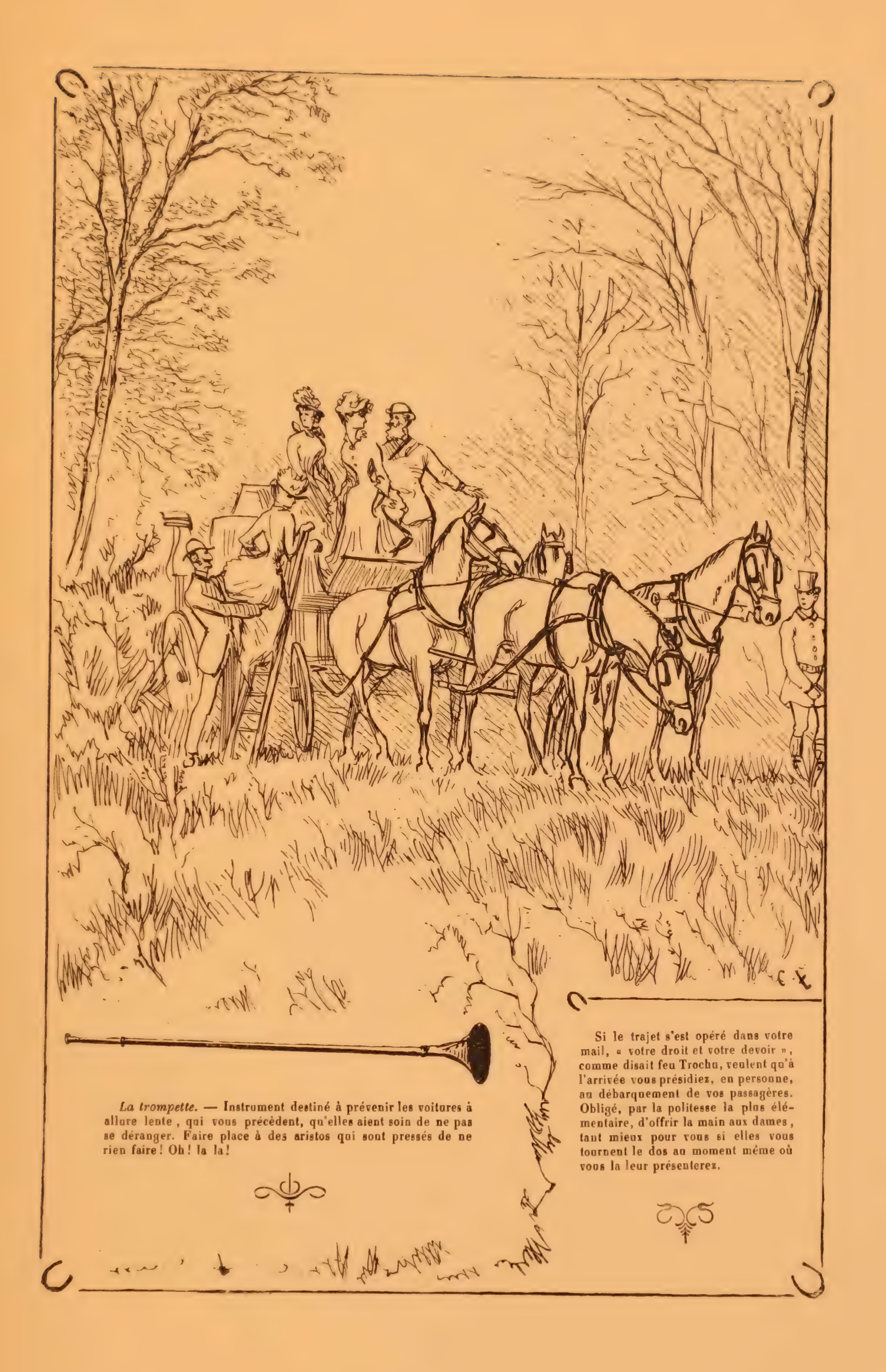


Ne jamais attacher de chevaux dans le voisinage du service.

Art. 7. — Tout symptôme de jalousie individuelle sera sévèrement réprimé par la masse des sociétaires.

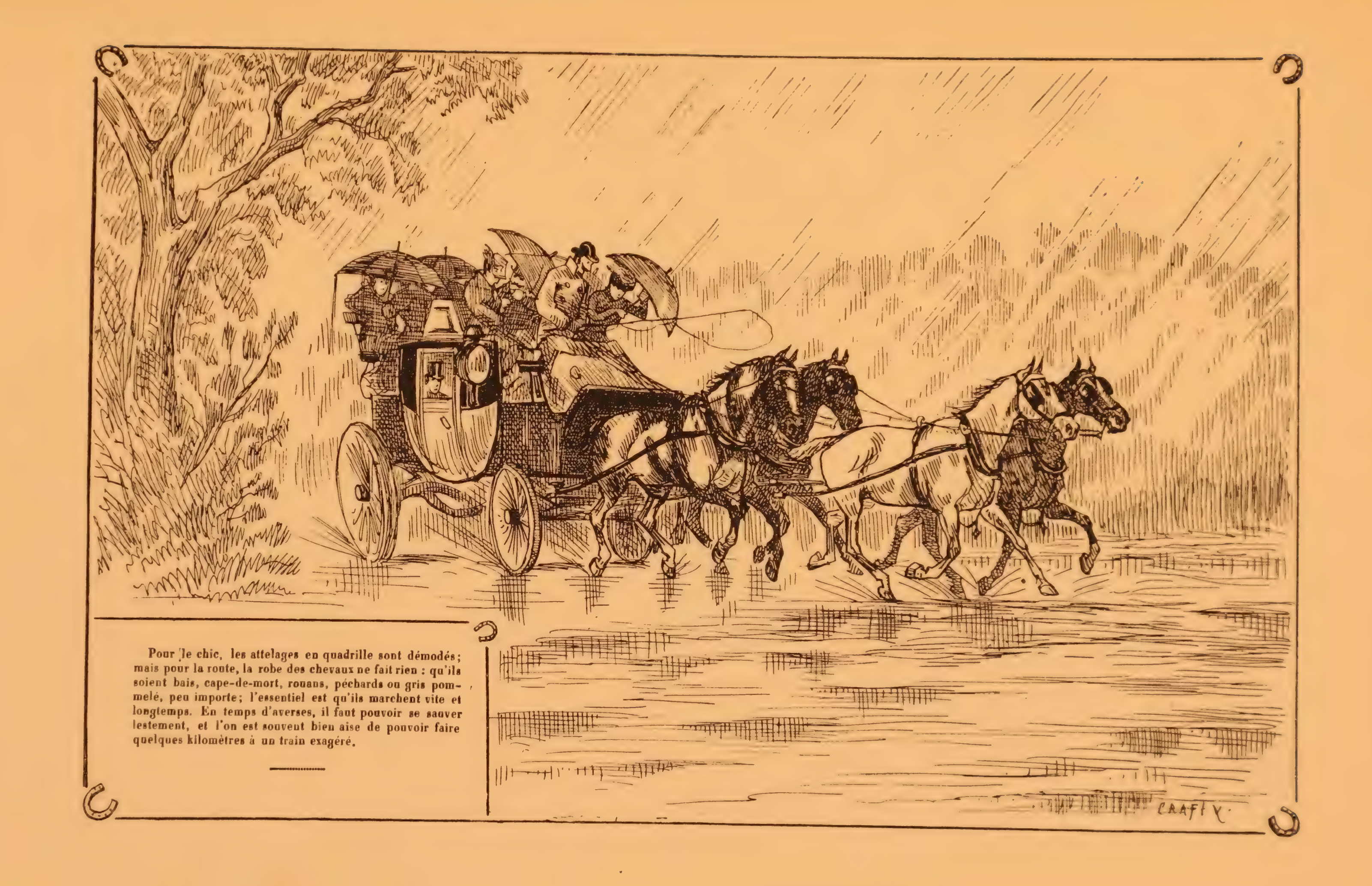
Art. 8. — Le présent règlement ne devant, sous aucun prétexte, être imprimé, aucun exemplaire n'en sera délivré aux sociétaires.

Avec un code analogue au projet qui précède, on peut arriver à débourgeoiser le classique déjeuner sur l'herbe, la pire des corvées si tous les membres de la famille y sont tolérés.

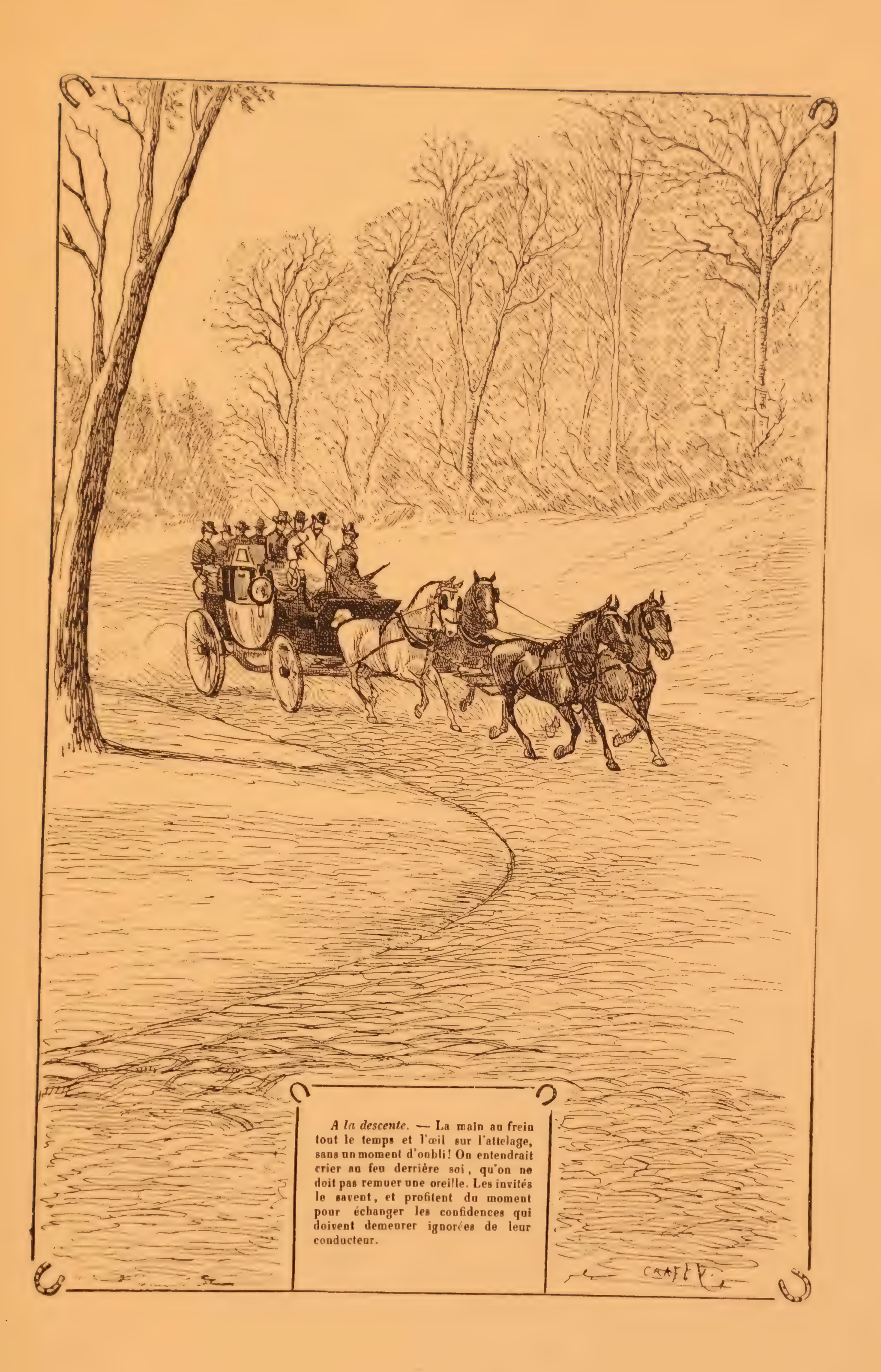


La trompette. — Instrument destiné à prévenir les voitures à allure lente, qui vous précèdent, qu'elles aient soin de ne pas se déranger. Faire place à des aristos qui sont pressés de ne rien faire! Oh! la la!

Si le trajet s'est opéré dans votre mail, « votre droit et votre devoir », comme disait feu Trochu, veulent qu'à l'arrivée vous présidiez, en personne, au débarquement de vos passagères. Obligé, par la politesse la plus élémentaire, d'offrir la main aux dames, tant mieux pour vous si elles vous tournent le dos au moment même où vous la leur présenterez.



Pour le chic, les attelages en quadrille sont démodés; mais pour la route, la robe des chevaux ne fait rien : qu'ils soient bais, cape-de-mort, rouans, péchards ou gris pommelé, peu importe; l'essentiel est qu'ils marchent vite et longtemps. En temps d'averses, il faut pouvoir se sauver lestement, et l'on est souvent bien aise de pouvoir faire quelques kilomètres à un train exagéré.



A la descente. — La main au frein tout le temps et l'œil sur l'attelage, sans un moment d'oubli ! On entendrait crier au feu derrière soi, qu'on ne doit pas remuer une oreille. Les invités le savent, et profitent du moment pour échanger les confidences qui doivent demeurer ignorées de leur conducteur.

La réunion de tous les âges fait un merveilleux effet dans les tableaux académiques, j'en conviens volontiers ; mais rien d'absurde dans la vie journalière comme d'accoupler les vieux aux jeunes, et les éphèbes aux adultes.

Les vétérans, à quelque armée qu'ils aient appartenu, fût-ce celle du plaisir, ont droit aux égards et au repos, rien de plus ; quant aux tout jeunes, c'est à eux d'organiser leurs plaisirs comme ils l'entendent !

La distribution des places à bord des mails est également de la dernière importance.



La conduite du premier appartient de droit à l'amphitryon qui doit diriger la promenade ; à son côté, une vieille connaissance à lui, plutôt taciturne que bavarde ;

Car il a besoin de tous ses moyens pour la direction de son attelage.

Sur la première banquette, rien que des femmes,



Et sur la seconde, le plus de célibataires possible, qui, s'ils connaissent leur devoir, empêcheront leurs voisines de lier conversation avec le directeur de l'équipage, — la bonne apparence de l'attelage en dépend.



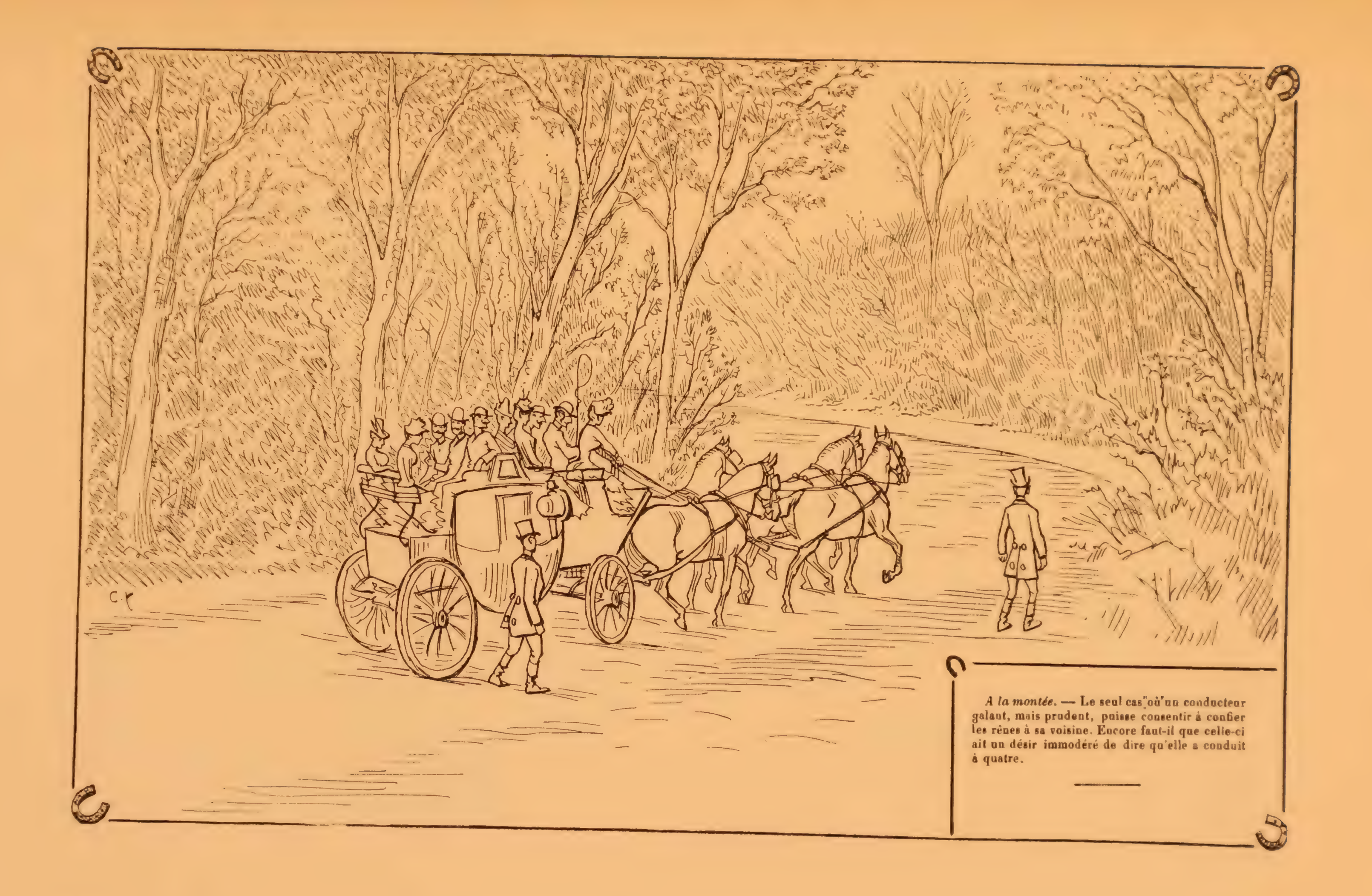
Sur le second mail, même distribution que sur le premier, avec cette différence que, si aucun des invités ne possède un nombre suffisant de leçons de guides, l'un d'eux prendra place à côté du coachman.



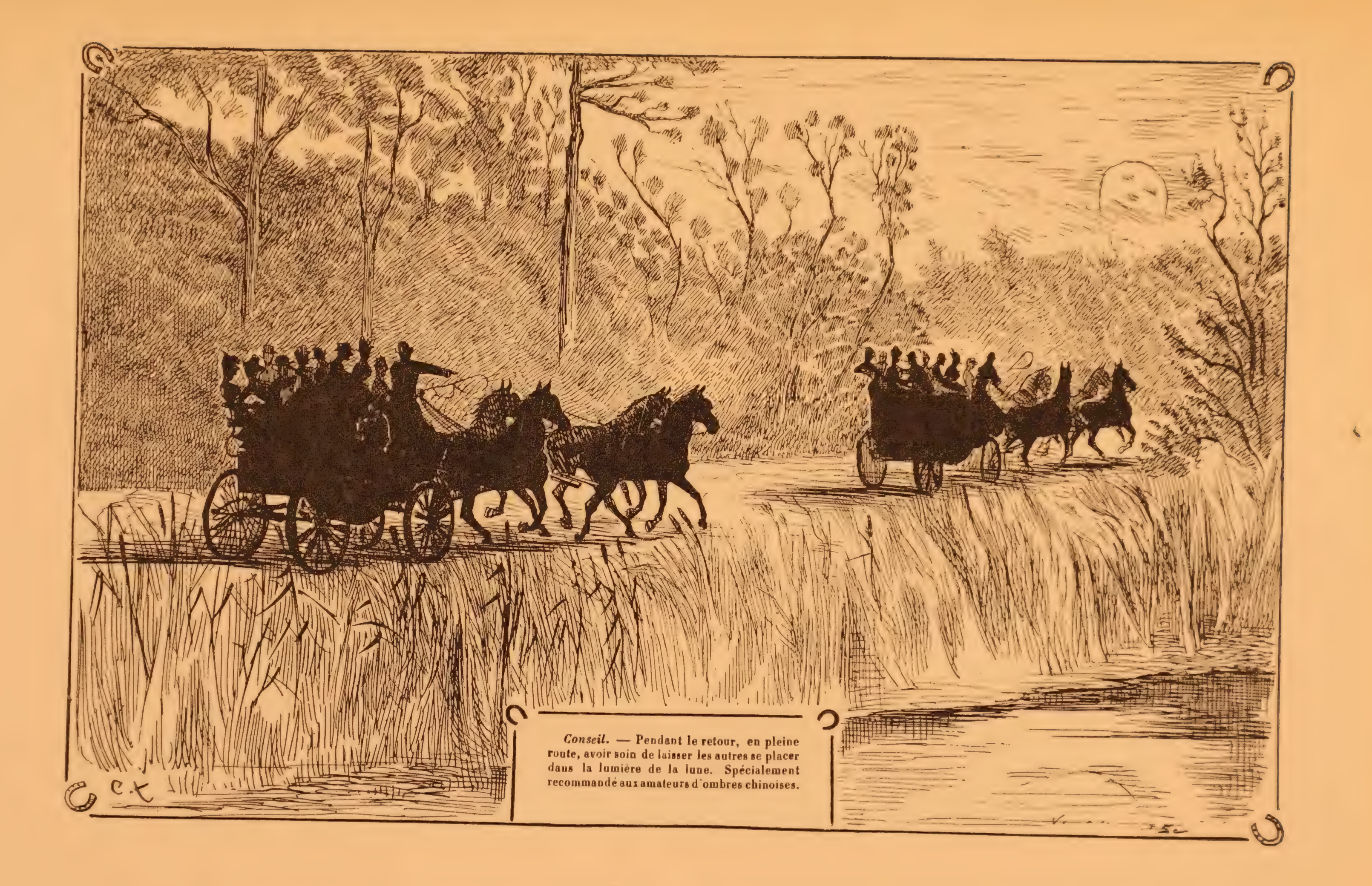
En outre, il est indispensable que l'intérieur de la caisse soit aménagé en cuisine, et renferme un fourneau qui permette d'avoir des aliments chauds.

Pour les détails de l'installation, c'est affaire au carrossier !

Mais un maître de maison soucieux de l'estomac de ses hôtes ne doit pas reculer devant la dépense d'un semblable aménagement !



A la montée. — Le seul cas où un conducteur galant, mais prudent, puisse consentir à confier les rênes à sa voisine. Encore faut-il que celle-ci ait un désir immodéré de dire qu'elle a conduit à quatre.



Conseil. — Pendant le retour, en pleine route, avoir soin de laisser les autres se placer dans la lumière de la lune. Spécialement recommandé aux amateurs d'ombres chinoises.



Déballage général. — On est arrivé ; il ne s'agit plus que de descendre et de réintégrer le domicile respectif. L'automedon abandonne ses rênes avec les gestes d'un roi qui abdique, hommes et femmes flagellent sur leurs jambes engourdies et roidies par le froid de la nuit. Les nez sont rouges, les collets relevés ; c'est le moment d'aller dire un mot aux boissons chaudes que l'amphitryon prévoyant a fait préparer.

En terminant, quelques conseils sur l'attelage des mails appelés à concourir à ces fêtes, qui doivent se renouveler le plus fréquemment possible :

Le mail doit être très-haut de caisse, très-élevé, et très-suspendu sur les ressorts.

Il faut qu'il ait un ballant suffisant pour donner aux patients un sentiment voisin du mal de mer.



C'est pénible, mais infiniment plus chic, en ce sens que les gens en proie au malaise ainsi obtenu prennent inconsciemment un air digne et dédaigneux, qu'ils n'auraient peut-être pas si le véhicule les balançait moins.

Le chic veut également qu'un mail soit de couleur sombre ; mais, pour la campagne, la caisse et le train peuvent être peints en couleurs voyantes, à la condition qu'elles soient très-vives et très-tranchées, — la caisse jaune, par exemple, et le train vermillon.

Les chevaux, qui pour Paris doivent être rigoureusement appairés, peuvent être, à la campagne, de robes différentes.



Il faut seulement qu'ils soient de même train, et que ce train soit rapide.

Les harnais doivent être simples, sans armoiries, sans accumulation de boucles.

Le mail n'est pas une voiture d'apparat, mais bien un moyen de transport plus ou moins confortable.

Il doit être attelé à l'anglaise, et non comme une voiture de gala conduite à grandes guides.

C'est un vrai contre-sens que de faire passer les rênes des chevaux de volée dans des anneaux placés au-dessus de la tête des chevaux de timon, —

ce qui ne se fait plus aujourd'hui que pour les chevaux de corbillard, les cortéges royaux étant devenus excessivement rares.

Le « reculement » n'a pas plus de raison d'être, maintenant que l'usage du frein est devenu général.

Dans l'intérêt de l'aspect général, avoir le plus grand nombre de femmes possible, de façon à dissimuler, autant que faire se peut, les hommes.



Une femme assise peut être charmante à regarder ;

Un homme, pour être passable, a besoin d'agir, d'être à cheval et de bien monter ;

Sans quoi, il vaut mieux le dissimuler et se servir de ses vêtements sombres comme repoussoir aux toilettes féminines.

Les ombrelles rouges, chargées de fleurs, d'oiseaux ou de fouillis de den-

telles, font d'autant meilleur effet qu'elles cachent toujours quelques morceaux d'hommes et dissimulent leurs tuyaux de poêle.

En un mot, composer un mail comme un tableau,

Et, si l'on est dans l'obligation d'inviter quelques personnes insuffisamment décoratives,

Avoir soin de les masquer par de jolies femmes, savamment mises au premier plan.





CHAPITRE V

UNE COURSE D'AMATEURS.

Toute la semaine s'est passée en préparatifs.

Monsieur, dehors, traçant la piste, plaçant les obstacles, entouré de terrassiers, de maçons, de bûcherons, de tout ce qui, dans le village, sait manier une pioche, une truelle ou une cognée.

Il a fait confectionner des haies, des barrières fixes, un mur, creuser des douves, élever une banquette irlandaise, rectifier les bords de sa rivière, planter des drapeaux sur toute la ligne droite de la piste.

Il est éreinté, mais joyeux.

Tout est prêt, et, comme c'est lui qui fournit les prix et ne compte pas les disputer à ses invités, il n'a pas besoin de son élasticité habituelle.



A l'intérieur, Madame n'a pas déployé une moindre activité.

Tout son temps s'est dépensé en conférences multipliées avec le cuisinier, la femme de charge, la lingère, tout le personnel, en un mot, auquel il a fallu donner les instructions les plus détaillées et les plus précises.

Enfin, chaque domestique a son service réglé et sait de quels invités il doit s'occuper.

Pour plus de sûreté, Madame a, de sa blanche main, écrit pour chacun d'eux sur une fiche spéciale un ordre du jour où tout est prévu. Quel travail! mais aussi quelle sécurité pour elle pendant le séjour de ses nombreux hôtes!

Depuis la veille, les voitures se succèdent au perron, amenant du chemin

de fer les convives éloignés. Colis vivants ensevelis dans des gâteuses invraisemblables qui empêchent de discerner les sujets, nantis de couvertures et escortés de sacs de voyage, de valises et de malles.

Tous ces objets de forme bizarre, animés ou inertes, donnent aux corridors du château un faux air d'hôtel de province un jour de comice agricole. Ces gens vont et viennent, apportant bagage, eau chaude et le reste.



Les portes s'ouvrent et se ferment, livrant passage à des figures d'invités ou d'invitées, inquiètes du sort de la valise qui renferme l'habit noir, ou du sac de bijoux qui manque à l'appel.

Le programme des courses est complexe.

Quelque chose comme un projet de fusion entre les classes dites dirigeantes et les couches nouvelles.

Il s'agit, en effet, de s'amuser aristocratiquement, tout en faisant la part du suffrage universel, notre maître à tous.

Le lot de l'élément démocratique est représenté par deux courses au trot. L'allure des gens qui montent à cheval pour faire du chemin.

Prix en numéraire.

L'une pour chevaux et juments de trois ans, nés dans le pays : celle-ci pour encourager l'élevage;

L'autre pour tous chevaux :

Celle-là pour flatter la manie de tous les électeurs qui prétendent que leur vieux cheval est le meilleur du canton.



Venus pour figurer dans la course au trot.

Dire la tenue des cavaliers est impossible.

Le harnachement des montures indescriptible.

On voit des selles de poste à croupière, des selles d'armes modèle 1822, des brides et des mors dignes de figurer au Musée d'artillerie, et des étriers comme on n'en trouve que dans les maréchaleries, suspendus à la chaîne qui met en mouvement le soufflet.



Course au trot, organisée dans le but unique de bien disposer les électeurs à l'égard du châtelain qui a offert les prix.

L'accoutrement des concurrents est à l'avenant : blouses, chapeaux mous, casquettes à pont, pantalons sans sous-pieds, redingotes antédiluviennes, gilets de tricot ; un fonds de fripier à cheval et trottant vite, très-vite même, ce qui donne à toutes ces défroques les aspects les plus inattendus.

De la route départementale n° 20, où a eu lieu ce premier acte, la foule rentre dans le parc.



C'est le moment où de spectateurs nous allons passer au rôle d'acteurs.

Les chevaux des voisins, qui doivent figurer dans la seconde partie du programme, sont arrivés emmitouflés dans leurs couvertures, les jambes garnies de flanelle ; graves et dignes comme des huissiers précédant la cour.

Les coureurs non hospitalisés arrivent à leur tour en voitures découvertes, capés et en casaques sous les lourds pardessus, conduisant eux-mêmes, comme il convient à de véritables amateurs de sport.

Pendant ce temps, les sportsmen domiciliés au château procèdent à leur toilette dans la pièce qui leur sert de vestiaire.

C'est là que se trouve, préparée à tout événement, la petite pharmacie destinée aux avariés : bandes pour compresses, et perchlorure de fer en cas d'hémorrhagies persistantes.

On a beau faire, ce spectacle fait impression.



La cloche a annoncé la sortie des chevaux :

Les indigènes qui n'ont, de leur vie, jamais vu ni toque ni casaque, paraissent stupéfiés par la tenue des coureurs, qu'ils regardent de tous leurs yeux.



Les loustics déclarent qu'ils n'ont jamais vu pareils *porrichinelles*.

On sonne au départ; les chevaux prennent leur *canter* et vont se placer à la distance en franchissant à contre-sens la dernière haie du parcours.



Le gros X..., qui fait les fonctions de starter, ne résiste pas à la tentation de renouveler les exploits de sa jeunesse, et fait passer l'obstacle à sa double ponette; cette masse imposante s'enlève et retombe de l'autre côté avec une légèreté que son volume ne permettait pas de prévoir.



On part, on est parti; le jeune de G..., faisant un jeu d'enfer, emmène le peloton grand train devant la façade du château, dont les fenêtres, garnies à triple rang, tiennent lieu de tribune officielle.

Il garde la tête jusqu'à la banquette irlandaise, trop étroite pour être abordée à cette vitesse, où il panache heureusement sans douleur.



Nous arrivons à la rivière, qui, elle, doit être prise crânement.

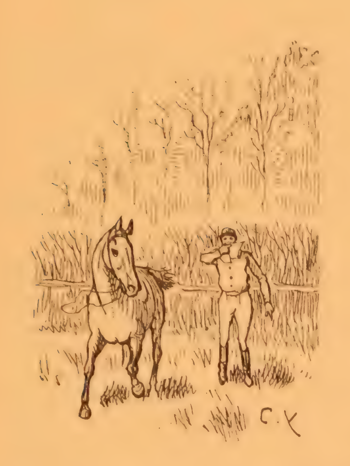


C'est le tour de René d'y prendre un bain de pieds, à la plus grande joie du populaire, très-étonné qu'on aime à prendre des bains en pareille saison.



Course d'amateurs. — Le starter n'est préoccupé que de savoir si, le départ une fois donné, il parviendra à arrêter son poney avant le premier obstacle.

De G..., qui est remonté et a rejoint, trouve moyen de culbuter à nouveau sur une simple haie.



Cette fois, il s'écrase le nez et se dirige vers la pharmacie.

Nous ne sommes plus que trois qui arrivons de front sur le mur, que les chevaux passent avec le respect qu'ils professent pour les obstacles fixes, sautant haut et ayant soin de ne pas cogner.

A la barrière fixe, pour la confection de laquelle notre hôte a sacrifié de bien beaux arbres, mêmes précautions de nos montures; elles savent pertinemment que rien n'est désagréable comme les coups de bâton dans les jambes, et dire qu'il y aura toujours des gens pour dire : « Bête comme un cheval! »



Repassage de la rivière, où René disparaît définitivement, son cheval n'ayant pas eu l'attention de l'attendre.

Plus d'incidents jusqu'à l'arrivée, où X..., après avoir passé le dernier obstacle, — le quatorzième, si j'ai bien compté, — nous passe sous le nez et arrive tout seul.

L'objet d'art destiné au vainqueur (un très-joli bronze, ma foi, du comte du Passage) lui est remis, séance tenante, par la maîtresse de la maison.

Toujours galant, il fait observer que les distributions de prix ne sont réellement complètes qu'autant que le triomphateur a été vigoureusement embrassé par celui ou celle qui le couronne.

La réclamation est trop juste pour qu'il n'en soit pas tenu compte.

On le pousse dans les bras de l'adjoint, qui l'étreint et le baise.





CHAPITRE VI

UN RALLYE-PAPERS.

Le mieux serait de ne jamais organiser de rallye-papers.

Et cela pour plusieurs raisons :

1° On fatigue inutilement les chevaux;

2° Les cavaliers qui y participent peuvent, s'ils tombent, se faire du mal;

3° S'ils ne tombent pas, cela ne prouve pas qu'ils sachent monter à cheval.

Si l'on voulait faire d'un rallye-papers un exercice sérieux, il faudrait que la piste fût semée de véritables obstacles, résistants, hauts et larges, et

dans ce cas il y aurait cruauté à y convier les gens avec lesquels on est en échange de politesses. Il n'est pas d'usage d'inviter ses amis à venir se casser une ou plusieurs clavicules, et la formule pour ce genre d'invitations n'est pas encore trouvée.

Au surplus, le recrutement du personnel nécessaire pour la sauterie qui termine inévitablement toutes les réunions rurales, deviendrait excessivement difficile si les danseurs avaient de trop grandes chances de détérioration.

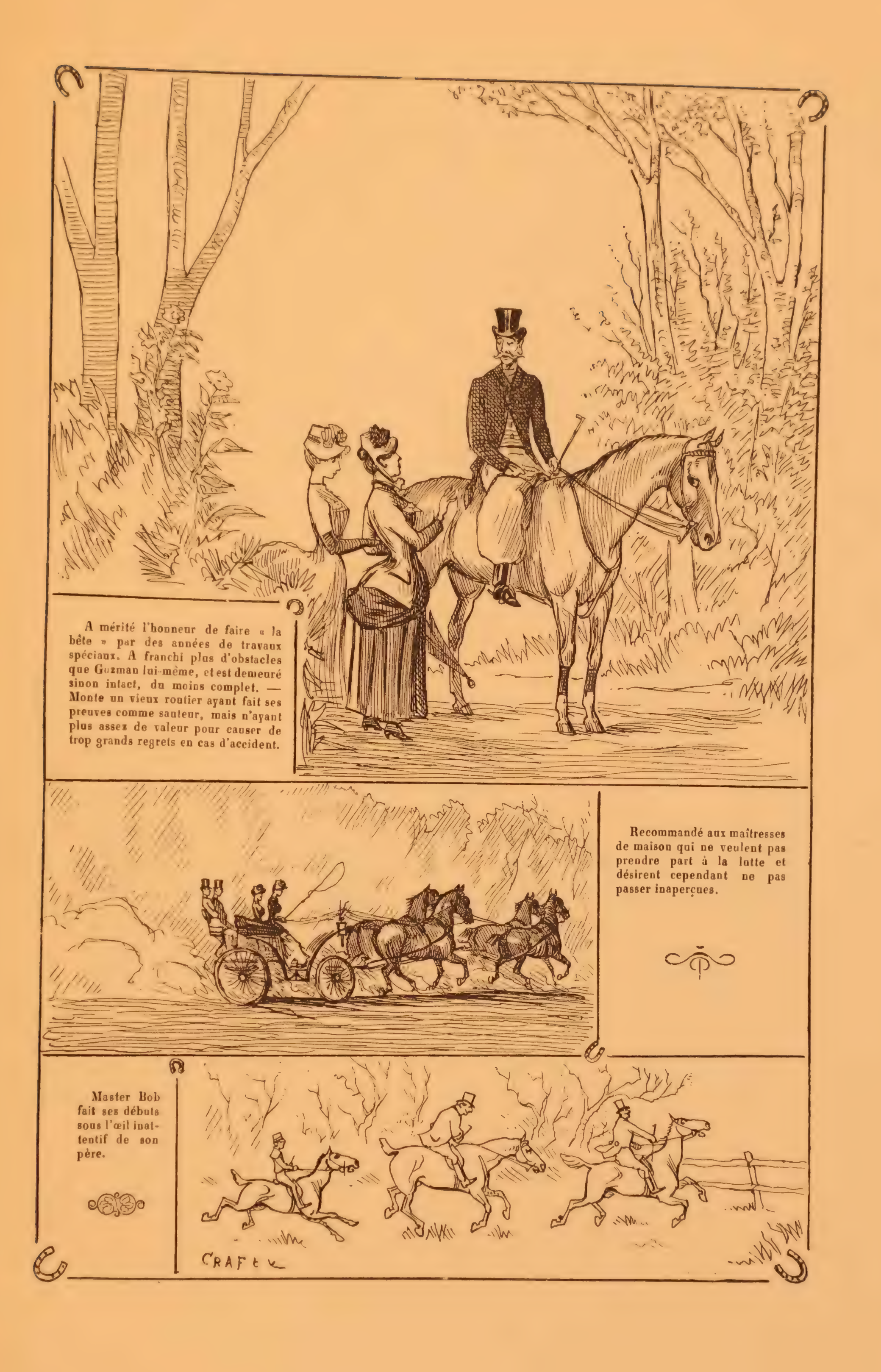
Comme, d'autre part, il importe que le spectacle offert ait un intérêt apparent, il est indispensable de donner aux obstacles les plus inoffensifs un aspect formidable.



Les boîtes en bois blanc employées au concours hippique pour simuler des murs, peuvent être utilement employées dans les rallye-papers.

Cependant, des papiers peints sur lesquels seraient habilement reproduits des obstacles, tels que barrières fixes, claies, bull-finsh, etc., etc., paraissent devoir être employés de préférence.

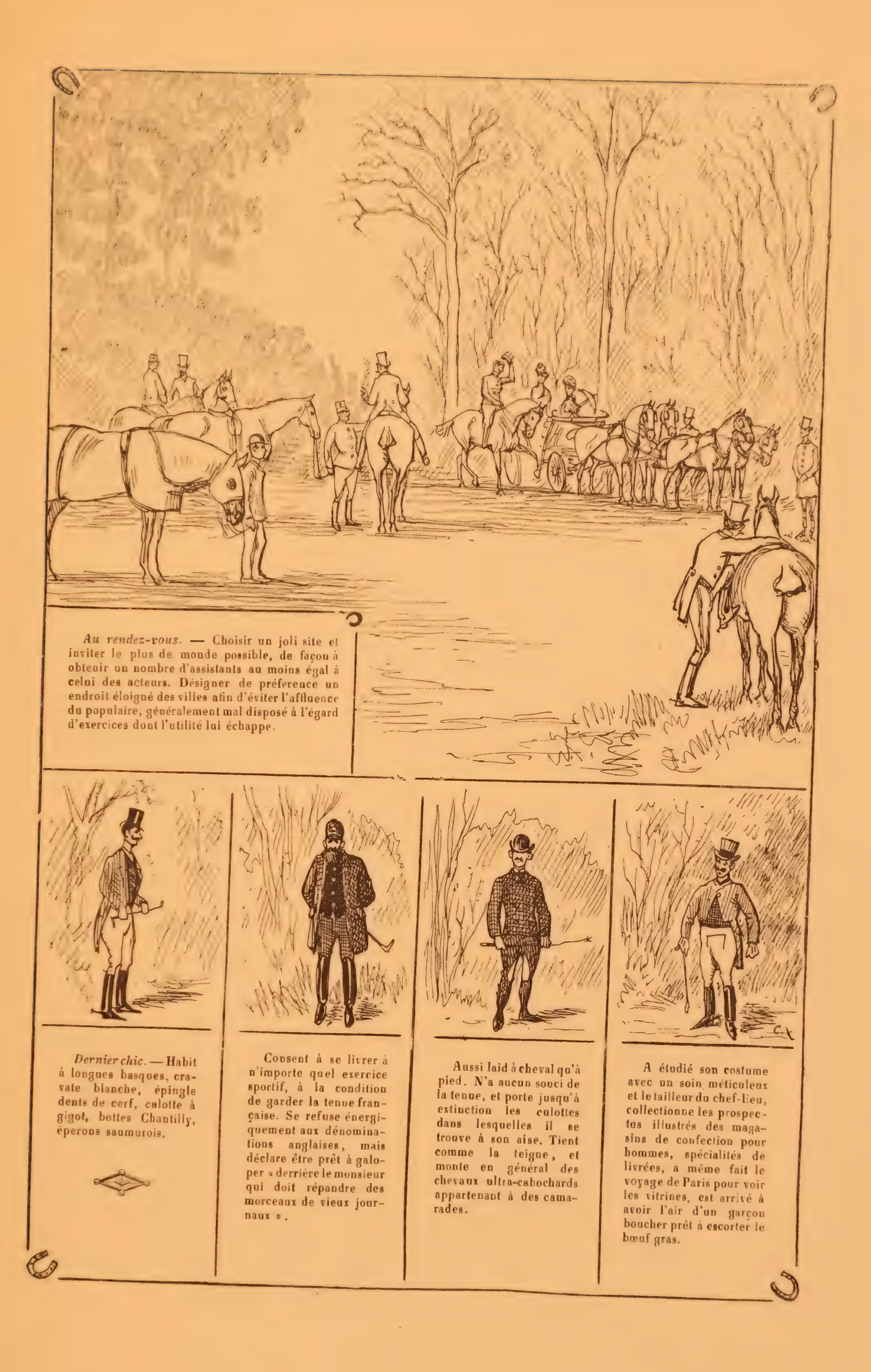
La résistance, en cas de contact, paraissant devoir être moins grande que celle opposée par des objets dont la fabrication exige des matériaux dont la densité est forcément supérieure à celle du papier en rouleaux.



A mérité l'honneur de faire « la bête » par des années de travaux spéciaux. A franchi plus d'obstacles que Guzman lui-même, et est demeuré sinon intact, du moins complet. — Monte un vieux routier ayant fait ses preuves comme sauteur, mais n'ayant plus assez de valeur pour causer de trop grands regrets en cas d'accident.

Recommandé aux maîtresses de maison qui ne veulent pas prendre part à la lutte et désirent cependant ne pas passer inaperçues.

Master Bob fait ses débuts sous l'œil inattentif de son père.



Au rendez-vous. — Choisir un joli site et inviter le plus de monde possible, de façon à obtenir un nombre d'assistants au moins égal à celui des acteurs. Désigner de préférence un endroit éloigné des villes afin d'éviter l'affluence du populaire, généralement mal disposé à l'égard d'exercices dont l'utilité lui échappe.

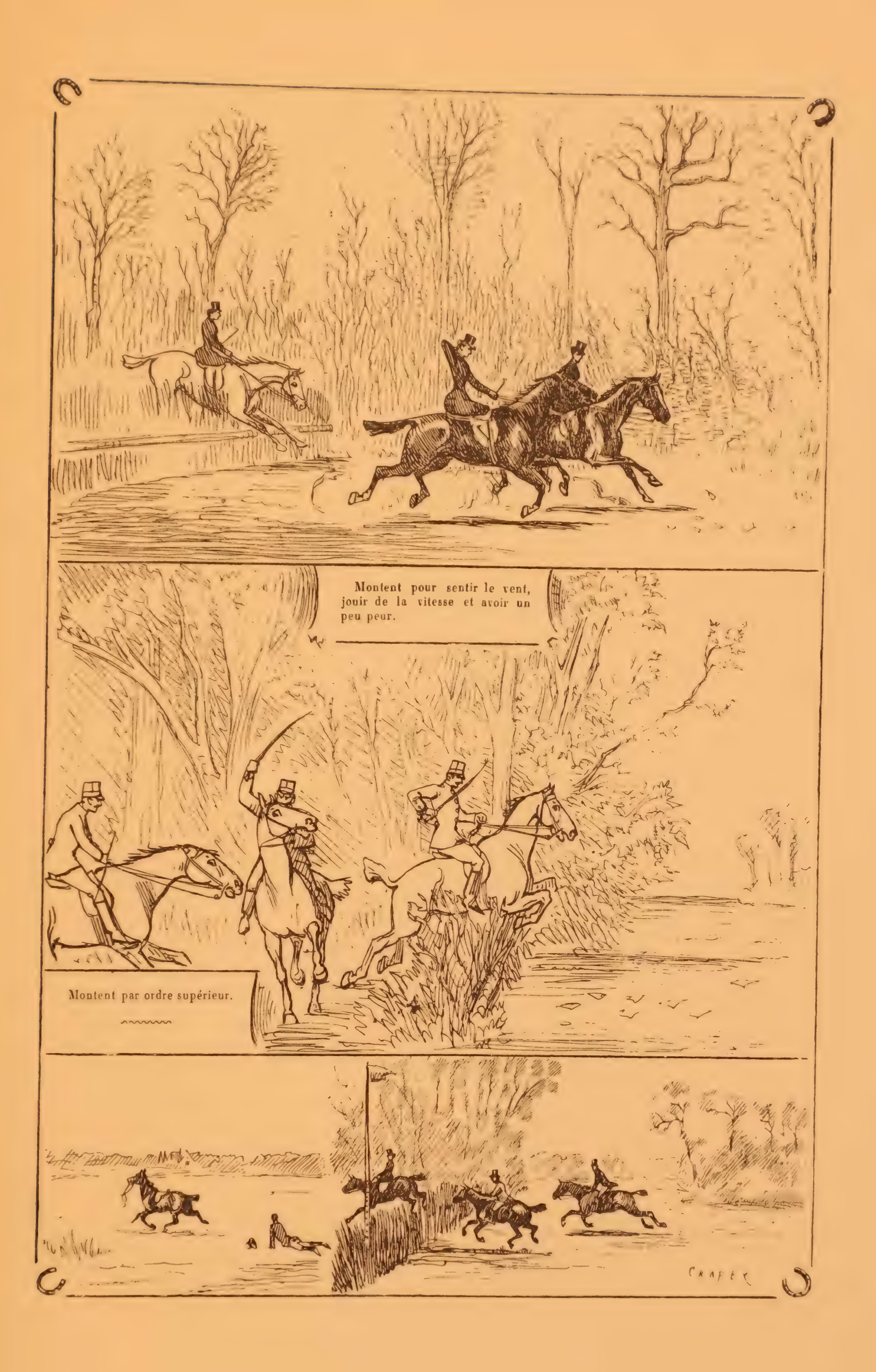
Dernier chic. — Habit à longues basques, cravate blanche, épingle dents de cerf, culotte à gigot, bottes Chantilly, éperons saumurois.

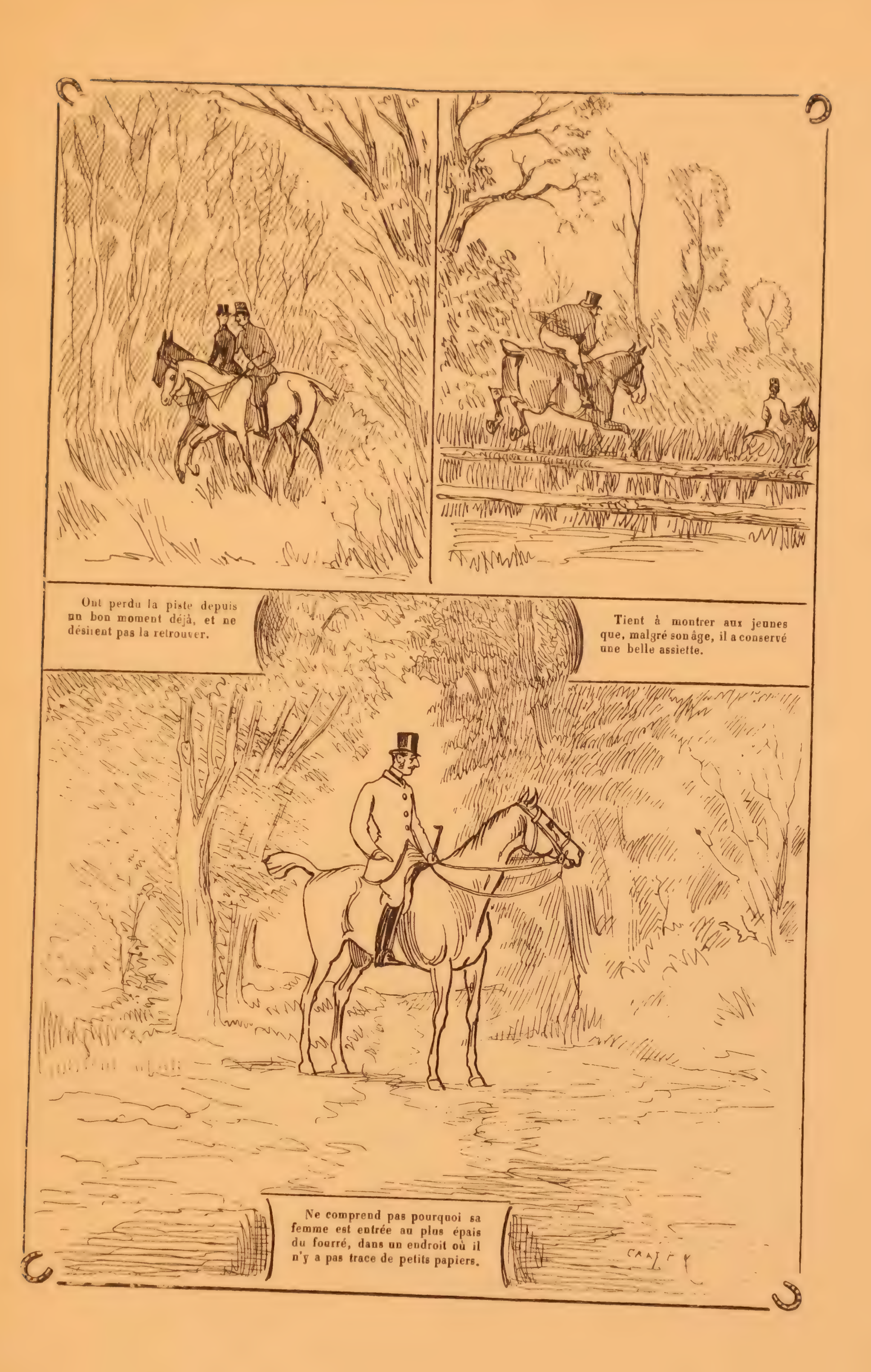
Consent à se livrer à n'importe quel exercice sportif, à la condition de garder la tenue française. Se refuse énergiquement aux dénominations anglaises, mais déclare être prêt à galoper « derrière le monsieur qui doit répandre des morceaux de vieux journaux ».

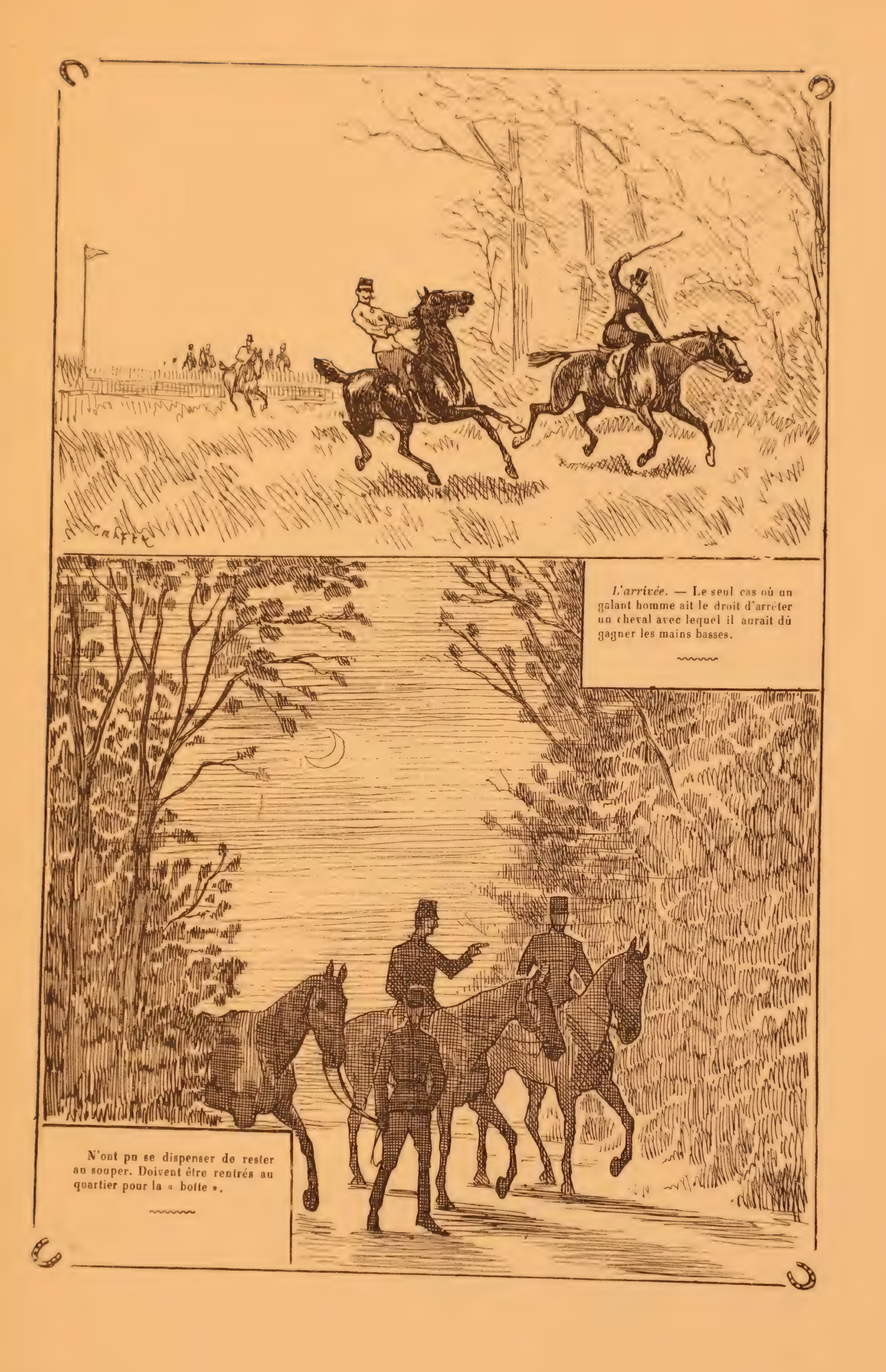
Aussi laid à cheval qu'à pied. N'a aucun souci de la tenue, et porte jusqu'à extinction les culottes dans lesquelles il se trouve à son aise. Tient comme la teigne, et monte en général des chevaux ultra-cabochards appartenant à des camarades.

A étudié son costume avec un soin méticuleux et le tailleur du chef-lieu, collectionne les prospectus illustrés des magasins de confection pour hommes, spécialités de livrées, a même fait le voyage de Paris pour voir les vitrines, est arrivé à avoir l'air d'un garçon boucher prêt à escorter le bœuf gras.


Monte pour essayer de calmer « Fort-en-Gueule », dont Elle veut absolument se servir pour les chasses.
Ont parié une discrétion, et, quoique l'enjeu soit le même pour tous deux, aucun ne veut perdre.
C.X
— Ce qu'il y a de plus triste, c'est que c'était un cheval prêté...
— Mais les éperons étaient à vous?
— Qui est-ce qui vous l'a dit?
Lui a été vendu comme sautant parfaitement et aimant l'obstacle.
Monte dans l'espoir de réaliser un petit bénéfice sur le dernier cheval qu'il a remplumé.


Montent pour sentir le vent, jouir de la vitesse et avoir un peu peur.
Montent par ordre supérieur.
CRAFTY


Ont perdu la piste depuis un bon moment déjà, et ne désirent pas la retrouver.
Tient à montrer aux jeunes que, malgré son âge, il a conservé une belle assiette.
Ne comprend pas pourquoi sa femme est entrée au plus épais du fourré, dans un endroit où il n'y a pas trace de petits papiers.



L'arrivée. — Le seul cas où un galant homme ait le droit d'arrêter un cheval avec lequel il aurait dû gagner les mains basses.

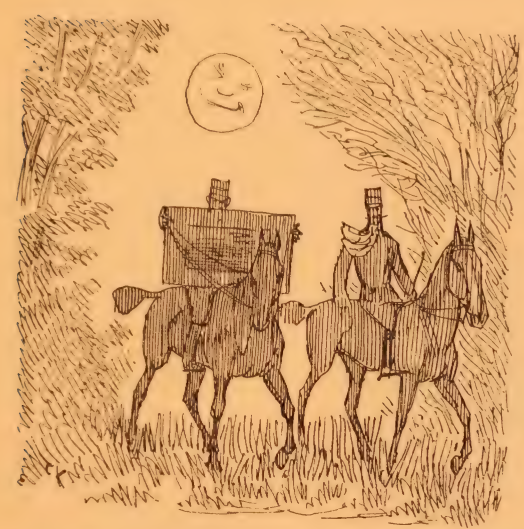
N'ont pu se dispenser de rester au souper. Doivent être rentrés au quartier pour la « botte ».

De plus, il y a économie manifeste.

En troisième lieu, l'emploi du papier peint permet de faire indifféremment des obstacles en hauteur et en largeur.

Enfin, la course terminée, le papier d'obstacle pourrait servir soit à allumer les feux, soit à garnir l'intérieur des tiroirs des commodes dans les chambres d'invités.

L'usage d'offrir des prix aux cavaliers arrivés premier, deuxième et troisième doit être rigoureusement conservé.



A eu le malheur d'arriver premier et de gagner une superbe gravure anglaise, tout encadrée.

On aime généralement à conserver un souvenir matériel des dangers qu'on croit avoir courus, comme le prouve surabondamment la coutume en vertu de laquelle on rédige des procès-verbaux pour les duels au premier sang.

Pour le choix des objets à donner en prix, il est bon d'éviter que leur volume soit par trop exagéré.

Il faut penser que les vainqueurs aiment à emporter immédiatement leurs trophées, et que la plupart regagnent leur domicile à cheval.

Il est délicat de ne pas les affliger d'objets encombrants, tels que tableaux grandeur nature, paniers de champagne, faïences artistiques ou nécessaires en vermeil.

Des objets portatifs, cravaches, fouets, couteaux de chasse, porte-cigares, etc., sont de beaucoup préférables.

Au cas où, malgré l'innocuité des obstacles, un maladroit serait victime

d'un accident invraisemblable, il conviendrait de le faire reconduire incontinent chez lui, avant que le public ait pu juger de la gravité de son état.

S'il avait le mauvais goût de pousser des cris, le maître de la maison devrait aviser aux moyens de les étouffer sans délai.

Si les suites de l'accident étaient funestes, il devrait également aviser aux moyens d'en rejeter la cause sur des infirmités antérieures,

Le devoir d'un organisateur de *cross-country,* course au clocher, *paper-hunt* et autres sports récréatifs étant avant tout d'éviter tout commentaire de nature à discréditer ces utiles exercices.





CHAPITRE VII

UN CROSS-COUNTRY.

Cross-country. — Qu'est-ce?

Une longue promenade à travers champs, comme le mot l'indique d'ailleurs clairement.

Le prétexte est de juger de l'état des chevaux préparés pour les chasses; le but réel, d'organiser une réunion qui rapprochera des voisins que mille riens éloignent les uns des autres, et qui, au fond, ne demandent qu'une occasion de déserter leurs solitudes respectives.

Le difficile est de trouver l'organisateur d'une pareille fête.

Il faut qu'il ne s'occupe pas de politique, et que cependant il soit suffisamment mal avec les autorités pour que les réactionnaires de toutes nuances puissent se réunir chez lui;

Qu'il possède des terres en assez grande étendue pour que la plus grande partie du parcours se fasse sur son terrain;

Qu'il soit assez connu pour que tout ce qui est quelqu'un dans l'arrondissement consente à se déplacer en son honneur, et enfin que le château qu'il habite se refuse absolument à contenir un trop grand nombre d'invités, sans quoi la fête terminale du soir ne saurait avoir le caractère d'intimité qui attire invinciblement les sportsmen, race forcément un peu sans gêne en raison même des fatigues qu'elle s'impose, et qui ne consent à se coucher tard que si l'on s'amuse véritablement.



Sa vieille expérience lui ayant démontré que le plus court chemin n'est pas la ligne droite.

On est parvenu à réunir une douzaine de coureurs; le canton compte certainement un plus grand nombre de veneurs, mais les uns se considèrent, à tort, comme trop âgés pour se donner en spectacle, et beaucoup d'autres craignent de risquer leurs chevaux dans une galopade de huit mille mètres (il faut bien qu'on juge si les chevaux ont réellement du fond) et semée d'obstacles, qui, pour être moins féroces que ceux des hippodromes faits de main d'homme, n'en sont pas moins délicats à passer.

La nature a des façons si singulières de mélanger les trous aux monticules!

On monte à cheval, les uns émus, les autres calmes, et le président de Ganache en Texin donne le départ :

— Messieurs, quand il vous fera plaisir.

On part, on saute une haie, obstacle bénévole, mais d'aspect formidable,



que les chevaux enlèvent haut les jambes; puis c'est le passage d'un chemin creux, puis un saut en contre-bas, puis un ruisseau.

Somme toute, c'est un steeple-chase dont le parcours, marqué par des drapeaux dont on distingue à peine les premiers, laisse au coureur lui-même un imprévu complet.

Cet imprévu supprime bien des choses dans l'art de mener la course, mais l'important est que les dames qu'on a conviées à ce spectacle, et les enfants qui ont supplié qu'on les y conduise, y prennent plaisir, et ils paraissent le goûter vivement.

L'imprévu du parcours est si complet qu'à un moment donné les drapeaux sont remplacés par des indigènes qui donnent les signes les moins équivoques d'une agitation violente.

Il paraît que nous sommes sur le territoire de cultivateurs mal disposés à l'égard des anciennes couches, et qu'on a négligé d'avertir. Ils ont enlevé

les drapeaux, et force nous est de faire un fort détour pour retrouver la piste.



Nous sommes sur le territoire de cultivateurs mal disposés à l'égard des anciennes couches....

Malgré ce retard, on arrive beaucoup moins groupés qu'au départ, mais trois des concurrents sont visibles à l'œil nu.

C'est l'essentiel, puisqu'il y a trois prix.



Les autres occupent à l'horizon des situations prévues seulement par les lorgnettes qui marquent : théâtre, campagne, marine.

Sur ce, le gros des invités s'écoule, après force salutations à l'aimable organisateur de cette charmante réunion.

Cette première opération d'une intelligente sélection terminée, on procède au lunch.



Les héros de la fête, couverts de flots de rubans, comme de simples lauréats du concours hippique, ingurgitent petits-fours sur sandwiches, et flûtes de champagne sur verres de porto, pour réparer les forces dépensées au service public.

On devise sur les incidents du parcours, et l'indignation produite par la manifestation incongrue des ruraux mal pensants est qualifiée en termes sévères.

Cela vous fait toujours passer une heure ou deux.

Après quoi, une deuxième opération sélective étant indiquée par l'heure du dîner, ceux qui dînent chez eux s'éloignent, laissant les héros du jour substituer à leurs bottes Chantilly l'escarpin du soir, et l'habit noir à l'habit rouge.

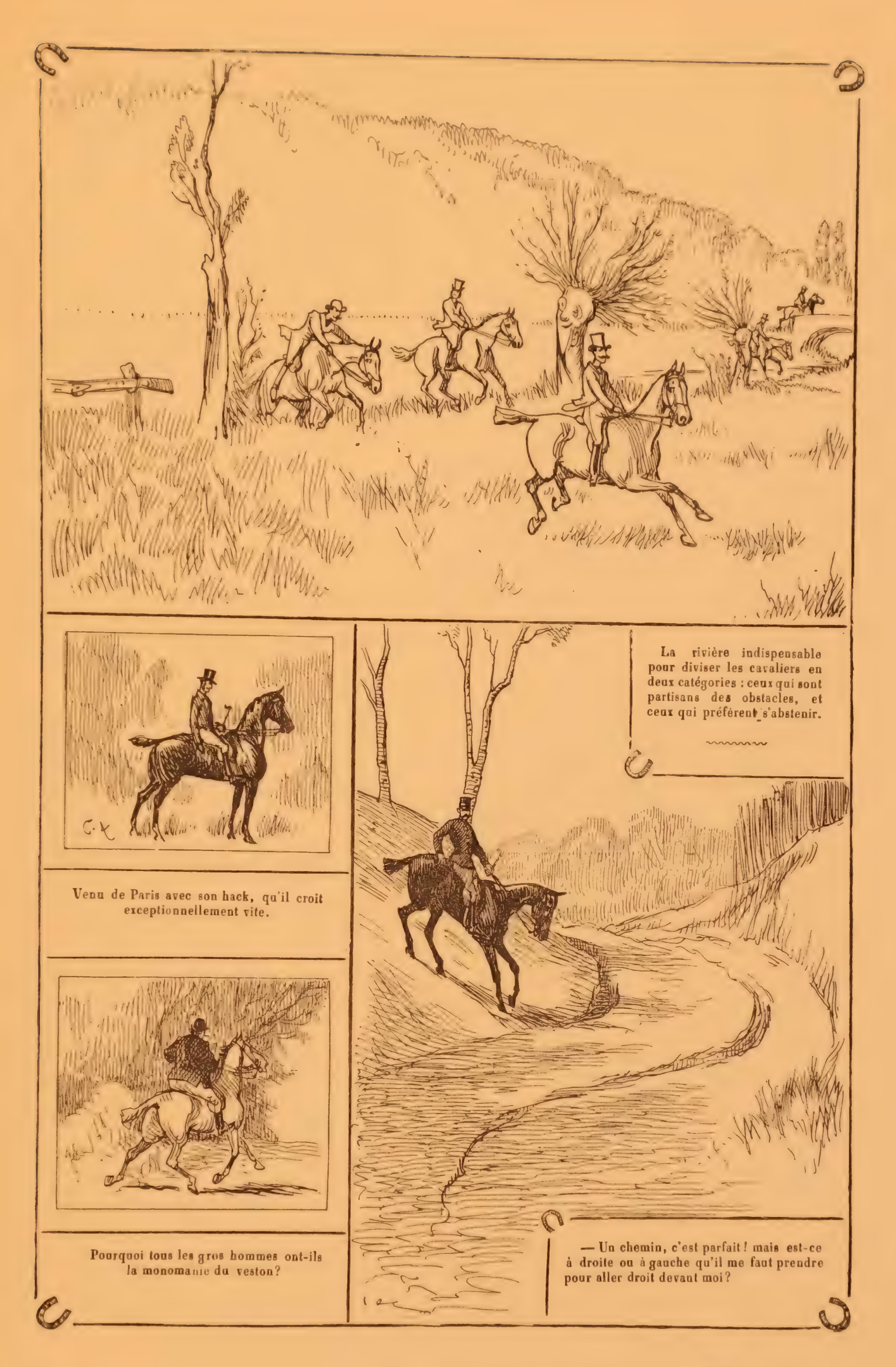
Restent alors en présence ceux qui ont réellement eu, dans tout ceci, l'intention de s'amuser, les organisateurs de la fête et ceux de leurs hôtes qu'ils ont tenu à conserver.

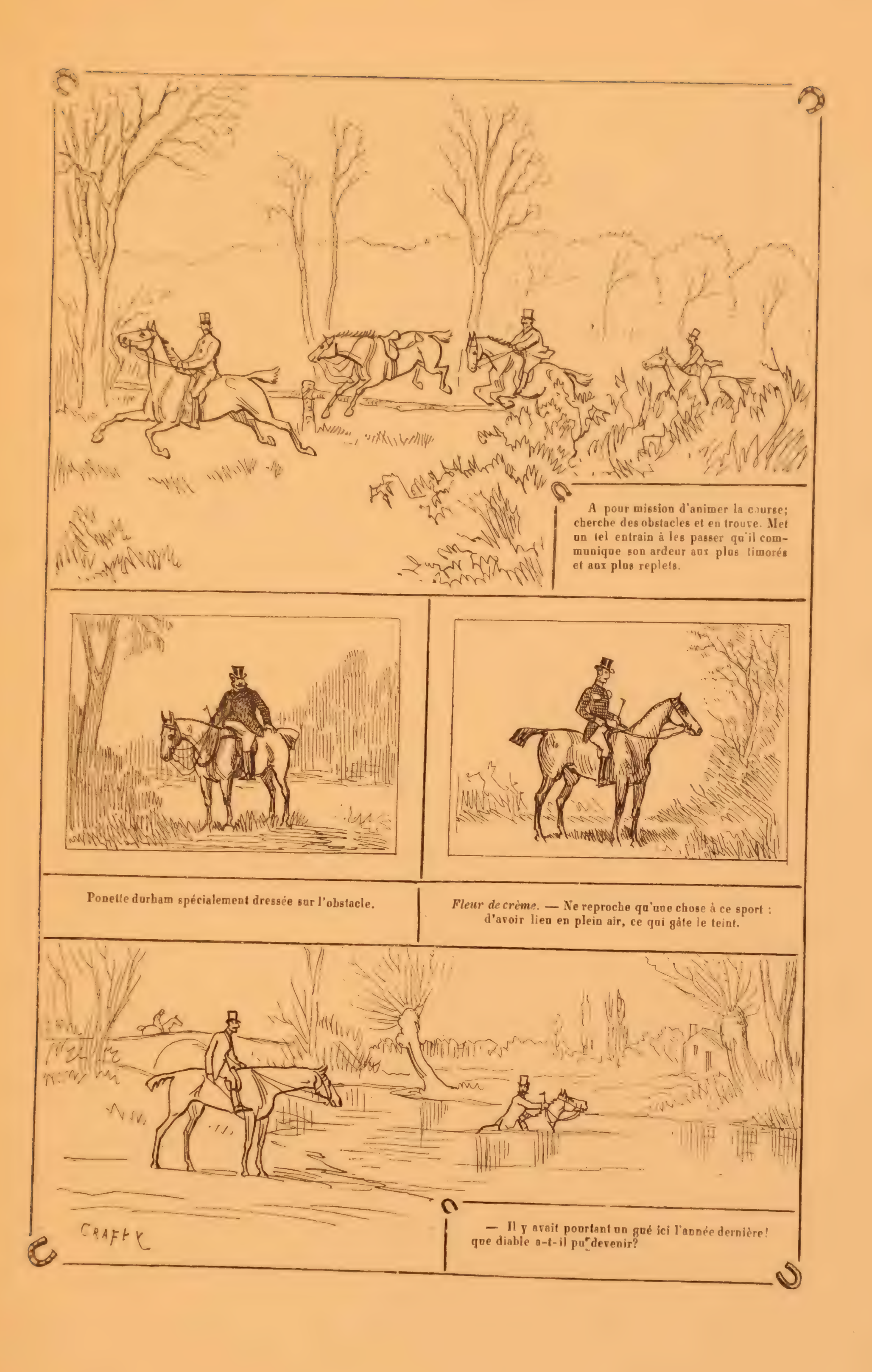
On bavarde à qui mieux mieux, jusqu'au moment imprévu où l'un de ces messieurs qui « d'un bras régulier sait tourmenter l'ivoire » entame une valse qui met tout le monde en branle. Alors s'organise une de ces sauteries où, les femmes étant en minorité, tout le monde est satisfait : elles, parce qu'elles dansent tout le temps; nous, parce que nous ne dansons que quand le cœur nous en dit.

La réussite d'un *cross-country* exige le concours d'un nombre respectable de cavaliers, car il faut que les concurrents forment un groupe assez compacte pour que le spectateur puisse le suivre de l'œil à travers le paysage plus ou moins accidenté de nos campagnes françaises.



Il faut, par conséquent, que le châtelain qui l'organise offre à ses invités une tentation exceptionnelle pour prévenir les désertions probables au dernier moment : indisposition subite de l'homme ou de sa monture, affaire aussi urgente qu'imprévue, arrivée inopinée d'hôtes inattendus, etc., etc.


La rivière indispensable pour diviser les cavaliers en deux catégories : ceux qui sont partisans des obstacles, et ceux qui préfèrent s'abstenir.
Venu de Paris avec son hack, qu'il croit exceptionnellement vite.
Pourquoi tous les gros hommes ont-ils la monomanie du veston?
— Un chemin, c'est parfait! mais est-ce à droite ou à gauche qu'il me faut prendre pour aller droit devant moi?

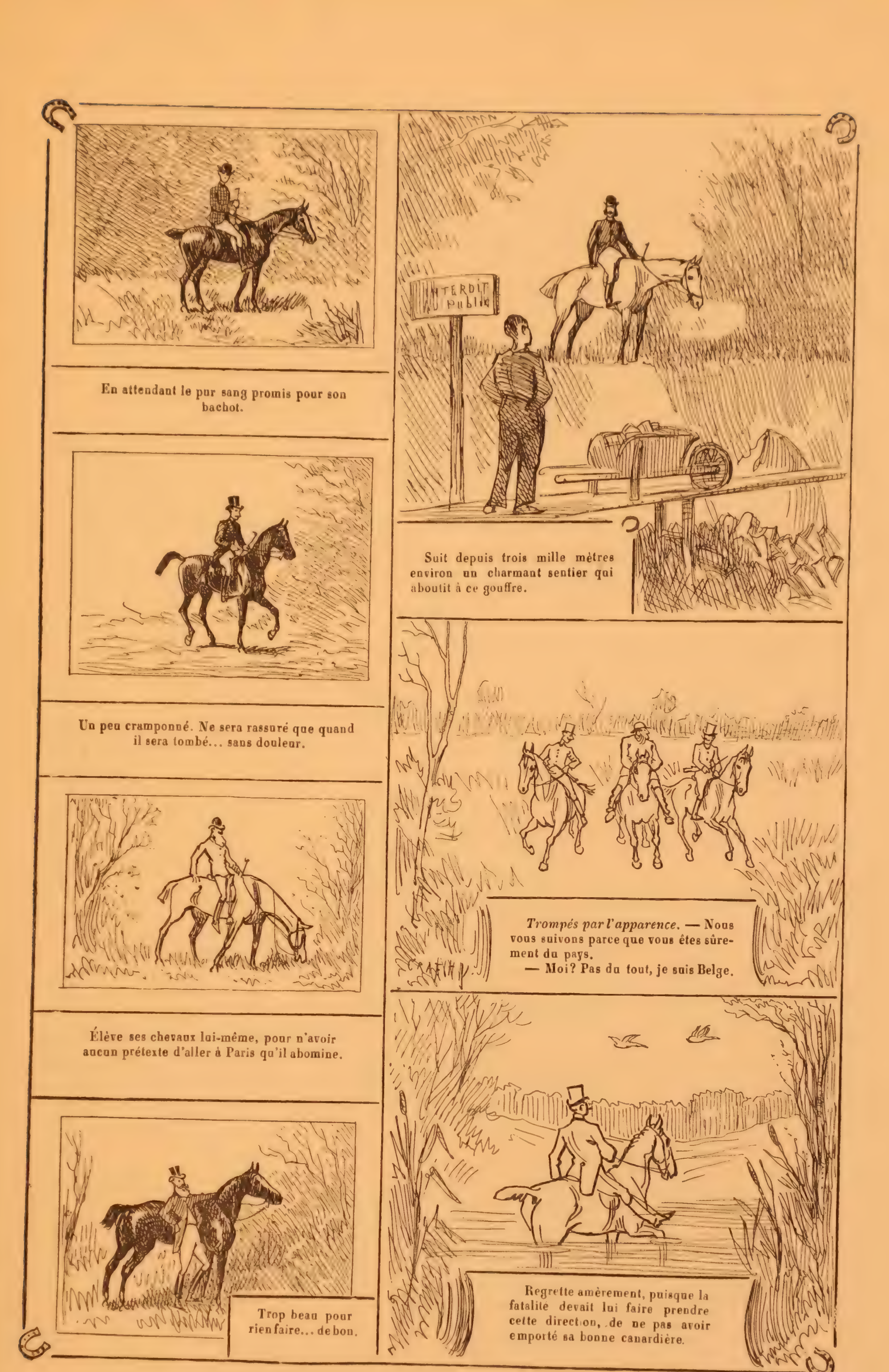


A pour mission d'animer la course; cherche des obstacles et en trouve. Met un tel entrain à les passer qu'il communique son ardeur aux plus timorés et aux plus replets.

Ponette durham spécialement dressée sur l'obstacle.

Fleur de crème. — Ne reproche qu'une chose à ce sport : d'avoir lieu en plein air, ce qui gâte le teint.

— Il y avait pourtant un gué ici l'année dernière! que diable a-t-il pu devenir?



En attendant le pur sang promis pour son bachot.

Un peu cramponné. Ne sera rassuré que quand il sera tombé... sans douleur.

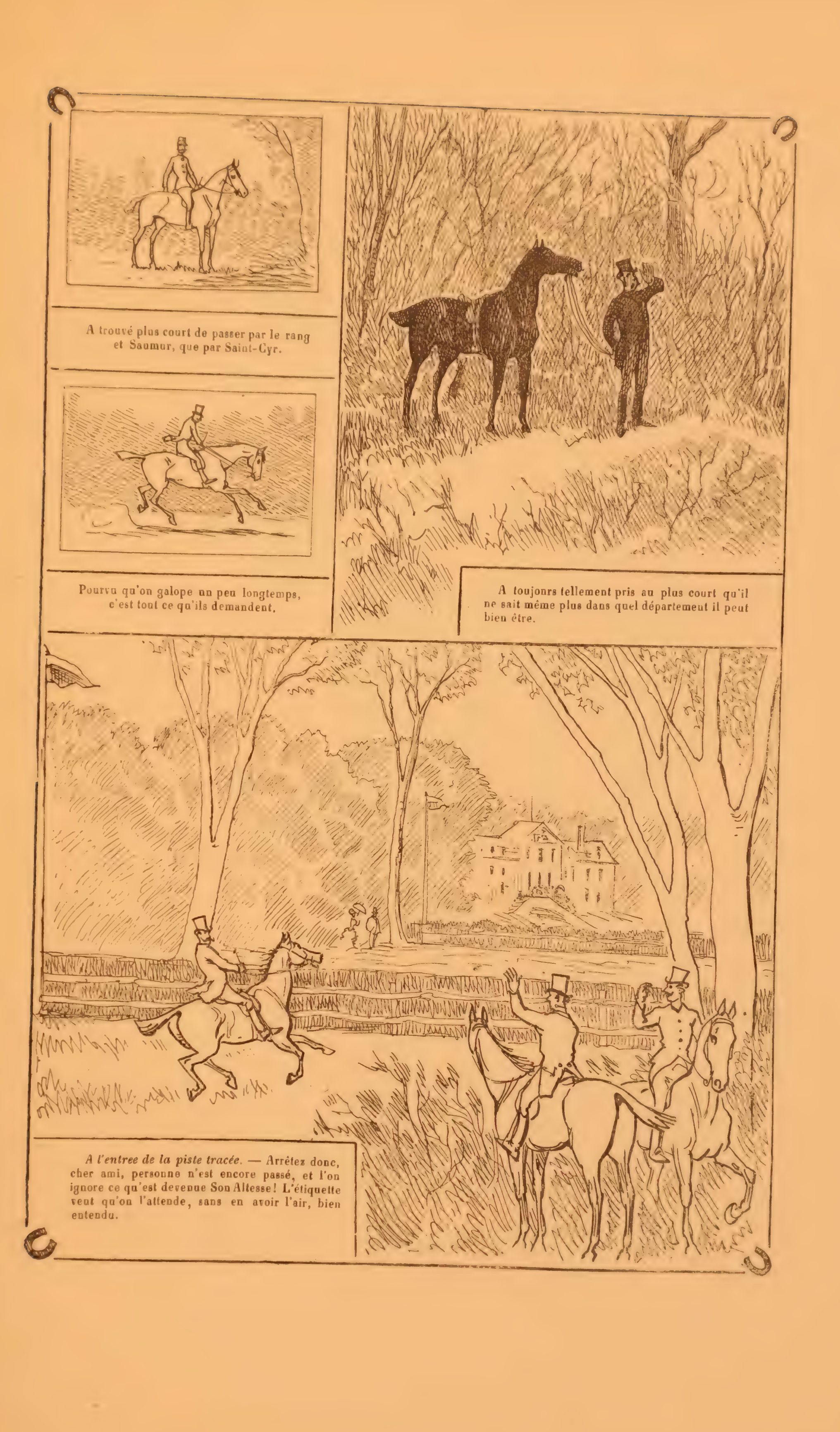
Élève ses chevaux lui-même, pour n'avoir aucun prétexte d'aller à Paris qu'il abomine.

Trop beau pour rien faire... de bon.

Suit depuis trois mille mètres environ un charmant sentier qui aboutit à ce gouffre.

Trompés par l'apparence. — Nous vous suivons parce que vous êtes sûrement du pays.
— Moi? Pas du tout, je suis Belge.

Regrette amèrement, puisque la fatalité devait lui faire prendre cette direction, de ne pas avoir emporté sa bonne canardière.


A trouvé plus court de passer par le rang et Saumur, que par Saint-Cyr.
A toujours tellement pris au plus court qu'il ne sait même plus dans quel département il peut bien être.
Pourvu qu'on galope un peu longtemps, c'est tout ce qu'ils demandent.
A l'entrée de la piste tracée. — Arrêtez donc, cher ami, personne n'est encore passé, et l'on ignore ce qu'est devenue Son Altesse! L'étiquette veut qu'on l'attende, sans en avoir l'air, bien entendu.



Cross-country. — L'arrivée.

La présence d'un personnage d'une importance exceptionnelle est absolument nécessaire dans la circonstance.

Une ex-tête couronnée, un prince du sang, sont d'un effet irrésistible.

La difficulté est de se procurer une Altesse disponible. Si le rang que vous occupez, vos attaches de famille vous permettent de la vaincre, vous êtes assuré de la réussite.

Tout le voisinage accourra de dix lieues à la ronde, quel que soit l'état de la vicinalité.



Le principal, que dis-je? l'unique invité. Altesse Royale en villégiature aux environs, que chacun s'arrache.

Si l'Altesse est du genre bon enfant, et connue pour l'accueil familier qu'elle fait aux gens qui lui sont présentés, vous serez obligé de refuser du monde.

Si elle est assez jeune pour prendre part à la lutte, l'affluence des concurrents sera torrentielle.

Surtout, si l'on prévoit qu'une indiscrétion mettra les journaux spéciaux en mesure de publier les noms des concurrents de Monseigneur.

L'espoir de battre une Altesse double l'ardeur des concurrents, et l'honneur d'être battu par elle enlève toute amertume aux regrets des vaincus; d'autant qu'il est toujours loisible d'attribuer sa défaite aux sentiments de

déférence qui, à tel ou tel moment du parcours, les ont empêchés de « brûler le poil à Monseigneur ».



Raconteront, dès le lendemain de leur défaite, que le respect seul les a empêchés de « passer sous le nez de Monseigneur ».

Quand le châtelain s'est procuré le personnage de marque qui doit assurer le succès de la fête, il ne lui reste plus qu'à trouver aux environs de sa résidence un parcours aussi pittoresque qu'inoffensif.

Malgré la jouissance durable que la victime d'un accident sérieux éprouverait, sa vie durant, à rappeler dans quelles circonstances honorifiques il a eu lieu, il est essentiel d'éviter les obstacles qui pourraient donner lieu à des événements tragiques.



En conséquence, choisir les parcours en terrains mous, qui empêchent la trop grande rapidité du train...

Éviter les obstacles d'une trop grande rigidité, ou trop encaissés...

Laisser de côté les passages de routes à ornières profondes...

Faire déblayer les abords des obstacles des herbes, ronces, etc., qui pourraient tromper les concurrents sur la largeur des susdits...

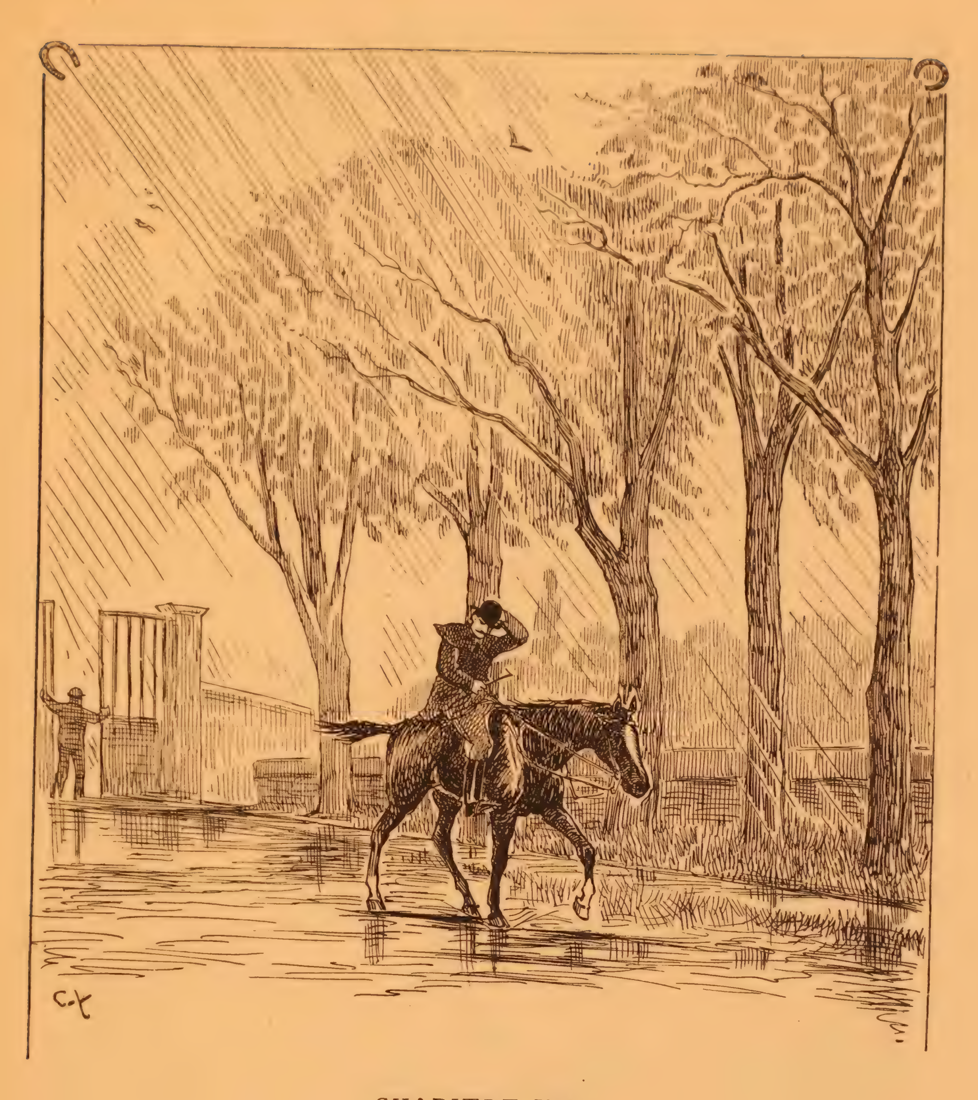
Aux routes bordées de trottoirs, faire combler d'une façon solide les différences de niveau entre la chaussée et la bordure desdits trottoirs, qui peuvent être une cause de chute très-brutale...

Si la course donne lieu à une poule, fixer à une somme minime le prix d'entrée (la dépense n'est pas aimée en province)...

Laisser aux concurrents la liberté de choisir la tenue qui leur convient...

Et enfin, si l'étendue de votre domicile le permet, que tout le monde, figurants et assistants, soit également convié aux réjouissances gastronomiques, théâtrales et chorégraphiques, qui doivent, de toute nécessité, terminer la journée.





CHAPITRE VIII

DERNIERS BEAUX JOURS.

Extrait d'un manuscrit trouvé dans le second tiroir de la commode de la chambre bleue, à Castelkrevant.

Voilà la cinquième année que je m'y laisse prendre.

De toutes les saisons, l'automne est la plus belle à la campagne.

La plus poétique, possible; mais pour agréable, c'est une autre affaire!

D'abord un froid de loup, un vent perpétuel, de la pluie tous les trois

quarts d'heure, et, depuis deux ans, pas plus de gibier que sur la place de la Concorde.

Étonnez-vous avec cela de ne pouvoir récolter un malheureux invité après le 15 octobre!

Le seul ami que j'aie vu est venu me demander si je n'aurais pas par hasard cinquante mille francs disponibles, pour payer une différence opérée par lui au baccarat. Comme si, ayant fait de semblables économies, je n'étais pas assez grand pour les disperser moi-même!

Le matin, on se lève, tard, c'est vrai, mais enfin on se lève.

Il y a un peu de bleu au ciel. Ah! ah! c'est l'occasion d'aller tirer un ou deux lapins!



A peine en route, il pleut.

On est parti, on continue.

L'ondée devient averse, et l'on rentre « se changer », une bête d'expression, car grincheux j'étais, grincheux je reste.

Dix heures. — Un rayon de soleil, tiens, tiens, tiens! Est-ce que le temps

se mettrait au beau pour tout de bon? Il n'y aurait à cela rien d'impossible. Pas de nuages à l'ouest, et la girouette a fait volte-face; faisons seller!

A six kilomètres de toute habitation, le déluge recommence.

Ma consolation est que je ne suis pas seul mouillé.



Si j'ai l'air d'un fleuve, Marthe a l'air d'une ondine, et Tom, d'un affluent de la Tamise.

Le diable soit de l'odeur des chevaux mouillés, et pas moyen de rien allumer pour combattre ce miasme qui voyage avec nous!

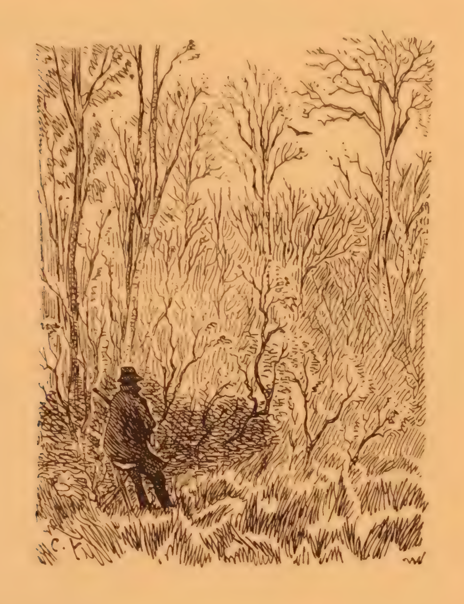


Onze heures. — J'ai encore changé.

Les enfants veulent monter à âne; je les accompagne pas à pas, car cet animal stupide part au grand galop aussitôt qu'il a le nez tourné vers l'écurie.

Dès qu'il galope, les enfants s'égrènent avec des cris suraigus qui amènent toute la maison sur le théâtre de l'accident et toutes les récriminations sur ma tête.

Deux heures. — J'ai déjeuné mal, très-mal. Agathe se laisse gagner, elle aussi, par le spleen. Elle n'a plus la note; et puis, toujours les mêmes viandes, pas de poisson, pas de gibier, quand on n'en envoie pas de Paris.



Mettons-nous à l'affût des grives.

Voilà deux heures que j'y suis!

J'en ai tué une, et nous sommes douze à table; par contre, j'éternue comme toute une compagnie de pontonniers, et j'ai des champignons dans mes bottines.

Allons rechanger!

Quatre heures. — Je viens de changer! mais je suis encore gelé. Que faire pour attraper l'heure du dîner? J'ai essayé du *Journal des économistes.* Mais c'est trop pénible; il faut avoir été habitué à cela tout petit, tout petit.



Cinq heures. — Peut-être qu'un bain trop chaud rétablirait la circulation! car, positivement, je suis glacé.

Payer une grive d'une fluxion de poitrine, c'est hors de prix.

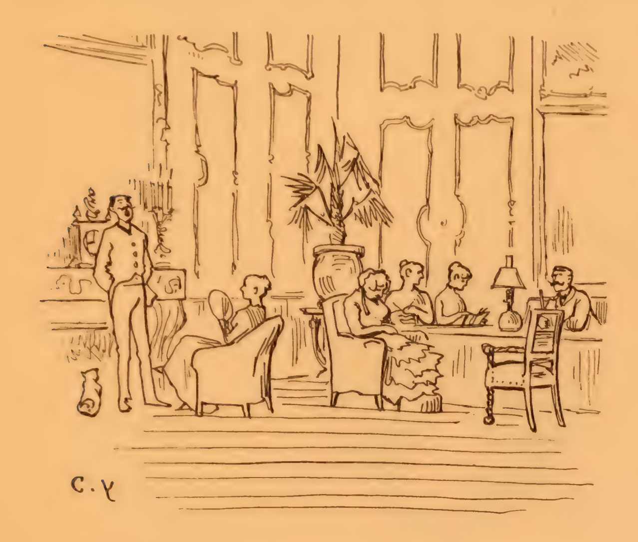
Bon! le cygne à l'eau chaude qui ne ferme pas! Jean! Alfred!! Jean!!!

Sept heures. — J'ai failli cuire! Mais je me suis réchauffé. Ça m'a fait

dormir, et voilà qu'on sonne pour le dîner. Voilà une journée qui touche à son terme. Dieu soit loué!

Mais demain! — Allons changer.

Huit heures et demie. — J'ai dîné mal, abominablement mal! Agathe a besoin de distractions; la rue de la Pépinière est décidément trop loin d'ici.



Marthe a regardé Lucien bâiller pendant toute la soirée.

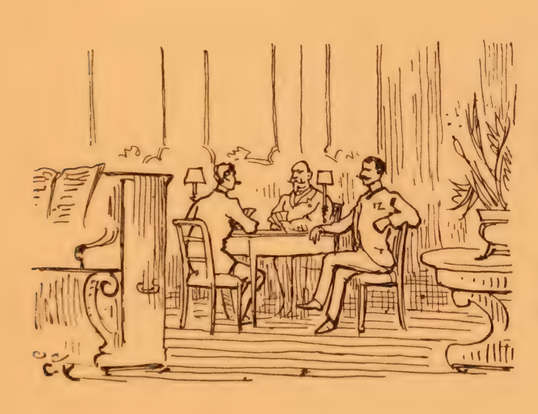
Julia fait un ouvrage au crochet qui est horrible à voir.

Berthe a lu tout haut quelque chose d'insupportable dont je vais rêver.

Elle lit du nez.

Ma belle-mère a, en dormant, un petit sifflement terriblement agaçant.

Dix heures. — Le général est odieux, avec ses parties de piquet interminables.



Il a un asthme qui l'empêche de dormir, c'est vrai, mais ce n'est pas une raison pour empêcher les gens de se coucher.

Qu'il apprenne le *solitaire,* et qu'il le joue dans sa chambre.

Ah! les égoïstes!

Quelle race! et comme on la connaît mieux et plus vite à la campagne!

Minuit vingt. — Après une journée comme celle-là, on ne se couche pas.

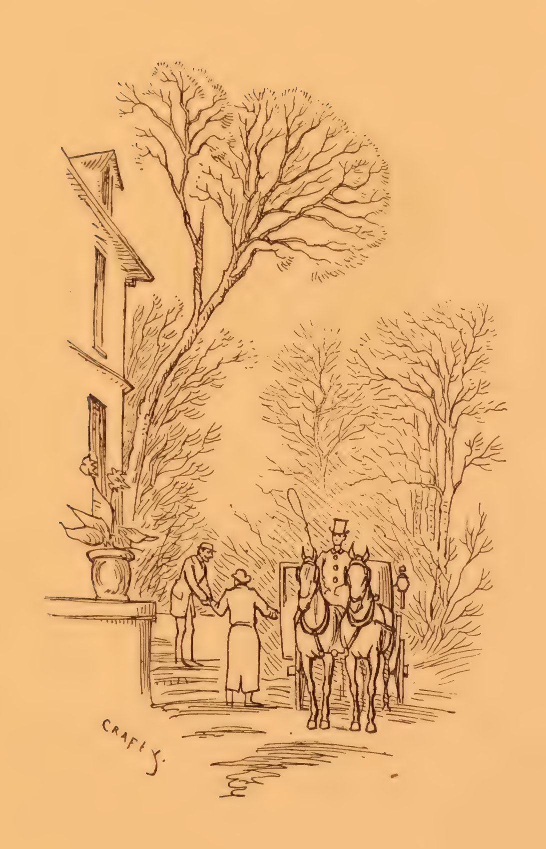
On se flanque au lit.

J'y suis, j'y reste. Mais demain !

Ah ! demain, j'aurai une affaire importante qui m'appellera à Paris, d'urgence ! et qui m'y retiendra.



FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE



TROISIÈME PARTIE

EN FORÊT





CHAPITRE PREMIER

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA CHASSE A COURRE. — SES ORIGINES. — CE QU'ELLE EST AUJOURD'HUI. — DU CHOIX D'UN CHEVAL DE CHASSE.

Il paraît difficile d'établir de façon certaine à quelle époque remonte l'habitude de la chasse à courre.

Elle est, à n'en pas douter, fort ancienne, et remonte au moment où l'homme, s'étant aperçu que certains quadrupèdes, possesseurs d'une chair succulente, étaient doués d'une agilité très-supérieure à la sienne, a eu l'idée

de recourir pour leur donner la chasse aux jarrets de l'animal le plus rapide qu'il eût sous la main.



S'il est impossible de déterminer la date de la première chasse à courre dont le *Rapport* a jusqu'à présent échappé aux recherches des archivistes les plus paléographes, on peut affirmer hardiment que la tenue de nos premiers veneurs était très-proche voisine de la nudité.

Elle s'est modifiée peu à peu, et si complétement, qu'il n'y a pas plus d'un siècle on partait encore en chasse outillé comme pour la guerre.



Les malheureux chevaux de nos arrière-grands-pères avaient à porter, outre les susdits, qui n'étaient pas en général ce qu'on appelle aujourd'hui des « poids légers », un nombre invraisemblable de kilogrammes en chapeaux, habits, bottes, selles, caparaçons, fontes pour les pistolets, housses, étriers, etc., etc.

Nous avons heureusement renoncé à tout cet attirail.

Le moyen, en effet, de suivre en pareil équipage, à travers un pays coupé, morcelé comme l'est à présent le nôtre, des chiens aussi vites que des fox-hounds ou même des bâtards d'Anjou ?

Il fallait, pour que la chose fût possible, le train processionnel des grands chiens de France, poitevins ou griffons vendéens, des chiens de saint Hubert ; et encore n'était-il pas inutile que ces chiens, majestueux dans leur allure, eussent en outre un timbre de voix assez puissant pour qu'on pût les entendre encore quand la fatigue du cheval ou la difficulté du terrain vous avait mis en arrière d'une petite lieue.



Aujourd'hui, si l'on veut assister à la mort, il faut être à la queue des chiens, passer où ils passent; car si vous vous laissez aller à faire un détour, la chasse serait vite loin, et du diable si vous sauriez où elle pourrait être, pour peu que le vent fût contre vous.

Il en résulte que la première qualité à rechercher dans un cheval de chasse est une certaine vitesse.

Il a le droit d'être laid, mais il lui faut des jambes et une poitrine infati-

gables. Ce sont là les deux points essentiels ; le reste ne vient qu'en toute dernière ligne.

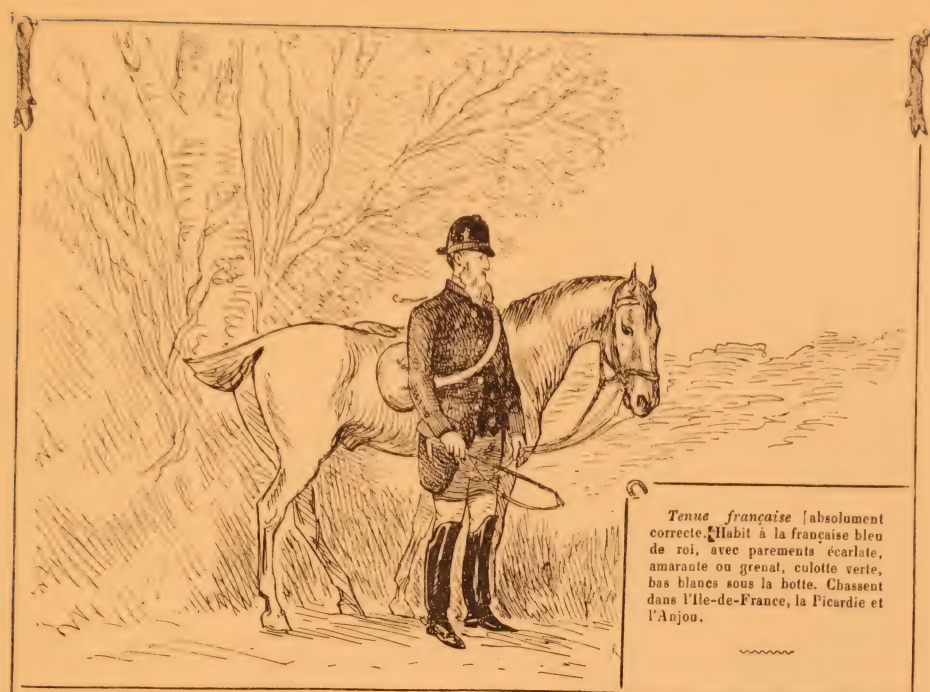
Il est bon qu'à ces qualités de conformation il joigne une certaine adresse ; mais cette qualité-là est de celles qui s'acquièrent, et deux ou trois culbutes un peu sévères apprennent bien vite à un cheval qu'il doit regarder où portent ses pieds.



Je parle, bien entendu, des chasses en pays franc, où l'on a des ravins, des fondrières à traverser, des coteaux plus ou moins roides à grimper ou à descendre, et non des chasses qui ont lieu dans les quelques forêts bien percées qui résistent au défrichement.



Là, pourvu qu'un cheval sache franchir un fossé d'un mètre de large, son éducation est faite, et le premier hack venu, pourvu qu'il ait du fond, peut faire très-convenablement la besogne qui lui incombe.



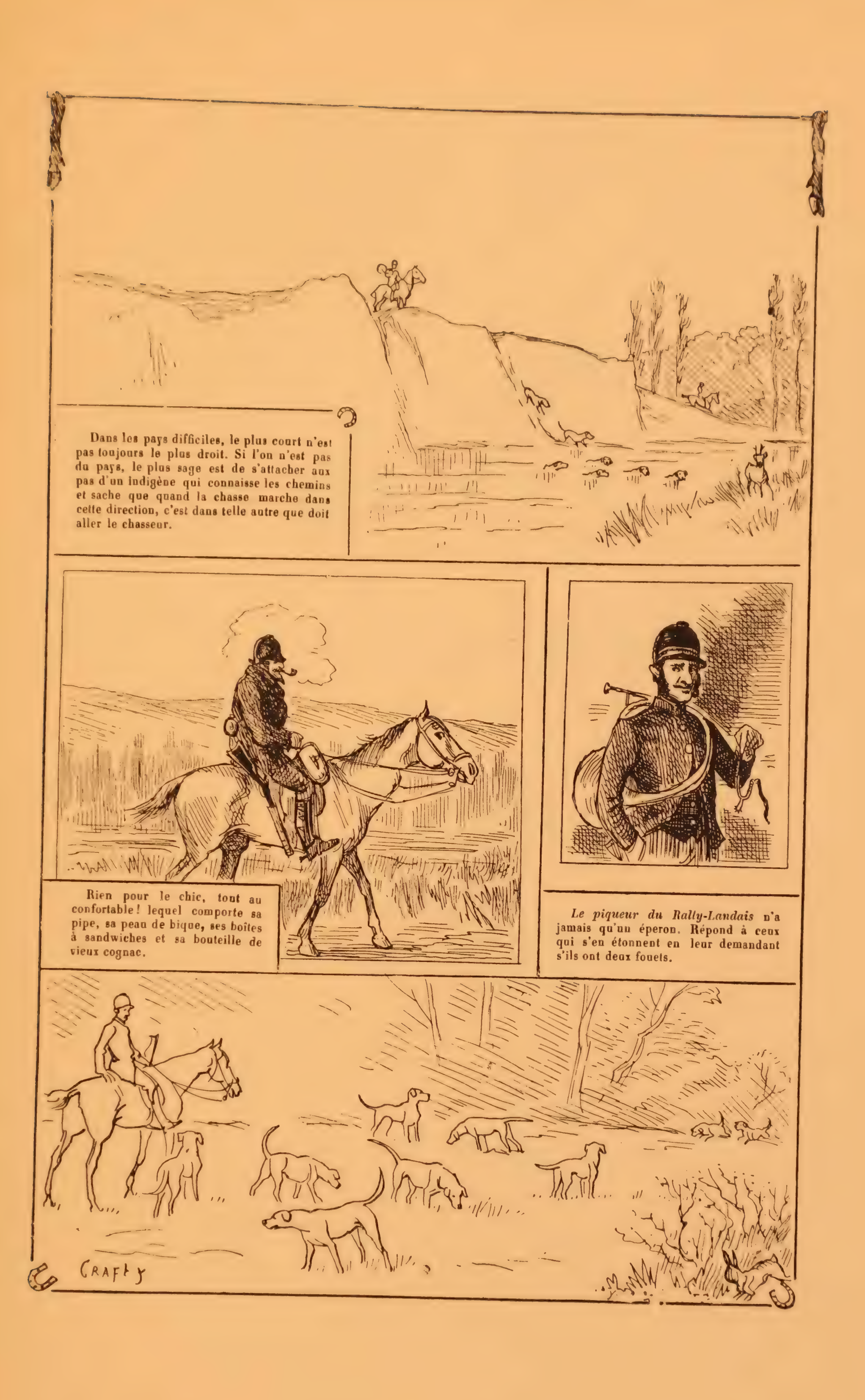
Tenue française [absolument correcte. Habit à la française bleu de roi, avec parements écarlate, amarante ou grenat, culotte verte, bas blancs sous la botte. Chassent dans l'Ile-de-France, la Picardie et l'Anjou.

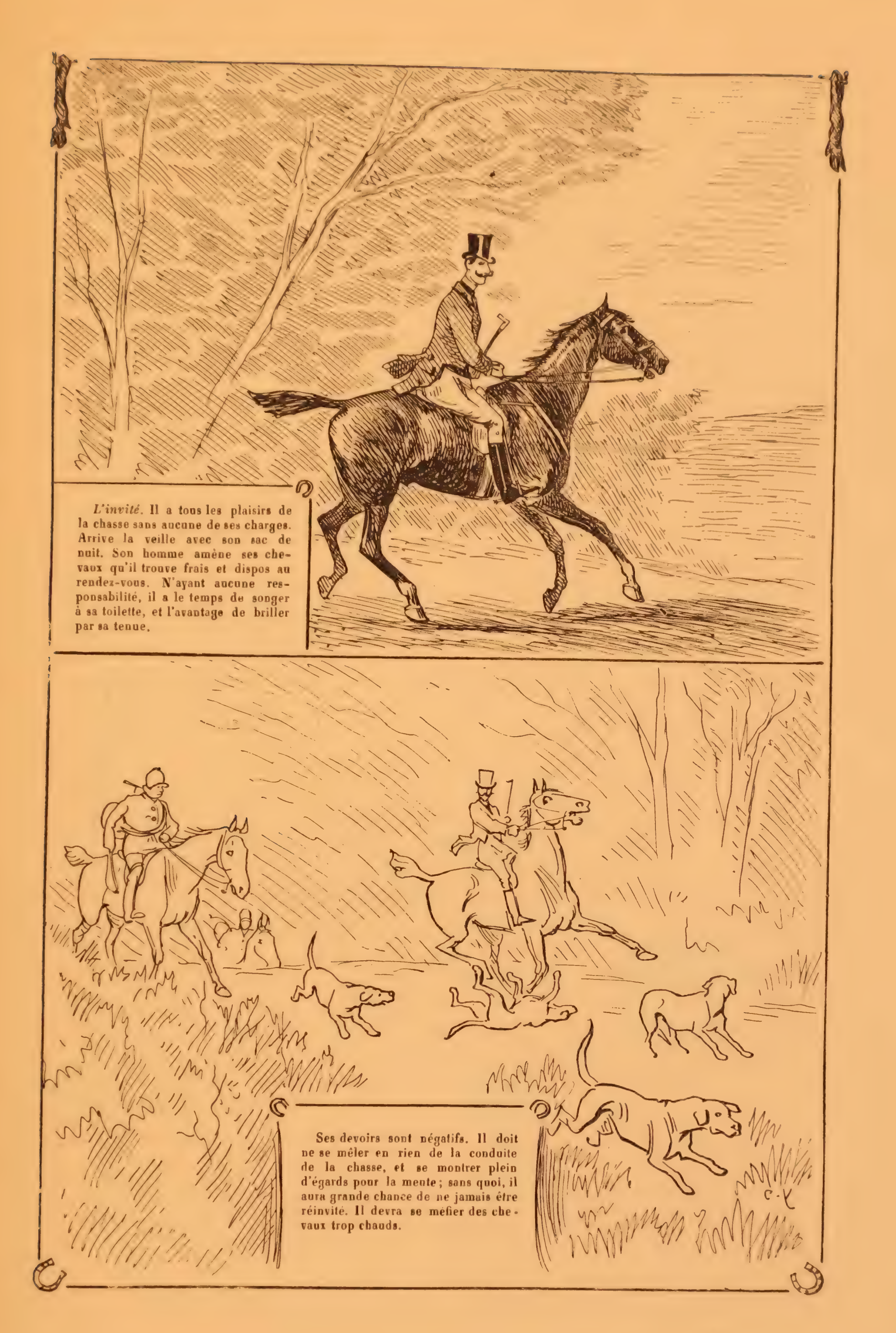


De la tenue primitive il ne reste plus que la toque. La houppelande a remplacé l'habit, et les houseaux suppléent les bottes disparues. Chassent en Sologne ou dans les Landes.



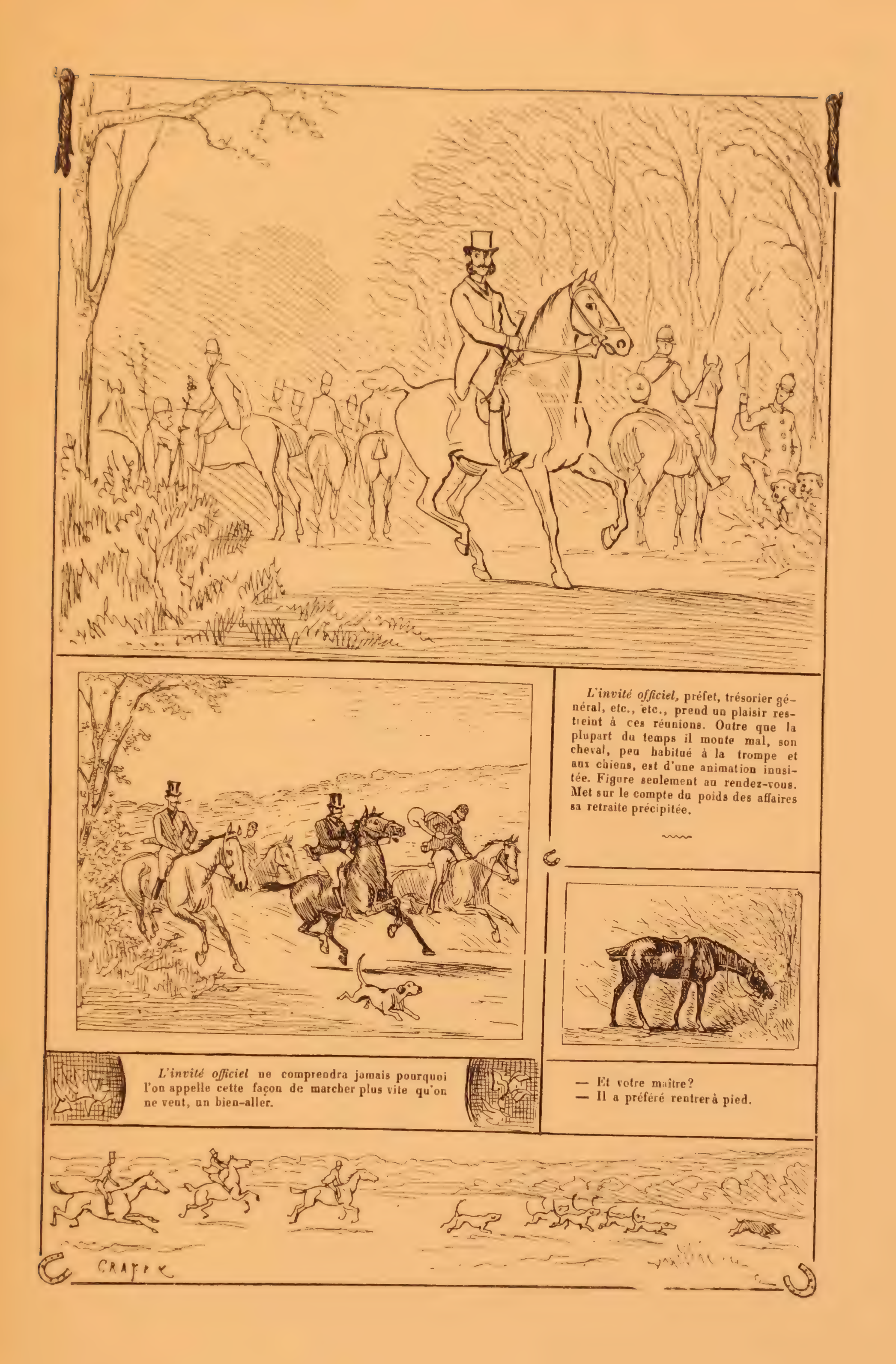
Même uniforme que ci-dessus, mais singulièrement défraîchi. L'habit fait des plis innombrables, et la culotte primitive a été remplacée par un vêtement d'une couleur quelconque. Chassent en Poitou, Morvan, Ardennes.


Dans les pays difficiles, le plus court n'est pas toujours le plus droit. Si l'on n'est pas du pays, le plus sage est de s'attacher aux pas d'un indigène qui connaisse les chemins et sache que quand la chasse marche dans cette direction, c'est dans telle autre que doit aller le chasseur.
Rien pour le chic, tout au confortable! lequel comporte sa pipe, sa peau de bique, ses boîtes à sandwiches et sa bouteille de vieux cognac.
Le piqueur du Rally-Landais n'a jamais qu'un éperon. Répond à ceux qui s'en étonnent en leur demandant s'ils ont deux fouets.
CRAFTY



L'invité. Il a tous les plaisirs de la chasse sans aucune de ses charges. Arrive la veille avec son sac de nuit. Son homme amène ses chevaux qu'il trouve frais et dispos au rendez-vous. N'ayant aucune responsabilité, il a le temps de songer à sa toilette, et l'avantage de briller par sa tenue.

Ses devoirs sont négatifs. Il doit ne se mêler en rien de la conduite de la chasse, et se montrer plein d'égards pour la meute; sans quoi, il aura grande chance de ne jamais être réinvité. Il devra se méfier des chevaux trop chauds.



L'invité officiel, préfet, trésorier général, etc., etc., prend un plaisir restreint à ces réunions. Outre que la plupart du temps il monte mal, son cheval, peu habitué à la trompe et aux chiens, est d'une animation insolite. Figure seulement au rendez-vous. Met sur le compte du poids des affaires sa retraite précipitée.

L'invité officiel ne comprendra jamais pourquoi l'on appelle cette façon de marcher plus vite qu'on ne veut, un bien-aller.

— Et votre maître?
— Il a préféré rentrer à pied.

Mais combien compte-t-on encore de forêts assez grandes pour que l'animal attaqué s'y fasse prendre sans débucher?

Une dizaine tout au plus ! C'est dire qu'elles sont le monopole des veneurs les plus fortunés, des capitalistes du sport, qui en sont propriétaires ou les détiennent en vertu de baux ruineux et dûment enregistrés.

Pour le gros des équipages qui chassent en France, ils doivent se résigner à faire les deux tiers de leur parcours à travers champs, et par champs il faut entendre : terrains de toutes espèces, landes, prairies plus ou moins défoncées, terrains abrupts, coteaux ravinés, semés de pierres roulantes, terres labourées, plants de vigne ici, champs de pommes de terre là-bas, sans compter le pavé des routes nationales, les passages à niveau des voies ferrées et les ornières vertigineuses des chemins de petite communication.



Quand on sait avoir à galoper pendant plusieurs heures consécutives à travers toutes ces chausse-trapes, vous avouerez qu'il serait imprudent de se faire porter par un animal affligé d'inquiétudes dans les jambes — d'autant que les terrains susdésignés, bien que réputés plats, sont de temps en temps, sous prétexte de dérivation des eaux, coupés par une douve, absolument sèche en toute saison, traversés par une haie vive, c'est-à-dire formée de toutes les plantes épineuses connues, entourés de barrières plus ou moins fixes, mais parfois encore assez résistantes.



Ajoutez à ces obstacles formés par la main des hommes, ceux qui sont dus à la nature :

Brusques changements de niveau, petits cours d'eau à bords encaissés, à fonds rocailleux, dont les berges minées par le courant ne demandent qu'un prétexte pour s'écrouler, et profitent de votre arrivée pour réaliser ce fallacieux projet.



Après cinq ou six heures de promenade rapide à travers toutes ces embûches, le cavalier dont le cheval n'a fait aucune faute peut se vanter d'avoir eu la main heureuse le jour où il en a fait emplette.



En effet, si les points et les virgules servent à marquer les différentes

parties du discours, on peut dire que la chute est la ponctuation de la chasse à courre.

Si l'on sait, en effet, ce qu'on laisse comme terrain, du côté où l'on aborde un obstacle, ce qu'on trouvera de l'autre côté laisse une large part au doute.



Consacrer à un exercice aussi aventureux un cheval d'une grosse valeur, c'est donner, aux yeux de M. Prudhomme (Joseph), la mesure de sa prodigalité.

Quelques veneurs exceptionnellement fortunés méprisent ouvertement l'opinion de cet homme ultra-raisonnable, et pensent que l'argent risqué de la sorte n'est pas plus mal placé que dans les actions du Vigo; mais la plupart

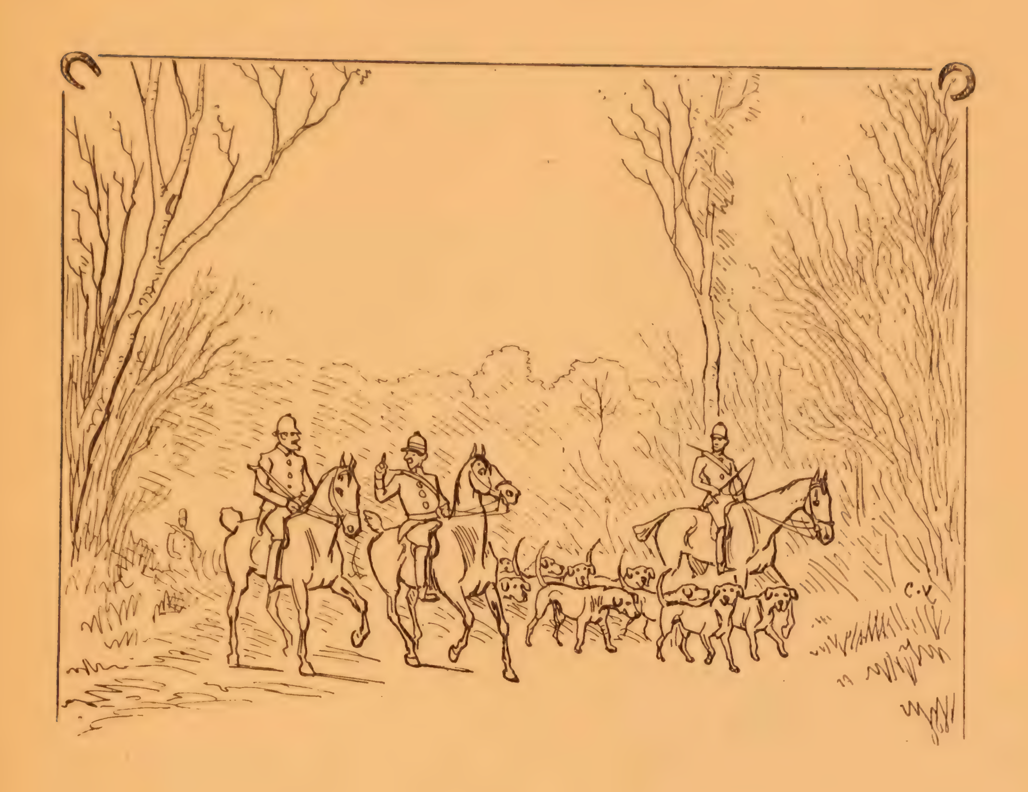
des chasseurs cherchent à trouver pour un petit prix un animal plus ou moins taré, mais ayant gardé la libre disposition de tous ses membres, que l'expérience a rendu adroit, sans le détériorer dans ses parties essentielles.

Il en est d'assez heureux pour le rencontrer.

Puissiez-vous, cher lecteur, être au nombre de ces privilégiés !

C'est la grâce que je vous souhaite, et à moi aussi !





CHAPITRE II

DU MAITRE D'ÉQUIPAGE. — SES JOIES ET SES PEINES. — DU LOUVETIER. — SES DÉSAGRÉMENTS. — CONSEILS POUR LES ATTÉNUER.

Les maîtres d'équipage peuvent être classés en deux catégories bien distinctes :

Ceux qui agissent en leur nom personnel, et assument la responsabilité complète de leurs actes, dépense comprise ;

Et ceux qui sont chargés de gérer les intérêts d'une association.

Ces derniers sont incontestablement les plus à plaindre ; car, outre qu'ils ne sauraient éviter tous les ennuis inhérents à la profession de veneur, ils

peuvent être sûrs qu'aucun acte de leur gestion n'aura lieu sans exciter les protestations d'un ou plusieurs de leurs associés.



La Ramée, premier piqueur. — Mange le moins possible, — ça alourdit, — mais boit tant qu'il peut, — ça soutient.



Valet de chiens. — A tout quitté pour la chasse. N'a emporté de chez son père, épicier au chef-lieu, que la malédiction de ce notable commerçant.

Le vieux *piqueur* qu'il aura choisi sera, selon ceux-ci, dans un état voisin du gâtisme, et les appointements qu'il aura dû lui accorder seront trouvés exorbitants par ceux-là mêmes qui reconnaissent sa valeur.

Toutes les réclamations du second piqueur, qui n'a qu'une idée, devenir premier, seront appuyées énergiquement par l'un ou l'autre des sociétaires.

Tous les chiens, quelque soin qu'il mette à les choisir, seront invariablement critiqués.

L'état des chevaux, chaque nouvelle acquisition, sera également l'objet de remarques généralement acerbes, mais plus généralement encore dépourvues de toute espèce de sens commun.

La tenue des hommes fera l'objet d'une série d'observations perpétuelles, et de propositions répétées pour la modification de tel ou tel détail.

Tout le soin des travaux à exécuter pour l'aménagement des écuries et du chenil lui incombera.

La nourriture de la meute fournira également un thème inépuisable aux

critiques et aux conseils de ses associés, qui lui feront un crime de ne pas goûter assez régulièrement la soupe.



Présentation aux associés du cheval acheté pour le troisième piqueur. — C'est un carcan! — Voyez donc ces jarrets, — et ces tendons; — c'est un cheval qui n'a pas de boyaux, etc., etc. — Le malheureux chef d'équipage était autorisé à consacrer à cette importante acquisition un crédit de trois cents francs maximum.

C'est à lui qu'incombera également le soin de régler les indemnités aux cultivateurs,

Et de faire les démarches nécessaires auprès de l'autorité préfectorale en cas de difficultés.

S'il y a procès, c'est lui qui devra assister au débat et qui sera personnellement condamné, s'il y a condamnation.

Au jour de l'assemblée générale, il devra subir, en une seule séance, la récapitulation des griefs articulés par chacun des mécontents pendant la saison entière, et entendre critiquer chacune de ses dépenses.

Après quoi, on lui votera à l'unanimité des remercîments.

Le sort du maître d'équipage indépendant n'est pas beaucoup plus enviable.

Il a, comme l'autre, l'ennui des achats, des indemnités à payer, des procès à soutenir ; mais au moins il n'a pas à subir les récriminations de ses soi-disant camarades de plaisir.

Les seules observations qu'il entende sur l'exagération de ses dépenses lui sont faites par sa conscience d'abord, son notaire ensuite, et enfin, la plupart du temps, par son conseil judiciaire.



Le louvetier. — Ne se consolera jamais d'avoir pris, en 1849, le dernier loup de la contrée qui était une louve pleine.

Si le maître d'équipage a eu par surcroît la fâcheuse ambition de se faire nommer lieutenant de louveterie, les difficultés de ses relations avec ses voisins, propriétaires, frères en saint Hubert et paysans, se trouvent décuplées par ce seul fait.

Le louvetier, ainsi nommé parce qu'il a la mission de combattre les sangliers, reçoit ses droits et priviléges de l'autorité préfectorale.

Ils consistent dans l'obligation d'entretenir, à ses frais, un nombre déterminé de chiens en état de détruire, à toute réquisition, les fauves et animaux nuisibles qui lui sont signalés.

En général, le louvetier est déterminé à solliciter ses fonctions par des visées électorales, qui n'aboutissent à aucun résultat, parce que :

1° Les réactionnaires le considèrent comme vendu au pouvoir ;

2° Et ceux qui ne le sont pas sont convaincus que tout homme qui chasse à courre appelle de ses vœux le rétablissement de la dîme.







PHOTOGRAPHIES D'INVITÉS INÉVITABLES.

Où monsieur le comte se fait-il l'honneur de me placer?

Prié en sa qualité de juge de paix, appelé à prononcer sur les réclamations.

En veut de longtemps à ces bêtes-là, à cause de leur « nuisance ».



En battue officielle. — Il est de toute nécessité d'inviter à ces réunions tout ce qui, dans le canton, a la prétention d'être chasseur. — Il en résulte que les chiens d'attaque sont exposés aux plus grands dangers, et qu'un maître d'équipage prudent ne doit employer en pareille circonstance que les chiens qu'il a l'intention de réformer.



Hallali sur pied. — Les belligérants en sont venus aux crocs, et la bataille a déjà des victimes ; c'est le moment pour le maître d'équipage d'intervenir, s'il ne veut payer trop cher sa victoire.



A apporté son carnier pour le cas où il verrait un lièvre.



Une victime du devoir. A horreur des armes à feu, mais juge qu'un sous-préfet doit assister et prendre part aux battues.





Peau de bique irrémédiable. A reçu déjà huit coups de fusil motivés par ce vêtement.



Propriétaire des pommes de terre ravagées la nuit précédente.

A l'œuvre on connaît l'artisan. — Ne voit pas le sanglier, mais se doute bien qu'il n'est pas loin.

Au surplus, personne ne lui sait gré des animaux détruits.

Et chacun lui reproche le passage à travers champs de son équipage.

En sa qualité de fonctionnaire, il lui est impossible de limiter à ses amis les invitations qu'il doit faire.

Comme les convocations ont pour but officiel la destruction, il est obligé de convier à ses battues les tireurs du voisinage ; obligation aussi dangereuse pour ses chiens que pour ses invités privilégiés.



Quand, au moment de l'attaque, il n'est pas parvenu à éloigner du passage de l'animal les bons fusils locaux, la bête est tuée au lancer, et la chasse se trouve supprimée à son origine.

Dans le cas contraire, les tireurs convoqués inutilement se répandent dans les cabarets voisins, où ils débinent avec acharnement sa prochaine candidature.

En conséquence, ne solliciter sous aucun prétexte le titre de louvetier.

Au cas où il vous serait offert, le refuser avec énergie.

Si vous habitez un pays où ce titre ait été porté de tout temps par des membres de votre famille et soit devenu en quelque sorte indélébile et héréditaire,

Quitter ce pays ou renoncer définitivement à la chasse,

Simuler des rhumatismes goutteux,

Pendre tous vos chiens sans exception,

Congédier vos gardes,

Renvoyer vos piqueurs, valets de chiens,

Et faire défricher vos forêts.

Au besoin, et la crainte de ne pouvoir se soustraire à la fatalité d'être louvetier a fourni plusieurs exemples de cette fatale extrémité,

Se ruiner radicalement,

De façon à être inscrit d'office au bureau de bienfaisance.





CHAPITRE III

UNE VISITE AU CHENIL.

Il faut que le chenil soit placé en dehors du parc, assez loin de l'habitation et sous le vent qui souffle le moins fréquemment dans notre pays, au nord-est par conséquent.

Les miasmes qui résultent de l'emploi de la viande de cheval rendent cet éloignement indispensable.

Les visites aux chiens en deviennent plus rares, mais ce n'est pas là un grave inconvénient.

Le calme et le repos sont ce dont les chiens ont le plus besoin au chenil.

Couchés sur des bancs doucement inclinés, la plupart dorment dans un mol abandon; quelques-uns font leur toilette, léchant leurs pieds endoloris par la dernière chasse, grattant leurs oreilles encore irritées par les piqûres récoltées dans les fourrés.



Lendemain de chasse.

Celui-là ronfle, cet autre rêve, car les chiens rêvent, quelque étrange que puisse paraître au premier abord une semblable habitude chez un être auquel on ne veut accorder que l'instinct.

Quoi qu'il en soit, ils rêvent comme une personne naturelle, et qui plus est, ils rêvent tout haut, laissant aux témoins de leur sommeil toute liberté de suivre et de comprendre le travail qui s'opère dans leur imagination... Imagination vous choque?

Il faut pourtant appeler les choses par leur nom.

Vous ne me paraissez pas suffisamment convaincu.

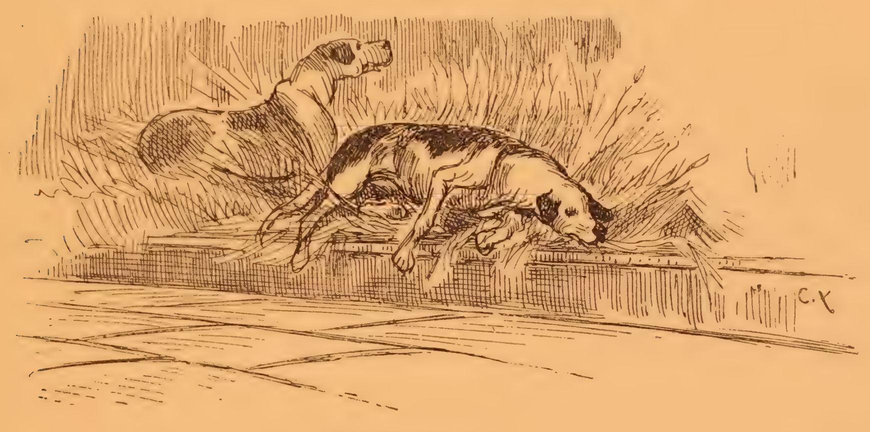
Approchons-nous de *Marengo* que je vois là-bas sur le banc, à gauche, étendu sur le flanc; il s'agite et remue la queue, mais regardez sa tête; sa

bonne figure de chien est bien endormie ; écoutez, il aspire violemment, il quête ; attendez un moment, un coup de gueule !

Il croit avoir retrouvé la piste, ses cris continuent et deviennent plus fréquents ; la chasse va bien, et il nage dans un océan de délices, il ne fait plus aucun mouvement.

Serait-ce un défaut ?

Point, voyez comme il remue la langue sur ses babines ; il fait curée lui-même, et il est plus heureux qu'un spéculateur rêvant qu'il a doublé ses capitaux.



Rêvant de curée chaude.

N'allez pas croire au moins que tous leurs rêves soient aussi brillants ; les pauvres bêtes ont leurs cauchemars, ils reçoivent des coups de fouet imaginaires, souvenirs cuisants, la plupart du temps, de corrections trop réelles.

Allons réveiller ce pauvre *Verdo,* qui geint comme un malheureux et qui se croit en ce moment battu par un piqueur, pris dans un piége ou déguenillé par quelqu'un de ses camarades.

Allons changer le cours de ses idées.

Encore un mot qui paraît vous choquer.

Bon ! deux camarades de lit en grande discussion : *Étéocle* et *Polynice*.

Qu'est-ce que cela veut dire?... Troubler ainsi le repos public!

Heureusement que le châtiment n'est pas loin, le voilà qui s'approche sous la forme d'un valet de chiens, armé de son fouet : Clic, clac, *Figaro*, au banc !

Tous les jours promenade; on couple les chiens, et en marche! piqueur en tête.



Cet exercice dure deux heures en moyenne, après quoi l'on rentre au chenil en attendant la soupe.

L'aspect du chenil n'est plus ce qu'il était tout à l'heure ; plus de chiens qui dorment! ils attendent : toutes les oreilles sont dressées, les queues s'agitent, tous les yeux sont dirigés vers la porte : c'est que la promenade est un apéritif puissant, et que des estomacs qui n'ont rien absorbé depuis vingt-quatre heures ressemblent, à s'y tromper, à l'intérieur d'une machine pneumatique : cependant pas un chien ne descend de son banc, car les fouets des valets de chiens sont levés, prêts à s'abattre sur l'échine du premier réfractaire : la consigne veut qu'on reste en place, on le sait, et l'on se contente de manifester son impatience par des mouvements sur soi-même et d'éloquents soupirs.

Déjà le bruit des hommes qui préparent les auges, où la soupe tant désirée doit être versée, se fait entendre; l'agitation de la meute redouble; les jambes sont toutes en mouvement, les reins frétillent comme des serpents, les queues s'abattent sur les flancs par un mouvement de plus en plus précipité, toutes les langues s'agitent, tous les regards s'allument, toutes les voix gémissent; c'est un frémissement universel.



Attendant la soupe.

La porte d'entrée s'ouvre à deux battants, les fouets des piqueurs s'abaissent : immédiatement la descente commence, en une seconde il n'y a plus un chien sur les bancs; la meute entière se précipite dans la cour, où le repas attend, répandu dans de longues auges en bois placées sur le sol. Ici, nouvel arrêt, les chiens, maintenus à coups de fouet, se rangent à dix pas des auges, alignés comme de vieux grenadiers; pas un museau ne dépasse! le front de la meute est aussi correctement droit que les bordures de buis d'un jardin à la française.

Les vétérans de la bande, messieurs les limiers, au nombre de vingt, sont appelés les premiers : une fois repus, ces vénérables quadrupèdes abandonnent la place au gros de la meute.

Trois fois le piqueur placé devant les auges abaisse et relève son fouet, trois fois la meute s'élance et recule, en rechignant et en grognant... enfin le

piqueur se retire lentement, tout en tenant son fouet levé ; la meute le suit pas à pas, conservant religieusement la distance qui les sépare et qui se trouve être précisément la mesure exacte de la portée de la mèche.

Le piqueur a enjambé l'auge et s'est retiré à une distance respectueuse, en abaissant son terrible fouet ; les fanfares éclatent, les chiens s'élancent, se précipitent ; pendant une seconde, c'est un désordre indescriptible, un tohu-bohu, un vacarme épouvantable ; les retardataires veulent s'emparer des places prises par les premiers arrivés : ils montent les uns sur les autres, les pattes sont en l'air ; c'est un mouvement infernal, un véritable assaut donné à ceux qui ont pris les meilleures places, et qui, du reste, ne leur fait pas perdre un coup de dent.

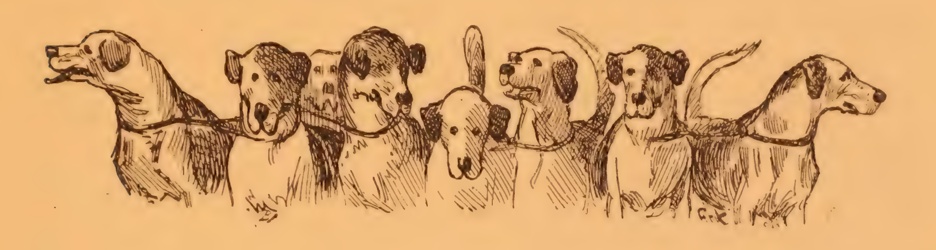


Ces messieurs sont servis!

Bientôt quelques coups de fouet, frappés d'une main sûre, viennent rétablir l'ordre : silencieux, alignés des deux côtés de l'auge, les chiens mangent, chacun pour son compte, sans se préoccuper du voisin ; c'est à peine si l'on entend, de temps à autre, un léger grognement : ils sont recueillis

comme il convient pour l'accomplissement d'un semblable sacerdoce ; au reste, ils ne mangent pas, ils engloutissent ; les morceaux disparaissent avec une rapidité vertigineuse, on ne s'explique pas leur disparition et comment cette auge, pleine tout à l'heure jusqu'aux bords, se trouve maintenant aussi nette qu'au moment où l'ouvrier venait d'y mettre son dernier clou.

Le repas terminé, on rentre au chenil accomplir l'important travail de la digestion.



Les jours de chasse, rien d'animé comme l'intérieur du chenil !

Dès le matin, les chiens ont deviné, aux allures des piqueurs, qu'on allait les conduire sur le champ de bataille; aussi, avec quel intérêt suivent-ils toutes les allées et venues des valets de chiens !

Aucun de leurs gestes ne les laisse indifférents; debout sur leurs bancs, ils suivent les progrès des préparatifs, et, au moment où les piqueurs arrivent en tenue de chasse et sonnent la sortie du chenil, leur enthousiasme se traduit par des cris dont l'accent ne permet pas de mettre en doute le plaisir qu'ils éprouvent.

La meute se met en marche, précédée par les piqueurs et escortée par les valets de chiens.

Notre meute est composée de fox-hounds tricolores ; suivons-les tandis qu'ils se rendent au rendez-vous; ils marchent lentement, et nous aurons tout le temps d'admirer la vigueur de leur conformation.

Voyez quelle ouverture de poitrine et quelle largeur de reins !

Ces membres courts et trapus, ces doigts serrés, ce fouet large à la naissance et planté à angle droit sur cette large croupe.

Si ce ne sont pas là des indices certains de force, je ne sais à quels signes on pourra juger des qualités d'un animal.

Avec de semblables appareils ils ne peuvent manquer d'avoir de la vitesse et du fond, c'est-à-dire les qualités les plus précieuses du chien courant.

Voilà les chiens dont vous avez souvent entendu médire.

Les chiens anglais n'ont pas de fond, les chiens anglais n'ont pas de train, les chiens anglais n'ont pas de voix, etc., etc.

Voilà ce qui se répète tous les jours, et si l'on ne savait par expérience ce qu'ils sont capables de faire, on serait tenté de croire que ce sont des haridelles sourdes et muettes, et, ce qui est plus grave chez un chien, perpétuellement enrhumées du cerveau.

Vous les avez vus?

Qu'en pensez-vous?





CHAPITRE IV

EN CHASSE.

C'est à la fin de l'automne, par un temps un peu gris ; pas de froid, pas de vent ; on a très-finement déjeuné chez le maître d'équipage, qui a trouvé plus hospitalier de désigner sa salle à manger comme lieu de rendez-vous que l'un des carrefours de la forêt.

Les invités qui viennent de quatre ou cinq lieues se sont montrés sensibles à ce procédé et savourent les cigares de l'amphitryon en écoutant le rapport des piqueurs.

Pierre a connaissance d'une harde grosse de huit animaux, debout, qu'il a laissée en surveillance dans le quartier des Grands-Ormeaux ; c'est un pis aller, et l'on pourra tâcher de détourner l'un des cerfs, si aucun des autres hommes n'a pu rembucher un animal isolé.

La jeunesse n'a rien à dire.

Marin a vu pas corps un daguet qu'il juge arrêté dans le taillis de l'Homme mort.

Quant à Pavillon, il a rembuché un dix cors jeunement dans la futaie du Gros-Chêne.

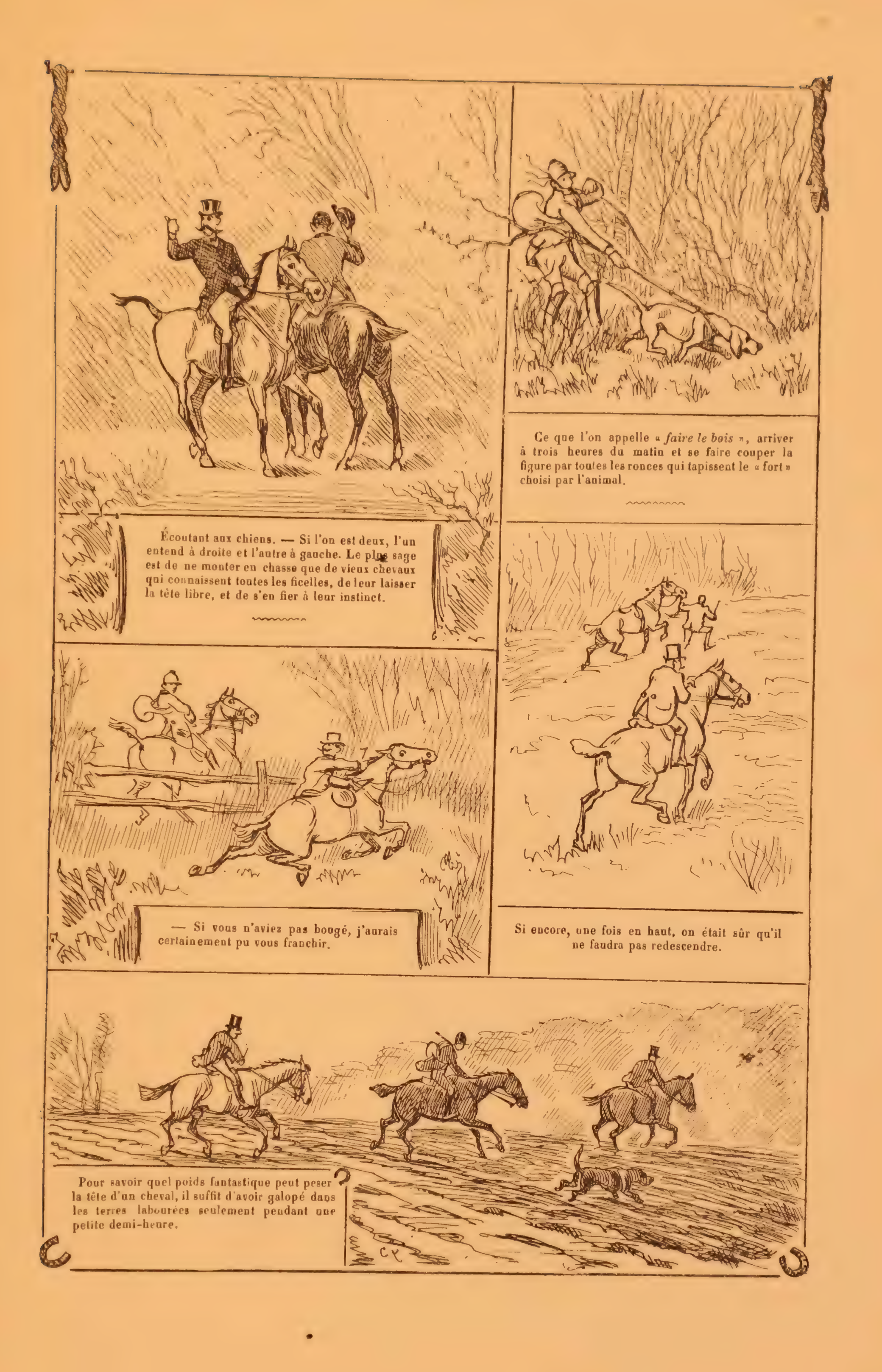
Il suppose que c'est l'animal chassé l'avant-dernière réunion, et dont la poursuite a été arrêtée par l'arrivée de la nuit.

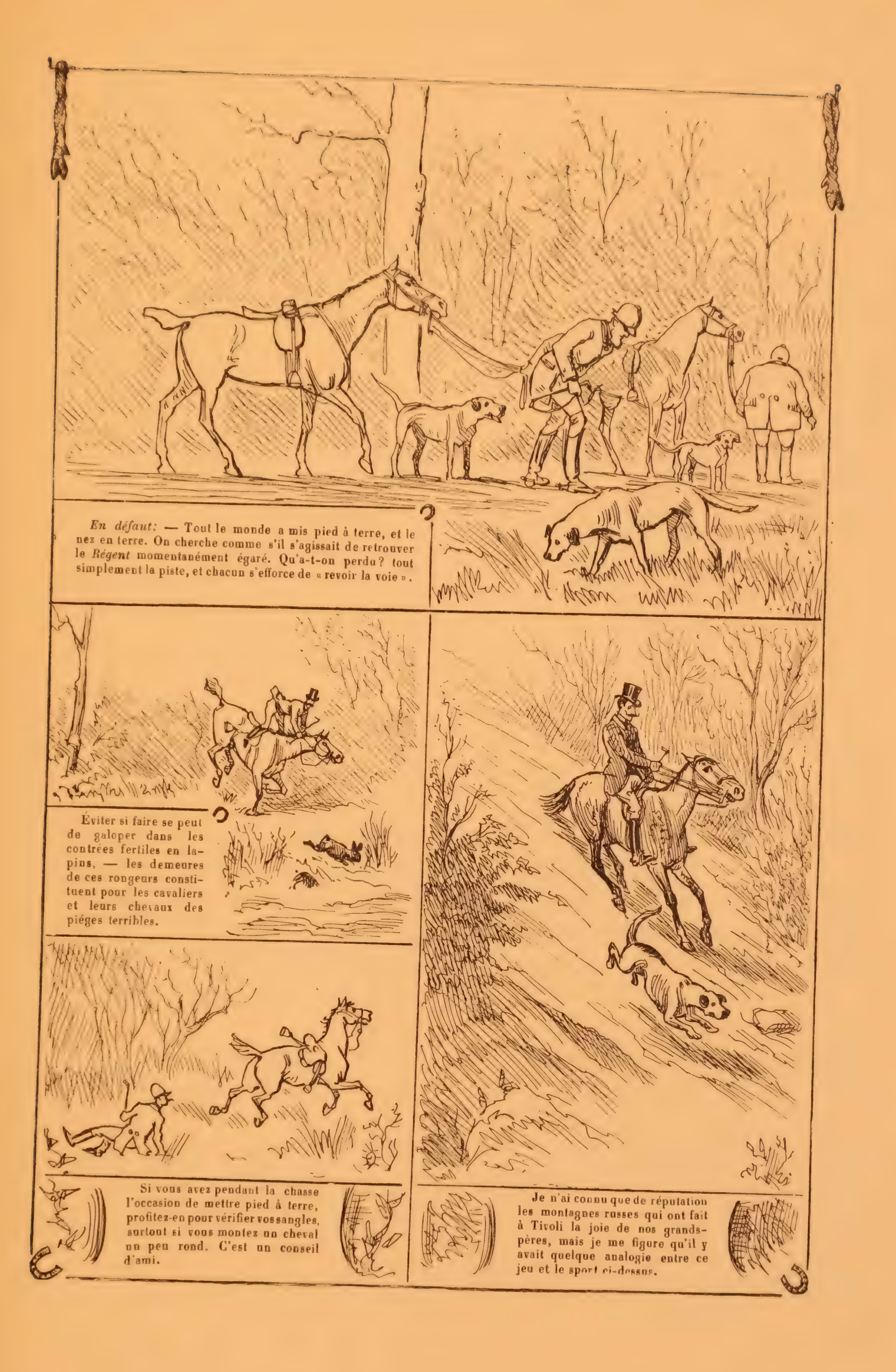


Le rapport.

Ceci est sérieux, et l'on décide que c'est au Gros-Chêne qu'il faut aller.

Le Gros-Chêne est au fond d'un pli de terrain assez profond, au milieu d'un carrefour dont les routes bordées par une haute futaie remontent toutes au sommet d'une sorte d'entonnoir.


Écoutant aux chiens. — Si l'on est deux, l'un entend à droite et l'autre à gauche. Le plus sage est de ne monter en chasse que de vieux chevaux qui connaissent toutes les ficelles, de leur laisser la tête libre, et de s'en fier à leur instinct.
Ce que l'on appelle « *faire le bois* », arriver à trois heures du matin et se faire couper la figure par toutes les ronces qui tapissent le « fort » choisi par l'animal.
— Si vous n'aviez pas bougé, j'aurais certainement pu vous franchir.
Si encore, une fois en haut, on était sûr qu'il ne faudra pas redescendre.
Pour savoir quel poids fantastique peut peser la tête d'un cheval, il suffit d'avoir galopé dans les terres labourées seulement pendant une petite demi-heure.



En défaut: — Tout le monde a mis pied à terre, et le nez en terre. On cherche comme s'il s'agissait de retrouver le *Régent* momentanément égaré. Qu'a-t-on perdu? tout simplement la piste, et chacun s'efforce de « revoir la voie ».

Éviter si faire se peut de galoper dans les contrées fertiles en lapins, — les demeures de ces rongeurs constituent pour les cavaliers et leurs chevaux des piéges terribles.

Si vous avez pendant la chasse l'occasion de mettre pied à terre, profitez-en pour vérifier vos sangles, surtout si vous montez un cheval un peu rond. C'est un conseil d'ami.

Je n'ai connu que de réputation les montagnes russes qui ont fait à Tivoli la joie de nos grands-pères, mais je me figure qu'il y avait quelque analogie entre ce jeu et le sport ci-dessus.

Pavillon a mis pied à terre et est entré sous bois : ses chiens ont rencontré et commencent leur musique.

Un accord de trompe éclate : c'est la vue.



Le cerf a bondi sous le nez des chiens d'attaque après cinq minutes de rapprocher.

On découple : Trente chiens, a prononcé le grand maître de la fête, en désignant du fouet ceux qui doivent prendre part au lancer.

Il semble que le lieu ait été choisi à loisir pour faire valoir la scène : les hardes, attachées chacune à un arbre, sont justement du côté du carrefour opposé à la coupe où l'animal est lancé.

Les chiens découplés traversent la route au galop, et, d'un bond, franchissent le fossé qui les sépare de la futaie.

Les chevaux sont frémissants ; ils voudraient s'élancer en même temps que les premiers chiens ; ils sentent que la chasse est commencée, et ne comprennent pas qu'on retarde la poursuite.

Mes bons dadas, vous n'êtes que des utilités, et il s'agit de laisser la place

aux premiers rôles, les ténors à quatre pattes qui jettent aux échos leurs premières notes.

Les chasseurs ont suivi les chiens.

Quelques hardes restent attachées à leurs arbres respectifs, avec l'air tout décontenancé d'animaux qui ont eu de grandes espérances, complétement déçues maintenant.

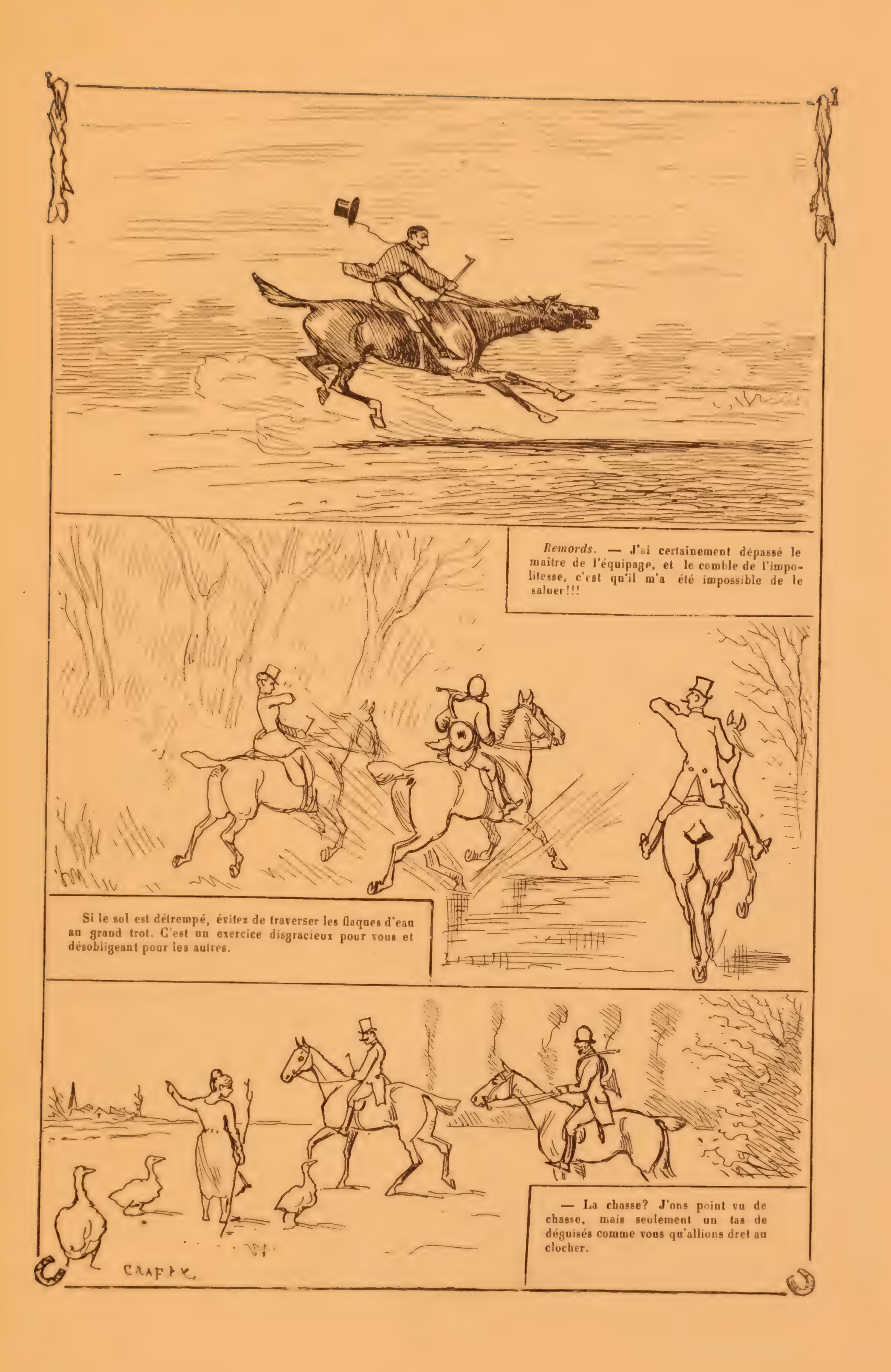
Les pauvres toutous ont l'air affadi qu'aurait une aquarelle de de Penne tombée dans un baquet.

A gauche, deux ou trois valets de chiens, cramponnés à leurs laisses, courent à la lisière par laquelle on présume que débouchera le cerf attaqué, incident probable, si c'est bien le même animal qu'on a déjà chassé.



Dès le début, on voit quels sont les chasseurs friands de l'obstacle.

Un fossé assez large ferme le carrefour, ils l'abordent immédiatement, tandis que les autres, plus prudents ou plus ménagers des forces de leurs montures, suivent tranquillement la route qui contourne le taillis.


Remords. — J'ai certainement dépassé le maître de l'équipage, et le comble de l'impolitesse, c'est qu'il m'a été impossible de le saluer!!!
Si le sol est détrempé, évitez de traverser les flaques d'eau au grand trot. C'est un exercice disgracieux pour vous et désobligeant pour les autres.
— La chasse? J'ons point vu de chasse, mais seulement un tas de déguisés comme vous qu'allions dret au clocher.
CRAFTY.


Considère la chasse comme moyen sudorifique. Le malheur est qu'il répare aussitôt rentré, et consomme en proportion des dépenses réalisées.
Un relais. — Qui ne relaye pas. Ce qu'on appelle croquer le marmot.
Toujours en tête. Ceux qui l'aiment la suivent, mais ce n'est pas sans peine.
Hallali courant. — Le train se ralentit. On suit au trot. Les chiens surveillent le sanglier, prêts à fondre sur lui s'il vient à trébucher; lui, de son côté, a l'œil à tous les mouvements de ses ennemis — surveillance et méfiance réciproques, qui peuvent se prolonger indéfiniment.
CRAFTY

C'est le chemin choisi par les dames, peu nombreuses d'ailleurs, qui suivent la chasse.



En France, c'est déjà très-joli quand le beau sexe est représenté, et je ne me rappelle pas avoir jamais vu ici les tableaux que l'on aperçoit couramment en Angleterre : une demi-douzaine de jeunes filles passant d'un même élan une barrière fixe à double travée, sans interrompre pour cela la conversation commencée.

Qu'est-ce qui vient d'arriver?

La moitié de ces messieurs sont à pied, et chacun discute.

Une chasse qui marchait si bien, et voilà un change.

La tête de la meute s'est divisée, et il n'est certes pas facile de distinguer le bon pied du mauvais, car les deux animaux sont de même taille et de même force.

Pierre, le vieux piqueur, qui, je le parierais, reconnaît les animaux à l'odeur, affirme que l'animal de chasse a pris à gauche, et la meilleure preuve en est que Ravaude est restée parmi les chiens embarqués de ce côté; mais La Jeunesse est sûr que c'est à droite qu'il faut marcher, car il y entend la voix de Tonnante.

En attendant qu'un Salomon quelconque ait décidé, les frais du procès, représentés par de maîtres coups de fouet, sont supportés par les chiens qu'on a pu rompre.

La gent canine paraît, du reste, être d'avis aussi partagés que la race humaine, car, si bon nombre de chiens font mine de s'élancer à droite, un assez bon groupe ne dissimule pas sa prédilection pour la gauche.

Derrière nous retentit la voix d'un retardataire, c'est celle du vieux Miraut, devenu le plus lent de tous les chiens de la meute, mais resté le plus sûr.

Nous sommes sauvés! et où il ira, il faudra aller.

Chacun remonte en selle, et l'on attend son passage.

Miraut opte pour la gauche, et les chiens incertains jusqu'alors s'élancent sans plus d'hésitation à sa suite.

Il n'y a pas à en douter, nous sommes sur la bonne piste, et cette fois encore c'est le vieux Pierre qui a vu juste.

Il est radieux de voir son opinion confirmée par le flair de son vieil ami Miraut, et c'est avec un entrain juvénile qu'il entonne un *bien aller*...





CHAPITRE V

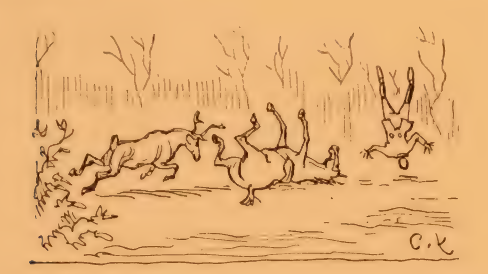
EXCLUSIVEMENT CONSACRÉ AUX ACCIDENTS LES PLUS USITÉS.

Il y a des gens qui ne peuvent se battre, même au premier sang, à moins de faire au préalable leur testament.

Ceux-là ne doivent pas manquer au moins de le relire, quand ils doivent chasser le lendemain.

Outre la chance que tout cavalier a de se casser les reins, les fronts des cerfs et les hures des sangliers sont, en effet, surmontés ou terminés par des armes autrement terribles qu'un fleuret démoucheté.

Ces animaux, qui, lorsqu'on les attaque, ont parfois la méchanceté de se défendre, font mieux, quand ils s'y mettent, que de découdre un ou deux chiens acharnés à leur poursuite et foncent volontiers sur leurs poursuivants humains, qui ne paraissent pas d'un grand poids au bout de leurs andouillers.



Un cavalier et son cheval ne résistent pas mieux à un pareil choc qu'un enfant de sept ans au coup de poing d'un maître boucher, et dans cette occurrence, il n'est pas besoin que le coup porte directement sur l'homme pour que sa situation soit digne d'intérêt.

Il est lancé à une telle distance qu'il ne peut prévoir où doit aboutir sa chute, et que, semblable au sauteur marseillais, il a le temps de « s'embêter en l'air ».



La dernière culbute de ce genre que j'aie vue n'a cependant produit aucun mauvais résultat.

Le veneur, le cheval et le sanglier, qui ont roulé en un seul groupe, se sont relevés tous trois à peu près intacts, et, l'instant d'après, tous trois galopaient à nouveau les uns derrière l'autre.

Voici comment les choses se sont passées.

La nuit approchait, et le comte L. de C..., arrêté au milieu d'une ligne, attendait de pied ferme un sanglier chassé depuis plusieurs heures qui venait droit sur lui, et attendait, pour tirer, qu'il fût à belle portée.

Le coup part; mais, soit que la jument du comte eût remué, soit que son tir eût été gêné par le crépuscule, le sanglier, au lieu de rouler sur lui-même, comme nous nous y attendions tous, poursuit sa marche d'un élan plus rapide, et, passant au travers des jambes de la jument, la retourne comme une simple crêpe.

Jugez quelle culbute!



Elle fut complète en ce sens que le dos du cheval toucha le premier au sol; par bonheur le cavalier avait été jeté quelque peu de côté et ne fut pas écrasé, comme il s'y attendait, sous le poids de sa monture, mais sa trompe, qui avait supporté la pression de son corps, est demeurée depuis aussi aplatie que ces fleurs collectionnées entre les feuilles d'un livre par les amoureux platoniques.

Je me rappelle également un capitaine de chasse quasi royale qui, au moment de servir à la carabine un dix cors tenant tête aux chiens, fut chargé avec une telle impétuosité, que nous aurions eu certainement à déplorer la fin tragique de l'un de nos plus aimables causeurs, si, par un hasard providentiel, il n'avait relayé l'instant d'auparavant.



Grâce à la vitesse de son cheval, complétement frais, l'avance qu'il put prendre le mit rapidement hors d'atteinte, mais je vous affirme que les premiers moments de cette fuite désespérée n'avaient rien de rassurant pour les spectateurs.

Le cerf touchait de son mufle la croupe du cheval, et je n'ai, quant à moi, jamais eu aussi peur de voir des andouillers disparaître dans un uniforme de veneur.

A défaut d'accidents aussi tragiques, il est rare que toute une chasse se passe sans une chute quelconque, effrayante quelquefois, le plus souvent comique : d'autant plus que la culotte et l'habit accusent de leur note blanche ou rouge la position extraordinaire prise par le cavalier.

Si la culotte est bien remplie, il y a telles combinaisons de lignes dont l'effet est irrésistible, et, quelque empire qu'on ait sur soi-même, il faut y aller de son éclat de rire.

Première position. — Le cheval qui vous précède a refusé l'obstacle et s'est piqué sur les deux pieds de devant.



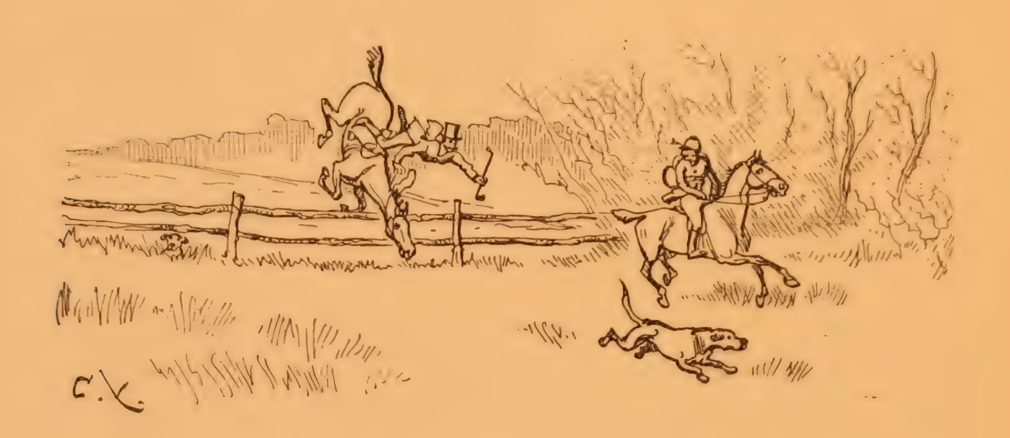
Vous voyez son arrière-main puissamment contractée, la selle vide, et le cavalier, cramponné au sommet de l'encolure, vous tourne exactement le dos, en s'efforçant de se maintenir en équilibre sur ce support très-peu stable.

2e *position.* — Vous avez passé un obstacle, et, par un sentiment de curiosité bien naturelle, vous regardez de quelle façon s'en tirent les chasseurs qui vous suivent.

L'un d'eux fait panache :

Son cheval a touché également des deux genoux, de telle sorte qu'il s'élève

perpendiculairement au-dessus de l'obstacle, tandis que le cavalier plane comme un oiseau de proie en train de choisir le point où il doit s'abattre.



3e *position.* — C'est un obstacle en hauteur, et qui demande au cheval un effort sérieux : le saut en hauteur étant toujours plus déplaçant que le saut en largeur, le cavalier a glissé sur la croupe et s'est accroché des deux mains aux quartiers de la selle ou à la crinière.



Vous ne voyez guère que le dos du cavalier et les jambes de derrière du cheval, de telle sorte que la queue de l'animal paraît plutôt appartenir au cavalier.

4e position. — La chute est accomplie.

Votre ami, peut-être un de vos plus chers amis, est tombé à plat au fond d'un fossé pendant que son cheval a continué sa course.



Vous ne voyez que deux jambes qui s'agitent, ornées de leurs bottes et de leurs éperons; l'effet est irrésistible, et vous riez aux larmes.

Dans les pays de meulières, espèces de chausse-trapes remplies de boue recouverte d'herbe, la même chute produit un spectacle encore plus réjouissant.



Le cheval s'abat aussitôt que le sol manque sous ses pieds, et le cavalier, projeté en avant, se trouve fiché en terre la tête la première.

Comme il est menacé d'asphyxie, ses jambes s'agitent frénétiquement, et ajoutent par leur télégraphie désespérée à l'animation de la scène.

Dans le Berry, où ces trembles sont très-nombreux, on cite des cas de disparition définitive, et des sauvetages aussi émouvants que celui du puisatier d'Écœuilly.

Le marquis de M..., le vieux louvetier bien connu, et qui mériterait, par sa passion pour la chasse et par bien d'autres particularités, de trouver un biographe spécial, avait, à la nuit tombante, franchi une haie qui coupait par le milieu une assez vaste prairie.



A l'époque dont il s'agit, le marquis, dont les débuts avaient été des plus brillants, et qui avait jadis attaché une grande importance à la tenue de ses équipages, avait dès longtemps, et pour des causes multiples, renoncé à toute ostentation. Sa mise était devenue plus que négligée. Il n'avait plus qu'un cheval, excellent, mais d'un aspect qui ne permettait pas de préjuger ses qualités. Il fallait le voir à l'œuvre, sans quoi le plus grand connaisseur l'eût à première vue impitoyablement classé dans la catégorie des coursiers destinés à la remonte de MM. les maraîchers.

Après cette parenthèse nécessaire pour expliquer la tenue fantaisiste, quoique scrupuleusement exacte, reproduite dans le croquis ci-dessus, revenons à nos moutons.

Du côté où il avait pris son élan, le terrain était solide; mais de l'autre, c'était le plus beau tremble qu'on pût imaginer, et, du premier coup, le cheval y enfonça à mi-corps, et le cavalier jusqu'aux genoux.



A chaque effort de l'animal, le groupe s'enfonçait plus profondément, et malgré les appels désespérés du marquis, aucun secours n'arrivait.

Les chasseurs étaient loin derrière, et pas un paysan à l'horizon.



Sa situation était critique, et le vieux veneur, aussi peu patient que profondément religieux, alternait les jurons et les actes de contrition, puis réembouchait sa trompe et sonnait à pleins poumons.

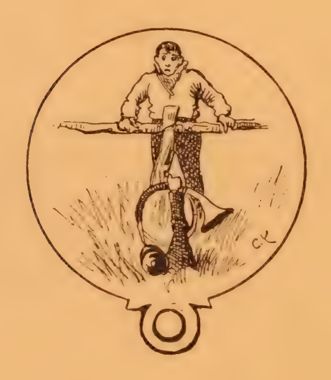
Cependant il enfonçait toujours.

Quand on arriva, le cheval avait complétement disparu, et le veneur n'avait plus hors de boue que le masque.

Avec des rênes et des cordes mises bout à bout, qu'on parvint non sans peine à lui passer sous les aisselles, et auxquelles on dut atteler un bœuf, on finit par l'extirper de son bain de vase.

Il en sortit avec le bruit d'un bouchon violemment tiré de sa bouteille.

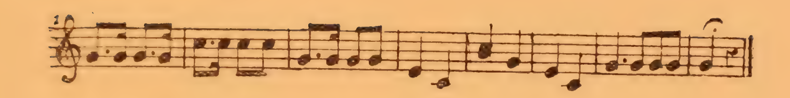
Quant au cheval, il y est encore.



CHAPITRE VI

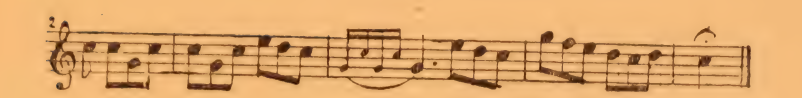
FANFARES ILLUSTRÉES.

I. — *Le point du jour.*



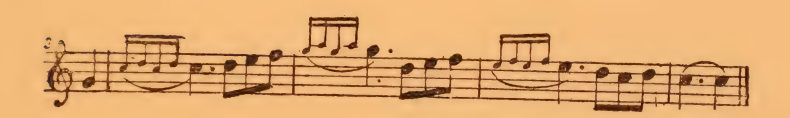


II. — *La sortie du chenil.*



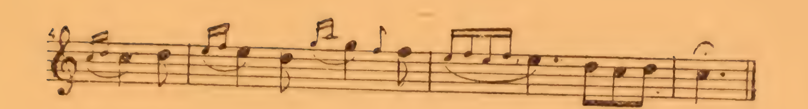


III. — *Le départ.*



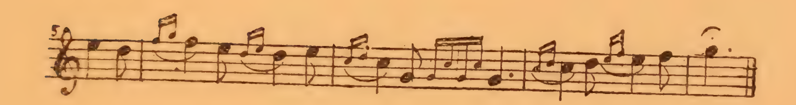


IV. — *Le volcelest.*





V. — *Le laisser-courre.*





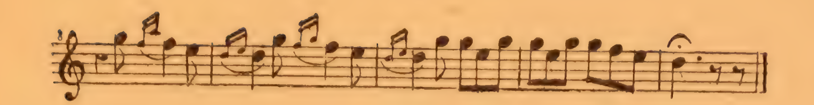
VI. — *Le lancé.*



VII. — *La vue.*



VIII. — *Le change.*





IX. — *Le débucher.*





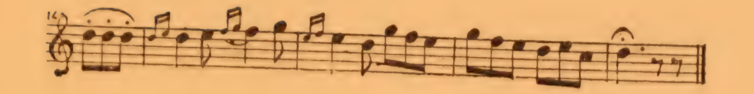
XII. — *L'animal à l'eau.*



XIII. — *L'hallali sur pied.*

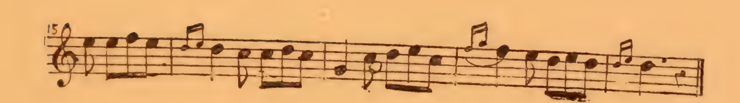


XIV. — *L'hallali par terre.*





XV. — *La curée.*





XVI. — *Les honneurs du pied.*





XVII. — *La retraite prise.*





XVIII. — *La retraite manquée.*





FIN DE LA TROISIÈME PARTIE



QUATRIÈME PARTIE

ÇA ET LA





CHAPITRE PREMIER

Les courses de province. — Ces messieurs du comité. — Propriétaires et cavaliers indigènes. — Acteurs et spectateurs.

Le principal attrait des courses de province est qu'elles ont généralement lieu dans un joli endroit que, sans elles, on n'aurait vraisemblablement pas l'occasion d'admirer.

Malheureusement, l'obligation pour les organisateurs de ces fêtes de ne pas fixer le moment des réunions à des dates réservées pour des champs de courses plus renommés, les force, la plupart du temps, à choisir les journées les plus caniculaires de l'année.

Les hippodromes qui jouissent de la faveur publique ayant monopolisé tous les jours disponibles de l'automne et du printemps, les journées tropicales sont les seules qui restent disponibles; et, comme tous les fondateurs de sociétés départementales nourrissent le secret espoir d'attirer dans leur chef-lieu la foule des étrangers, ils préfèrent avoir un jour à eux, quelque torride qu'il soit, plutôt que d'avoir à lutter contre la concurrence de champs de courses plus achalandés et plus accessibles.



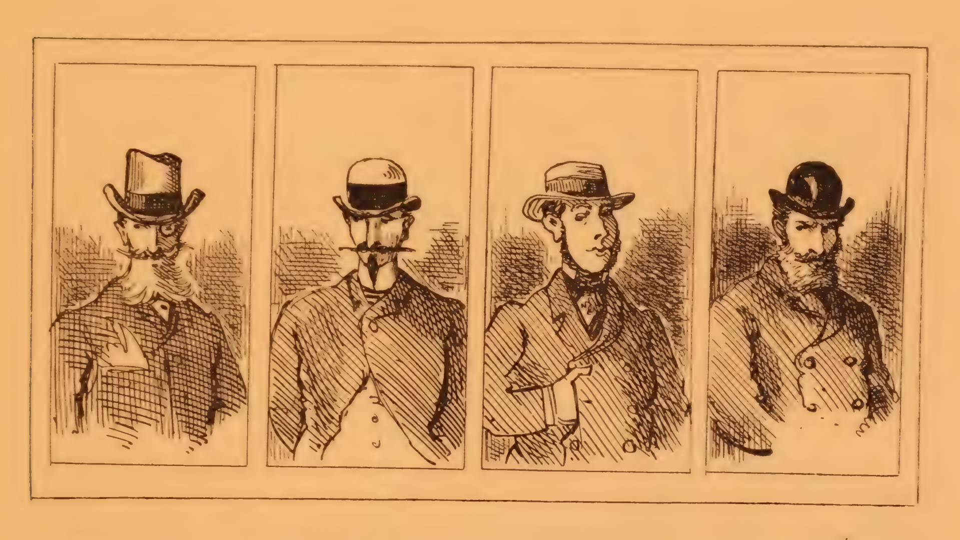
Hippodromes de province. — Un coin du turf.

Il en résulte que l'étranger convoité, ayant à choisir entre l'abstention et les chances les plus probables d'insolation, reste généralement chez lui, et que les indigènes et les intéressés qui auraient assisté à la réunion locale, alors même qu'il y aurait eu courses le même jour à Auteuil ou à Longchamps, se trouvent condamnés à une station de plusieurs heures en plein soleil, par une température d'un nombre déjà exagéré de degrés à l'ombre.

Ils souffrent, mais se résignent en pensant que leurs souffrances sont supportées pour la plus grande gloire de la société des courses de la localité, et en

se rappelant quelles difficultés il a fallu surmonter pour parvenir à constituer ladite société.

Ce n'est pas en effet une petite affaire que la constitution d'un comité, dont tous les membres voudraient être pour le moins présidents, — pour ce poste aussi honorifique que peu absorbant les candidats affluent, et l'on n'a que l'embarras du choix; — mais c'est autre chose quand il s'agit de trouver le vice-président, qui, lui, doit mettre la main à la besogne; le secrétaire, chargé de la correspondance, et le trésorier, qui doit sous sa responsabilité personnelle effectuer la rentrée du montant des souscriptions.



Membres fondateurs. — Ont souscrit non pas comme sportsmen, mais comme légitimiste — bonapartiste — orléaniste — républicain, afin de ne pas laisser monopoliser par un parti une institution qui d'ailleurs ne les intéresse en aucune façon.

Quand on a la chance d'avoir pour président un personnage d'une importance incontestable, grand seigneur puissamment riche ou notabilité marquante dans le monde du sport, les difficultés que présente la formation du comité chargé de le seconder se trouvent considérablement réduites : — chacun s'empresse à sa suite, et brûle du désir de devenir le collaborateur d'un homme aussi en vue.

Mais les champs de courses sont si nombreux et les illustrations si peu fréquentes, que le cas est tout à fait exceptionnel.

La plupart du temps, les notabilités sportives dont dispose l'arrondissement sont aussi contestables que contestées, et les partisans de l'une ou l'autre sont généralement en lutte ouverte, de telle sorte que le triomphe de tel ou tel crée immédiatement tout un groupe de mécontents qui critiquent de parti pris tout ce qui est fait, et, ce qui est plus grave, profitent du succès du parti ennemi pour refuser énergiquement de souscrire.

On dit partout qu'il n'y a pas de petites économies, mais ce n'est qu'en province qu'on le croit et qu'on agit selon ses croyances.



Avant le départ. — Dernières recommandations au champion local.

Les difficultés budgétaires viennent immédiatement aggraver la situation déjà tendue par les rivalités de personnes, et le malheureux comité se trouve obligé de faire quelque chose avec rien, ce qui justifie l'emploi de l'expression consacrée en pareille circonstance : la création d'un nouvel hippodrome.

Dès lors les démarches auxquelles doit se livrer tout membre du comité deviennent incessantes; il doit solliciter partout et sans cesse :

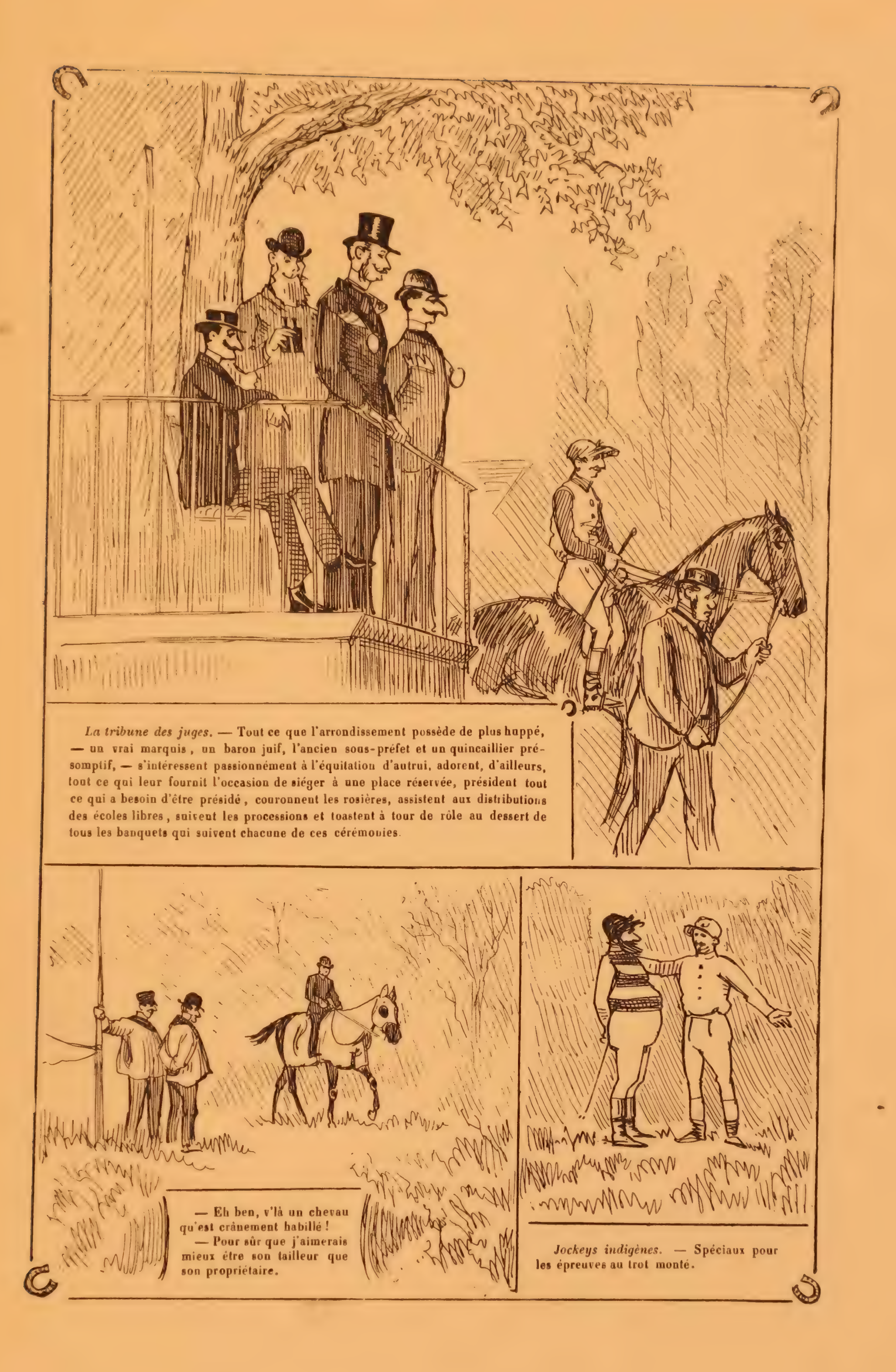
A la Société d'encouragement,

Au ministère,

Au conseil général,

A la préfecture,

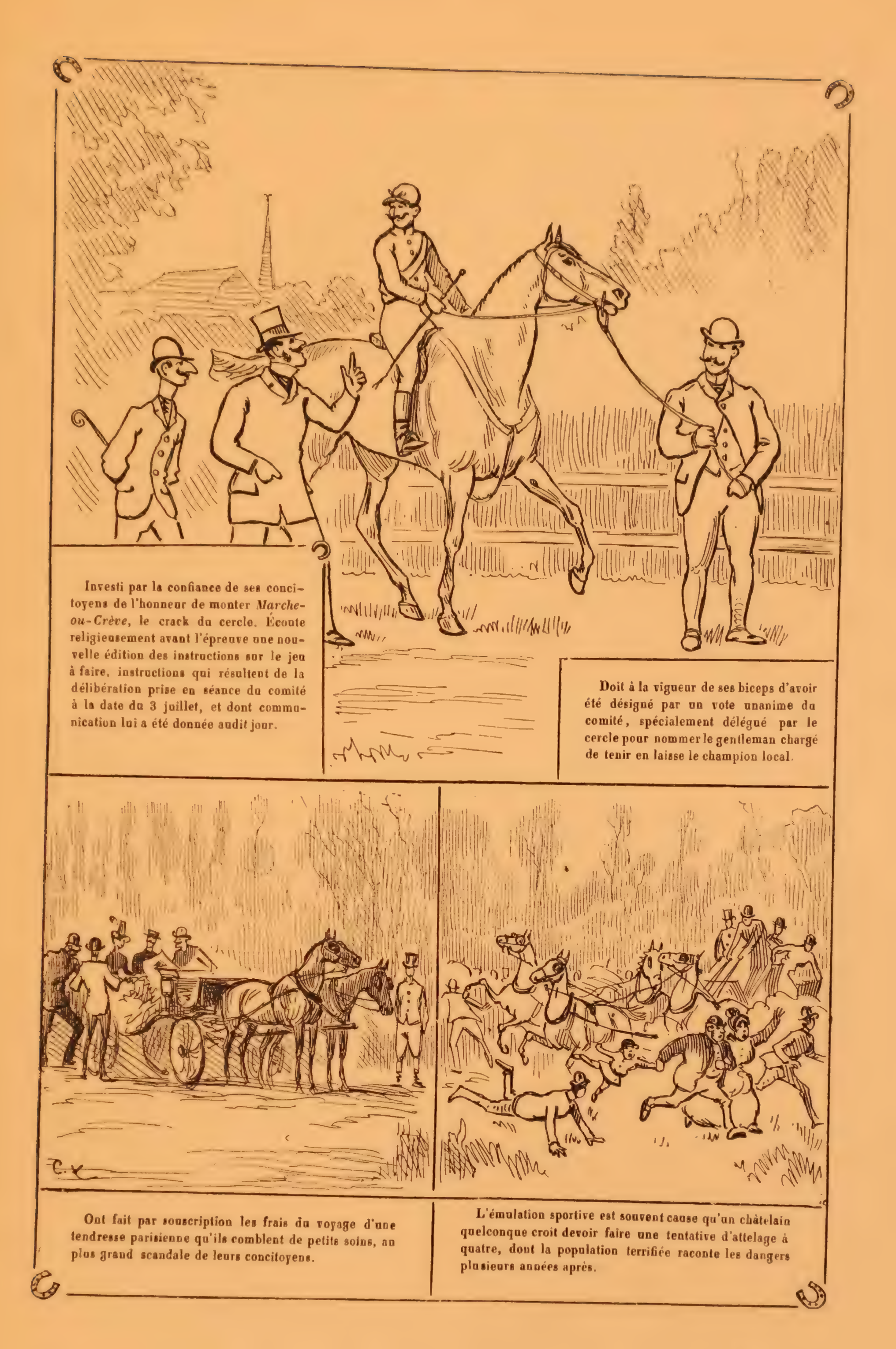
A l'administration du chemin de fer;



La tribune des juges. — Tout ce que l'arrondissement possède de plus huppé, — un vrai marquis, un baron juif, l'ancien sous-préfet et un quincaillier présomptif, — s'intéressent passionnément à l'équitation d'autrui, adorent, d'ailleurs, tout ce qui leur fournit l'occasion de siéger à une place réservée, président tout ce qui a besoin d'être présidé, couronnent les rosières, assistent aux distributions des écoles libres, suivent les processions et toastent à tour de rôle au dessert de tous les banquets qui suivent chacune de ces cérémonies.

— Eh ben, v'là un cheval qu'est crânement habillé !
— Pour sûr que j'aimerais mieux être son tailleur que son propriétaire.

Jockeys indigènes. — Spéciaux pour les épreuves au trot monté.

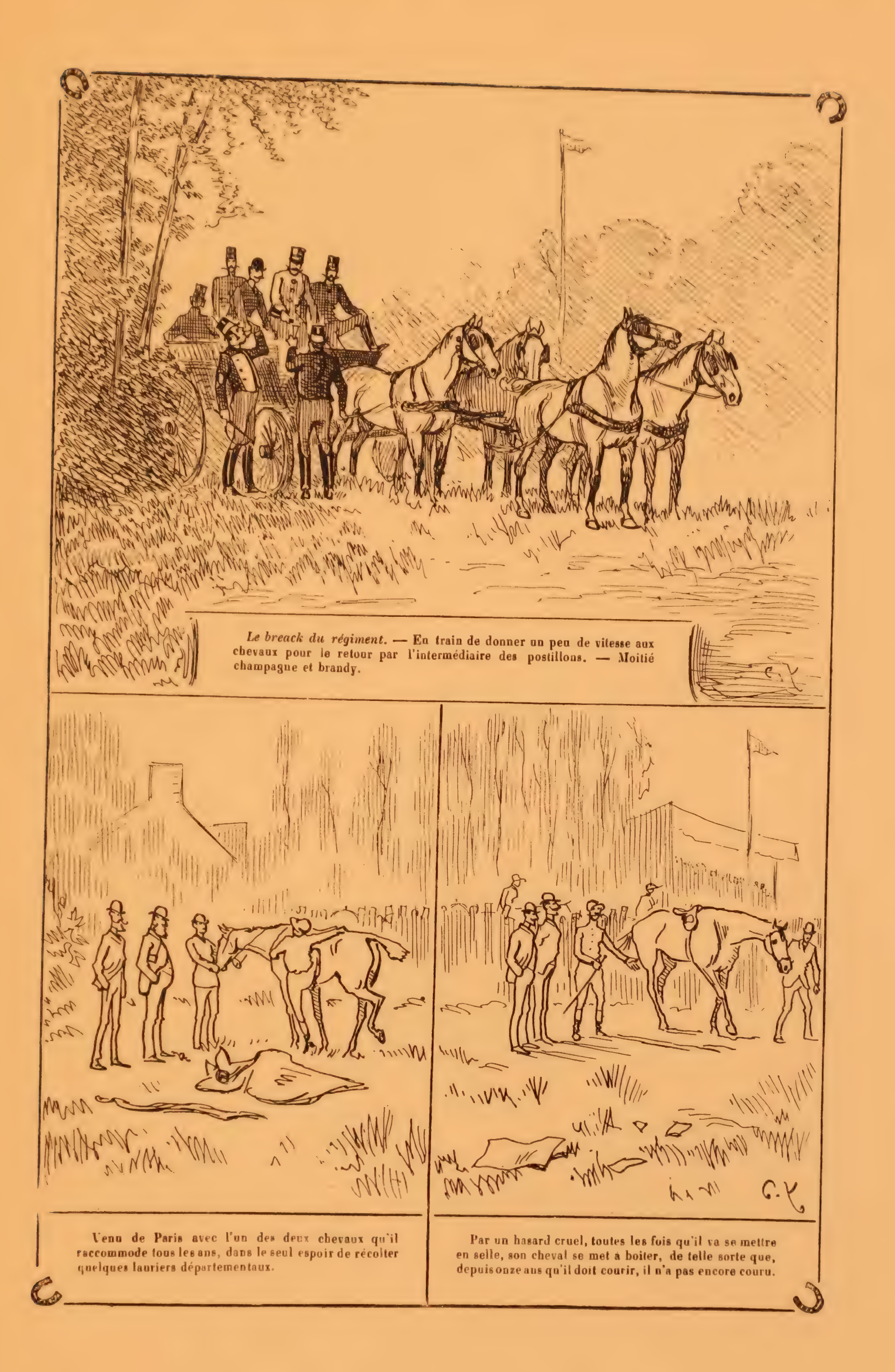


Investi par la confiance de ses concitoyens de l'honneur de monter *Marche-ou-Crève*, le crack du cercle. Écoute religieusement avant l'épreuve une nouvelle édition des instructions sur le jeu à faire, instructions qui résultent de la délibération prise en séance du comité à la date du 3 juillet, et dont communication lui a été donnée audit jour.

Doit à la vigueur de ses biceps d'avoir été désigné par un vote unanime du comité, spécialement délégué par le cercle pour nommer le gentleman chargé de tenir en laisse le champion local.

Ont fait par souscription les frais du voyage d'une tendresse parisienne qu'ils comblent de petits soins, au plus grand scandale de leurs concitoyens.

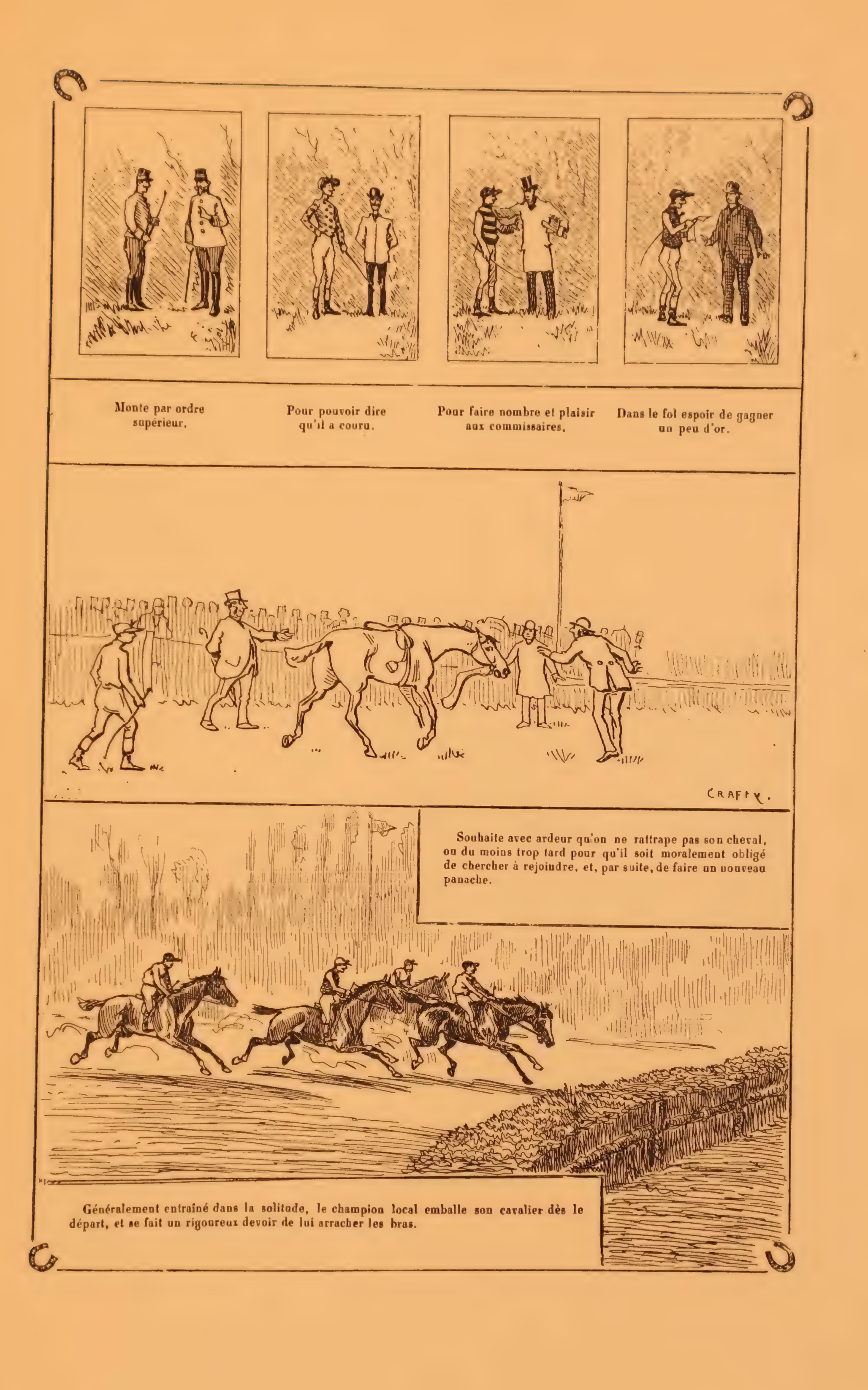
L'émulation sportive est souvent cause qu'un châtelain quelconque croit devoir faire une tentative d'attelage à quatre, dont la population terrifiée raconte les dangers plusieurs années après.



Le breack du régiment. — En train de donner un peu de vitesse aux chevaux pour le retour par l'intermédiaire des postillons. — Moitié champagne et brandy.

Venu de Paris avec l'un des deux chevaux qu'il raccommode tous les ans, dans le seul espoir de récolter quelques lauriers départementaux.

Par un hasard cruel, toutes les fois qu'il va se mettre en selle, son cheval se met à boiter, de telle sorte que, depuis onze ans qu'il doit courir, il n'a pas encore couru.



Monte par ordre supérieur.

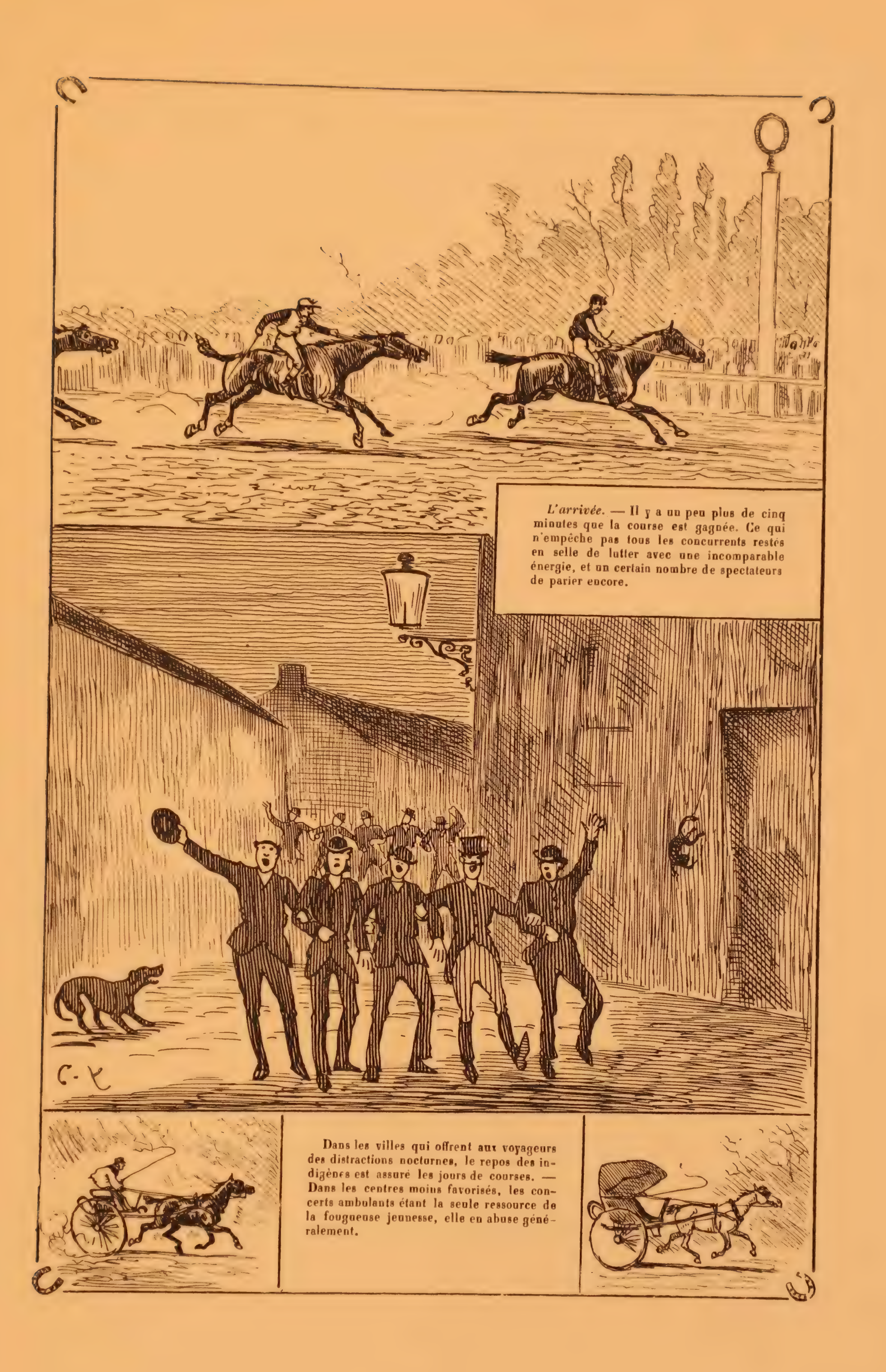
Pour pouvoir dire qu'il a couru.

Pour faire nombre et plaisir aux commissaires.

Dans le fol espoir de gagner un peu d'or.

Souhaite avec ardeur qu'on ne rattrape pas son cheval, ou du moins trop tard pour qu'il soit moralement obligé de chercher à rejoindre, et, par suite, de faire un nouveau panache.

Généralement entraîné dans la solitude, le champion local emballe son cavalier dès le départ, et se fait un rigoureux devoir de lui arracher les bras.



L'arrivée. — Il y a un peu plus de cinq minutes que la course est gagnée. Ce qui n'empêche pas tous les concurrents restés en selle de lutter avec une incomparable énergie, et un certain nombre de spectateurs de parier encore.

Dans les villes qui offrent aux voyageurs des distractions nocturnes, le repos des indigènes est assuré les jours de courses. — Dans les centres moins favorisés, les concerts ambulants étant la seule ressource de la fougueuse jeunesse, elle en abuse généralement.

Obtenir un prix de celle-ci, une autorisation ailleurs, faire reconnaître la société par toutes les autorités constituées,

Réclamer l'organisation de trains spéciaux,

Solliciter l'envoi d'hommes de corvée pour l'aménagement de l'hippodrome,

Assurer le service d'ordre,

Organiser le service médical,

Passer des traités pour l'installation des tribunes provisoires,

S'entendre avec les propriétaires fonciers sur les terres desquels doivent avoir lieu les courses,

Conclure avec les limonadiers, installer le buffet, que sais-je encore?

Répondre aux demandes de renseignements sur les conditions d'engagements, de poids, d'âge, de parcours, etc., etc.



Tribune officielle. — Un lot d'autorités.

C'est un affairement de tous les instants, qui conduit à bref délai le malheureux qui y est soumis à un état d'ahurissement dont il est souvent plusieurs années à se remettre.

Cependant, le grand jour arrive.

A force d'allées et de venues, de stations dans toutes les antichambres officielles, de marches et de contre-marches, d'audiences sollicitées, de souscriptions ouvertes après l'obtention de l'autorisation préalable, on est parvenu à inscrire au programme un certain nombre de prix qui varient entre huit cents et deux mille francs.



On a réuni, tant parmi les éleveurs indigènes que parmi les propriétaires de chevaux parisiens, un nombre d'engagements honorable;

D'autre part, on sait de source certaine que toutes les notabilités de la ville et des châteaux comptent assister aux courses; après tant d'efforts, on est en droit de compter sur une journée complétement réussie.

S'il n'est pas de plaisir sans peine, on est quelquefois récompensé de la peine qu'on s'est donnée en vue du plaisir, et l'on peut sans outrecuidance

espérer qu'on tient le succès, et, par conséquent, une recette fructueuse pour la société à laquelle on s'est dévoué corps et âme.






LE PUBLIC DE LA PISTE.

— On ne peut pas nier qu'ils marchent, ces bidets-là! Mais ils ne feraient pas assez de chemin avec moi dessus, que je dis.

— Ben sûr que ces chevaux-là, tout roides qu'ils sont, ne feraient pas un sillon aussi dret que mes bœufs!

— Si j' conduisais un de ces chevaux-là, je reconnaîtrais sûrement pas mon voyageur à la fin de la route.

— Quand j'étions petit, j'en ai vu un qu'on appelait Machinskigrive qui montait mieux que ces gas-là!

Hélas! dès le matin le ciel s'est chargé de nuages qu'un vent furieux amène de l'ouest.






LE PUBLIC DE LA PISTE.

— Moi, rien que de mener mon cheval à la forge, il y a des jours où je m'écorche, ainsi!

— S'amuser à sauter une rivière aussi poissonneuse! Drôle d'idée!

— Des gens qui ont de quoi, faire des métiers aussi fatigants!!!

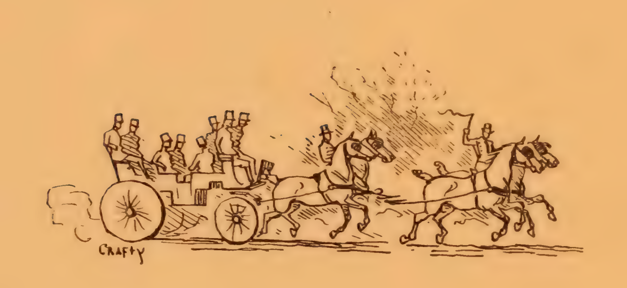
— N'avait core pas vu d' courses, — monterait bien tout d' même, si on devait le soigner au cas qu'il se blesserait.

Vers deux heures, juste le moment fixé pour la première course, l'horizon est si noir et si menaçant que personne n'a osé mettre le pied dehors; — à deux heures et quart, les premières gouttes se décident à tomber, et à trois heures il tombe des cataractes.

Les courses ont lieu, mais devant des banquettes vides.

Au dernier moment, les chevaux eux-mêmes ont fait défaut, et, sur cinq courses, il y a eu trois walk-over.

Le comité est dans le marasme le plus complet, et le parti adverse triomphe : dès le lendemain, chacun de ses membres s'informe avec intérêt auprès de toute personne qu'il rencontre si elle a assisté aux « charmantes régates organisées par le comité ».





CHAPITRE II

EN TEMPS DE GRANDES MANOEUVRES.

Par le temps de service obligatoire qui court, chaque Français est, a été ou sera soldat.

Il en résulte que rien de ce qui touche à l'armée n'est indifférent à personne, — on le voit du reste, quand, les moissons terminées, le moment arrive où, sur l'ordre du général en résidence momentanée au ministère de la guerre, les troupes se mettent en devoir de simuler les opérations militaires les plus compliquées.

Dans les régions désignées comme devant servir de théâtre aux manœuvres projetées, il n'est pas question d'autre chose un mois à l'avance, et l'ouverture de la chasse, qui coïncide généralement avec ces graves événements, s'en trouve tout naturellement reléguée au second plan.

Il ne s'agit plus de savoir si l'on sera invité chez tel ou tel propriétaire, mais bien de savoir dans le voisinage de quel châtelain aura lieu la principale bataille, et auquel des gentlemen du voisinage reviendra l'honneur d'hospitaliser l'état-major.



Comme en province les amours-propres sont toujours en quête d'occasions de se montrer au grand jour, il s'agit d'arriver à se procurer au moins un général à héberger, et chacun se met à étudier l'annuaire avec frénésie pour y chercher si l'on ne connaît pas dans l'effectif mis en mouvement dans l'arrondissement quelqu'un de ces personnages que Boquillon appelle, avec son irrévérence habituelle, « une grosse légume », par allusion à la graine d'épinards.

Si on le découvre, il n'est pas de bassesse à laquelle on ne se livre sans vergogne pour obtenir qu'il honore votre domaine de sa présence; tout propriétaire tient à ce qu'on dise en montrant son château : C'est là qu'a demeuré le général X..., Z... ou *** pendant les grandes manœuvres de cette année, avec tout son état-major.

Il y avait tant d'hommes au château et tant de chevaux aux écuries. Plus il y en a, plus le châtelain est satisfait.

Comme disait Lhéritier dans je ne sais plus quel chef-d'œuvre de l'immortel Labiche, en montrant sur sa tabatière le portrait d'une belle inconnue qu'il faisait passer pour son épouse défunte, « cela flatte un veuf ». De même, cela flatte un propriétaire d'avoir hébergé une importante fraction de l'armée nationale.



Dès que les premiers éclaireurs ont fait leur apparition, tous les habitants ne quittent plus le pas de leur porte; chacun est aux aguets et veut être le premier à signaler l'arrivée des nouvelles troupes.

Au moindre bruit, chacun accourt, et si l'on entend une sonnerie quelconque à un kilomètre, tout le monde se précipite dans la direction où elle a éclaté.

C'est un émoi général ; les paysans quittent leur charrue, les ménagères leurs marmites, et au moindre mouvement des corps en présence, les villages se vident pour se porter à leur rencontre.

Rien de ce qui constituait la vie au château n'existe plus ; le lawn-tennis est désert, le crocket sommeille, et si l'on monte à cheval, c'est que c'est encore le moyen le plus pratique de suivre les évolutions devenues la préoccupation générale.



La plus vulgaire sagesse exige toutefois que les curieux qui choisissent ce moyen de transport, s'assurent au préalable que leurs montures sont insensibles à la mousqueterie et à la canonnade.



EN TEMPS DE GRANDES MANOEUVRES.

S'ils négligent cette précaution, ils ont tout à craindre de l'ouverture des hostilités, et ils courent le risque, à la première explosion, de se trouver complétement emballés ou prestement déposés sur le sol.

C'est surtout aux amazones qu'il faut éviter de donner dans ces occasions des animaux trop allants, qui pourraient les entraîner plus loin qu'il ne convient à la suite de MM. les militaires.

On cite de fâcheux exemples, et j'ai entendu parler d'une très-aimable femme qui, emballée de la sorte, n'a pas encore réintégré le domicile conjugal depuis cet accident, qui s'est produit lors des manœuvres de 1877.



En dehors des sentiments chauvins dont est animé à l'égard de l'armée tout véritable Français, le côté pittoresque du spectacle suffirait d'ailleurs à expliquer très-suffisamment l'empressement des populations.

Si la vue d'un bataillon en marche suffit à attirer sur son passage tout ce que Paris possède de badauds toujours empressés à admirer un tableau qu'ils

ont vu cent fois, et que la correction de la tenue des troupes rend forcément identique avec celui qu'ils ont déjà maintes fois contemplé, n'est-il pas tout naturel que les populations campagnardes fassent preuve d'une curiosité égale quand il s'agit pour elles d'une occasion peut-être unique de voir réunis une grande quantité de militaires, elles qui ne connaissent la force armée de leur pays que par les rares échantillons contenus dans la brigade la plus proche de gendarmerie départementale?



La plupart des paysans accourus au-devant des détachements en marche apprennent non-seulement à connaître l'uniforme, à distinguer un cavalier d'un fantassin, à faire la différence entre un sergent et un général, mais ils ont encore l'avantage de les voir en pleine action, manœuvrant et combattant.

C'est donc plus qu'un spectacle attrayant.

C'est pour ceux qui n'ont pas encore été appelés au régiment un enseignement préparatoire qui leur permet d'avoir une idée de ce que l'on attend

d'eux, et de ce qu'ils auront à faire quand de spectateurs ils seront appelés à devenir acteurs.

Comme spectacle pur, c'est encore bien supérieur à la revue la plus imposante.

S'il est vrai que la variété soit une condition essentielle pour soutenir l'intérêt, il est constamment tenu en éveil par la multiplicité des tableaux qu'offre une armée en marche, et le défilé successif de l'infanterie, de la



Demande de renseignements.

cavalerie et de l'artillerie, sans compter les véhicules de toutes sortes employés pour le transport des mille objets nécessaires à l'approvisionnement des cantines, le matériel des ambulances, les forges ambulantes et autres appareils télégraphiques, électriques, voire même aérostatiques.

La vue du bal de l'Opéra arrachait aux dominos de Gavarni ce cri du cœur : « Quand on pense que tout ça mange tous les jours, c'est ça qui donne une crâne idée de l'homme! »

En voyant les files interminables des colonnes en marche, il n'est pas besoin d'être un observateur aussi perspicace et aussi attentif que le maître regretté pour s'écrier : « C'est ça qui donne une crâne idée du budget! »





CHAPITRE III

ÉLEVAGE D'AMATEUR.

Je ne voudrais pas qu'on pût croire, après avoir lu ce qui va suivre, que je ne professe pas à l'égard des éleveurs français tout le respect qui leur est dû.

Autant que personne, je reconnais les difficultés qu'ils rencontrent dans l'accomplissement de la tâche méritoire à laquelle ils se sont consacrés, et

personne ne fait de vœux plus sincères pour la réussite de leurs efforts; mais c'est précisément parce que je me rends compte des conditions défavorables dans lesquelles la valeur excessive des propriétés foncières, la cherté chaque jour plus onéreuse de la main-d'œuvre et mille autres causes placent les hommes sérieux qui luttent énergiquement pour maintenir la production indigène, que je suis horripilé par la prétention qu'ont de se dire éleveurs tous les désœuvrés qui lâchent dans un paddock de leur parc une vieille jument dont ils attendent un produit quelconque.



Il faut distinguer entre l'homme utile, qui, pour créer un haras, et dans l'espoir de constituer une race, donne son temps, ses peines, l'argent qu'il possède, et celui qui laisse une ou deux juments hors d'usage pouliner dans l'un des coins de son parc;

Et je ne voudrais pas qu'on abusât du nom qui appartient au premier pour désigner abusivement le second.

Celui-ci n'est pas plus un éleveur qu'une demoiselle qui étend sur du bristol des couleurs moites de Rowney and C° n'est une aquarelliste.

L'un exerce une profession honorable, utile; l'autre cultive simplement une manie, qui n'a pas même le mérite d'être inoffensive.

En effet, si ses tentatives d'élevage aboutissent à la fabrication d'animaux mal venus, c'est à sa bourse qu'il en cuit;

Et si, par impossible, il obtient un produit remarquable, il se peut qu'il reçoive pour une tentative isolée, et par conséquent sans portée, des récompenses qui auraient dû servir à encourager des efforts plus sérieux et plus utiles.



La manie de l'élevage se contracte de façons différentes; mais la plupart du temps c'est au moment où les premiers signes de décrépitude se font remarquer chez une jument exceptionnelle, propriété de la victime, que la maladie se déclare :

Le plus souvent sans qu'aucun symptôme précurseur ait pu faire prévoir ce regrettable accident.

La jument vieillie, et appelée de par la fantaisie du malade à fonder une famille, a été réellement une bête remarquable;

Malheureusement son propriétaire, qui l'a achetée chez Bartlett, Tom ou Maurice, ne sait quoi que ce soit sur son origine.

Elle est de demi-sang, ce n'est pas douteux, mais de quelle combinaison est-elle le résultat?

Est-ce son père, sa mère ou seulement son arrière-grand-père qui figurait au Stud-book?

Il l'ignore absolument, ce qui ne l'empêche pas de choisir hardiment l'étalon chargé de l'aider dans la tâche qu'il attend d'elle.



Allant porter l'avoine aux poulains

C'est une question posée au hasard, qui ne donnera sa réponse que cinq ans plus tard, lorsque le poulain aura atteint sa taille et pris son modèle définitif.

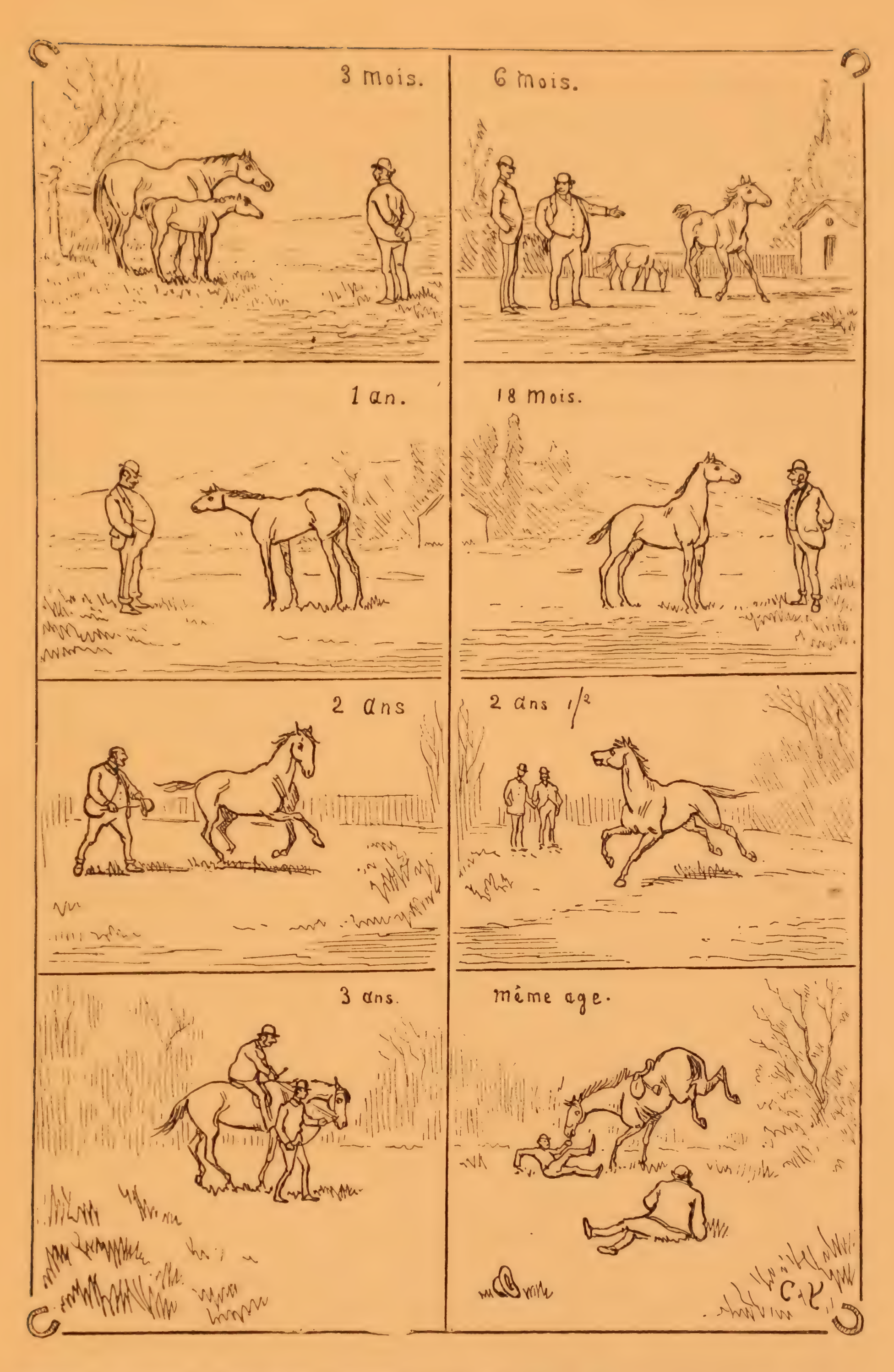


TABLEAU COMPARATIF DES ESPÉRANCES MOYENNES ET DES DÉSILLUSIONS NORMALES D'UN ÉLEVEUR AMATEUR.

Jusqu'à cette époque de formation complète, l'éditeur responsable de cet accouplement fait à l'aventure devra passer par toutes les alternatives d'espérance et de désespoir que les transformations successives de son élève ne manqueront pas de motiver.

A sa naissance, le poulain semble devoir réaliser toutes les espérances que son inventeur a rêvées.

C'est un animal grand, bien constitué, d'apparence robuste; il aura toutes les qualités de la mère, même inclinaison de l'épaule, même puissance de l'arrière-main; seule la longueur de l'encolure ne se dessine pas encore, mais cela viendra certainement.

Le père est de pur sang, et son influence ne peut qu'ajouter à l'élégance de son fils.

A six mois, le train de derrière grandit subitement, pendant que l'avant-main demeure stationnaire; le poulain prend une certaine ressemblance avec un kanguroo de grande taille.



C'est un moment critique, et les inquiétudes du propriétaire qui compte monter son élève se font chaque jour plus vives.

Un cheval bas du devant se selle difficilement, et c'est un travail malaisé que d'arriver à s'asseoir sur ses hanches.

De un an à dix-huit mois l'équilibre se rétablit peu à peu, et vers l'âge de deux ans l'animal est arrivé à un aspect à peu près normal.

Mais c'est alors une autre affaire, l'avant-main se met à pousser avec une vitesse imprévue,

Le garrot monte à vue d'œil, pendant que le rein s'abaisse,



Et bientôt on est en présence d'une manière de girafe dont les jambes de derrière se courbent au coude, et où commence à apparaître le fatal jardon.

Cette période, pendant laquelle le producteur éprouve les émotions les plus douloureuses, est heureusement relativement courte.

La ligne du dos reprend bientôt une direction à peu près horizontale, et les craintes que le futur cavalier avait de glisser dans l'avenir derrière la queue de sa monture se dissipent définitivement.

L'animal se trouve encore une fois à peu près d'aplomb, mais il reste

lourd, rond — disons le mot, il est boudiné comme un cochon ; — l'encolure reste courte et chargée, la croupe est molle et ronde, la queue mal attachée, les tendons sont serrés aux canons, et la tête, commune, est d'une grandeur démesurée : — bref, il n'a rien du père, et les qualités de la mère ont complétement disparu.

Triste, mais c'est ainsi.

Question d'atavisme, et le stupide animal, au lieu de ressembler tout bêtement à l'un de ses parents, s'est avisé d'aller ressembler à quelque grand-oncle inconnu.



Il n'y a plus d'illusion à se faire, c'est un simple rossard dont on aura de la peine à trouver huit cents francs, et encore faudra-t-il qu'il soit d'un caractère exceptionnel qui permette à son acquéreur de s'en servir à toutes fins.

D'ordinaire, c'est précisément lorsqu'il vient de faire cette déplorable découverte que l'éleveur amateur a l'idée de rechercher dans ses livres le montant des dépenses qu'il a faites.

En additionnant le prix de la saillie, l'avoine donnée, l'herbe mangée, la part des gages de l'homme chargé de le soigner, les visites du vétérinaire,

les frais de dressage, de ferrure, il constate avec un effroi mêlé d'étonnement que ses déboursés montent à un total fantastique, et qu'il a gaspillé une somme qui lui aurait permis de choisir dans l'écurie du marchand le plus cher un cheval réunissant toutes les qualités désirées.

Il est trop tard pour réparer l'erreur commise, et, disons-le, c'est pain bénit, car ce serait d'un exemple déplorable, si des tentatives aussi saugrenues venaient à donner de bons résultats.

On ne s'improvise pas éleveur, et il est moral que les gens qui ont l'outrecuidance de se croire capables de tout faire sans avoir rien étudié, apprennent à leurs dépens que tout apprentissage se paye.



CHAPITRE IV

EN TOURNÉES ÉLECTORALES. — VÉHICULES ET CANDIDATS.



Le duc de Lépatamalec, trente ans; fait ses tournées en mail-coach, accompagné de sa femme, dont la langue est infiniment mieux pendue que la sienne.

Opère en pays normand, où son attelage a le plus grand succès.

A le tort d'avoir été décoré comme zouave pontifical.

Ses adversaires prétendent qu'il voudrait de chevalier passer officier, et pour ce, faire le nécessaire.

Dans l'intérieur du mail, l'intendant, entouré de professions de foi apostillées par Monseigneur et de diverses victuailles expédiées de la rue de l'Échelle.

Coût : 34,821 fr. 75.

Voix obtenues : 732, sur 18,000 votants.



M. de Saint-Déodat.

Éligible depuis l'Avent.

Pose sa candidature comme premier jalon.

Circule sous la surveillance de son précepteur dans la calèche de la douairière, et lit sa profession de foi, qui n'a pas été imprimée par raison d'économie.

C'est la soixante-quinzième fois que le cocher et le valet de pied l'entendent.

Le premier ne peut s'empêcher de rire, c'est plus fort que lui; quant au second, ses bâillements sont invincibles.

Coût : 76 francs.

Résultats : 11 voix comptées comme bulletins nuls par le comité de recensement.



Le baron Durand, baron depuis 1843.

Vendait, avant cette date, du mérinos extrait du dos des moutons landais.

A eu l'honneur d'être présenté au Roi en qualité de lieutenant de la sixième légion de la brave garde nationale.

Déplore l'existence du suffrage universel, mais est resté libéral malgré tout.

Trouve que les leçons données au pouvoir par ledit suffrage sont souvent un peu fortes, mais ne comprend pas un pouvoir qui ne recevrait pas de leçons.

Appelle Cicéron : « le grand citoyen », et M. Thiers : « ce grand orateur ».

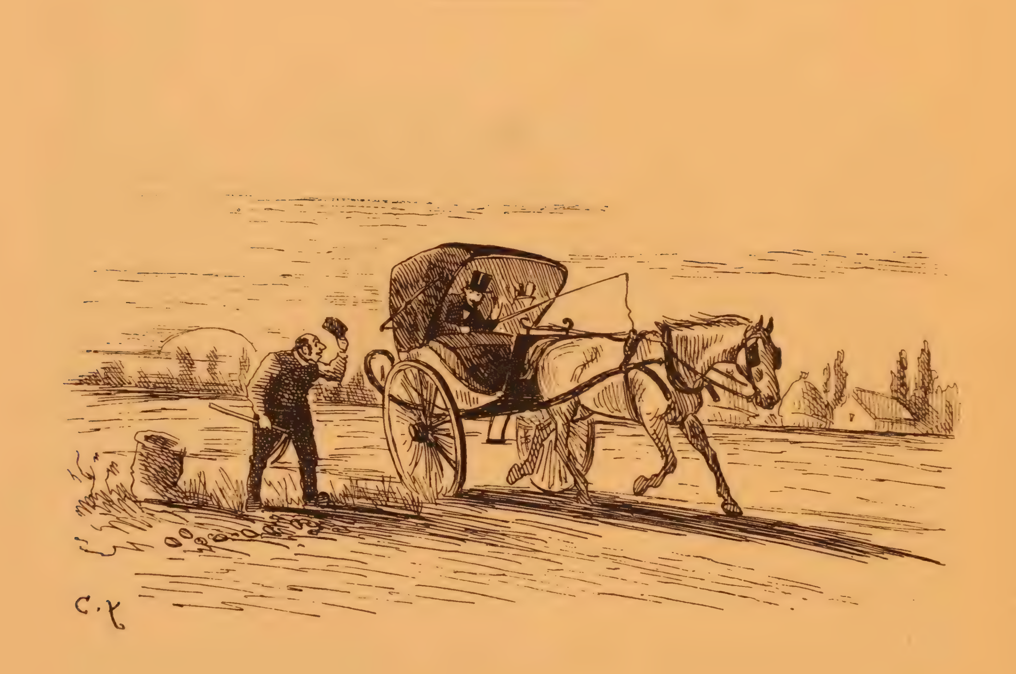
A servi en 1870 dans l'état-major de la sédentaire, ce qui lui a permis de faire traverser impunément le siége aux deux anglo-arabes, derniers produits du haras de Saint-Cloud, qui traînent son américaine.

S'apprend en toute occasion à saluer d'un air digne.

L'action de mettre à nu sa coiffure constitue d'ailleurs pour lui une occasion d'affirmer ses sympathies pour le monarque honnête homme dont il a adopté la coupe de cheveux.

Coût de l'élection : 6,022 francs.

Voix obtenues : 1,737.



Le docteur en son cabriolet.

Connaît toutes les maisons de l'arrondissement.

A achevé le grand-père et mis au monde le gas de tous les électeurs du canton et pas mal de ceux-là.

Circule avec une pharmacie sous sa banquette et laisse les remèdes qu'il

ordonne à ceux de ses clients qui sont mal notés auprès de M. l'apothicaire.

A été élu en 48.

Mais on a remarqué dans les environs que la mortalité avait été beaucoup plus grande pendant la durée de la Constituante, et les paysans ne veulent plus qu'il s'éloigne.

Coût : cent quinze mille visites impayées.

Voix obtenues : 1,000.



M. Chulgmann, ancien député, ancien conseiller général, ancien manufacturier, dont le préfet, au temps de l'Empire, constatait que la situation était « inexpugnable ».

A échoué en 1871, 1876, 1877.

N'a pas été réélu au conseil général.

Attribue ces échecs multipliés à mille raisons différentes, et consacre inutilement ses veilles et ses inductions les plus profondes à en rechercher la véritable cause, à savoir que son intendant est depuis sept ans l'agent électoral de son concurrent.

Coût : des sommes considérables.

Résultat : une imposante minorité, si imposante que M. Chulgmann devient violet quand un billet d'un ami compatissant contient ce membre de phrase : « Une pareille défaite est un triomphe aux yeux des gens qui savent apprécier la valeur de certains suffrages. »

Voyage en phaéton, sans la surveillance de son fallacieux intendant.



Celui-ci a acheté à la vente des écuries du château le coupé huit-ressorts et les deux postières qui le traînent.

Le général T... les lui avait recommandées comme exceptionnellement vites.

Il a remplacé par des boutons à l'aigle la garniture de la veste du postillon, et inondé de violettes la boutonnière du valet de pied.

Va en Angleterre deux fois par mois, et en rapporte toutes les photographies dynastiques qu'il y trouve.

A fondé un journal qu'il a intitulé le *Plébiscite,* et lui a donné pour gérant l'ancien prévôt de son cercle.

A déjà été invalidé deux fois.



Candidat par amour.

Vingt-neuf ans.

On lui a promis Yveline le jour où il aura une position.

Lui avait toujours cru qu'une quarantaine de mille livres résultant de biens-fonds constituaient une position.

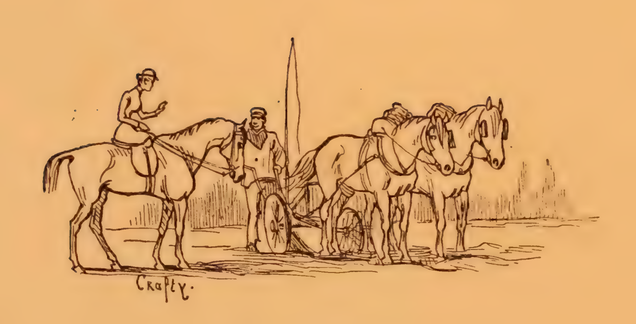
Mais son futur beau-père lui a affirmé que non.

Il s'est soumis et s'est résigné à chercher une occupation sérieuse.

Va trouver les électrices à domicile, et accroche la bride de son cheval à la poignée de leur fenêtre pendant qu'il leur raconte sa petite affaire.

Yveline, qui est au courant de tout, est son plus actif agent; elle bat la campagne en costume d'amazone et répand à profusion aux agricoles ses plus séduisants sourires.

Résultat : ballottage.





FIN DE LA PROVINCE A CHEVAL.

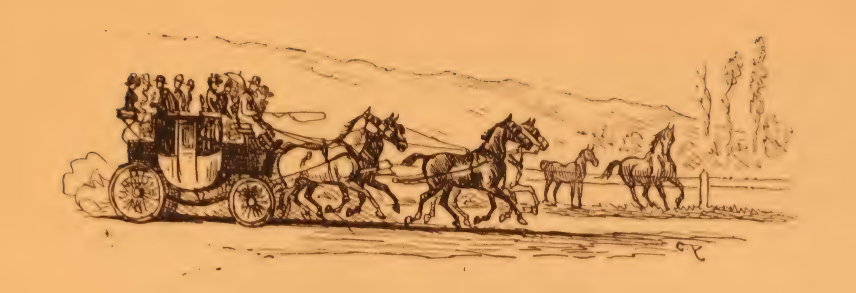


TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

SUR LES ROUTES

DEUXIÈME PARTIE

AU CHATEAU

TROISIÈME PARTIE

EN FORÊT

QUATRIÈME PARTIE

ÇA ET LA



PARIS. — TYPOGRAPHIE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

